

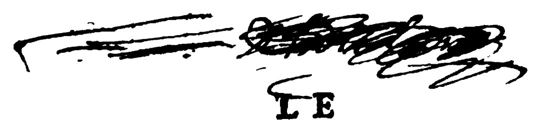


LIBRAIRIE
RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE S'ANDRÉ DES ARTS
PARIS VI
Vet. Fr. II A. 60
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND,

TOME PREMIER.



LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL;

Ecrite par lui-même.

ET TRADUITE DE L'ANGLOIS,

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



A UTRECHT.
Chez ETIENNE NEAULME.

M. DCC. XLI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 JUN 1961
OF OXFORD

PREFACE.

JE n'imiterai point l'affectation de quantité d'Auteurs modernes, qui semblent craindre d'offenser le Public, ou du moins de l'importuner par une Préface ; & qui font paroître autant de répugnance & d'embarras lorsqu'ils en ont une à composer, que s'ils avoient à redouter effectivement le chagrin & le dégoût de leurs Lecteurs. J'ai peine à concevoir ce qui peut causer leurs allarmes & leurs difficultés. Car si leurs Ouvrages ne demandent point les éclaircissemens préliminaires d'une Préface, qui les oblige de prendre le soin inutile d'en composer ? Et s'ils croyent au contraire que leurs Lecteurs ayent besoin de quelque explication pour l'intelligence de ce qui leur est presenté ; pourquoi craindre de leur déplaire en leur offrant un secours, qu'ils ne sauroient manquer de trouver agréable dès qu'ils auront reconnu qu'il est nécessaire ? On sent, par exemple, qu'il manqueroit quelque chose à un

Livre tel que celui que je donne au public, s'il n'étoit pas précédé d'une introduction qui puisse répandre quelque lumiére sur des évenemens obscurs, ou inconnus jusqu'aujourd'hui. Un Ouvrage de cette nature peut être regardé comme un Pays nouvellement découvert; & le dessein de le lire, comme une espece de Voyage que le Lecteur entreprend. Il ne suffit pas de lui en annoncer le nom par un Titre; il faut qu'il en connoisse la situation & le chemin, pour y entrer avec assurance. Il faut même qu'il soit informé de ce qu'il y doit rencontrer de curieux & d'agréable, pour éviter l'embarras des recherches & des incertitudes, qui diminueront la satisfaction qu'il se promet sur la route. Tel est le service que je vais rendre à mes Lecteurs.

L'Histoire de Mr. Cleveland *m'est venue d'une bonne source. Je la tiens de son Fils, qui porte le même nom; & qui vit actuellement à Londres, dans une heureuse vieillesse, après a-*

voir passé la plus grande partie de sa vie au service de différens Princes étrangers. Le hazard me procura sa connoissance. Il avoit lû mes Mémoires, & ce fut la plus forte raison qui le porta à me parler de ceux de son Pere. Je veux vous faire connoître, me dit-il un jour en me les présentant, un homme qui avoit le cœur fait à peu près comme le vôtre, & qui a fait le même usage que vous, des avantures d'une vie fort malheureuse. Il me confia le Manuscrit, que je lûs avec avidité. Je trouvai en effet tant de rapport entre les inclinations de Mr Cleveland & les miennes, tant de ressemblance dans notre maniere de penser & dans nos sentimens, que je confessai au Fils, que je m'étois reconnu dans les traits de son Pere, & que nos cœurs, si l'on me permet cette expression, étoient de la même trempe, & sortis du même moule. Je lui demandai quelle raison il avoit de condamner aux tenebres, un Ouvrage qui plairoit vraisembla-

blement au Public ? Il me répondit, que la seule qui l'empêchoit de le publier, étoit la difficulté de mettre le Manuscrit en ordre, & de donner un air d'Histoire & de Narration suivie à des évenemens dont le fil étoit interrompu en quantité d'endroits. Je me serois chargé de ce soin sans balancer, si j'eusse sû la Langue Angloise assez parfaitement pour me flater de pouvoir atteindre aux agrémens du stile : mais comme il y a bien loin de la simple intelligence d'une Langue, au talent de l'écrire avec politesse, je me bornai au dessein d'entreprendre en François, ce que je ne me sentois point capable d'executer en Anglois. Mr Cleveland ne marqua point d'éloignement pour cette proposition. Il me permit de prendre une Copie de son Manuscrit ; & l'ayant apportée en France à mon retour, j'ai employé ce que des occupations plus importantes m'ont laissé de liberté, pour lui donner la forme sous laquelle elle peut paroître aujourd'hui.

Le tems où vivoit Mr Cleveland n'est pas si éloigné du nôtre, qu'il ne puisse se trouver encore quantité de personnes qui l'ayent connu. La plus grande partie de son Histoire roule aussi sur des faits dont la mémoire est récente; de sorte qu'un Lecteur ne doit pas craindre qu'on le transporte ici dans la Région des Fables. Cependant, il faut convenir qu'il s'y rencontre des aventures extraordinaires, & qui semblent demander d'être attestées. C'est ce que j'ai reconnu moi-même en les traduisant; & je me suis trouvé engagé par cette réflexion, à faire ici quelques remarques, qui pourront arrêter le penchant que la plûpart des Lecteurs ont à l'incrédulité.

Je n'aurai point recours aux raisons générales, dont il n'y a point d'Auteur qui ne puisse se servir pour accréditer également la vérité & le mensonge: car, quoiqu'il soit certain, par exemple, que la vraisemblance n'est pas un caractere nécessaire de la véri-

té, & que nous voyions arriver tous les jours mille choses que nous traiterions d'absurdes & d'impossibles sur tout autre rapport que celui de nos yeux. Une preuve si vague n'entraîne presque rien après elle, parce qu'elle établit tout au plus, qu'un fait obscur & difficile peut être vrai, sans montrer qu'il le soit effectivement. Les preuves de raisonnement ne concluent rien en faveur d'un Point purement historique; il en faut de la même nature que ce qui est à prouver, c'est-à-dire, qu'un Fait douteux doit être prouvé par un Fait certain. Un de vos arbres a produit des feuilles au milieu de l'Hyver; j'en doute, malgré vos assurances. Croyez-vous me convaincre en m'expliquant par quelle voye la Nature a pû se déveloper avant le retour de la belle saison? Vous me forcerez peut-être de convenir que la chose est possible. Mais faites-moi confirmer cette merveille par des témoins sages, qui l'ayent vûe comme vous, & qui n'ayent

pû s'accorder pour surprendre ma crédulité ; faites-moi voir quelques-unes de ces feuilles, avec la verdure & la fraîcheur qu'elles doivent avoir en naissant: j'ajoute foi à votre récit, sans m'embarasser un moment de l'examen. Dans le fond, je ne sai si cette lenteur délicate à croire la vérité des faits est fort glorieuse pour les hommes, & s'ils ont raison de s'en faire une espece d'honneur. Il est clair qu'elle suppose la mauvaise opinion qu'ils ont les uns des autres, & la défiance mutuelle où ils sont de leur droiture & de leur bonne foi.

Quoique ce que j'ai à dire pour appuyer la vérité des aventures extraordinaires de Mr Cleveland, n'ait point la force d'une preuve décisive de Fait, on ne le trouvera pas non plus aussi vague & aussi foible qu'une preuve de simple Raisonnement. C'est un mélange de ces deux sortes de preuves. 1. Dans toutes les choses que Mr. Cleveland nous raconte sans autre té-

moignage que le sien, je remarque; qu'il n'a rien avancé qui ne puisse se concilier parfaitement avec nos Histoires les plus fideles & les plus approuvées. 2. Il rapporte un grand nombre de Faits, dont on trouve réellement des traces, & souvent même d'amples témoignages, dans les Historiens contemporains.

Le caractere de Cromwell *est si connu, qu'on n'accusera point notre Auteur de l'avoir noirci par un ressentiment de vengeance & de haine. Il n'y a qu'à consulter les plus célébres Historiens d'Angleterre; on verra qu'ils s'accordent avec Mr Cleveland jusques dans les expressions: « Personne (dit le Comte de* Clarendon *en parlant du Protecteur) n'a » jamais rien entrepris avec plus de » méchanceté, & avec tant de mépris » de la Religion & de l'Honnêteté mo» rale. Cependant, une méchanceté » aussi grande que la sienne n'auroit » jamais fait réussir ses desseins sans*

» *le secours d'un esprit sublime, d'u-*
» *ne prudence & d'une adresse admi-*
» *rables, & sans la résolution d'un*
» *cœur magnanime.* » *Le même Au-*
teur ajoute un peu plus bas : « *En un*
» *mot, comme il étoit coupable de*
» *plusieurs crimes pour lesquels la*
» *Damnation est dénoncée, & le feu*
» *de l'Enfer préparé ; aussi avoit-*
» *il de ces bonnes qualités qui ont*
» *rendu la mémoire de quelques-uns*
» *célébre dans tous les Siécles ; & il*
» *sera regardé par la Postérité, com-*
» *me un brave & un méchant hom-*
» *me.* « *Mr.* Burnet *assure que son*
principe favori, & celui dont il fai-
soit le plus souvent usage, étoit, « *que*
» *les Loix morales ne lient les hommes*
» *que dans la conduite ordinaire de*
» *la vie, & qu'on peut s'en éloigner*
» *dans les cas & dans les occasions*
» *extraordinaires.* « *Il est aisé de voir*
qu'il n'y a point de crimes, dont on
ne soit coupable avec un si détestable
principe.

J'avoue qu'il s'est trouvé peu de personnes qui ayent reproché à Cromwell les excès de l'incontinence. Mais tout le monde convient qu'il étoit souverainement hypocrite ; & c'en est assez pour comprendre qu'il ne faut pas juger du secret de ses mœurs, par l'apparence extérieure de sa conduite. Il laissa six Enfans de son mariage ; deux Fils & quatre Filles. La quatriéme, qui se nommoit Elisabeth, *& dont Mr. Cleveland parle avec estime dans les dernieres Parties de son Ouvrage, a vêcu jusqu'au tems du Roi* Guillaume. *J'ai parlé en Angleterre à quantité de personnes qui l'ont connue, & qui m'ont confirmé une partie des aventures qu'on lui attribue dans notre Histoire.*

Il y a deux choses à observer ici sur Cromwell. L'une, que Mr. Cleveland lui donne la qualité d'Orateur du Parlement, quoiqu'il ne paroisse par aucun Historien qu'il ait occupé cet Emploi. On trouve seulement

qu'il étoit Député pour Cambridge en 1640. & qu'il le fut jusqu'à ce que de concert avec la Chambre des Communes, il trouva le moyen de s'élever aux Emplois militaires. J'ai consulté à Londres sur cette difficulté quelques personnes de considération, & leur réponse m'a servi d'éclaircissement. Cromwell fut effectivement nommé Orateur, par les intrigues de plusieurs Membres du Parlement, qui le croyoient propre à faire réussir leurs vûes. Mais il se rendit justice, en refusant cet Emploi. Quelque versé qu'il fût dans les affaires, il avoit peu de talent pour parler en public; & il entendoit trop bien les intérêts de son ambition, pour accepter une place qu'il ne se sentoit pas capable de remplir avec honneur.

Ma seconde observation regarde le temps de la mort de Cromwell. Il est certain qu'elle arriva avant le Voyage du Roi Charles *à Bayonne & à Fontarabie. Il faut par consé-*

quent que Mr Cleveland ait demeuré à Rouen avec Mylord Axminster *beaucoup plus long-tems que je ne marque ; ou du moins que* Richart Cromwell *eût alors succedé à son Pere. Sans l'une ou l'autre de ces suppositions, il se trouvera dans le tems une erreur de quelques mois. Je confesse qu'elle vient uniquement de ma négligence. Cet endroit des Mémoires de Mr Cleveland étoit interrompu ; & je n'ai pensé qu'à joindre la narration sans faire attention à remplir, ou du moins à faire appercevoir le vuide qui se trouvoit entre le départ d'Angleterre & le séjour de Rouen. On voit que je me suis apperçû de ma faute : mais j'ai mieux aimé qu'elle subsistât, que de mettre une interruption desagréable dans mon Ouvrage, ou de la remplir par quelque aventure de mon imagination.*

Je ne m'étendrai point sur la Caverne de Rumney-hole, *que j'ai vûe dans mon voyage d'Angleterre. La*

description de Mr. Cleveland suffit pour satisfaire la curiosité du Lecteur. J'ajouterai seulement, qu'on trouve dans plusieurs autres Provinces de cette Isle, de pareils jeux de la Nature. Darbyshire en est remplie. Hoockey-hole *près de Wells, &* Schedercliffs, *sont des raretés en ce genre, qui méritent l'attention des Voyageurs.*

La Colonie Rocheloise *m'a causé de l'embarras. Il ne me paroissoit pas vraisemblable qu'un établissement si extraordinaire eût été si entierement ignoré, qu'il ne s'en trouvât nulle trace dans les Relations de nos Voyageurs; & je ne pûs m'empêcher d'en témoigner quelque chose au fils de Mr. Cleveland. Il me satisfit aussi-tôt, en me faisant voir quelques endroits d'une Relation de la Mer d'Ethiopie, composée par* William Rallow, *Anglois. Si je n'y trouvai point l'Histoire de* Bridge *& de ses compagnons, je fus assuré du moins de l'existence de la Colonie, & de la maniere déplora-*

ble dont elle fut détruite. J'y remarquai même quelques singularités de sa situation, que Mr. Cleveland avoit omises, & que j'ai jointes à son récit dans le troisiéme Tome.

L'Histoire de Blud, *tout extraordinaire qu'elle est, ne peut être révoquée en doute par ceux qui ont quelque connoissance du Régne de* Charles II. *Je dis la même chose de la* Conspiration Protestante de la Rye, *& de la malheureuse fin de* Walcot, *& de Mylord* Russel, *du Colonel* Sidney, *mais particulierement de l'aimable & infortuné Comte d'*Essex.

L'avanture de Sir George Aiskew *aux Barbades, & l'expédition de* Venables *à la Jamaïque, sont attestées par les Ecrivains Anglois, du moins pour le fond, si elles ne le sont pas pour les circonstances. Les malheurs de Mylord* Axminster *ne sont pas moins connus. Pour ceux de Mr Cleveland, ils sont exposés si naturellement, qu'ils semblent n'avoir pas be-*

soin d'autre preuve que la franchise de son cœur & l'honnêteté invariable de ses sentimens Ses liaisons avec Mylord Hyde *Comte de* Clarendon, *surtout à Rouen, où ce Seigneur passa les dernieres années de sa vie; leurs conférences, leurs incertitudes sur la Religion, & la maniere dont elles se terminent, sont des traits si singuliers, & en même temps si naturels, qu'on se persuadera aisément qu'ils n'ont pû être inventés à plaisir, ni contrefaits.*

La fin tragique du second Fils de Mr Cleveland, quoique racontée avec des circonstances propres à exciter la foi, n'avoit pas laissé de revolter la mienne, parce qu'il ne me sembloit pas croyable qu'un accident qui touchoit de si près le Roi Charles, eût pû échaper aux recherches des Historiens Anglois. J'en ai feuilleté un très-grand nombre, pour y découvrir quelque trait, du moins, qui pût servir de garant à mon Auteur. C'est ce que j'ai trouvé dans le Docteur Weldwood.

le fond de l'aventure eſt manifeſtement le même ; il n'y manque que les cauſes & les circonſtances, que le Docteur a ignorées. « On fit auſſi » quelque attention (dit-il) à un acci- » dent arrivé à Windſor quelques an- » nées avant la mort du Roi. Ce Prin- » ce ayant bû plus que de coutume » au retour de la Chaſſe, ſe retira » dans la chambre prochaine ; & s'é- » tant envelopé de ſon manteau, il » s'endormit ſur un lit de repos. Peu » de tems après qu'il fut retourné join- » dre la compagnie, un Domeſtique, » du nombre de ceux qui étoient avec » le Roi, s'endormit ſur le même lit » de repos, étant envelopé du man- » teau du Roi ; & en cet état il fut » trouvé mort d'un coup de poignard, » ſans qu'on ait jamais ſû comment » cela étoit arrivé, & ſans qu'on en » ait fait la moindre enquête. Mais la » choſe fut étouffée. « On n'a qu'à comparer ce récit avec l'aventure du jeune Cleveland ; & l'on ne demandera

point

point d'autre clef.

On pourroit reprocher à Mr. Cleveland, de n'avoir point assez ménagé la mémoire du Roi Charles, à qui il étoit redevable de quantité de faveurs, comme il le confesse lui-même, & de la meilleure partie de son bien. Mais un Lecteur judicieux, qui connoîtra le caractere de ce Prince, & qui fera attention à celui de notre Philosophe, ne donnera point le nom d'ingratitude à cette conduite. Il l'admirera au contraire, comme un effet de cette sincérité généreuse qui abhorre la flatterie, & sans laquelle on ne voit jamais marcher la Vertu & la Sagesse. Mr Cleveland connnoissoit les grandes qualités de Charles II. mais il avoit remarqué aussi, mieux que personne, qu'elles étoient comme étouffées & rendues inutiles par ses vices. Sa molesse sur tout, & sa haine pour tout ce qui sentoit l'application, ne pouvoit manquer de blesser un esprit naturellement ferme & attentif, à

qui de continuels malheurs avoient fait contracter encore quelque chose de plus austere & de plus sérieux. L'Evêque de Salisbury rassemble en deux mots tout le caractere de Charles : « Il étoit, » dit cet Ecrivain, si naturellement » ennemi de toute contrainte, que » quoiqu'il eût autant d'esprit qu'hom- » me du monde, & une mine maje- » stueuse, il ne pouvoit, non pas mê- » me après l'avoir prémédité, jouer le » rôle de Roi pour un moment, soit » au Parlement, soit au Conseil, ni » par ses paroles, ni par ses gestes. » Ajoûtez qu'il avoit des idées de Religion fort libertines, & des principes très-dereglés de Morale. Mr Cleveland n'ignoroit point que ce Prince avoit fait secretement abjuration de la Religion Anglicane à Fontarabie, & il le voyoit reprendre avec affectation ses premiers sentimens en Angleterre. Que dis-je ? après avoir reçû la Communion d'un Evêque Réformé, il alloit la recevoir presqu'aus-

si-tôt de la main d'un Prêtre Catholique. Mêlange monstrueux, dont on accusoit à la vérité quelques Jesuites, qui l'y excitoient par des vûes politiques; mais qu'un homme d'ûn caractere aussi droit que Mr Cleveland ne pouvoit s'empêcher de condamner hautement, même dans un Prince qu'il aimoit. Aussi nous laisse-t-il entendre, que la liberté avec laquelle il expliqua là-dessus ses sentimens au Roi, eut plus de part à sa disgrace que la Conspiration de la Rye, dans laquelle on le soupçonna d'avoir trempé. Ce fut à peu près la même raison qui lui fit perdre l'affection du Duc de Monmouth, *&* *qui lui attira de ce Seigneur l'outrage cruel, dont il est surprenant qu'il nous ait fait lui-même un récit si naturel & si sincère dans son Histoire.*

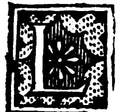
Je m'apperçois que mes remarques s'allongent insensiblement sous ma plume. Un excès de longueur dans une Préface feroit un défaut, comme c'en

est un d'affecter ridiculement de commencer un Ouvrage sans Préface & sans Introduction. Je ne serois pas pardonnable de tomber dans la premiere de ces extrêmités, après avoir commencé rigoureusement par condamner l'autre. S'il me reste quelque chose à demander au Public, c'est de faire attention, qu'il y a toujours une extrême différence entre une Traduction simple, & un Ouvrage qu'on a tiré de son propre fonds. Je le prie de régler là-dessus son indulgence.



LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MR. CLEVELAND FILS NATUREL DE CROMWELL.

LIVRE PREMIER

A réputation de mon Pere me dispense du soin de m'étendre sur mon origine. Personne n'ignore quel fut le caractére de cet homme célébre, qui tint pendant

plusieurs années toute l'Europe dans l'admiration de ses vertus & de ses crimes. L'Histoire balance encore dans quel rang elle doit placer son nom, & s'il faut le compter parmi les Héros, ou parmi les Scélérats. Mais de quel côté que son jugement se déclare, elle ne sauroit lui ôter l'immortalité qu'il mérite sous l'un ou l'autre titre. La qualité de fils ne m'empêchera pas de lui rendre impartialement justice dans toutes les occasions que je vais avoir de parler de sa conduite.

Son zéle affecté pour la Religion ne l'avoit pas rendu insensible aux plaisirs de l'amour. Il laissa plusieurs enfans de son épouse légitime, & de diverses maîtresses. C'est une chose incroyable que les descendans d'un homme si puissant, si riche, & si redouté, ayent pû devenir le jouet de la fortune, & se voir réduits presque tous à périr dans l'obscurité & la misere. Cependant à la réserve d'un seul qui a conservé son nom, avec une petite partie de ses biens, & qui les a transmis à son fils, qui occupe actuellement à Londres un emploi médiocre dans la Justice civile, tous les autres ont été expatriés diversement, & n'ont rien recueilli de l'hé-

ritage de leur pere. Mon mauvais sort m'a rendu le plus malheureux. J'expose l'Histoire de mes malheurs au Public.

Ne me demandera-t-on pas quelle sorte de plaisir peut trouver un misérable à rappeller le souvenir de ses peines, par un récit qui ne sauroit manquer d'en renouveller le sentiment ? Ce ne peut-être qu'une personne heureuse qui me fasse cette question ; car tous les infortunés savent trop bien que la plus douce consolation d'une grande douleur, est d'avoir la liberté de se plaindre & de paroître affligé. Le cœur d'un malheureux est idolâtre de sa tristesse, autant qu'un cœur heureux & satisfait l'est de ses plaisirs. Si le silence & la solitude sont agréables dans l'affliction, c'est qu'on s'y recueille en quelque sorte au milieu de ses peines, & qu'on y a la douceur de gémir sans être interrompu. Mais c'est une consolation plus douce encore de pouvoir exprimer ses sentimens par écrit. Le papier n'est point un confident insensible, comme il le semble ; il s'anime en recevant les expressions d'un cœur triste & passionné ; il les conserve fidélement au défaut de la mémoire ; il est toujours prêt à les représenter ; & non

seulement] cette image sert à nourrir une chere & délicieuse tristesse, elle sert encore à la justifier. Je commence donc mon récit.

Ma Mere s'appelloit *Elisabeth Cleveland.* Elle étoit fille d'un des principaux Officiers du Palais Royal d'Hamptoncourt. Sa beauté lui attira les regards, & presque aussi tôt l'amour de *Charles Premier.* Il y a peu de femmes qui s'arment de fierté contre les soupirs d'un grand Roi. Ma Mere se fit un honneur de les avoir mérités. Elle étoit adroite & intrigante. Elle comprit fort bien que dans ces engagemens inégaux, où l'amour a besoin de tout son pouvoir pour racourcir la distance des conditions, les mêmes traits qui ont sû faire la conquête d'un amant, ne suffisent pas toujours pour fixer sa constance & sa fidélité. Elle joignit à ses charmes tous les secours qu'elle put tirer de son esprit. Elle se soutint assez long-tems dans la faveur, si l'on considére l'inconstance naturelle du Roi, mais trop peu pour satisfaire son ambition, qui étoit la passion dominante de son ame; de sorte que l'ardeur du Monarque ayant commencé à se refroidir, elle res-

sentit peut-être plus de chagrin de sa chûte, qu'elle n'avoit trouvé de plaisir dans son élévation. Elle n'eut point la force de dissimuler son mécontentement. Ses plaintes indiscretes, & les liaisons qu'elle prit hautement avec le parti opposé à la Maison Royale, la firent bien-tôt regarder comme une ennemie déclarée du Roi. Elle perdit ses pensions, & quelque reste de grandeur qu'elle avoit eu l'adresse de garder jusqu'alors. Mr. Cleveland, qui étoit un zélé Royaliste, lui ayant refusé l'asile qu'elle s'attendoit de trouver dans la maison paternelle, elle se vit contrainte, par la nécessité, de suivre le premier choix de sa haine, c'est-à-dire, d'entrer sans ménagement dans le parti des ennemis de la Cour.

Mon Pere commençoit dès lors à tenir parmi eux un des premiers rangs. Son esprit, ses talens extraordinaires, son respect pour la Religion, la régularité de ses mœurs, & sur-tout le zéle incomparable dont il paroissoit animé pour la Patrie, l'avoient mis dans une haute estime à Londres, & le faisoient regarder de tous les Anglois comme le défenseur de leurs Loix, & le soutien de leur liberté. J'i-

gnore s'il avoit déja formé les vûës ambitieuses qui ont éclaté depuis, mais dans la profession ouverte qu'il faisoit d'être opposé au Gouvernement, il étoit trop habile homme pour ne pas reconnoître l'utilité qu'il pouvoit tirer de Mademoiselle Cleveland. Il connoissoit le caractére de son esprit, & la part qu'elle avoit eûë pendant sa faveur aux plus secrettes délibérations de la Cour. C'étoit à lui-même qu'elle s'étoit adressée. Il la reçut avec une distinction qui flatta sa vanité. Il prévint l'exposition de ses besoins, en lui offrant sa bourse & celle de ses amis. Il la pria de se reposer sur lui du soin de sa fortune. Il s'attira si parfaitement son estime & sa confiance dans cette premiére entrevûë, qu'elle ne tarda point à le regarder comme son meilleur ami. L'amitié entre deux personnes d'un sexe différent, tient presque toujours à l'amour. Leurs entretiens politiques se changérent bien-tôt en conversations tendres. Ils s'aimérent; & Mademoiselle Cleveland ne crut point s'avilir en devenant la maîtresse d'un homme tel que mon Pere, elle qui l'avoit été de son Roi.

Cependant son amour produisit un ef-

fet qu'elle n'attendoit point. Il fut funeste à fon ambition. Le monde pardonne à une femme certaines foibleffes qui paroiffent annoblies par leur caufe. L'honneur d'être aimée d'un grand Roi balance en quelque forte la perte de la vertu. Mais hors de cette extrême élévation, qui flatte l'orgueil jufqu'au point de changer ainfi nos idées, on s'accorde à regarder d'un certain œil toutes les femmes qui oublient leur devoir par le tranfport d'une paffion aveugle. Je ne le pardonne pas même à ma Mere, quoique ce foit à fa mauvaife conduite que je dois le jour. Elle ne trouva pas plus d'indulgence à Londres. Toutes les perfonnes de diftinction, dont elle s'étoit confervé l'eftime, la lui ôtérent, avec leur familiarité & leur amitié. Mon Pere lui-même ceffa de la confidérer lorfqu'elle fe fut renduë à fes defirs; & ne la croyant plus propre à fervir à fes deffeins, il ne la traita plus que fur le pié d'une maîtreffe ordinaire. Ce changement parut dur à ma Mere. Il fervit à la guérir de fa paffion. Elle eut affez de fierté pour quitter fon amant fans fe plaindre; & elle fe retira à Hammerfmith, où elle me porta dans fon fein. Je ne fçai

pas quelles étoient ses vûes, ni sur quel fond elle comptoit pour vivre; mais mon Pere ne l'oublia pas si entiérement, qu'il ne prît soin de lui assurer une honnête subsistance. Son malheur lui fit perdre le goût de tout ce qu'elle avoit aimé jusqu'alors. Elle renonça non seulement à l'ambition & à l'amour, mais aux passe-tems mêmes les plus innocens qui occupent le commun des femmes. Elle se renferma dans une vie sérieuse & appliquée. La lecture devint sa plus chere occupation; & lorsqu'elle m'eut mis au monde, elle y ajouta le soin de mon enfance, & ensuite celui de mon éducation.

Je crains de réussir mal à donner une idée de la sagesse & de la vertu de cette excellente mere. Ce n'étoit plus cette femme mondaine & dissipée, qui avoit été tour-à-tour l'esclave de l'amour & de l'ambition. Ses idées & ses sentimens étoient devenus aussi réglés que sa conduite extérieure. Je ne fus pas plûtôt sorti des ténébres de l'enfance, qu'elle entreprit de me former elle-même l'esprit & les mœurs, sans avoir recours aux leçons des Maîtres ordinaires. Elle avoit recueilli tous les bons Auteurs des der-

niers siécles, & elle y avoit ajouté les meilleures traductions des Ouvrages des Anciens. Elle s'étoit nourrie si assidûment de cette lecture pendant plusieurs années, que sans le secours de la Langue Latine, elle étoit parvenue à une connoissance extraordinaire de l'Histoire. Elle s'étoit formé le goût avec le même succès pour les Ouvrages d'esprit. Il ne sortoit rien de la Presse, qu'elle ne lût, en y joignant son jugement & sa censure. C'étoit le seul endroit par lequel elle conservoit encore quelque commerce avec le monde. Mais le principal objet de son étude avoit été la Philosophie morale. Elle y rapporta toutes ses lumiéres. Les autres Sciences lui servoient comme de degrés pour arriver à ce but, & elle ne les estimoit utiles & solides qu'à proportion qu'elles pouvoient servir à l'en approcher. Elle avoit lû dans les traductions tous les Philosophes anciens & modernes. Elle en avoit tiré avec un discernement admirable tout ce qu'ils ont pensé de plus raisonnable par raport au bonheur & à la vérité. Elle en avoit composé, à force de soins, un systême complet, dont toutes les parties étoient enchaî-

nées merveilleusement à un petit nombre de Principes clairs & bien établis. C'étoit son Ouvrage favori ; elle ne se lassoit point de le relire. Elle y trouvoit, disoit-elle, comme dans une source toujours féconde, sa force, ses motifs, ses consolations, en un mot, le fondement de la paix de son cœur, & de la constante égalité de son esprit.

Je n'avois gueres plus de sept ou huit ans, lorsqu'elle commença à m'inspirer le goût de ce qu'elle aimoit si chérement. Elle me trouva d'heureuses dispositions ; ou plûtôt elle m'en communiqua par l'assiduité de ses soins, & la répétition continuelle de ses maximes. Je n'avois vû qu'elle jusqu'alors ; car dans le dessein où elle étoit de me donner, pour ainsi dire, un cœur & un esprit de sa façon, elle m'avoit retranché tous les amusemens de l'enfance. J'étois continuellement sous ses yeux. Mes mains avoient à peine la force de soutenir un Livre, que j'étois déja accoutumé à le feuilleter. Je savois lire, lorsque le commun des enfans commence à parler ; & la solitude perpétuelle dans laquelle j'étois retenu, me fit prendre l'habitude de penser & de reflechir,

dans un âge où l'on ignore encore de quelle nature on est, dans quelle classe d'animaux l'homme doit être rangé. Je n'appris point le Latin. C'est une Langue, disoit ma Mere, qui n'est nécessaire à présent qu'aux Critiques ou aux Maîtres d'Ecole. Toutes ses beautés ont été transmises dans les Langues vivantes par le moyen des traductions. Le tems qu'un enfant perd à l'apprendre peut être employé plus utilement à l'acquisition des connoissances solides. En général, elle étoit fort prévenue contre l'étude des Langues. Elle les appelloit, la peste de la raison, & la ruine du jugement. Cette multitude de traces qui forment tant de mots barbares & étrangers dans le cerveau d'un enfant, y produit une confusion irréparable. Ce seroit un grand mal, disoit-elle, qu'on ne pût faire de progrès dans les Sciences, qu'après avoir donné une partie de sa vie à l'étude des Langues; mais puisqu'on peut se passer de ce secours, c'est une folie extrême de se charger la tête d'un fardeau inutile. Cinq ou six années qu'on employe dans la jeunesse à tourner un peu de Latin, ne contribuent que d'une maniere bien foible & bien

éloignée à conduire les hommes à leur principal but, qui doit être de se rendre sages & heureux. Ce n'est point la mémoire, ajoutoit-elle, c'est le cœur & l'esprit qu'il faut cultiver à cet âge ; de-là dépend tout l'édifice du bonheur & de la vertu. Elle se contenta de me faire apprendre ma langue naturelle dans la derniere exactitude, parce qu'il est nécessaire à un homme de quelque naissance de s'exprimer poliment, & de savoir écrire de même. Elle fit ajouter à cette étude celle de la Langue Françoise, comme si elle eût prévû que mon étoile ne me destinoit point à une vie tranquille. Peut-être vous trouverez-vous exposé, me dit-elle, à quitter un jour votre Patrie ; vous aurez besoin d'un langage qui puisse vous faire entendre des Etrangers ; & vous ne sauriez en apprendre de plus universel que le François.

L'occupation de mes premieres années fut donc une simple imitation des études de ma Mere. J'appris les élémens des Sciences comme elle, & dans les mêmes vûes. Je m'appliquai particuliérement à l'Histoire, qui est la partie pratique de la Philosophie morale. Je n'en négligeai

pas non plus les ſources ; je n'avois qu'à jetter les yeux ſur le ſyſtême abregé de ma Mere ; ce Livre d'or étoit toujours ouvert ſur ma table. Je l'avois copié de ma propre main. Je comparois mes lectures hiſtoriques à ſes principes ; je jugeois des vertus & des vices ſuivant ſes idées ; & ſoit qu'elle n'eût ſuivi que les ſentimens droits de la nature, qui ſe trouvent les mêmes dans tous les hommes, lorſqu'ils veulent les obſerver & les ſuivre, ſoit que l'habitude de vivre avec elle, & de recevoir inceſſament ſes leçons, m'eût accoûtumé à penſer comme elle, je ſentois la verité de ſes maximes, & je trouvois au fond de mon cœur tous ces mêmes ſentimens qui étoient ſortis du ſien, & qu'elle avoit mis en ordre ſur le papier.

Pendant que nous menions ainſi une vie ſolitaire & appliquée, notre malheureuſe Patrie s'étoit vûe déchirer interieurement par les diviſions civiles. Mon Pere, que j'appelle toujours de ce nom, (quoique j'ignoraſſe alors de qui j'avois reçû la vie) mon Pere, à la tête d'une troupe de Citoyens furieux, avoit allumé le feu de la diſcorde dans toutes les par-

ties de l'Isle. Ils y avoient répandu les horreurs de la guerre pendant plusieurs années. Elle n'avoit finie que par un attentat qui surpassoit tous les autres, & auquel on n'a point encore donné de nom particulier dans aucun langage ; par cette raison, sans doute, qu'il n'y en a point d'assez horrible pour le bien exprimer. Je parle de la mort infortunée du Roy Charles notre légitime Souverain. Quoique notre retraite fût si profonde, que le bruit de la guerre n'étoit point venu jusqu'à nous, il nous fut impossible d'en ignorer la détestable catastrophe. Le cri du sang de ce bon Roy s'éleva jusqu'au Ciel, & les gémissemens de tous les véritables Anglois, pénetrerent jusqu'au fond de notre solitude. Ma Mere se fit informer de tout le détail de cette funeste avanture. Elle vint me l'apprendre aussitôt, & sa Philosophie ne put l'empêcher de verser une abondance de larmes en commençant ce récit. Ecoutez, mon Fils, me dit elle, écoutez un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Le Roy est mort sur un échaffaut ; & c'est votre Pere qui l'y a fait monter. O Dieu ! ajouta-t-elle, ne proportionnez point vos châtimens à cet hor-

rible crime, & ne les étendez pas du moins jusqu'à nous. Comme il ne m'étoit jamais rien arrivé qui m'eût causé le moindre trouble, & que j'avois toujours vû ma Mere aussi tranquille que moi, ses larmes, le desordre avec lequel elle avoit commencé à parler, & le nom de Pere que je n'avois jamais entendu prononcer, firent sur moi une si forte impression, que je tombai sans connoissance. Etant revenu à moi, je demeurai les yeux ouverts à la regarder, comme si j'eusse attendu d'elle la suite d'une exorde si extraordinaire. Elle me satisfit, en m'apprenant ses avantures, ma naissance, le rang auquel mon Pere s'étoit élevé, & tout ce qu'elle venoit d'entendre elle-même de ceux qui lui avoient raconté les troubles d'Angleterre, & la fin tragique de notre malheureux Roy.

J'étois jeune encore, mais j'avois l'esprit avancé. Le récit de ma Mere avoit été vif & animé. Je me trouvai, lorsqu'elle eut fini, dans une espece de transport, qui m'empêcha durant quelque tems d'être attentif à ce qui se passoit auprès de moi. J'étois comme effrayé de tant d'images nouvelles, qui agissoient tout à la fois.

ſur mon eſprit. Ce n'eſt pas que je n'euſſe lû dans l'Hiſtoire des renverſemens d'Etats, des troubles, & des guerres ſanglantes ; mais on n'eſt gueres ému d'un évenement paſſé qu'un Hiſtorien raconte froidement. Il me ſembloit que j'euſſe part à la révolution preſente dans la perſonne de mon Pere. Les mouvemens de la nature ſe trouvoient comme en oppoſition avec mes idées. Je me ſentois porté à l'aimer, & à deſirer à le voir ; & dans le même tems, je le deteſtois, comme un monſtre qui s'étoit rendu coupable du plus noir de tous les crimes. La conduite d'ailleurs qu'il avoit tenue à l'égard de ma Mere, achevoit de me révolter contre lui. Tous mes ſentimens étoient encore droits & naturels. Je n'avois de goût & d'admiration que pour la ſageſſe & la vertu ; je ne pouvois concevoir qu'on pût s'écarter volontairement de l'une & de l'autre. Ainſi je m'accoutumai à mépriſer l'auteur de ma naiſſance en commençant à le connoître ; le doux nom de Pere ſe lia tout d'un coup dans mon eſprit à des idées d'averſion & de haine.

Je dois rendre néanmoins cette juſtice à ma Mere, qu'auſſitôt qu'elle s'apperçut

de

de mes diſpoſitions, elle n'épargna rien pour les détruire. Mais les premieres impreſſions s'effacent difficilement dans le cœur d'un jeune homme. Elle employa en vain ces mêmes maximes qu'elle m'avoit fait goûter par ſes inſtructions. Il faut haïr le crime, me diſoit-elle, mais dans la ſocieté humaine on eſt obligé quelquefois de le ſupporter. Cela eſt vrai, ſurtout à l'égard des perſonnes à qui l'on doit de la tendreſſe & du reſpect. Il n'eſt permis alors que de s'affliger, & de faire des vœux pour leur changement. Leurs deſordres ne nous autoriſent jamais à leur refuſer ce que la nature, ou d'autres devoirs, nous obligent à leur rendre. Elle me fit même connoître que mon interêt demandoit néceſſairement que je priſſe ces ſentimens pour mon Pere; que je n'avois rien à eſperer que de lui; qu'elle tenoit de ſa liberalité le bien médiocre qui nous faiſoit vivre; que la penſion dont elle joüiſſoit n'étant attachée qu'à elle, je me trouverois dans une indigence abſolue après ſa mort; & qu'il falloit par conſequent que j'euſſe recours à lui, pour l'intereſſer à mon établiſſement, & pour l'engager à me reconnoître en qualité de fils.

Quoique je comprisse fort bien l'importance de toutes ces raisons, elles ne purent changer le fond de mes sentimens. Plusieurs années se passerent sans que rien fût capable de me faire sortir de ma solitude, pour aller solliciter des avantages que je n'estimois point, & que je ne voulois pas tenir de la main d'un homme que j'avois de la répugnance à regarder comme mon Pere. Je m'étois persuadé par mes lectures & par mes reflexions que l'abondance n'est point nécessaire à la felicité. La vertu, disois-je, ne dépend point des biens de la fortune, & c'est la vertu seule qui rend un honnête homme heureux.

Ma Mere avoit là-dessus, sans doute, les mêmes sentimens que moi, puisque c'étoit, pour ainsi dire, avec son lait que j'avois succé les miens; mais elle y joignoit l'expérience du monde, qui lui faisoit considerer les choses dans un point de vûe plus juste. Elle savoit que la foiblesse & les besoins du corps s'opposent continuellement à la tranquillité qui fait le bonheur de l'ame; que la Philosophie, en calmant les passions, ne rend point insensible aux nécessités de la nature; qu'il y a des extrémités dans la mauvaise for-

tune qui déconcertent le Sage, & qui lui font oublier ses principes; enfin, que s'il n'est point à souhaiter pour un homme vertueux de se voir dans une abondance capable d'amollir, il doit éviter, s'il le peut, une indigence excessive, qui abbat & qui décourage. Elle me répéta tant de fois ce raisonnement, & elle renouvella si efficacement ses instances, qu'elle me fit consentir à prendre le chemin de Londres, pour me présenter à mon Pere.

Il étoit alors au sommet de la fortune. Tous ses ennemis avoient péri ou disparu. Le Parlement n'étoit composé que de ses Partisans, & les emplois militaires remplis par ses Créatures. Jamais Roy n'avoit vû son autorité mieux établie. Le titre modeste de *Protecteur de la République Anglicane* sembloit assurer la durée de son pouvoir, parce que le peuple, qui est toujours la dupe des apparences, s'étoit laissé persuader qu'un homme si moderé n'avoit point d'autre motif que l'amour de la Patrie, ni d'autre vûe que l'utilité publique. Il étoit affable, populaire, aimé de la plûpart des Anglois, & respecté ou craint des Etrangers. Nous apprîmes à Londres tous ces changemens. Ma Mere

qui connoiſſoit de longue main ſon caractere, découvrit aiſément l'artifice de cette conduite ; mais renfermant dans ſon cœur tous ſes ſentimens, elle s'imagina que ſon hypocriſie même nous pourroit être de quelque utilité. Il n'étoit pas croyable qu'il pût traiter ſes enfans avec dureté, tandis qu'il affectoit tant d'indulgence & d'affection à l'égard du public. Elle lui fit demander une audience ſecrete, qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Nous fûmes introduits dans ſon Palais, & il parut ſeul, un moment après, dans le Cabinet où nous étions à l'attendre.

Il reconnut ma Mere, malgré l'intervalle d'une abſence de pluſieurs années. Il l'aborda honnêtement, & lui demanda quels ſervices il étoit capable de lui rendre. La vûe d'un homme qu'elle avoit aimé autrefois juſqu'à lui ſacrifier toutes ſes eſperances, la toucha tellement, qu'elle ne put retenir ſes larmes. Il en parut attendri, & il lui renouvella l'offre de ſes ſervices. Elle lui dit naturellement que le Ciel avoit permis qu'elle eût mis heureuſement au monde un fruit de leurs amours; qu'elle avoit pris ſoin de l'élever juſqu'alors dans la retraite; qu'elle croyoit l'a-

voir rendu digne de n'être pas désavoué d'un tel Pere ; & qu'elle prenoit la liberté de le lui présenter ce jour-là, pour le faire entrer dans les avantages qu'il pouvoit tirer de l'honneur de lui appartenir. Ce discours le rendit réveur pendant quelques momens. Son visage parut ensuite se changer tout d'un coup. Il nous regarda d'un œil fier & méprisant. Non, dit-il à ma Mere, l'artifice est grossier : rendez grace à ma bonté, qui m'empêche de punir votre effronterie, & gardez-vous de répeter votre imposture à personne, si vous ne voulez être traitée avec toute la rigueur que vous méritez. Il nous tourna le dos en finissant cette cruelle réponse, & il nous laissa dans le trouble & la confusion qu'il est aisé de s'imaginer.

C'est vous qui l'avez voulu, dis-je à ma Mere ; vous voyez si j'avois raison de résister à vos instances, & de refuser à vous suivre. Elle étoit demeurée dans un si profond accablement, qu'elle n'eut point la force de me répondre. Elle s'appuya sur mon épaule pour sortir de l'appartement, & nous gagnâmes la rue sans qu'elle eût pû prononcer une parole. Le hazard, ou son propre choix, nous fit

passer devant le Palais de White hall, qui étoit la place où le malheureux Roy Charles avoit perdu la tête sur un échaffaut. Nous nous y arrêtâmes. Sa douleur s'y renouvella si amérement, que ne pouvant se soutenir davantage, elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre qui étoit au long de la muraille. Elle y demeura longtems à gemir de l'horrible injustice des hommes, & de la rigueur de son sort. J'entrois dans ses plaintes. Ma haine se fortifioit contre l'auteur de nos peines; & quelque dénaturé que fût ce sentiment, je ne sentois point que ma raison le condamnât. Pendant que nous étions dans cette triste occupation, *Fairfax*, l'intime confident de mon Pere, passa vis-à-vis de nous pour entrer à White-hall. Il avoit vû si souvent ma Mere avant qu'elle eût quitté Londres, qu'il n'eut point de peine à la remettre. Il parut surpris de la trouver dans une telle situation, & il eut l'honnêteté de s'arrêter pour lui faire un compliment civil. Sa tristesse étoit si visible; qu'il s'en apperçut. Il la pressa de lui en apprendre la cause; & comme on n'est gueres capable de dissimulation dans une grande douleur, elle lui ouvrit son cœur

ſans reſerve. Il l'écouta attentivement ; & ſoit par compaſſion, ſoit par quelque vûe politique qui regardât l'interêt de ſon Maître, il lui promit de s'employer avec tant de zéle, que nos affaires pourroient recevoir un heureux changement. Attendez-moi, nous dit-il, je retourne exprès chez Mylord Protecteur, & je vous prie d'eſperer quelque choſe de mes ſoins. Il nous quitta. Je preſſai ma Mere de ſe retirer. Pourquoi, lui dis-je, nous expoſer une ſeconde fois à la dureté d'un barbare, qui ne connoît pas même les tendreſſes du ſang & de la nature ? Il me fait grace, en refuſant de me reconnoître pour ſon fils ; il m'épargne la honte d'avoir un pere ſi criminel & ſi mépriſable. Elle ne ſe rendit point à mes déſirs. Nous attendîmes le retour de Fairfax. Il parut avec un air ſatisfait, qui nous fit bien augurer de ſon entrepriſe. Effectivement il nous dit qu'il avoit eu aſſez de pouvoir ſur l'eſprit de ſon Maître, pour lui faire comprendre qu'il ſe deshonoreroit en refuſant de me reconnoître. Perſonne n'avoit ignoré le commerce qu'il avoit eu avec ma Mere ; & ſa groſſeſſe n'avoit pas été moins connue de tout le monde avant ſa retraite. La

vie qu'elle avoit menée depuis, la mettoit à couvert de toute ſorte de ſoupçons. De ſorte que Fairfax, qui étoit l'homme du monde le plus adroit, avoit pris mon Pere par ſon foible, en lui faiſant faire attention que ſa dureté pour moi alloit ruiner l'opinion qu'il s'étoit efforcé de donner juſqu'alors au Public de ſa droiture & de ſa bonté. Il nous pria donc de ſa part de retourner à ſon Hôtel. En allant il nous apprit que ce qui avoit diſpoſé ſi mal le Protecteur à notre égard, étoit une viſite qu'il avoit reçûe le matin, toute ſemblable à la nôtre. Une autre de ſes Maîtreſſes, qui ſe nommoit *Mally Bridge*, l'étoit venu voir avec un fils à peu près de mon âge qu'elle avoit eu de lui. Il l'avoit vûe à regret, par la crainte où il étoit de donner une mauvaiſe idée de ſes mœurs, & ſon embarras s'étoit augmenté au renouvellement du même péril.

Fairfax nous fit entrer dans un appartement plus privé que celui où nous avions été introduits la premiere fois. Nous n'y fûmes pas longtems ſans voir paroître mon Pere. Son viſage étoit ſerain, & ſon accueil fut doux & honnête. Après avoir fait de courtes excuſes à ma Mere ſur

sur ce qui s'étoit passé une heure auparavant, il l'assura que son estime pour elle s'étoit conservé toute entiere, & qu'il étoit disposé à lui en donner des marques. Il se tourna ensuite vers moi, & m'appellant son cher fils, il me promit de penser à ma fortune, & de m'accorder son amitié. Je tenois pendant ce tems là les yeux baissés, & je demeurois dans le silence. Mon cœur ne s'ouvroit point aux tendres sentimens de la nature. Je me rappellois la mort du Roi Charles, & je m'imaginois voir le bourreau qui s'étoit couvert de ce sang innocent. Je me remettois dans l'esprit toutes les peines que ma Mere avoit souffertes, & je songeois que je parlois à son persécuteur. Je me souvenois de l'air insultant & dédaigneux avec lequel il nous avoit rejetté la premiere fois. Enfin, sa figure sembloit répondre à l'idée que je m'étois formée de lui, je lui trouvois un air qui m'épouvantoit. Ma Mere me dit : Embrassez les genoux de votre Pere, mon fils, & tâchez de vous rendre digne de sa bonté. Je ne fis pas le moindre mouvement pour l'embrasser. Ma Mere l'assura que j'étois timide ; il ne fit rien pour exciter ma hardiesse. Notre conver-

sation ayant duré pendant quelques minutes, quoiqu'avec beaucoup de langueur, il prit la parole pour proposer à ma Mere un établissement fort avantageux, nous dit-il, pour elle & pour moi. J'ai fort à cœur, continua-t-il, les Colonies de la Jamaïque & de la nouvelle Angleterre. Je vous laisse le choix de votre établissement dans l'une ou dans l'autre. Je vous y procurerai des biens & des honneurs qui surpasseront votre attente. J'ai besoin d'avoir dans ces lieux une personne de confiance qui fasse ses intérêts des miens ; vous êtes propres tous deux à me rendre service, puisque vous me touchez de si près, & vous en recueillerez des avantages si certains, que vous pouvez déja compter sur une fortune assurée. Fairfax entreprit de persuader à ma Mere, que cette proposition étoit une faveur extrême de Mylord Protecteur, & que la préférence qu'il nous accordoit sur tant d'autres qui sollicitoient une telle Commission, marquoit bien sa confiance & son affection pour nous. Vous serez honorés, ajouta-t-il, & vous deviendrez riches en peu d'années, au bout desquelles vous reviendrez joüir paisiblement de vos richesses en Angleterre.

Ma Mere pénétra tout d'un coup le dessein artificieux de ces offres. Mais quelque éloignée qu'elle fût de les accepter, elle comprit qu'il y auroit du danger à les refuser ouvertement. Il lui étoit aisé de voir en effet, après ce qui nous étoit arrivé le même jour, que mon Pere étoit incommodé de notre présence, & que son unique vûe étoit de nous éloigner. Elle n'avoit point de goût, sans doute, pour le voyage de la Jamaïque : quelle satisfaction une femme eût-elle pû se promettre à s'exiler ainsi volontairement avec un enfant de mon âge ? Mais il étoit à craindre de nous exposer à quelque chose de plus fâcheux par un refus. Elle témoigna donc de la reconnoissance pour cette bonté, qui le faisoit penser si efficacement à nous. Il demeura persuadé par sa réponse, qu'elle donnoit dans toutes ses vûes, & ne pouvant dissimuler son contentement, il lui fit des caresses qui étoient peut-être sinceres, parce qu'elles étoient un effet de la joye qu'il avoit de nous avoir trompés. On ne parla plus que des préparatifs & du tems de notre départ. Il nous parut qu'il étoit dans le dessein de ne rien épargner, pour nous faire faire

commodement le voyage. Le Ciel connoît de quelle maniere il eût exécuté ses promesses ; mais celles de ma Mere étoient équivoques, & lorsqu'elle le remercioit de sa bonté, c'étoit en supposant qu'il nous en donneroit des marques plus conformes à notre inclination.

Nous le quittâmes, après lui avoir laissé notre adresse. Je n'avois pas ouvert la bouche dans cette conversation. Ma Mere m'en fit un reproche. Je lui découvris naturellement tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur, & je lui marquai à mon tour la surprise où j'étois de l'avoir vûe consentir si facilement à quitter l'Angleterre, pour courir après des richesses incertaines dans un païs inconnu. Elle m'expliqua les motifs qui l'avoient fait agir ; & comme je n'en avois point d'autre pour condamner ce projet que le mépris infini que je faisois des biens de la fortune, elle me fit appercevoir dans la proposition de mon Pere, tout ce qu'elle y avoit découvert elle-même, c'est-à-dire, son indifference pour nous, & le dessein qu'il avoit de se défaire d'elle & de moi. Ma simplicité & mon défaut d'expérience ne m'avoient pas permis de pénétrer si loin. Je

sentis croître mon aversion. Voilà donc, lui dis-je, à quoi se réduit le nom & la qualité de Pere. Partons pour l'Amérique, ajoutai je, si c'est un lieu désert & inhabité, nous y vivrons loin des hommes. Je les abhorre, s'ils sont tous semblables à celui qui vient de me reconnoître pour son fils. Ma Mere s'efforçoit toujour de modérer ces mouvemens. Je me les reprochois quelquefois à moi-même, comme un excès du moins qui sembloit blesser la nature, mais je n'en étois pas le maître, & la suite des évenemens ne fit que les augmenter.

Avant que de retourner à Hammersmith, & de prendre une derniere résolution sur notre conduite, ma Mere jugea à propos de faire une visite à une Dame de Londres, dont sa mauvaise fortune n'avoit pas refroidi l'amitié. Ce n'est pas qu'elle eût entretenu le moindre commerce avec elle depuis qu'elle s'étoit retirée à la campagne, mais connoissant son caractere, elle faisoit toujours le même fonds sur sa fidélité. Cette bonne amie se nommoit Madame *Riding*. Elle nous reçut avec beaucoup de joye, mais lorsque ma Mere lui eut fait la confidence de nos peines,

& des desseins que mon Pere avoit sur nous, elle pâlit, comme il arrive en apprenant les plus fâcheuses nouvelles. Je vous ai crue morte, dit-elle à ma Mere, & la satisfaction que j'ai eu de vous revoir, ne m'a pas permis de mêler rien d'abord de funeste à notre entretien. Mais ce que vous m'apprenez m'oblige de changer de ton pour vous donner de tristes lumiéres sur le sort qui vous attend. Vous êtes perdus, vous & votre fils, si vous prenez la moindre confiance aux promesses du Protecteur. Je vais vous apprendre une avanture si terrible, qu'elle suffit pour faire foi du péril où vous êtes, & pour vous servir d'exemple. Elle lui demanda ensuite, si elle n'avoit jamais connue *Mally Bridge*, qui avoit été aussi une des Maîtresses de mon Pere. Non, répondit ma Mere, mais Fairfax m'a parlé d'elle; il m'a dit qu'elle avoit été aujourd'hui même chez Mylord Protecteur, avec le fils qu'elle a eu de lui. Fairfax vous a trompée, reprit Madame Riding. Je ne sçai quelles ont été ses vûes en vous parlant de cette fille infortunée; mais il y a quinze ans qu'elle n'est plus au monde. Je ne crois pas son fils non plus parmi les vivans. Ecoutez leur triste histoire.

Mally Bridge étoit une créature toute charmante, & du caractere du monde le plus aimable. Elle s'étoit laissée séduire par l'hypocrisie de Cromwell, dans le tems qu'il n'étoit encore que simple Orateur de la Chambre Basse du Parlement. Sa passion pour elle ne dura pas plus longtems que celle qu'il a eû depuis pour vous. Elle fut abandonnée comme vous pendant sa grossesse, & elle traîna ensuite une vie obscure & languissante avec le fruit de son malheureux amour. Le hazard me fit lier connoissance avec elle trois ou quatre ans après qu'il l'eut quittée. Il vous avoit déja traité avec la même perfidie; & comme vous disparûtes presque aussi-tôt, on s'imagina que vous étiez morte du regret de vous voir méprisée, ou que vous aviez passé la Mer pour vous retirer chez nos voisins. J'estimai Mally Bridge aussi-tôt que je la connus, & je vécus avec elle sur le pied d'une intime amie. Je la consolois dans le chagrin qu'elle conservoit encore de sa disgrace. Je lui faisois espérer un meilleur sort lorsque son fils seroit en état de paroître aux yeux de Cromwell, & de réveiller par sa présence les sentimens qu'il avoit eû pour elle.

Le jeune Bridge (car elle n'avoit osé lui faire prendre le nom de son Pere) étoit un enfant rempli de bonnes qualités. Elle l'aimoit avec la derniere tendresse. Elle goûta le projet de le présenter à son Pere, qui ne pouvoit, sans être le plus barbare de tous les hommes, refuser son affection à un fils si aimable. Nous concertâmes ensemble de quels moyens elle pourroit se servir pour l'amener à une particuliére entrevûe. Le plus court & le plus commode étoit de l'engager à venir chez elle-même, & je crûs avec raison qu'il ne refuseroit pas une faveur si mince à une personne qu'il avoit cru pendant quelque tems digne de son affection. Le jour fut marqué. Elle lui demanda cette grace par un billet qu'elle lui envoya dans un moment où elle s'étoit fait assurer qu'il n'étoit point occupé. Il ne tarda point à venir. Je m'étois rendue chez elle. Nous avions relevé les agrémens du petit Brigde par une innocente parure. Je le vis arriver. Je me retirai dans le Cabinet, d'où je pouvois prêter l'oreille à cette intéressante conversation. Elle le salua en silence avec beaucoup de modestie ; & faisant approcher son fils, qu'el-

& lui présenta avec une grace capable d'attendrir le cœur d'un barbare : Voilà le fruit de votre amour, lui dit-elle. Puisse-t-il être assez heureux pour plaire à son Pere, après tant de larmes & de soins qu'il a coûté à sa malheureuse Mere ! Je jugeai par sa lenteur à répondre, qu'une scéne à laquelle il s'attendoit si peu, lui causoit quelque embarras. Il ignoroit entiérement que Mally Bridge eût un fils de lui ; & la régularité des mœurs qu'il commençoit à affecter, lui faisoit craindre tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à sa réputation. Il prit son parti en homme consommé dans la politique. Il assura Mally qu'il étoit au désespoir d'avoir ignoré si long-tems qu'elle eût ce cher gage de son amour. Il embrassa mille fois le Fils & la Mere. Il les entretint de la maniére la plus tendre ; & leur protestant qu'il ne se lassoit point de les voir ; après une conversation de plus d'une heure, il proposa de se charger de la dépense & du soin de l'éducation d'un enfant qu'il alloit aimer autant que ceux qu'il avoit eu de son Epouse, & pour l'établissement duquel il n'auroit pas moins de zéle & d'attention. Pour vous, dit-il à la Mere avec une ten-

de la triste Mally redoublérent. Falloit-il livrer son fils à un inconnu ? Devoit-elle apréhender quelque chose de la main d'un Pere ? Sa situation étoit en effet si embarrassante, que j'aurois voulu pouvoir me dispenser honnêtement de prendre part à ses résolutions par mon conseil. Elle me pressa de lui en donner un bon. Ne suivez, lui dis-je, que vos propres idées, pour vous épargner le chagrin d'avoir peut-être à accuser quelqu'une de vos peines. Cependant, si vous me consultez, je vous répondrai qu'il est trop tard pour rompre l'engagement que vous avez pris avec Cromwell. C'est un homme à craindre. Qui sait s'il n'en viendroit point à la violence ? Seriez-vous en état de vous y opposer ? Le sort de votre fils, & le vôtre même, en deviendroient peut-être plus tristes, & le mal moins capable de remède. Non, mais en remettant votre fils à l'inconnu qui le demande, faisons le suivre à vûe d'œil par un Domestique fidéle, nous serons informées par ce moyen de la demeure que son pere lui destine, & nous ne tarderons guéres après cela à l'être de sa situation. Elle goûta cet avis ; nous l'exécutâmes aussi-tôt. L'Envoyé

de Cromwell reçut le petit Bridge. Nous l'accompagnâmes de nos larmes jusqu'à la portiere du carosse. Cet aimable enfant qui n'étoit point encore en état de craindre le péril pour lui même, ne paroissoit sensible qu'aux pleurs de sa Mere.

Ce fut un de mes propres Domestiques que j'envoyai à la suite du carosse. J'avois un garçon fidele & entendu, à qui il suffisoit de dire deux mots pour le mettre au fait d'une telle commission. Nous attendîmes impatiemment son retour. Il revint deux heures après, & comme je ne lui avois rien caché du fond de cette affaire, pour l'interesser davantage au succès par ma confiance, il leva des yeux au Ciel en entrant dans la chambre où nous étions, pour nous faire comprendre qu'il nous apportoit de fâcheuses nouvelles. Hâtez-vous de parler, lui dis-je, & ne nous effrayez point, si vous n'en avez de fortes raisons. O Madame! s'écria-t-il, si je n'ai rien à vous apprendre qui doive vous effrayer, je suis sûr de vous causer du moins beaucoup de douleur & de compassion, n'en dussiez-vous avoir qu'autant que j'en ai senti. Il nous raconta, les larmes aux yeux, qu'ayant suivi longtems le carosse

ſe, il l'avoit vû enfin s'arrêter dans une rue détournée; que le Conducteur du petit Bridge étoit deſcendu avec cet enfant, & qu'ayant renvoyé le Cocher, il étoit entré plus loin dans une maiſon; qu'il y avoit paſſé environ une demie heure; qu'il avoit fait appeller enſuite un caroſſe de louage, & qu'il y étoit monté avec ſon innocente proye; qu'il ne paroiſſoit pas qu'on lui eût fait aucun mal, mais qu'au lieu des habits propres & galans dont il étoit revêtu en nous quittant, on l'avoit couvert de miſerables haillons, tels qu'on les porte dans la derniere pauvreté; que le caroſſe étoit allé de là à l'autre extremité de la Ville, du côté de White-Chappel; que le Conducteur s'étoit encore défait de ſon Cocher à quelques pas d'un Hôpital où l'on éleve des enfans orphelins par le ſecours des charités publiques; qu'il y étoit entré, & qu'étant ſorti ſeul, il n'y avoit point lieu de douter qu'il n'y eût laiſſé le jeune Bridge, pour y être élevé avec quantité d'autres petits malheureux de ſon âge; qu'il n'avoit oſé parler au Directeur de l'Hôpital, ni prendre les moindres informations ſans nos ordres, de peur de ſe rendre coupable de quelque indiſcretion.

Mally Bridge étoit à demi morte en écoutant ce récit. Quoique j'en fusse presque aussi touchée qu'elle, je la consolai en lui représentant qu'il n'y avoit rien à désesperer, puisque nous sçavions du moins ce que son fils étoit devenu ; qu'à la verité la barbarie de Cromwell alloit au delà de ce que je m'étois imaginé ; mais que c'étoit un bonheur pour elle, d'avoir eu cette occasion de le connoître, parce qu'il ne lui arriveroit plus d'être la dupe de ses artifices ; que n'ayant aucun sujet de s'imaginer que nous les eussions découverts, il nous seroit aisé sans doute d'en prévenir les suites, en retirant secretement le petit Bridge de l'Hôpital ; qu'il n'étoit point à craindre qu'on refusât de le rendre, lorsqu'il seroit redemandé par sa propre Mere ; qu'il falloit néanmoins qu'elle remît à l'extrêmité à le redemander sous ce titre, afin d'empêcher, s'il étoit possible, que Cromwell apprît jamais qu'il étoit retourné entre ses mains ; que je me chargeois de cette entreprise, & que j'en croyois le succès assuré ; que je lui promettois de le faire élever moi-même avec tant de secret & de soin dans une Terre que j'ai en Devonshire, qu'il seroit

moralement impossible à Cromwell d'en avoir jamais la moindre connoissance ; que si ce perfide avoit encore l'impudence de la venir voir, il falloit recevoir sa visite sans affectation, soit qu'il ignorât qu'elle eût retrouvé son fils, soit qu'il parût l'avoir appris ; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il eût l'effronterie de reparoître à ses yeux, s'il apprenoit en effet qu'elle eût découvert une si lâche & si infame tromperie.

Après m'être ainsi efforcée de la rassurer, je me préparai à partir effectivement pour exécuter mon projet. Je voulois finir son inquiétude avant la nuit ; & épargner au petit Bridge le désagrement de la passer à l'Hôpital. Mais au moment que j'allois sortir, j'apperçus le carosse de Cromwell qui s'avançoit vers la maison de Mally. Je ne doutai point que ce ne fût une visite qu'il venoit lui rendre. Il avoit eu le tems d'être informé par son Agent du succès de ses desseins, & il venoit sans doute pour observer les dispositions de la Mere, & pour obvier à tous ses soupçons. Je rentrai aussitôt, & l'ayant prévenue sur cette fâcheuse scene qu'elle ne pouvoit éviter, je lui recommandai de

se

se rendre maîtresse de toutes ses paroles & de tous ses sentimens. Je jugeai même à propos de ne pas m'éloigner d'elle pour la fortifier par ma présence. Il entra d'un air aussi tranquille que s'il n'eût eu à s'applaudir que de ses vertus. Je remarquai néanmoins qu'il parut surpris de me trouver là. Il me connoissoit. Comme son unique but étoit d'ensevelir ses desordres, il se garda bien de s'expliquer devant moi. Il me pria, après quelques momens d'une conversation indifferente, de trouver bon qu'il entretînt Mally en particulier. Je fus obligée de me retirer dans le Cabinet. La crainte où j'étois qu'il ne lui arrachât son secret, & qu'il ne réussît de nouveau à la séduire, me fit prêter l'oreille avec une extrême attention. Il lui parla d'abord de son fils, comme d'un enfant admirable, pour lequel il avoit pris par inclination tous les sentimens paternels. Il lui fit un plan fabuleux de la situation avantageuse où il l'avoit placé; & lorsqu'il crût en avoir dit assez pour satisfaire la tendresse d'une Mere, il prit un ton radouci, pour lui faire comprendre que tout résolu qu'il étoit de ne rien épargner dans la suite pour la fortune d'un fils si cher, l'état pré-

ſent de ſes affaires ne lui permettroit pas ſitôt de ſe reconnoître hautement pour ſon Pere ; qu'il falloit garder des ménagemens avec le Public ; que ſon affection n'en ſeroit que plus vive étant renfermée dans les bornes du ſecret ; qu'il n'étoit pas même néceſſaire qu'elle vît ſouvent ſon fils ; qu'il pourroit lui donner quelquefois cette ſatisfaction, & qu'elle devoit ſe repoſer pendant ce tems-là ſur la tendreſſe infinie qu'il avoit pour elle & pour lui. Mally ſe fit aſſez de violence pour le remercier de ſa bonté, & pour approuver toutes ſes propoſitions. Il crut s'être ainſi aſſuré d'elle à peu de frais, & il la quitta, en riant ſans doute de ſa ſimplicité.

Eſt-il poſſible, dis-je à cette excellente fille en la rejoignant, que vous ayez eu la force de ſoutenir cet horrible tiſſu de malice & d'impoſture ! Je n'en aurois pas été capable, moi, qui vous en ai donné le conſeil. J'aurois dévisagé un hypocrite qui ſe joue impunément de la patience du Ciel & de la droiture des hommes. Comment s'eſt-il pû faire, ajoutai-je, que vous ayez jamais eu quelque liaiſon de tendreſſe avec un homme d'un caractere ſi different du vôtre ? Helas ! les bons

cœurs ne se rencontrent pas. Un honnête homme se trompera vingt fois dans le choix d'une femme, tandis que ce qu'il y a de plus aimable & de plus parfait dans notre sexe est la proye d'un hypocrite & d'un scelerat. Je fis faire réflexion à Mally que puisque Cromwell étoit capable de pousser si loin l'artifice dans une affaire de cette nature, il ne falloit pas douter qu'il ne l'eût infiniment à cœur, & que sa fureur par consequent ne fût extrême s'il venoit à découvrir que j'eusse aidé à faire manquer son dessein. Ce n'est pas, lui dis-je, que je veuille relever le service que je suis prête à vous rendre, mais vous trouverez bon, que sans relâcher rien de mon zéle, je prenne toutes les précautions que la sagesse demande. Si je réussis à tirer vôtre fils de l'Hôpital, il faut que vous vous priviez du plaisir de le voir jusqu'à ce que je l'aye fait transporter en Devonshire. Je passerai encore quelque tems à Londres après son départ, & j'affecterai de vous éviter, comme si j'étois mal avec vous. Je prendrai ensuite le chemin de ma Terre, & vous pourrez m'y venir joindre secretement, quand vous le jugerez à propos. Elle se remit entierement sur moi de

toute sa conduite. Je l'embrassai tendrement pour lui dire adieu jusqu'au tems de la revoir en Province. Son cœur me parut si serré, que j'augurai mal de la conclusion de cette avanture. Je la quittai les larmes aux yeux, comme si j'eusse pressenti que c'étoit pour la derniere fois que je lui parlois.

Je me rendis aussitôt à l'Hôpital. J'y entrai comme si la seule curiosité m'y eût conduite. Je demandai la liberté de voir les enfans, & je caressai les plus aimables, pour arriver sans affectation au petit Bridge. Je le découvris enfin dans un état qui me pénetra de pitié. J'allois le demander au Directeur, mais m'étant apperçûe que cet homme, qui paroissoit fort grossier, m'avoit laissée seule au milieu de cette petite troupe, & qu'il n'y avoit que mon Valet avec moi dans la salle, j'expliquai en deux mots à celui-ci l'espérance que je formai sur le champ d'enlever le petit Bridge sans être apperçûe. Je lui dis de le conduire vers la porte, & s'il la trouvoit ouverte, de sortir avec lui pour le mettre dans le carosse qui m'attendoit. Je demeurai encore un moment pour m'assurer qu'il s'étoit échapé sans obstacle, &

ne voyant paroître personne, je pris aussi le chemin de la rue, d'où nous nous éloignâmes aussitôt fort heureusement. Ces sortes de lieux étoient alors en si mauvais ordre, & les enfans y étoient gardés avec si peu de soin, que la facilité que j'eus à réussir n'a rien de surprenant. Je retournai directement chez moi. La fin du jour approchoit. Je ne laissai point de faire partir l'enfant avant la nuit, avec le même Valet qui l'avoit enlevé, & je donnai avis à sa Mere, par un Billet, de l'heureuse fin de mon entreprise.

Je demeurai quelques jours à Londres sans la voir, comme j'en étois convenu avec elle, & lui ayant marqué par écrit le jour de mon départ, je me mis en chemin pour me rendre à ma Terre. Je m'attendois qu'elle ne tarderoit point à me suivre. Mais à peine étois-je depuis trois jours en Devonshire, que je reçus une Lettre d'elle, par laquelle elle m'apprenoit les plus funestes nouvelles. Cromwell avoit été informé de l'enlevement de son fils, sans qu'elle me pût dire comment. Ne doutant point que le coup ne fût venu d'elle, il l'étoit allé trouver dans le premier mouvement de sa colere, & loin de continuer

à garder des ménagemens, il l'avoit menacée des derniers effets de sa haine, si elle refusoit de remettre son fils entre ses mains. Elle s'étoit défendue d'abord, en protestant qu'elle ignoroit ce qu'il étoit devenu, mais n'étant point assez ferme pour resister longtems à de telles instances, il avoit tiré d'elle l'aveu de tout ce qui s'étoit passé. Cette découverte l'avoit rendu furieux. Quoiqu'elle eût refusé constamment de lui dire de quel secours elle s'étoit servie, il m'avoit soupçonné d'avoir eu part à son entreprise. Il l'avoit quittée en renouvellant ses menaces, & par un attentat inoüi dans un pays de liberté, il avoit laissé chez elle deux hommes armés pour la garder à vûe jusqu'à ce qu'il eût mis l'ordre qu'il souhaitoit dans cette affaire. Mally n'étoit point en état de se défendre de la violence. Elle demeuroit seule avec une fille qui la servoit. Elle s'étoit ainsi trouvée captive dans sa propre maison, sans pouvoir avertir même les voisins de l'indignité avec laquelle on la traitoit. Mais ce n'étoit que le prélude des horreurs qu'elle alloit essuyer. Les deux hommes, à la garde desquels Cromwell l'avoit confiée, étoient deux

scélérats, qui ne passerent point la nuit dans la chambre d'une si jolie femme sans former sur elle des desseins dignes d'eux & de leur Maître. Ils la deshonorerent, elle & sa Servante ; & craignant sans doute, après une telle action, le ressentiment de Cromwell même, qu'ils ne croyoient peut-être pas aussi méchant qu'eux, ils disparurent au matin pour éviter la punition. Mally, désesperée d'une si horrible disgrace, prit le parti de se donner la mort. Elle eut encore assez de force d'esprit pour m'écrire le détail de son avanture, avant d'exécuter sa funeste résolution, & saisissant le moment que sa Servante étoit allée porter sa Lettre à la Poste, elle finit ses malheurs & sa vie en s'étranglant avec sa ceinture.

Quoiqu'elle me marquât dans sa Lettre que son dessein étoit de mourir, je m'imaginai que l'affection qu'elle avoit pour son fils l'attacheroit à la vie malgré son désespoir. Elle me le recommandoit d'une maniere si tendre, que je ne pouvois me figurer qu'elle se résolût à mourir sans l'embrasser du moins encore une fois. Je m'attendois tous les jours de la voir arriver : mais je ne vis que sa Servante, qui

se rendit chez moi peu de tems après, & qui m'apprit les circonstances tragiques & les suites de la mort de sa Maîtresse.

Le dessein de Cromwell, en la faisant garder à vûe, avoit été d'empêcher qu'elle me fît sçavoir que notre secret étoit venu à sa connoissance. Il étoit allé chez moi après l'avoir quittée, dans l'espérance apparemment de me gagner par ses promesses, ou de me tromper par ses artifices. Mais ayant appris que j'étois partie depuis quelques jours pour la Province, & s'étant assuré par diverses informations que j'avois rompu depuis quelque tems tout commerce avec elle, il cessa de me soupçonner. Comme il étoit tard après ses recherches, & qu'il se reposoit sur ses deux Gardes, il remit à la voir au lendemain; de sorte qu'étant allé chez elle le matin, il arriva à sa maison au moment que la Servante y revenoit après avoir porté la Lettre de sa Maîtresse à la Poste. Cette fille qui avoit eu sa part à l'infortune, & qui n'ignoroit pas que Cromwell en étoit la premiere cause, se mit à pleurer amérement à sa vûe. Ce spectacle le surprit. Il apprit d'elle ce qui s'étoit passé. Il feignit de l'apprendre avec douleur, &

s'étant

s'étant pressé de monter à l'appartement de Mally pour la consoler, il eut sans doute un véritable étonnement de la trouver morte. Il empêcha la Servante de jetter des cris. Il s'efforça de la faire convenir qu'il n'étoit point coupable d'un si malheureux évenement; il lui persuada qu'il étoit de leur intérêt à l'un & l'autre de le tenir caché, & pour lui fermer plus efficacement la bouche, il lui fit présent d'une somme assez considérable pour une fille de cette sorte. Mally fut donc enterrée secretement, & cette triste aventure n'a jamais été connue du public. La Servante qui n'ignoroit pas la tendre amitié que j'avois pour sa Maîtresse, prit aussi-tôt le chemin de Devonshire, pour venir m'informer de son sort. Elle n'étoit point dans la confidence de ce qui regardoit le petit Bridge. Cependant après avoir reconnu son caractére, qui me parut discret & fidéle, je jugeai qu'elle pourroit m'être utile pour élever cet enfant. Elle fut charmée d'avoir cette occasion de marquer la reconnoissance qu'elle conservoit pour sa chere Maîtresse. Je la reçûs au nombre de mes domestiques, & je lui remis son éléve entre les mains. Dans l'opinion que le

péril étoit passé, je l'aurois laissé avec lui dans ma Terre, & je serois retournée à Londres; mais une lettre que je reçûs de ma famille, par laquelle on m'apprenoit que Cromwell m'étoit venu demander, & qu'il s'étoit informé curieusement du lieu où j'étois, me fit changer de sentiment. Il commençoit à se rendre si puissant, que je ne doutai point qu'étant en état de tout oser impunément, il ne réussît dans le projet de me perdre, s'il le formoit; & je connoissois si bien son caractére, que j'étois assurée qu'il le formeroit, s'il avoit le moindre soupçon du service que je rendois au petit Bridge; & de la part que j'avois eu à la ruine de ses desseins. Incertaine au dernier point, après cette réflexion, j'aurois peut-être eu peine à me déterminer, si je ne me fusse souvenue que j'avois chez moi de quoi finir toutes mes craintes. Ma Maison de Campagne est dans une situation extraordinaire; elle est à l'extrémité de la Province de Devonshire, qui est séparée de celle de Sommerset par des montagnes d'une extrême hauteur, dont la plûpart consistent en un vaste rocher, qui paroît être tout d'une piéce. Il y a néanmoins dans le fond

d'une petite vallée qui m'appartient, diverses ouvertures qui donnent un accès souterrain jusqu'au centre de quelques-unes de ces montagnes, de sorte que le lieu étant d'ailleurs inhabité, parce qu'il est stérile, il seroit difficile de trouver un endroit plus propre à servir d'asile contre la violence & la persécution. Je résolus de choisir une de ces Cavernes obscures pour y faire élever le petit Bridge. C'étoit un moyen de le mettre à couvert de toutes les recherches, & de prévenir moi-même ce que je pourrois appréhender de l'adresse de Cromwell à me faire observer, ou de la trahison de mes Domestiques. Je ne me défiois ni de la Servante de Mally, ni du Valet qui m'avoit servi fidélement jusqu'alors. Je ne m'ouvris qu'à eux de mon dessein, & les ayant trouvé disposés à le suivre, j'ordonnai à *James* (c'étoit le nom de mon Valet) de porter secrettement dans la partie la plus retirée de cette solitude toutes les commodités qui pouvoient la rendre habitable. Il eut l'industrie d'y former en cinq ou six jours une petite chambre, où le nécessaire du moins ne manquoit pas. J'eûs la curiosité de la voir, & j'en fus si

ſatisfaite, que n'ayant jamais trouvé beaucoup d'agrément dans la ſociété des hommes, il ne tint preſque à rien que je ne priſſe le parti de m'y renfermer auſſi, & de me charger moi-même de l'éducation du petit Bridge. Cependant comme il ne m'eût pas été facile d'y être avec autant de ſecret que j'en eſpérois pour cet enfant & ſa gouvernante, je les mis tous deux pendant la nuit en poſſeſſion de leur domicile, & je laiſſai James dans ma maiſon pour les viſiter de tems en tems, & leur porter les proviſions néceſſaires à la vie. Je me trouvai l'eſprit fort en repos après cet arrangement, & je repris tranquillement le chemin de Londres.

Connoiſſant, comme je faiſois, l'eſprit ardent & vindicatif de Cromwell, j'étois bien perſuadée qu'il auroit les yeux ſur mes démarches, du moins par ſes Agens & ſes Emiſſaires. J'aurois ceſſé de craindre après la mort de Mally Bridge, ſi j'euſſe eû à faire à tout autre qu'à lui. Sa haine devoit être enſevelie avec cette malheureuſe fille, & ſon hypocriſie ſembloit n'avoir plus rien de ce côté-là qui dût l'allarmer. Mais je ſavois trop bien de quoi il étoit capable, pour m'endormir ſur de

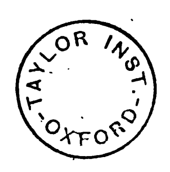
fausses apparences. J'avois pénétré dès ce tems-là son caractère. Incapable de retour & de reconciliation, il suffit d'avoir eu une fois le malheur de lui être opposé, ou de lui déplaire, pour être éternellement l'objet de sa haine. Tous ses mouvemens sont des passions violentes, dont l'effet est d'autant plus dangereux, que son adresse est extrême à les déguiser. Je vêcus donc dans une grande réserve. J'affectai même de paroître ignorer l'infortune de Mally. Il chercha l'occasion de me voir; & l'ayant eu plus d'une fois, je le vis attentif à observer mes yeux & ma contenance, mais il me trouva toujours en garde contre ses regards & ses questions captieuses. Je crûs que pour la défense de l'innocence, il m'étoit permis d'employer la dissimulation, c'est-à-dire, les mêmes armes par lesquelles il cherchoit à l'opprimer.

Quelques années se passérent pendant lesquelles il me parut entiérement revenu de ses soupçons. J'allois de tems en tems à ma Terre. Je voyois croître avec plaisir le petit Bridge. Quoique sa Gouvernante ne fût pas capable de lui donner les instructions qui forment l'esprit d'un jeune

homme, elle le mit du moins en état de les recevoir d'un autre, en lui apprenant de bonne heure à lire & à écrire. Je lui trouvai beaucoup de génie naturel. Il conçut du goût pour la lecture. La solitude continuelle où il étoit l'ayant rendu sérieux & recueilli, il fit, avec le seul secours de ses livres & de ses réflexions, des progrès surprenans dans quantité de connoissances utiles. Il parut surpris, lorsque sa raison eut commencé à se former, de se voir confiné dans une affreuse Caverne, loin du commerce & de la demeure des autres hommes. Il lui restoit un souvenir confus de ce qu'il avoit vû dans sa plus tendre enfance, & connoissant d'ailleurs par ses lectures que le monde étoit peuplé d'habitans qui lui ressembloient, il demandoit souvent à sa Gouvernante & à moi, pourquoi nous le retenions dans un genre de vie si étrange. Je lui répondois, que nous ne l'y tiendrions pas toujours; qu'il nous sauroit bon gré de l'y avoir retenu, lorsque je lui en apprendrois un jour les raisons; & qu'elles étoient si fortes, qu'il falloit encore s'y soumettre pendant quelque tems. Sa douceur naturelle, & l'habitude qu'il

avoit formée de vivre solitairement, lui faisoient souffrir cette contrainte avec patience. Cependant lorsque je le crûs assez fort pour se passer du secours de sa Gouvernante, & assez raisonnable pour cacher la maniere dont il avoit été élevé, je résolus de le mettre dans un Collége, & de lui faire prendre les instructions régulieres. Je l'envoyai au célébre Collége d'Eaton, après lui avoir fait entendre qu'il avoit des ennemis redoutables, & que s'il s'aimoit lui-même, il ne devoit parler à personne de son séjour dans la Caverne, parce que sa vie dépendoit de ce secret. Effectivement une aventure si extraordinaire ne pouvoit être connue sans donner lieu à des réflexions qui serviroient à la faire divulguer. Cromwell devenoit plus puissant de jour en jour. Ses ambitieux desseins commençoient à éclore. Son hypocrisie étoit plus affectée que jamais, & quoique je ne fusse point absolument certaine qu'il en voulût à la vie du jeune Bridge, s'il venoit à le découvrir, c'étoit assez de connoître ce caractere inflexible, pour être assurée qu'il n'auroit jamais des sentimens de pere pour un enfant qu'il avoit voulu perdre.

Nos troubles domestiques, & le renversement du Roi Charles ayant suivi de près, Cromwell se mit en peu de tems au faîte de la grandeur. Ce pouvoir absolu dont il se mit en possession, ne lui fit rien changer à son extérieur composé. Il entreprit de se faire passer pour le Réformateur de la Religion, des Mœurs & de l'Etat. J'avois espéré d'abord de voir arriver le contraire, c'est-à-dire, que n'ayant plus rien à ménager après le succès de tous ses desseins, il leveroit le masque pour suivre ouvertement ses inclinations dereglées. J'avois même formé sur ce changement quelques espérances favorables pour le jeune Bridge. Mais je compris qu'une si damnable & si constante hypocrisie nous fermoit toute ressource. Je ne pensai plus qu'à procurer par mes propres soins un honnête établissement à ce malheureux jeune homme, pour m'acquitter en amie fidelle de ce que je croyois devoir à la mémoire de sa Mere. Je le rappellai du Collége d'Eaton après qu'il eut passé quelques années, & le trouvant assez formé pour ne lui plus faire un mystere de sa naissance & de l'état de sa fortune, je lui découvris tous ses



malheurs, qu'il avoit ignoré jusqu'alors. L'effet que cette connoissance produisit sur lui fut extrêmement contraire à mon attente. Il me demanda d'abord quelque tems pour réfléchir sur ce qu'il avoit entendu, & m'étant revenu trouver après deux jours de réflexions, il me pria de lui raconter de nouveau toutes les circonstances de la mort de sa Mere. Dans le fond, me dit-il lorsque je l'eûs satisfait, je ne vois rien dans votre récit qui puisse être une preuve que mon Pere ait souhaité ma mort, & qu'il ait contribué à celle de ma Mere. Il vouloit ménager sa réputation en me faisant élever à l'Hôpital. Peut-être se proposoit-il de m'en tirer dans la suite, & de faire quelque chose pour ma fortune. Pour ce qui regarde ma Mere, il n'est pas croyable qu'il ait eu part aux crimes des deux scélérats à la garde desquels il l'avoit laissée, ni qu'il les eût employé s'il les eût crû capables de cette infamie. Je ne puis donc m'imaginer, ajouta-il, que mon Pere me haïsse, ni qu'il ait des desseins contre ma vie. Je veux le voir, & lui déclarer que je suis son fils. Je lui promettrai de tenir ma naissance cachée, si ses affaires ne lui permet-

tent point de me reconnoître, mais je ne me persuaderai jamais qu'il puisse se croire offensé des respects d'un fils, ni qu'il refuse de m'accorder dequoi vivre, & de quoi m'employer d'une maniere convenable à l'honneur que j'ai de lui appartenir. En un mot, Bridge avoit de l'ambition. La qualité de fils d'un homme tel que Cromwell l'avoit aveuglé, & son peu d'expérience ne lui permettant point d'appercevoir le danger, il résolut d'aller à Londres, malgré tous mes avertissemens & mes conseils. Je fis mille efforts pendant huit jours, pour lui faire perdre cette pensée; son obstination lui fit compter pour rien toutes mes craintes.

Je plaignis son sort, car je prévis tous les malheurs qui le menaçoient. Je ne le vis partir qu'avec larmes. Je lui donnai James pour l'accompagner, & je le fis souvenir en le quittant que c'étoit contre mes desirs & mes sentimens qu'il alloit s'exposer au péril. Je lui avois offert de lui tenir moi-même compagnie. Je lui aurois procuré du moins quelque protecteur puissant qui lui auroit rendu les accès plus faciles, & Cromwell auroit peut-être eu honte de se porter à la violence

contre son fils, s'il eût eu quelque témoin de ses démarches. Mais c'étoit en cela même que Bridge s'écartoit de mes idées. Le principal fond de ses espérances étoit le secret avec lequel il prétendoit se présenter à son Pere. Ma présence le touchera infailliblement, disoit-il, & il ne fera point difficulté de se rendre aux mouvemens de la nature; lorsque je l'assurerai de ma discrétion, & qu'il verra qu'il ne sauroit courir de risque à les suivre. Enfin, Bridge partit, & me laissa dans une inquiétude, dont je ne sortis huit jours après, que pour passer à des sentimens beaucoup plus tristes. Ce fut James qui m'apporta la nouvelle de son mauvais sort. Malgré l'obscurité de sa relation, il m'en apprit assez pour me rendre presque certaine que Bridge n'a point eu une plus heureuse fin que sa Mere. A peine fut-il arrivé à Londres, que son impatience le fit aller chez son Pere. Il demande d'être introduit sans ménagement. James l'avoit suivi jusqu'à la porte; il l'en vit sortir au milieu de cinq ou six Gardes, qui le conduisirent dans une des plus étroites prisons de la Ville. Personne n'a sû de quelle maniere il a été traité, tant la crain-

te qu'on a de Cromwell inspire de fidélité & de discrétion à ses satellites. James se présenta quantité de fois à la porte de sa prison, mais il n'obtint, ni la liberté de lui parler, ni même aucun éclaircissement positif sur son sort. Il se hâta de venir m'en informer. Je fus saisie mortellement de cette nouvelle, & je volai à Londres, pour y être de quelque secours au malheureux fils de ma pauvre amie. Je me transportai aussi-tôt à sa prison. Je parlai aux Concierges, que je tâchai de fléchir par mes prieres, & par l'offre de mes présens, non pour obtenir sa liberté, ou la satisfaction de le voir, mais pour être instruite au moins du lieu, & de l'état où il étoit. Je perdis absolument mes peines. Je tirai, pour unique réponse de ces barbares, qu'il ne leur étoit point permis de révéler les ordres de leur Maître, ni la sentence des Prisonniers. Je suis persuadée que celle de l'infortuné Bridge a été cruelle; J'en ai des preuves trop certaines, dans la connoissance que j'ai du cœur impitoyable de son Pere. Voilà les chemins par lesquels ce Tyran va à la gloire. Après avoir versé le sang de son Roi, pour satisfaire son ambition, il pouvoit

bien répandre celui de son fils, pour assurer l'opinion de sa continence & de la sainteté de ses mœurs.

Craignez donc sa cruauté & ses artifices, reprit Madame Riding après avoir achevé son récit. Je ne vous ai raconté cette Histoire que pour vous faire appercevoir dans le malheur d'autrui le péril où vous êtes. Je conçois, ajouta-t-elle, quel a été le dessein de Fairfax en vous parlant de Mally Bridge & de son fils comme de deux personnes vivantes, & en vous disant que Cromwell a reçû ce matin leur visite. C'étoit sans doute pour s'assurer que vous n'aviez nulle connoissance de leur sort, & qu'il en auroit par conséquent plus de facilité à vous tromper. Je pénétre de même pourquoi Cromwell, en refusant de reconnoître votre fils dans la premiere audience, s'est contenté de vous défendre sous des rigoureuses peines, de vous vanter de l'avoir eu de lui. Comptez que vous ne seriez point sortie de son Hôtel, s'il eût crû pouvoir vous faire arrêter sans éclat. Mais craignant apparemment que le bruit d'une femme & d'un jeune homme arrêtés de cette sorte, ne servît à faire découvrir ce

qu'il a tant à cœur de cacher, il a pris le parti de se défaire de vous par des voyes plus propres à ses desseins. Croyez-vous que ce soit le hazard qui ait conduit Fairfax un moment après sur vos pas ? Il est visible qu'il vous suivoit par l'ordre de Cromwell, après avoir concerté avec lui le discours qu'il vous a tenu. C'est un mouvement du Ciel qui vous a conduit chez moi pour recevoir les importantes lumieres que je viens de vous donner. Profitez-en aussi heureusement que je le souhaite, & tâchez, s'il est possible, de ne point me commettre.

Un service de cette importance valoit bien les vifs remercimens que ma Mere en fit à Madame Riding. Vous êtes notre Génie tutelaire, lui répondit-elle. Je vois toute la profondeur du précipice ; nous étions sur le bord, & j'avoüe que c'est par mon imprudence que nous y allions tomber. Mais après nous avoir fait connoître le péril, il faut encore que votre amitié nous le fasse éviter. Notre salut sera votre ouvrage. Mon Dieu ! ajoûta-t-elle dans le saisissement que tant de craintes lui causoient, est-ce là le fruit de l'innocence avec laquelle j'ai vêcu de-

puis quinze ans ? Et si mes anciennes fautes méritent encore d'être punies avec cette rigueur, que vous a fait du moins mon malheureux fils ? Pour moi, qui ne trouvois en effet rien que de vertueux dans mes idées & mes sentimens, je ne pouvois comprendre qu'un homme pût être aussi méchant qu'on me représentoit mon Pere. Je repassois avec attention ce que je venois d'entendre ; je le joignois à tout ce que j'avois appris auparavant ; & je me demandois pourquoi l'on nous recommande si instamment l'amour & la pratique de la vertu, puisqu'il y a si peu à gagner avec elle, & que toutes les faveurs de la fortune sont reservées pour le crime ? Enfin, ma Mere ayant prié Madame Riding de nous ouvrir quelque voye de salut, cette amie zélée nous dit naturellement, qu'elle ne voyoit nulle sûreté pour nous à refuser la proposition de mon Pere, & qu'elle en voyoit encore moins à l'accepter ; qu'il lui paroissoit que le seul moyen de conservation qui nous restât étoit de quitter le Royaume, ou de nous procurer une retraite si impénétrable qu'elle pût nous dérober à nos persécuteurs ; que l'un & l'autre de ces

deux voyages avoient encore leurs difficultés, parce qu'il ne falloit point douter que nous ne fussions observés, mais qu'il falloit attendre quelque chose du secours du Ciel, qui n'abandonne jamais entierement l'innocence. Je pris la parole. Quelle retraite plus sûre pouvons-nous chercher, dis-je à Madame Riding, que cette Grotte écartée où vous avez eu la générosité de faire élever mon frere ? Je me sens de l'inclination pour une telle demeure : J'y passerai toute ma vie ; car si tous les hommes sont faits comme mon Pere, il n'y a point de solitude si obscure que je ne préfere au commerce de cette misérable race. Ma Mere goûta tout d'un coup cette pensée ; c'étoit un moyen court d'éviter le plus pressant de tous les périls. Elle en fit sérieusement la proposition à Madame Riding. L'accord fut conclu en un instant, & de peur de nous exposer par le moindre délai, nous prîmes la résolution de ne point différer un moment à l'exécuter. Madame Riding nous conseilla elle-même de ne pas retourner à Hammersmith. Elle nous promit de prendre soin de nos meubles, & de les faire mettre en sureté par des per-
sonnes

ſonnes fidelles. Elle nous donna James, qui nous fit trouver ſur le champ une voiture, & qui prit avec nous le chemin de Devonshire. Nous y arrivâmes heureuſement. James nous conduiſit droit à la Caverne ſans nous être laiſſés voir de perſonne. Nous y entrâmes avec une eſpéce d'horreur, car la diſpoſition naturelle du lieu ne pouvoit manquer de nous en inſpirer, mais je ſentois encore plus de joye de me voir à couvert non ſeulement de tous les traits de la haine de mon Pere, mais des regards même du reſte des hommes. Je commençai à les regarder comme autant de perſécuteurs & d'ennemis. Nous reglâmes avec James le tems qu'il prendroit pour nous rendre ſes ſervices, & pour nous apporter notre nourriture. Il employa les premiers jours à meubler aſſez proprement notre chambre, & à nous procurer toutes les commodités que la maiſon de Madame Riding pouvoit nous fournir. Il les tranſportoit pendant la nuit. La plus abondante de nos proviſions fut celle de bougies & de Livres. Le ſoleil ne pénétroit jamais dans notre demeure; nous avions beſoin d'être éclairés continuellement par la lumiere d'une bougie.

Graces à un reste de bonne fortune, dis-je à ma Mere, la Terre nous ouvre son sein pour nous dérober à la malignité des hommes. Son affliction étoit plus vive que la mienne. Elle me répondit : Hélas ! quand me l'ouvrira-t-elle pour me recevoir dans mon dernier asile ? Il manque quelque chose à la faveur qu'elle nous fait. Elle nous a ouvert son sein ; que ne le fermoit-elle au même moment pour nous servir de tombeau ! J'entrepris de la consoler. Ce n'est pas la vie, lui disje, qu'il faut haïr, je l'ai appris de vousmême, ce ne sont que les miseres ausquelles elle nous expose. La condition des hommes ne seroit point à plaindre s'ils sçavoient tirer parti de tout ce qui peut être utile à leur félicité. Ils se rendent malheureux volontairement par leurs injustices mutuelles, leurs jalousies, leurs haines, & tous les autres mouvemens déreglés de leur ame. Supposez des hommes sans passions sur la Terre, vous aurez une societé de personnes heureuses. A quoi tient-il donc que nous ne puissions l'être ici, nous qui n'y trouverons nul obstacle, & qui pourrons employer sans cesse les moyens simples & innocens

que la nature nous offre pour le devenir ? La considération des principes éternels de la verité & de la vertu, nos réflexions, le plaisir de les écrire ou de nous les communiquer, n'est-ce pas là une source de bonheur que nous portons avec nous-mêmes, & qui ne dépend ni des hommes que nous avons quittés, ni de la fortune dont nous n'apprébendons point ici les caprices ? L'obscurité même de notre demeure peut aider à la tranquillité de notre ame. Notre imagination n'aura rien de tumultueux à se représenter. Nous n'aurons point à craindre les mouvemens involontaires qu'excite la présence des objets, puisque nous n'appercevrons rien dans nos épaisses ténebres, & nous sçaurons nous rendre assez maîtres de nous-mêmes pour ne pas former volontairement d'inutiles desirs. Ces seules idées me font goûter déja par avance une partie du bonheur que j'espere. Je suis persuadé, ajoutai-je, que ma chere Mere trouvera bien d'autres ressources dans sa sagesse & dans sa vertu, elle de qui je tiens cette legere portion de l'une & de l'autre, qui va me faire trouver tant de douceur dans la solitude.

Ma Mere parut écouter ce discours avec plaisir. Elle me répondit qu'elle sentoit une vive joye de me voir entrer ainsi dans ses idées, & répondre si fidelement à ses espérances. Je n'avois fait que répéter effectivement ce que je lui avois entendu dire mille fois à Hammersmith. Mais elle me fit considerer que sa situation & la mienne étoient tout à fait différentes. Je pense comme vous, me dit-elle, j'ai les mêmes notions de bonheur & de sagesse ; je regarde de même œil les folles agitations des hommes, & les obstacles qu'ils mettent volontairement à leur repos. Le trouble continuel de leur cœur est leur propre ouvrage ; la nature ne les a pas faits pour être malheureux ; ils se plaignent d'elle injustement. Que ne suivent-ils son innocente direction ? Elle les mettroit dans une voye simple qu'il leur seroit doux & aisé de suivre toujours, & qu'ils suivroient sans s'égarer. Cependant il faut confesser que s'il est facile de mener une vie tranquille & heureuse en suivant la nature, c'est lorsqu'elle n'a point encore été altérée par les passions. Cette réflexion, ajoûta-t-elle, me regarde, & elle vous fera appercevoir la diffe-

rence qui est réellement entre vous & moi. Vous êtes jeune ; vous avez été élevé dans le repos d'une profonde solitude ; votre cœur n'a jamais senti de violente passion, & votre cerveau n'a jamais reçû de traces qui ayent pû faire une impression trop forte sur votre ame. Ainsi les principes de l'innocence naturelle subsistant encore chez vous dans leur integrité, tous vos desirs sont droits, & vous ne sentez rien dans vous-même qui s'oppose à leur exécution. Ajoutez le soin que j'ai pris de vous inspirer de bonne heure les plus saines idées de la vertu, & de fortifier ainsi la nature par le secours de l'éducation. Si le bonheur & la paix étoient difficiles à acquerir à un cœur comme le vôtre, ce seroit alors qu'il faudroit les regarder comme chiméres & des impossibilités.

Voyez maintenant combien je suis éloignée de trouver dans moi-même de si favorables dispositions. J'ai été pendant long-tems la proye de mille passions animées, j'ai suivi le torrent du monde & de ses maximes les plus corrompues. Ce fut un coup de désespoir plûtôt qu'une résolution déliberée, qui me conduisit à Ham-

merſmith, & ſi j'y formai preſqu'auſſitôt le plan d'une vie plus reglée, ce fut moins par un penchant naturel que par l'effet d'une heureuſe néceſſité. Je fis réflexion que n'ayant plus rien à attendre du monde, il falloit me former de nouveaux goûts, & chercher ailleurs les plaiſirs qu'il me refuſoit. Le Ciel me fit luire un rayon de ſa lumiere ; je vis clair au fond de mon cœur ; j'y découvris quelques veſtiges de ces mêmes biens que vous poſſedez, des reſtes de droiture & de goût pour la vertu & la verité, mais des reſtes ſi foibles & ſi défigurés, qu'en comparant ce qu'ils étoient avec ce qu'ils avoient dû être, je m'affligeai vivement d'avoir laiſſé corrompre de ſi riches préſens de la nature. Je reconnus donc mes pertes, & je réſolus de les réparer. Mais quelle entrepriſe ! Et combien de peines ne ſentis-je pas qu'elle m'alloit coûter ! Que de combats contre une multitude de vicieuſes inclinations qu'un long oubli de moi-même avoit laiſſé naître, & qui avoient répandu dans toutes les parties de mon ame leur pernicieuſe ſemence ! Que de lectures ! que de réflexions ! que d'aſſiduités ! Et après tant d'efforts

renouvellés sans cesse, & soutenus constamment, que de difficultés à obtenir une si imparfaite victoire ! Cependant je me flatois de l'avoir obtenue. J'avois acquis assez de Philosophie, non seulement pour y trouver le remede de mes miseres passées, mais assez, comme je m'imaginois, pour fournir à tous les besoins de l'avenir. Mes jours se passoient à Hammersmith, vous sçavez avec quelle tranquillité. Hélas ! j'étois heureuse si elle eût duré toujours. Mais je confesse que nos derniers malheurs m'ont fait perdre quelque chose de ma constance. Je ne trouve point dans mon cœur cette paix que je vois regner dans le vôtre. Le souvenir du passé se renouvelle à chaque instant dans ma mémoire, & si j'ai peut-être assez de force pour le supporter encore comme j'ai fait depuis quinze ans, je crains d'en manquer lorsqu'il se joint au sentiment de mes nouvelles peines. Ainsi je souhaite la mort avec raison, non que je haïsse la vie, qui est un présent du Ciel, mais parce que j'appréhende que tant de douleurs qui vont y être attachées, ne me la rendent insupportable.

Elles diminueront, repris-je, & vous

les verrez s'évanouïr peu à peu. Au contraire la sageſſe & la vertu croiſſent inceſſamment. Il me ſemble par cette raiſon, ajoutai-je, qu'une ame ſage & vertueuſe ne ſçauroit être long-tems malheureuſe. Elle a deux reſſources infaillibles, la nature des peines, qui eſt de s'affoiblir inſenſiblement d'elles-mêmes, & celle des remedes de la ſageſſe, dont la force & l'efficacité s'augmentent à tout moment. D'ailleurs ſi la tendreſſe & la compaſſion d'un fils ont quelque douceur pour le cœur d'une Mere, je ne ſerai pas tout à fait inutile à votre conſolation. J'ai un Pere, mais c'eſt un cruel. Toute l'affection que je lui devois ſe réunit à celle que j'ai pour vous. Quelles peines pourrez-vous ſentir que je ne partage avec toute l'ardeur & la tendreſſe de mon ame ?

Malgré la force de ſon eſprit & mes conſolations continuelles, ma chere Mere ne fit que traîner pendant quelques années une vie triſte & languiſſante. Madame Riding vint exprès dans ſa Terre pour nous voir, & trouvant ſon amie extrêmement changée, elle la pria de ſortir de notre Caverne pour ſe remettre en prenant l'air au dehors.

dehors. Elle ne put l'y faire consentir. Il n'y a pas d'apparence, répondit-elle, que je courusse beaucoup de risque à paroître, j'en conviens; car il n'est pas croyable que Cromwell pense encore à me faire chercher. Mais quelle raison aurois-je de retourner au jour? Je n'y ai nulle douceur à espérer. Il faudra faire de nouvelles connoissances, & mener une vie pour laquelle je n'ai point d'inclination, ou si j'y vais pour fuir encore le commerce des hommes, je n'y réussirai jamais aussi facilement que dans cette Grotte obscure. Je trouve ici les seules choses que j'aime, continua-t-elle en s'adressant à Madame Riding; la présence de mon fils, des livres, mes réflexions, & le plaisir de vous entretenir quelquefois. Si j'ai quelque chose de plus à désirer, je suis trop mal avec la fortune pour l'obtenir. Laissez-moi donc finir ici ma vie. Je suis déja à demie ensevelie, j'en aurai moins de chemin à faire jusqu'à mon tombeau. Mme Riding combattit inutilement sa résolution. Pour moi qui connoissois ses principes, je n'entrepris point de lui faire rien changer à ses idées. Je me contentai de lui rendre jusqu'à la fin de sa vie tous les devoirs

d'un fils tendre & respectueux. Sa mort arriva deux ans après. Elle me renouvella ses instructions en mourant. C'est le seul bien, me dit-elle un moment avant que d'expirer, qu'il m'est permis de vous laisser pour héritage, mais vous êtes assez riche si vous ne perdez jamais l'amour que j'ai tâché de vous inspirer pour la vertu. Ne regrettez point la fortune que votre naissance sembloit vous promettre, plaignez seulement la dureté de votre Pere, qui vous en prive injustement. Ce qui fait son crime a causé votre bonheur & le mien, car je vois à votre tranquillité que vous êtes heureux, & malgré l'abattement où vous m'avez vû depuis notre derniere infortune, je vous assure qu'il n'y a point de lieu au monde où j'eusse pû trouver plus de satisfaction que dans cette Caverne. Adieu, ajouta-t-elle d'une voix mourante. Je veux être enterrée ici. N'en sortez qu'après la mort de votre Pere. Elle expira. Je n'avois que James avec moi, il me prêta ses mains pour l'ensevelir. Je lui fis ouvrir une fosse dans la chambre même où nous faisions notre demeure pour continuer à vivre auprès d'elle, & à l'avoir en quelque sorte pour

témoin de toutes mes actions & de tous mes sentimens. Je renvoyai James avec ordre de marquer cette triste nouvelle à Madame Riding, qui étoit retournée à Londres quinze jours auparavant.

Quelque fermeté que j'eusse fait paroître en perdant cette incomparable Mere, la nature eut ses droits. Je ne fus pas plûtôt seul que je versai une abondance de larmes. Je ne me les reprochai point comme une foiblesse. Tous les sentimens qui se divisent dans une famille nombreuse, parce qu'on en est redevable d'une partie à tous ses proches, je les réunissois dans la personne de ma chere Mere, qui me tenoit seule lieu de famille. Notre affection n'étoit pas moins cimentée par la force du sang que par la conformité de nos goûts & de nos inclinations, & de la maniere dont elle m'avoit accoutumé à considerer les choses, la vie que j'avois reçûe d'elle n'étoit pas le plus précieux de ses bienfaits. Je trouvai donc dans ma Philosophie même des raisons de la pleurer. Mais lorsqu'après ces premieres réflexions, qui tomboient toutes sur elle, je vins à tourner les yeux sur l'état où elle me laissoit par sa mort, si je ne con-

tinuai point à verser des pleurs de compassion sur moi-même, je me trouvai du moins dans un embarras qui ne me fut pas facile à terminer. Quelques douceurs que j'eûsse goûté jusqu'alors dans ma retraite, une espece de tremblement que j'éprouvai en réfléchissant que j'y étois seul, me fit sentir que j'en avois dû la meilleure partie à la compagnie de ma Mere. J'étois obligé d'y demeurer, ne fût-ce que pour obéir à ses dernieres volontés. Où serois-je allé d'ailleurs, moi qui étois destitué de parens, d'amis, & même de connoissances, car je n'en avois point d'autre au monde que Madame Riding. Il ne m'étoit pas arrivé dans toute ma vie de parler à une autre personne que cette Dame : je dois ajouter néanmoins James, & une fille qui nous servoit à Hammersmith. Je ne me lassois point de la solitude. Je ne desirois pas non plus de la quitter. Mais il m'auroit fallu pour continuer à la trouver douce une personne de mon humeur qui eût pris la place de ma Mere, & qui fût entreé dans mes idées & mes inclinations comme j'avois fait dans les siennes. Je sentis qu'il me seroit impossible de vivre sans cette

consolation. En sondant ainsi mon cœur j'eûs lieu d'observer que je haïssois moins les hommes que je ne l'avois crû jusqu'alors, ou du moins que ma haine ne tomboit que sur leurs défauts, puisque j'étois disposé à en chérir un qui eût aimé autant que moi la vertu. J'en eûs meilleure opinion de mon caractere, car je dois confesser qu'il m'étoit arrivé plus d'une fois en réflechissant sur mes sentimens, d'être affligé moi-même de m'en trouver quelques-uns qui ne s'accordoient pas avec cette douceur & cette humanité qui doit être le fruit de la véritable Philosophie, & dont j'admirois divers traits dans mes lectures. J'avois été effrayé, par exemple, de me trouver une haine si endurcie contre mon pere que je n'eusse pas consenti même à recevoir de lui des faveurs. Je commençai à me persuader que si je le haïssois, c'étoit sa faute plus que la mienne, & je trouvai en démêlant encore mieux mes mouvemens, que je fûsse revenu sans peine à l'aimer, s'il eût pû revenir lui-même aux regles de la probité & de la vertu. Je ne saurois exprimer combien cette découverte me causa de satisfaction. Non, non;

m'écriai-je, je ne suis point un monstre qui déteste les créatures de mon espece. J'aime les hommes, je suis sensible comme eux aux douceurs de la société; j'y veux seulement de la droiture & de la vertu, & je promets toute mon estime, & ma tendresse même, à ceux dans lesquels j'appercevrai ces qualités. O Ciel! ajoutai-je, ne me feras-tu pas rencontrer quelques amis vertueux & fideles qui puissent être les dépositaires des sentimens de mon cœur? Je ne t'en demande qu'un; mais un tel qu'il me semble que tu m'as fait, tendre, sincere, généreux, avec un peu de discernement & de goût pour les belles & utiles connoissances. En quelque endroit du monde qu'il se trouve, je vole vers lui au moment que tu me le fais découvrir.

Je m'entretins de ces pensées pendant plusieurs jours, & je ne tardai point à m'appercevoir que je n'étois point né absolument pour vivre seul. Je ne me sentois pas de goût néanmoins pour la multitude; l'idée au contraire m'en paroissoit effrayante, & je suis persuadé que si dans ce tems où je n'avois encore vû qu'un si petit nombre d'hommes, il m'étoit arrivé

de me trouver transporté tout d'un coup au milieu d'une foule nombreuse, je me serois évanoui de frayeur & de saisissement. C'est ce qui avoit failli de m'arriver dans les rues de Londres l'unique fois que j'y étois allé avec ma Mere. On verra pourtant dans la suite que la timidité n'a jamais été un de mes défauts; c'en étoit bien une preuve que d'oser demeurer solitairement comme je faisois dans une des plus affreuses Cavernes qu'on puisse s'imaginer. Ma Mere étoit si peu curieuse, & son indifférence m'en inspiroit tant aussi, que nous n'avions jamais eu la pensée d'examiner les détours & les cavités immenses de notre demeure. J'en formai le dessein lorsque je me trouvai seul. Ce lieu ténébreux est appellé *Rumney hole* par les habitans du païs. Les environs sont deserts. On en trouve l'ouverture dans le fond d'une vallée si étroite qu'elle est remplie presqu'entierement par un ruisseau qui sort du pied de la montagne à côté de l'entrée de la Caverne. On n'en a point encore découvert la source, quoiqu'on puisse suivre son lit assez loin dans le sein de la montagne. Le roc qui sert de voûte naturelle s'abaisse quelquefois

si proche de la terre, & les bords du ruisseau sont si escarpés dans ces endroits, qu'on ne sauroit pénétrer plus avant sans s'exposer à un péril manifeste. Mais le souterrain est si vaste & si exhaussé à droite & à gauche, qu'on ne cesse point d'admirer la nature, qui a formé, l'on ne sait pour quel usage, des salles immenses qu'on se lasse à parcourir. La Caverne se retrécit néanmoins en certains lieux. On y trouve des especes de salons & de cabinets, les uns servent de communication à d'autres salles de la grandeur des premieres, d'autres n'ont point de seconde ouverture après leur entrée. C'en étoit un de la derniere espece que James avoit rendu propre à être habité. Il étoit dans une des parties des plus reculées de ce lieu souterrain, de sorte que l'air extérieur ne pouvant s'y communiquer facilement, nous y étions comme dans un Printems perpétuel. Un jour, en visitant quelques endroits profonds qui m'avoient frappé plus que les autres, j'apperçûs à la clarté d'un bougie que je tenois à la main, quelques caracteres gravés sur le roc. La curiosité me fit approcher pour les lire. Ils composoient ces mots.

Si la fortune amene après moi dans ces lieux quelque malheureux pour chercher un asile, qu'il se console en apprenant que ses maux ne sauroient égaler ceux que j'y souffre, ni ses larmes celles que je verse incessamment. Ainsi l'a voulu le Ciel qui régle nos destinées par des jugemens d'une profondeur infinie.

Cette Inscription mélancolique me fit faire quantité de réflexions. Je ne doutai d'abord nullement qu'elle ne fût de la main de Bridge, qui avoit passé tant d'années dans ce lieu obscur, & qui avoit eu d'assez fortes raisons de se plaindre de la fortune, pour s'imaginer qu'elle n'avoit jamais traité personne avec plus de rigueur que lui. Cependant m'étant souvenu que suivant le récit de Madame Riding, il n'avoit commencé à connoître ses malheurs, qu'après son retour du College d'Eaton, je ne trouvai nulle apparence qu'il eût pû s'affliger à cet excès dans un tems où il ignoroit entierement son sort, & dans l'âge d'ailleurs le plus voisin de l'enfance. Il n'y avoit point de contradiction à penser qu'elle étoit d'un autre que lui. La Caverne de Rumneyhole n'est pas un lieu inconnu, quoiqu'elle soit dans un quartier désert; il pouvoit être

arrivé à quelqu'un de s'y retirer avant nous, car les personnes malheureuses se rencontrent assez ordinairement dans leurs idées. Je n'y trouvois qu'une difficulté, c'est que les caracteres paroissoient tracés nouvellement, & supputant, comme je faisois, le tems qu'avoit duré la solitude de Bridge & la mienne, je ne pouvois accorder une empreinte si fraîche avec un si grand nombre d'années. En raisonnant ainsi, je continuois de marcher, & j'observois de tous côtés si je n'appercevois point quelqu'autre inscription qui pût m'éclaircir davantage. L'attention que j'y apportois me fit perdre celle que j'avois eu jusqu'alors à reconnoître exactement les lieux par où je passois, dans la crainte de m'égarer à mon retour; de sorte que, pensant reprendre le chemin de ma demeure, après une longue & inutile recherche, je me trouvai dans le dernier embarras pour démêler celui par lequel j'étois venu. J'invoquai le secours du Ciel, qui pouvoit seul me tirer de ce labyrinthe. Je pris successivement plusieurs routes; les une n'aboutissoient à rien, & ne trouvant nul passage, j'étois obligé de retourner sur mes pas; les au-

tres ne faisoient qu'augmenter ma peine, parce que se partageant en diverses branches, j'étois à tout moment dans la nécessité de tenir un nouveau conseil pour déliberer sur celle qu'il falloit suivre. Pour comble de malheur, la bougie que j'avois apportée approchoit de sa fin. Elle m'étoit néanmoins si nécessaire dans ces épaisses ténebres, que j'étois perdu sans ressource si elle venoit à me manquer tout-à-fait. Je sentois la grandeur du péril, & j'avoue que quelque peu d'attachement que j'eûsse pour la vie, je ne pouvois me consoler d'être réduit à la finir d'une maniere si triste. Enfin, j'eûs le malheur de voir expirer la lumiere de ma bougie. Je perdis aussi-tôt l'espérance. Je m'arrêtai autant par la foiblesse qu'une excessive frayeur me causa tout d'un coup, que par l'impuissance de me conduire dans une telle obscurité. Je m'assis à terre. Tous mes sentimens sans doute étoient tristes & douloureux, mais je n'en eûs pas de violens, comme il arrive dans le désespoir. Je me remis même peu à peu de l'effroi où j'avois été d'abord, & rappellant tous les principes de constance que la Philosophie peut fournir, je me

dispofai à la mort avec une résignation parfaite. Je ne passai gueres moins de vingt-quatre heures dans cette situation, & ce qui est de plus surprenant, j'en employai une partie à dormir d'un sommeil tranquille.

Un pouvoir plus réel que la fortune veilloit pendant ce tems-là à ma conservation ; ce fut lui sans doute qui me fit tomber ainsi dans l'assoupissement du sommeil, pour prévenir les funestes idées dont je n'aurois peut-être pas été capable de me défendre jusqu'à la fin. Je m'éveillai. J'éprouvai à mon réveil quelque chose de semblable aux sentimens que j'avois eu avant que de m'endormir, c'est-à-dire, d'abord une vive frayeur, & peu à peu un renouvellement de constance & de force contre les approches de la mort. Je suis, disois-je, un véritable enfant de la Terre ; je suis sorti de son sein, j'y ai vêcu, & je m'y trouve en mourant. Qu'elle m'y retienne donc, & que je n'en sorte jamais ! Un bruit confus que j'entendis tout d'un coup, me fit sortir de ces réflexions. Je prêtai l'oreille. Ce n'étoit d'abord qu'un retentissement de la Caverne. Je ne savois à quoi l'attribuer ; mais le son

étant devenu plus distinct, je crus entendre les pas d'une personne qui marchoit. Je me levai, & sans me donner le tems de faire plus d'attention, je courus avec une vitesse incroyable, & comme par le mouvement qui fait tendre la nature à sa conservation, vers l'endroit d'où le bruit sembloit partir. Heureusement le terrain étoit uni, & mes pieds ne trouvoient point d'obstacle. Je tenois les mains levées devant moi en courant, pour éviter la rencontre du roc. Après m'être ainsi avancé environ cent pas, je m'imaginai découvrir un peu de lumiere. La Caverne alloit en tournant. Je suivis ce rayon d'espérance, qui me sembloit croître de plus en plus. La clarté devint enfin assez grande pour me faire appercevoir les environs. Je n'entendis plus marcher, mais continuant toûjours à voir clair autour de moi, je ne doutai point qu'en avançant encore quelques pas, je ne découvrisse enfin la source de mon salut. Je ne me trompois point, je vis un homme, une créature semblable à moi. Quelle joye pour un malheureux qui n'envisageoit plus que la mort, & une mort si terrible & si funeste !

Cependant je n'étois pas tout à fait à la fin de mes peines. Cet homme, qui s'étoit arrêté au bruit de mon approche, étoit tremblant de frayeur autant que je l'étois de joye. Il tenoit un flambeau allumé; mais à peine m'eut-il découvert, qu'il l'éteignit, & me prenant apparemment pour un Voleur, ou pour quelque habitant monstrueux du sein de la Terre, il demeura en silence & sans mouvement dans l'obscurité, pour éviter le danger dont il se croyoit menacé. Je retombai alors moi-même dans toutes mes craintes. Un accident si cruel au moment que je me croyois assuré de mon salut, me jetta dans une consternation inexprimable. Il faut donc périr, m'écriai-je. O Ciel! vous m'abandonnez, car je vois bien qu'il ne me reste plus de ressource. Je me persuadai que tout ce que je venois de voir n'étoit qu'une illusion, un songe, le jeu de quelque Génie malin qui avoit voulu insulter à ma perte en me donnant de fausses espérances de salut. J'avançai néanmoins encore quelques pas, & me croyant à peu près vers le lieu où j'avois apperçû le fantôme qui m'avoit trompé, j'élevai ma voix d'un

ton pitoyable : Qui que vous soyez, homme charitable, ou démon ennemi, si vous me refusez votre vûe, accordez-moi du moins de vous entendre. Hélas ! je ne vous demande qu'un mot de consolation. J'eus peine à prononcer ces paroles, tant la course & ma crainte avoient altéré ma respiration. J'attendis pendant quelques momens une réponse ; on ne m'en fit point. Je repris encore tristement : Si vous êtes un homme, pourquoi refusez-vous de me répondre ? Auriez-vous la dureté de me laisser périr dans ce lieu d'horreur, si vous pouvez m'aider à en trouver la sortie ? Qu'appréhendez-vous d'un malheureux dont la vie dépend de vous, & qui vous la demande ici comme une faveur ? On me répondit alors d'un ton fort doux que si je n'avois point de mauvais dessein, on me rendroit volontiers tous les services que je souhaiterois. Je distinguai aisément que je n'étois qu'à dix pas de la personne qui parloit. Je m'approchai davantage, & pour l'exciter encore à ne point m'abandonner, je lui racontai en peu de mots de quelle maniere je m'étois égaré dans ce vaste souterrain. Donnez-moi la main, me répondit-on, nous ne sommes point

éloignés de l'ouverture de la Caverne : Vous allez vous trouver au jour dans un instant. Je ſuivis ce charitable liberateur, qui me fit revoir en effet, plus promptement que je ne l'eſpérois, la lumiere que je croyois avoir perdue pour toujours.

Je partageai d'abord mes actions de grace entre le Ciel, qui étoit ſans doute le premier auteur de ma délivrance, & l'inſtrument qu'il lui avoit plû d'employer pour ma conſervation. Je le fis avec un air de naïveté dont mon inconnu parut être ſurpris. Il me regarda attentivement : Si vous n'avez point de raiſon, me dit-il, qui vous empêche de m'apprendre qui vous êtes, & ce qui vous a porté à vouloir pénétrer dans cette horrible Caverne, vous me ferez plaiſir de ſatisfaire ma curioſité. Je balançai ſur ma réponſe. Je ſçavois en général que la plûpart des hommes ſont perfides. Mon ſecret étoit de la derniere importance. Je ne concevois pas ce que ce pouvoit être qu'un homme que j'avois trouvé ſeul, & le flambeau à la main dans le lieu de ma demeure, ni quel deſſein pouvoit l'y avoir amené. Ma ſurpriſe d'ailleurs avoit été extrême en appercevant, tandis qu'il parloit, que les de-

hors

hors de la Caverne ne ressembloient point à ceux par lesquels j'avois été introduit la premiere fois. Au lieu d'une vallée étroite & profonde, c'étoit le côté d'une montagne couverte de bois. Me voyant donc dans un endroit inconnu avec une personne que je ne connoissois pas mieux, le peu d'usage que j'avois du monde m'inspira de la crainte & de la défiance. Je répondis simplement que j'étois un malheureux jeune homme dont les actions & la naissance ne méritoient la curiosité de personne. Je vous remercie du fond du cœur, continuai-je, du service que vous m'avez rendu, & je vous souhaite pour récompense une fortune meilleure que la mienne. Je ne sçai si ces paroles, ou la simplicité de ma physionomie & de mes manieres, lui firent prendre de moi une idée que je ne cherchois point à lui donner; mais m'ayant retenu par la main, il me demanda en grace de lui apprendre du moins où je demeurois, & ce que j'allois devenir. Cette obstination m'embarrassa. Je le regardai fixement à mon tour. Il étoit grossierement vêtu, & son visage me parut pâle & abattu; mais la douceur de ses yeux me rassura. Je sentis même que mon

cœur inclinoit naturellement à lui vouloir du bien. Vous me demandez qui je suis, lui dis-je, & vous desirez de connoître ma demeure & ma condition. Dites-moi donc vous-même qui vous êtes, & quel nom je dois donner à la curiosité que vous me témoignez. Est-ce haine ou affection? Etes-vous de ces hommes droits & sinceres, dont on dit que le nombre est si petit sur la terre, ou de ces perfides qui ne cherchent qu'à tromper l'innocence, & dont je tâche d'éviter ici la malignité? Expliquez-vous. Si vous êtes tel que je le souhaite, je regarderai votre connoissance comme une faveur du Ciel, & je vous ouvrirai mon cœur sans reserve. Je vous apprends déja que cette Caverne est mon unique séjour. Il demeura dans le silence pendant quelques momens, comme s'il eût réflechi sur ma réponse. Mes termes, & le ton dont je les avois prononcés, ne lui paroissoient point conformes à l'usage ordinaire. Il continuoit de me regarder, & ne sçachant quel jugement il devoit porter de moi, il étoit embarrassé à s'expliquer. J'appris de lui dans la suite, que son irrésolution avoit été si grande, qu'il avoit été sur le point de me quitter

ſans ajouter une ſeule parole. Cependant le même ſentiment qui m'avoit prévenu en ſa faveur agiſſoit auſſi ſur ſon cœur. Il m'embraſſa. Vous n'êtes point capable de tromper, me dit-il, puiſque vous avez tant d'averſion pour l'artifice & la perfidie. Venez, vous allez connoître auſſi ma demeure. Il me fit entrer avec lui dans la Caverne. Je le ſuivis par des détours obſcurs, qui aboutirent enfin à une eſpéce de chambre à peu près pareille à la mienne. Voilà ma maiſon, me dit-il, ou mon tombeau, ſi vous aimez mieux lui donner ce nom. Voyez ſi vous lui trouvez quelque reſſemblance avec la vôtre. Je lui répondis qu'à l'exception de quelques meubles de plus qui étoient dans la mienne, il y avoit fort peu de difference. Il faut donc, reprit-il, qu'il n'y en ait pas beaucoup non plus dans la diſpoſition de nos ames, car il n'y a qu'une grande conformité de fortune qui ait pû inſpirer en même tems à deux perſonnes le deſſein d'un genre de vie ſi extraordinaire. J'en ſuis d'autant plus ſurpris, ajouta-t-il, que vous me paroiſſez d'un âge moins avancé que le mien, & qu'il n'y a pas d'apparence que vous ayez aſſez vêcu pour eſſuyer beau-

coup de traverſes & d'agitations. Ma vie, repartis-je, auroit été juſqu'à préſent ſimple & tranquille, ſi je n'euſſe eu à ſupporter que mes propres peines; du caractere dont je ſuis, je les aurois pardonnées à la fortune. Mais les douleurs d'une Mere que j'aimois tendrement, & les crimes d'un Pere qui s'eſt rendu l'horreur de la nature, m'ont cauſé la ſeule triſteſſe que j'aye été capable de ſentir. C'eſt par un effet de ces deux cauſes que j'ai demeuré enſeveli depuis quelques années dans cette Caverne. Je ne fis pas difficulté de lui apprendre enſuite qui j'étois, & de quelle maniere j'avois vêcu juſqu'alors. J'ajoûtai à mon récit le malheur que j'avois eu récemment de perdre ma Mere; l'ordre qu'elle m'avoit donné en mourant de ne quitter ma retraite qu'après le décès de mon Pere; la peine que j'avois à y demeurer ſeul, & la joye au contraire que j'allois reſſentir d'y vivre avec un compagnon tel que lui, ſi je ne me trompois pas dans l'opinion que j'avois déja conçue de ſa droiture & de ſa vertu.

Comme je parlois de l'abondance du cœur, & que j'avois l'eſprit entierement occupé de mes idées, je ne m'apperçus

point qu'il répandoit un ruiſſeau de larmes pendant mon diſcours. Cette vûe m'ayant frappé vivement, je lui demandai ce qui pouvoit l'affliger à cet excès. Oh! me répondit-il en ſoupirant, que vous êtes le fils d'un abominable Pere! Venez, venez, continua-t-il en prenant le flambeau qui éclairoit ſa demeure, je vais vous donner de nouveaux exemples de ſes vertus. Vous êtes ſon fils, mais puiſqu'il ne vous a pas épargné plus que nous, & que l'ouverture que vous venez de me faire m'aſſure de votre ſincerité, je ne veux point tarder à payer votre confiance. C'eſt le Ciel qui vous envoye pour me conſoler. Peut-être trouverez-vous quelque conſolation vous-même à connoître qu'il y a des hommes infiniment plus malheureux que vous. Il marcha devant moi le flambeau à la main. Je le ſuivis quinze ou vingt pas dans l'intérieur de la Caverne. Il s'arrêta dans un enfoncement étroit, où j'apperçus une petite porte de bois, qu'il ouvrit avec une clef. Nous entrâmes dans une chambre taillée comme la mienne dans le roc, mais beaucoup plus réguliere; de ſorte qu'étant tendue d'une tapiſſerie, & ornée

de meubles très-propres, elle auroit pû passer dans toute sorte de maisons pour un magnifique appartement. La surprise que ce spectacle imprévu me causa fut augmentée par la vûe d'une jeune fille de neuf ou dix ans qui vint embrasser mon conducteur, & d'une espéce de femme de chambre ou de gouvernante qui la conduisoit. Il ferma la porte avec soin, & me prenant par la main, il me conduisit vers un lit qui étoit au fond de la chambre. Ma chere, dit-il en ouvrant le rideau, je vous amene un jeune homme qui partagera vos peines lorsqu'il les connoîtra, & qui aidera à vous consoler par le récit des siennes. C'est un fils de Cromwell. Il ne faut pas que ce nom vous effraye, ajoûta-t-il. Il a reçû de son Pere les mêmes faveurs que nous, & il est réduit depuis quelques années à vivre comme nous dans cette Caverne, où j'ai eu le bonheur de le rencontrer aujourd'hui.

Je jugeai qu'il parloit à son épouse. Elle ne répondit que par un profond soupir. Nous nous assîmes. Il me fit servir par la femme de chambre quelques rafraîchissemens, dont il jugeoit avec raison que j'avois besoin après un jeûne de plus de

vingt-quatre heures. Il me pria ensuite de raconter à son épouse les malheurs de ma Mere & les miens. Cette Dame parut m'écouter attentivement, mais j'eus lieu de connoître par la violence de ses soupirs qu'il regnoit une étrange agitation dans son ame.

L'époux me fit signe de le suivre. Nous sortîmes de la chambre, & ensuite de la Caverne. Nous nous promenâmes quelque tems en silence dans un endroit découvert de cette montagne déserte. Il est juste, me dit-il enfin, que je vous apprenne avec qui vous êtes, & que je reconnoisse par une égale confiance l'ouverture que vous m'avez faite de votre malheureuse condition. Vous êtes né dans l'infortune, & l'habitude que vous avez d'y être depuis votre enfance, vous empêche de la sentir. Vous prononcez le nom de *malheur* presque sans connoître ce qu'il signifie, & je vois à l'égalité de vos sentimens, que cette Caverne même & l'affreuse vie que vous y menez, alterent moins votre repos qu'ils ne l'établissent. Il en est de moi tout autrement. J'étois le plus fortuné de tous les hommes. C'est par une avanture sans exemple que je suis réduit

à vivre dans ces ténébres, & chaque moment que j'y passe me semble un martyre cruel, parce qu'elles redoublent l'horreur qui regne continuellement au fond de mon ame. Préparez-vous à la compassion que méritent mes peines. Mon Histoire est courte, mais il n'y en eut jamais de si funeste. Ces paroles prononcées du ton le plus triste, & l'estime que je sentois déja pour cet inconnu, me mirent dans la situation qu'il désiroit pour l'entendre. Il commença ainsi son récit.

Mon nom est le Vicomte d'*Axminster*. Je suis né en Angleterre. Mais mon Pere ayant été fait Gouverneur de la Floride & de la Nouvelle Angleterre par la Reine *Elisabeth*, je passai la Mer dès mon enfance, & j'ai vêcu depuis dans cette partie de l'Amerique. J'y ai été élevé comme j'aurois pû l'être en Europe. La douceur du gouvernement de mon Pere le fit aimer universellement de la Colonie, & des Sauvages mêmes, sur lesquels sa bonté s'étendoit aussi. J'en recueillois le fruit, par le zéle & la tendresse qu'on s'empressoit de me marquer. Je regnois en quelque sorte dans cette Contrée, tant je trouvois d'obéissance & d'attachement dans

tous

tous les Peuples qui étoient ſoumis à l'autorité de mon Pere. J'en reçus mille témoignages en diverſes occaſions, mais ſur-tout dans une entrepriſe d'où je faiſois dépendre tout le bonheur de ma vie. J'avois fait un voyage dans l'Iſle de Cube, pour l'interêt du Commerce que nous entretenions avec les Eſpagnols. J'y avois vû la fille du Gouverneur, qui ſe nommoit *Thereſa d'Arpez*; & ſi ſa beauté m'avoit inſpiré une paſſion violente, mon bonheur m'avoit fait réuſſir auſſi à lui plaire. J'étois revenu plein d'amour, & dans la réſolution de ſolliciter mon Pere à conſentir que je retournaſſe promptement à Cube pour demander cette charmante perſonne au Gouverneur, & pour en faire mon épouſe. Je l'euſſe ſans doute obtenue; mais la guerre s'étant déclarée entre les Anglois & les Eſpagnols, cet accident fit avorter malheureuſement mes eſpérances. Cependant rien n'étant capable de diminuer ma paſſion, je réſolus en jeune homme ardent, de faire ſervir la guerre même au ſuccès de mes deſirs. Je faiſois beaucoup de fonds ſur la tendreſſe de Dona Thereſa. Je ne doutois point que je ne puſſe l'engager à quitter ſon Pere;

pour être à moi. La difficulté ne consistoit qu'à trouver le moyen d'aller jusqu'à elle, & de l'enlever des mains des Espagnols. Je confiai mon amour & mes desseins à quelques jeunes gens des principales familles de la Colonie. Ils parurent recevoir indifferemment cette ouverture. J'admirois d'où pouvoit venir le refroidissement de leur zéle, & j'en fus même affligé jusqu'à leur en faire de vifs reproches. Ils les essuyerent sans répondre. Quelques jours après on s'apperçut dans nos principales habitations, que la plus grande partie de la jeunesse, & toutes les personnes qu'on estimoit capables d'une entreprise hardie, avoient disparu comme de concert, sans qu'on pût conjecturer quelle route ils avoient prise. Ils n'étoient guéres moins de deux cens. L'on apprit ensuite que s'étant associé un pareil nombre de Sauvages résolus, ils avoient gagné le Port voisin, qu'ils s'étoient emparés de deux Vaisseaux Anglois qui y étoient arrivés depuis quelques jours, & qu'ils s'étoient éloignés de la côte. Mon Pere fut extrêmement allarmé de cette nouvelle. Les Espagnols avoient déja commencé les hostilités. Nous demeu-

rions presque sans défense, après le départ de tant de fugitifs, & nous ne doutâmes point qu'ils n'eussent abandonné la Colonie pour n'y revenir jamais. Nous passâmes environ deux mois dans cet effroi. Heureusement nous fûmes tranquilles de la part des Espagnols. Mon Pere s'employoit à donner les meilleurs ordres qu'il lui fût possible pour notre sûreté. Il fit élever un petit Fort à l'entrée de la riviere. J'étois avec lui à presser l'ouvrage, lorsque nous apperçûmes deux Vaisseaux qui venoient vers nous à pleines voiles, avec le vent le plus favorable. Leur éloignement ne nous permettant point d'appercevoir la couleur du Pavillon, notre crainte fut extrême, c'est-à-dire, égale au péril. Nous prîmes les armes, avec tous ceux qui étoient en état de défense, résolus de nous opposer vigoureusement à la descente. Les deux Capitaines des Vaisseaux que notre jeunesse avoit enlevés étoient avec nous. Ils furent les premiers à reconnoître que c'étoient leurs propres Vaisseaux qui s'avançoient. La joye que nous eûmes de cette assurance étoit toujours mêlée d'une juste frayeur, car nous ignorions absolu-

ment à quoi nous devions nous attendre. Enfin lorsqu'ils furent assez proches pour être apperçûs distinctement, nous découvrîmes sur les ponts nos amis & nos concitoyens, qui téndoient les mains vers nous en signe de paix & d'amitié. Ils furent en un moment au rivage. Mon Pere les reçut d'un air sévére & mécontent. Les principaux s'approcherent avec soumission. Ils lui demanderent pardon, en reconnoissant la témérité de leur conduite, qui ne pouvoit être justifiée que par le succès & par le dessein qu'ils avoient eu de rendre service au fils de leur Gouverneur. En un mot, ils avoient entrepris d'enlever Dona Theresa sur l'ouverture que je leur avois faite de ma passion, & ma bonne fortune les avoit fait réussir. Ils amenoient avec eux la plus charmante de toutes les proyes. Je fus si transporté de joye en les entendant, que je me jettai aux pieds de mon Pere pour le conjurer d'oublier leur faute, & de me laisser courir à ma félicité. Où est-elle ? m'écriai-je. Ah ! fidéles amis, comment pourrai-je reconnoître un tel service ! Ils me dirent qu'elle étoit seule dans les cabanes du Vaisseau, & qu'elle y étoit assez triste,

parce qu'ils lui avoient caché jusqu'alors dans quel lieu ils la conduisoient, pour la surprendre agréablement lorsqu'elle se verroit entre mes bras. Quelque sujet que j'eusse de compter sur son affection, je craignois qu'elle ne fût offensée d'un enlevement si brusque, qui pouvoit lui faire craindre un défaut de respect dans mon amour. J'appréhendois de paroître à ses yeux, & je me fis expliquer auparavant de quelle maniere ils s'étoient saisis d'elle, pour m'assurer qu'il ne leur étoit rien échapé dont elle eût lieu de se plaindre. Ils l'avoient enlevée sans violence, dans une promenade qu'elle faisoit avec son Pere & quelques-unes de ses amies. Je la surpris infiniment en me présentant à elle. Sa crainte se dissipa sans doute, en voyant à ses pieds un amant dont elle connoissoit la tendresse & la fidélité. Mais trouvant quelque chose de dur & de bizarre dans le moyen dont elle s'imaginoit que je m'étois servi pour me procurer sa possession, elle reçut mes premieres caresses avec quelque froideur. Il lui sembloit du moins, que je n'aurois pas dû me remettre du soin de son enlevement sur des étrangers. Je me justifiai facilement,

en lui expliquant le nœud de cette avanture, & nous nous accordâmes bien-tôt à remercier le Ciel, qui avoit amené notre bonheur par une voye si étrange & si inespérée. Je la conduisis au rivage. Mon Pere, qui étoit peut être incertain pendant ce tems-là de la maniere dont il devoit se conduire avec elle & avec moi, se détermina tout d'un coup en la voyant à me la donner pour épouse. Il pardonna en ma faveur aux jeunes gens qui m'avoient rendu service avec tant de zéle, & tout le monde prenant part à ma joye, je devins heureux peu de jours après par la célebration de mon mariage.

Ma satisfaction ne fit ensuite qu'augmenter. J'adorois mon aimable épouse. J'eus d'elle une fille, que vous venez de voir dans la Caverne. Nous passâmes quelques années tranquilles à la Floride, jusqu'à la mort de mon Pere, & peut-être aurois-je pû lui succeder dans son emploi, si j'eusse eu de l'inclination à faire un plus long séjour en Amerique. Mais j'étois résolu depuis long-tems de repasser en Europe aussi-tôt que je me trouverois libre. Mon Epouse ne le souhaitoit pas moins que moi. Je chargeai un Vaisseau de mes

richesses, & je pris avec ma famille la route de ma chere Patrie. Les hommes sçavent-ils ce qu'ils desirent lorsqu'ils se proposent des contentemens de leur choix ? Ce qui leur paroît le plus propre à faire leur bonheur, se change pour eux en une source d'infortune & de miseres. Ils abandonnent un repos assuré, dont ils se lassent par inconstance, & l'ombre après laquelle ils courent, les conduit à leur perte. C'est ainsi que j'ai contribué moi-même à ma ruine, en croyant travailler à augmenter mes plaisirs. Je vivois paisiblement à la Floride ; j'y étois estimé de mes amis, chéri de mon épouse, & favorisé de la fortune ; quel besoin avois-je de retourner en Angleterre pour y tomber dans un abîme de misere & de honte, dont il n'y a plus de main assez forte pour me retirer !

J'arrivai à Londres il y a environ deux ans. Je trouvai la forme du Gouvernement changée, & l'autorité de Cromwell bien établie. Quelque compassion que m'inspirât le sort de notre malheureux Roy, & le récit de toutes les violences de son bourreau, je crus devoir suivre le torrent, & me soumettre comme les autres à la tyrannie. J'employai d'abord une

partie de mes biens à acheter plusieurs Terres considerables dans ce Comté. J'établis ensuite ma demeure à Londres, où sans préndre part aux affaires publiques, je me bornai à la connoissance de quelques anciens amis de mon Pere, & à la compagnie de ma chere épouse. Nous fûmes tranquilles durant quinze mois. Le crime & la fureur préparoient pendant ce tems-là tous leurs traits contre moi. *Aberdeen*, le Favori & le digne Confident de Cromwell, vit mon épouse aux Spectacles. Il conçut une furieuse passion pour elle. Il chercha les moyens de l'entretenir, & il employa tout ce que l'artifice peut inventer pour la séduire. Elle m'en avertit. Je n'avois pas besoin d'autre garant de sa conduite que son amour pour moi & sa sagesse. Cependant les emportemens d'Aberdeen ayant passé toutes mesures, je jugeai à propos d'en informer particulierement Cromwell, & de le prier d'arrêter l'insolence de son Favori. Il m'écouta avec un étonnement affecté. Il me répondit que connoissant Aberdeen pour un homme fort retenu, il avoit peine à le croire capable des excès dont je l'accusois; que la délicatesse conjugale me ren-

doit peut-être trop facile à allarmer ; qu'il ne falloit pas s'en rapporter toujours à des apparences, ni se livrer trop légerement à des soupçons ; qu'il n'osoit presque répondre qu'on m'avoit trompé par de faux rapports, ou que je m'en laissois imposer par ma propre jalousie. Je ne vous répete point ce que j'ai appris d'un autre, lui dis-je avec assez de feu, je vous apprens ce que j'ai vû de mes propres yeux. Aberdeen a eu l'audace de venir chez moi ; il y est venu même la nuit ; j'y étois, quoiqu'il me crût absent, & sans le respect que j'eus alors pour vous qui le considerez, je l'aurois mis hors d'état de renouveller jamais ses insolences. Je vous conjure, ajoutai-je, de les reprimer s'il les réitere une autre fois, ou de trouver bon que je les punisse.

Nous fûmes interrompus, & cette conversation n'eut point d'autre suite. Le soir du même jour Aberdeen me joignit dans un lieu de promenade publique. Mylord, me dit-il, je sçai que vous vous plaignez de moi. Peut-être vous en ai-je donné sujet. Mais il ne m'arrivera plus de rien faire qui vous offense. Je respecte les liens du mariage, & je prie le Ciel de me punir, si

j'ai eu la pensée d'y donner la moindre atteinte. J'aime votre épouse, je vous l'avoue; c'est fureur ou maladie. Mais je consens à être puni de votre main, si vous vous appercevez jamais que je prétende à quelque chose de plus que le plaisir innocent de la voir. Ne me le refusez pas, & accordez-moi votre amitié. Un compliment si extraordinaire m'obligea de méditer quelque tems ma réponse. Je concevois bien qu'un homme peut être atteint d'une passion violente, & conserver assez de vertu pour y résister; mais pouvois-je attendre raisonnablement cette grandeur de courage d'un Aberdeen, c'est-à-dire, de l'esclave & du satellite d'un tyran? La vertu n'est pas l'effort d'un moment. Il faut qu'elle ait jetté de profondes racines dans un cœur, pour y produire des effets sur lesquels on puisse infailliblement compter. Par quels liens Aberdeen eût-il été si attaché à Cromwell, si ce n'eût été par la ressemblance de leurs inclinations? Je ne pouvois prendre confiance à l'un plus qu'à l'autre. Cependant ne voulant point passer pour un mari bizarre & jaloux, je lui répondis honnêtement que je ne pouvois pas m'of-

fenser qu'on aimât mon épouse, mais que je le croyois assez raisonnable pour voir à quelles bornes cette sorte d'amour devoit s'arrêter. Il parut satisfait. Je fus étonné le lendemain de recevoir sa visite. Je l'entretins encore fort civilement. Il me demanda après quelques momens de conversation, s'il n'auroit pas l'honneur de saluer mon épouse. Je ne m'y opposai point. Mais comme je l'avois avertie la veille de ce qui m'étoit arrivé avec lui, elle refusa de paroître sur quelque prétexte d'indisposition. Il sortit mécontent; ce qui ne l'empêcha pas de revenir quelques jours après, & de continuer plusieurs fois la même chose, quoiqu'il essuyât toujours les mêmes refus. Enfin ce scélérat n'ayant plus la force de se contrefaire, prit une horrible résolution, qui a causé justement sa mort, & qui m'a précipité dans des malheurs irréparables.

Mon Epouse aimoit les Spectacles, & y assistoit souvent. Elle y étoit allée un jour avec quelques amies, & j'attendois son retour à l'heure ordinaire, lorsqu'un de mes Domestiques, hors d'haleine, vint m'avertir que mon carosse avoit été arrêté dans les rues, les traits des che-

vaux coupés, & sa Maîtresse enlevée par plusieurs personnes masquées, qui l'avoient renfermée aussi-tôt dans un autre carosse, & qui s'étoient enfuis avec elle. Le transport où cette nouvelle me jetta, m'alloit faire sortir comme un furieux sans déliberer ; mais au moment que je quittois ma maison pour courir dans toutes les rues de Londres, je vis arriver les Dames qui avoient accompagné ma malheureuse Epouse à la Comedie. Elles étoient dans un carosse de louage, n'ayant pû revenir avec le mien. Le visage éploré avec lequel elles m'aborderent, me confirma le triste rapport de mon Valet : Cruelles amies ! leur dis-je d'un air éperdu, oh ! rendez-moi mon Epouse ! C'est à vous que je l'avois confiée. Je voulus les quitter sur le champ. Elles m'arrêterent, pour me dire que j'aurois bien-tôt de ses nouvelles, & qu'en quelque endroit que ses ravisseurs la puissent conduire, ils seroient infailliblement découverts. En effet, elles avoient eu assez de présence d'esprit pour ordonner à mon Cocher de suivre le carosse qui enlevoit sa Maîtresse ; ce qu'il avoit fait aisément sur ses chevaux mêmes, dont j'ai déja dit que les

traits avoient été coupés ; de ſorte que cette précaution, que mes ennemis avoient crû devoir prendre pour leur ſûreté, ſervit à hâter la découverte & le châtiment de leur crime. Mais foible conſolation, puiſqu'ils eurent tout le tems de l'exécuter !

Je rentrai dans ma maiſon pour attendre le retour de mon Cocher. J'étois déchiré de mille paſſions cruelles, & je n'avois pas la force de prononcer un ſeul mot. Il revint environ une heure après. Il n'avoit pû ſavoir le nom des raviſſeurs ; mais les ayant ſuivis à un mille de Londres juſqu'à une maiſon écartée où ils étoient deſcendus, il avoit remarqué exactement le lieu & les environs. Je repris quelque eſpérance. Il m'étoit aiſé de juger que l'auteur du crime ne pouvoit être un autre qu'Aberdeen. Je le dévouai à toutes les Furies, & je fis ſerment de le maſſacrer juſques dans les bras de Cromwell même. J'aſſemblai auſſitôt mes amis. Nous partîmes au nombre de douze, ſans compter nos Valets, tous gens de la plus haute naiſſance, & ennemis ſecrets de Cromwell & de ſes partiſans. Il étoit environ dix heures lorſque nous arrivâmes

à la maiſon où mon Cocher nous conduiſit. Je priai huit de mes amis de l'environner, de ſorte que rien ne pût nous échaper. Nous enfonçâmes la porte avec violence, & j'entrai moi quatriéme l'épée au poing, réſolu de ne faire quartier à perſonne. Le premier objet qui ſe préſenta fut un Domeſtique, qui voulut fuir auſſitôt qu'il nous apperçut. Je l'arrêtai. Parle, lui dis-je d'un ton furieux, où eſt Aberdeen, avec Mylady Axminſter ? Il contrefit aſſez adroitement l'étonné, comme ſi je lui euſſe parlé de quelque perſonne inconnue. Mais mon Cocher qui me ſuivoit, m'ayant aſſuré qu'il le reconnoiſſoit, & qu'il étoit du nombre des raviſſeurs, je lui appuyai la pointe de l'épée ſur l'eſtomac : Parle, repris-je, ou tu es mort. Il me dit en tremblant que ſon Maître étoit dans une chambre haute avec mon épouſe. Je lui demandai s'ils étoient ſeuls. Il me dit qu'ils étoient au lit enſemble. Au lit enſemble ! m'écriai-je. Ah ! chers amis, vengez-moi. Je tombai ſans connoiſſance, en prononçant ces paroles. Mes amis jugeant que ce n'étoit qu'un évanouiſſement, ordonnerent à mon Cocher de prendre ſoin de moi, & ils monterent dans

la chambre où étoit le criminel Aberdeen. Il avoit entendu le bruit qui s'étoit fait en bas, & dans la crainte du châtiment qui le menaçoit, il tâchoit en dedans de barricader la porte. Elle fut enfoncée en un instant malgré ses efforts. Mes amis ne le tuerent point, voulant me laisser le choix de ma vengeance. Je montai un instant après eux, car la connoissance ne tarda point à me revenir, & la fureur ne pouvoit manquer de renouveller tout d'un coup mes forces. Je trouvai Aberdeen nud à genoux qui faisoit les supplications les plus basses pour obtenir la vie. J'allois le percer de mille coups ; un de mes amis me retint le bras, en me disant que puisque nous étions les maîtres, il y avoit quantité de choses sur lesquelles il falloit l'interroger avant que de lui donner la mort. Je m'arrêtai. Le trouble où j'étois m'ôtoit l'usage de la voix. Je cherchai des yeux mon Epouse. Elle étoit encore au lit. Ma fureur qui ne s'étoit pas assouvie sur Aberdeen, se tourna tout d'un coup sur elle. Je trompai mes amis qui ne s'en défioient point, & je la perçai de plusieurs coups d'épée. Elle eut assez de vigueur, malgré ses blessures, pour me retenir le

bras au quatriéme coup que je lui portai. Elle me fit tomber sur le bord du lit, & d'une voix tremblante elle m'appella son cher & cruel époux. Mes amis s'approcherent, & m'ôterent mes armes. Elle continuoit à retenir ma main, & à me reprocher tendrement ma dureté. L'égarement de raison où j'étois, m'empêcha d'abord de l'entendre, mais diverses plaintes qu'elle profera sur son innocence & sur cette mort cruelle qu'elle souffroit, disoit-elle, volontiers, quoiqu'injustement, ses soupirs languissans, le tendre nom d'époux qu'elle répétoit mille fois, fraperent enfin mes oreilles, & de là ils trouverent bien-tôt le chemin de mon cœur. J'ouvris les yeux, comme il arrive en sortant d'un songe, je vis la malheureuse moitié de moi-même baignée dans son sang qui ruisseloit de toutes parts; je la vis pâle & mourante, les yeux déja presque éteints, & toutes ces horreurs étoient mon ouvrage! Il ne m'échapa ni parole ni soupir. Il étoit impossible que parmi tant de sentimens mortels qui m'assaillirent tout à la fois, il y en eût un qui pût trouver place à s'exprimer. Je me tournai vers mes amis; Venez à elle, leur

dis-je

dis-je avec une apparence de froideur qui les ſurprit, voyez ſi l'on peut lui donner quelque ſecours, & hâtez-vous, s'il ſe peut avant que je meure, de me faire voir clair dans ce cahos des choſes horribles qui m'épouvantent. Dites moi, mes chers amis, ajoutai je d'une voix baſſe, & les regardant d'un œil égaré, ne l'avez-vous pas trouvée au lit avec ce ſcélérat ? Ah ! s'écria ma triſte Epouſe, il m'y a forcée le poignard ſur la gorge. Un de mes amis dit à Aberdeen : Ouvre la bouche, perfide, fais-nous la confeſſion de tous tes crimes. Ce malheureux, que la vûe de tant d'armes & ſa mort prochaine épouvantoient, répondit en tremblant qu'il demandoit pardon de ſon crime au Ciel, à moi, & à mon Epouſe, qu'il avoit employé effectivement les dernieres violences pour la faire conſentir à ſes criminels deſirs, mais qu'il méritoit peut-être ma compaſſion, ſi je voulois conſidérer qu'il étoit jeune, qu'il avoit été entraîné par une paſſion ſans bornes, & qu'il avoit ſuivi le deſſein de Cromwell. Toute l'aſſemblée frémit à ce nom. Les amis que j'avois prié de demeurer dehors, étoient entrés lorſqu'ils avoient vû que nous ne trou-

vions point de résistance, & s'étant contentés d'arrêter quelques Domestiques d'Aberdeen, qu'ils firent garder par les nôtres, ils étoient montés avec nous; de sorte qu'étant tous présens lorsqu'il prononça le nom de Cromwell, il n'y en eut pas un qui ne témoignât beaucoup d'envie de le faire expliquer davantage sur les relations qu'il avoit avec lui. Il nous découvrit des injustices, des violences, des iniquités sans nombre: j'en laisse le récit qui n'a point de rapport à mon Histoire. Pour ce qui regarde mon Epouse, il nous répéta qu'il n'eût jamais pensé à se procurer ses faveurs par la violence, s'il n'y eût été sollicité par Cromwell; que ce tyran en lui donnant ce conseil, l'avoit assuré qu'il s'en étoit bien trouvé plus d'une fois pour lui-même, mais qu'outre la corruption de son cœur, il avoit eu deux raisons de lui inspirer un dessein si funeste à mon honneur; qu'il avoit été choqué à mon retour de la Floride de me voir fuir sa présence, & refuser de grossir le nombre de ses flateurs; qu'il ne l'avoit pas moins été depuis de la fermeté avec laquelle je lui avois apporté mes plaintes au sujet de mon Epouse; que me soupçon-

nant de le mépriser, il avoit saisi cette occasion d'humilier ce qu'il nommoit ma fierté & mon orgueil.

Après que mes amis eurent tiré d'Aberdeen une ample confession des crimes de son Maître & des siens, ils me demanderent de quelle maniere je jugeois à propos qu'ils disposassent de lui. Hélas! leur dis-je, je vous laisse le soin de ma vengeance. Mais qui de vous prendra celui de me punir? Suis-je moins coupable que lui? Il a deshonoré mon Epouse, & moi je l'ai massacrée cruellement. Nous méritons tous deux la mort. Je vous la demande comme une grace. Ils entreprirent de me consoler, en me représentant qu'après le funeste accident que mon Epouse avoit essuyé, je ne devois peut-être pas regarder sa mort comme le plus grand malheur qui pût m'arriver; que je devois remercier le Ciel de m'avoir fait connoître son innocence, & trouver moins dure une séparation à laquelle il falloit désormais me résoudre en quelque cas que je pusse me supposer, mais qui me seroit infiniment plus difficile à supporter, si ce cher objet de ma douleur & de mon amour ne m'étoit point enlevé par la

mort. Oui, leur répondis-je, vous m'apprenez de quelle maniere je dois considerer mon malheur, mais il faudroit auparavant me donner la force d'y résister. Le plus utile de vos secours seroit de m'ôter promptement la vie. Rendez-moi du moins mes armes, j'aurai bien-tôt trouvé le seul remede qui peut finir mes peines. Ils eurent la cruelle attention d'éloigner de moi tout ce qui pouvoit favoriser mon désespoir, & s'appercevant que la vûe d'Aberdeen ne faisoit que l'entretenir, ils conférerent ensemble de quelle maniere ils se déferoient de lui. Nul d'entre eux ne voulut se charger de la commission de le tuer ainsi de sang froid. Ils agiterent s'il n'étoit pas mieux de le reserver à périr publiquement par la main du Bourreau, mais craignant que la faveur de Cromwell ne le dérobât au châtiment, ils prirent enfin le parti de le faire descendre dans la cour, nud comme il étoit, & de le faire égorger en leur présence par nos Domestiques.

On avoit bandé pendant ce tems-là les playes de mon Epouse, mais la connoissance qu'elle avoit perdue avec la meilleure partie de son sang, ne lui étoit pas encore revenue. Je la croyois morte. J'é-

tois résolu de mourir aussi, & je songeois au moyen de tromper la vigilance de quelques-uns de mes amis, qui étoient demeurés à m'observer pendant que les autres punissoient Aberdeen. Cependant en rappellant toutes les circonstances de mon malheur, il me vint à l'esprit que je n'étois vengé qu'à demi par la mort d'Aberdeen, puisque Cromwell n'avoit pas eu moins de part que lui à son crime. Je m'attachai avidement à cette pensée, & je formai aussi-tôt le dessein d'employer ma vie, que je ne voulois plus conserver, à la punition de ce tyran. Je rendrai service à ma Patrie, disois-je, en la délivrant d'un monstre qui l'opprime ; je vengerai mon honneur, la mort de mon Roy, & celle de mon Epouse. Ma querelle va devenir celle de toute l'Angleterre. Je suis sûr de l'applaudissement de tous les gens de bien, & si je péris dans mon entreprise, j'y trouverai la fin de mes maux, que je ne me propose aujourd'hui de prolonger que dans cette esperance. Cette résolution que je m'engageai à exécuter par mille sermens, produisit en un moment dans mon esprit une tranquillité qui surprit mes amis. Ils me demanderent envain

la cauſe de ce changement. Je ne voulois point leur confier mon deſſein, non ſeulement parce que j'appréhendois qu'ils ne le combattiſſent, mais par une eſpece de jalouſie, qui me faiſoit ſouhaiter de ne partager avec perſonne la gloire & le péril d'une ſi grande entrepriſe.

L'exécution d'Aberdeen étant finie, nous penſâmes à quitter le lieu impur où nous étions, & à faire tranſporter le corps de mon Epouſe. Tous mes amis étoient perſuadés, comme moi, qu'elle étoit ſans vie. Cependant en continuant à lui donner quelques ſoins ſur un reſte de chaleur qu'elle conſervoit encore, on s'apperçut qu'elle reſpiroit foiblement. On redoubla les ſecours, & peu à peu elle reprit aſſez de force pour ouvrir les yeux, & pour jetter ſes regards autour d'elle. Je voulus m'approcher de ſon lit, on m'en empêcha; non qu'on craignît de moi quelque nouvelle violence; la fureur ne m'avoit pas plus ému, que ne faiſoient alors l'amour, la douleur & la pitié. Chere & malheureuſe Epouſe, m'écriai-je, tu reſpires donc encore! tu retournes à la vie pour ſentir toute l'horreur de ton miſerable ſort! O Ciel qui me la rends, quel

nom dois-je donner au présent que tu me fais ? Mes amis tinrent conseil sur ce nouvel événement, qui rendoit notre départ plus difficile. Elle n'étoit point en état d'être transportée à Londres, & de souffrir le mouvement d'un carosse. Heureusement nous n'étions qu'à deux pas de la riviere. Il vint en pensée à Mylord *Terwill*, qui étoit un de nos associés, de la mener par eau à Kingston, où il avoit une maison. On trouve facilement des bateaux sur le bord de la Tamise. Il envoya sur le champ deux de nos Domestiques en préparer un, & ne voulant point s'exposer à l'indiscretion d'un Batelier, il entreprit de servir lui-même de rameur avec ceux de notre bande qui voudroient l'accompagner. Ces généreux amis transporterent mon Epouse dans leurs bras jusqu'à la riviere. Trois d'entre eux se joignirent à Mylord Terwill, pour la conduire à Kingston. Je les laissai partir, étant dans le dessein de retourner à Londres pour en faire sortir ma fille avant la fin de la nuit. Je rentrai néanmoins dans la maison d'Aberdeen avec le reste de mes amis ; & nous examinâmes ensemble quelles pourroient être les suites de cette funeste

aventure. Il eſt certain que ſous un Gouvernement juſte nous n'aurions rien eu à appréhender. L'action d'Aberdeen étoit un de ces crimes dont la punition appartient de droit naturel à la perſonne offenſée. Mais ce n'étoit point ſur les principes de l'équité qu'il falloit juger de la conduite de Cromwell. Il aimoit paſſionnément Aberdeen ; il avoit eu part au deſſein de ſon entrepriſe ; c'en étoit trop pour nous laiſſer lieu de douter qu'il ne cherchât à venger ſa mort, & que ſon hypocriſie n'eût encore l'adreſſe de donner une couleur de juſtice à ſon reſſentiment. J'aurois été au deſeſpoir que les onze Seigneurs qui m'avoient prêté leur ſecours, euſſent couru le moindre danger pour m'avoir rendu cet important ſervice. Seroit-il impoſſible, leur dis-je, de tenir l'aventure cachée ? Cette maiſon eſt écartée. Il eſt aiſé de voir qu'Aberdeen l'avoit louée exprès pour accomplir ſon damnable deſſein. Nous n'avons été apperçus de perſonne. On apprendra ſa mort à la vérité, mais qui ſaura de quelle maniere & par les mains de qui elle eſt arrivée ? Je ſerai le ſeul du moins que Cromwell aura lieu de ſoupçonner, & ce n'eſt pas pour
moi

moi que j'appréhende sa haine & sa vengeance. Ma seule inquiétude est pour vous, mes chers amis, qui vous êtes exposés si généreusement pour mes interêts. Ils me remercierent de cette attention, & quoiqu'ils fussent disposés à me continuer leurs services avec le même zèle, ils approuverent les mesures que je voulois prendre pour leur sûreté. La difficulté du secret n'étoit pas insurmontable. Ils étoient assés assurés de leurs Valets; le seul embarras venoit de ceux d'Aberdeen, que rien ne seroit sans doute capable d'engager au silence. Nous les tenions renfermés dans une même chambre. Ils étoient quatre, les mêmes qui avoient servi à l'enlevement de mon Epouse, & au crime de leur Maître. Ils sont coupables, dit un de mes amis, il n'y a pas de pays au monde où leur crime ne mérite la mort; quelle injustice commettrions-nous en les punissant nous mêmes? C'est rendre service au genre humain que de purger la Terre de quatre scélérats. Quelque cruelle que cette résolution me parût d'abord, je l'approuvai, parce qu'elle me sembla nécessaire à la sûreté de mes amis. Ces quatre malheureux eurent le même sort que leur

Maître. Nous fîmes ouvrir par nos Valets une large fosse, où les cinq corps furent renfermés, & ayant fait laver jusqu'aux moindres traces de leur sang, nous fermâmes soigneusement toutes les portes de la maison, & nous reprîmes le chemin de Londres.

Je fis partir aussi-tôt ma fille pour se rendre à Kingston, sous la conduite d'un Domestique fidéle. J'y envoyai avec elle mon argent, & tout ce que j'avois de plus précieux. Pour moi qui roulois dans ma tête des desseins d'une haute importance, je demeurai à Londres, & feignant d'en partir le matin pour la campagne, je me contentai de changer de maison, pour être à couvert de toutes les poursuites ausquelles je m'attendois. Je passai les premiers jours à m'informer de l'effet que la disparition d'Aberdeen avoit produit. Cromwell fut peut-être le seul qui soupçonna la vérité de son avanture, mais par une politique que je n'avois pas prévue, il déguisa ses soupçons & ses sentimens. Il feignit d'être persuadé avec le Public que son Favori étoit sorti secretement du Royaume, ou qu'il avoit été assassiné par quelque ennemi caché. Je fus néanmoins

qu'il avoit fait interroger ſous main mes Domeſtiques, & qu'il n'avoit rien épargné pour découvrir ce que mon Epouſe étoit devenue. Huit jours s'écoulérent, pendant leſquels je ne vis perſonne de connoiſſance. La mort du tyran étoit réſolue dans mon cœur. Je ne m'occupois que des moyens d'aſſurer mes coups. L'accès de ſa maiſon n'étoit pas facile. Il avoit changé entierement de conduite depuis quelque tems. Au lieu de cet air populaire qu'il avoit affecté pendant les premieres années de ſa domination, il étoit devenu ſombre, farouche, & preſque inacceſſible. Il ſe défioit de ſes propres Gardes. Sa lâche timidité alloit ſi loin, qu'il ſe faiſoit raſer le viſage par ſes enfans, n'oſant confier ſa tête entre les mains d'un Barbier. Je me ſouvenois de la peine que j'avois eue à obtenir de lui une audience ſecrette, lorſque je lui avois porté mes plaintes contre Aberdeen, & j'étois perſuadé que me ſoupçonnant d'être l'auteur de ſa mort, il ne me permettroit jamais de l'approcher. Ce n'étoit donc point par les moyens ordinaires que je pouvois m'ouvrir une voye juſqu'à lui. J'appris qu'il devoit aller paſſer une partie de la

belle saison à Windsor. Je m'y rendis aussi-tôt, dans l'espérance d'y trouver plus facilement qu'à Londres l'occasion de lui percer le cœur. Il y arriva peu de tems après moi.

Je ne me laissai voir de personne. Je n'avois qu'un Valet fidéle & résolu, à qui j'avois confié mon dessein, & qui étoit disposé pour me servir, à s'exposer à toutes sortes de dangers. Je me servis de lui pour être informé de toutes les démarches de mon ennemi. Je formai divers projets, que je ne pus exécuter, parce que ce tyran soupçonneux étoit l'inconstance même dans ses résolutions. La crainte perpetuelle où il vivoit, lui faisoit faire le soir tout le contraire de ce qu'il avoit projetté le matin, dans la vûe apparemment de rompre les mesures qu'il s'imaginoit avec raison qu'on prenoit contre sa vie. Cependant j'appris un jour qu'il étoit à la chasse dans le Parc du Château. Je montai à cheval aussi-tôt, armé de deux pistolets, & je me mis sur ses traces. J'évitai le gros des Chasseurs, & voltigeant continuellement sur les côtés, j'observai le moment qu'il enfila seul une longue route d'arbres pour couper un Cerf que les Pi-

queurs pourſuivoient. Je le joignis en traverſant ſa route. Il montoit un excellent Coureur, ſur une ſelle nûe & ſans arçons, telle que l'uſage eſt d'en avoir dans notre Angleterre. Il étoit ſans armes, de ſorte que rien ne m'étoit plus facile que de mettre fin d'un ſeul coup à ſes crimes & à ſa vie. Mais dans ce moment que j'avois tant ſouhaité, je n'avois pas prévû que ma généroſité trahiroit ma haine. J'eus honte de tuer de ſang froid un ennemi qui étoit hors d'état de ſe défendre, & de me faire partager le péril. Je l'arrêtai pourtant le piſtolet à la main. Il comprit que j'en voulois à ſa vie, & ſa lâcheté le rendit tout d'un coup pâle & tremblant. Tyran, lui dis-je d'un ton furieux, où ſont tes armes ? A peine eut-il la force de me répondre qu'il n'en avoit point, & qu'il me croyoit trop généreux pour tuer un homme ſans défenſe. Tien donc, repris-je en lui préſentant un de mes piſtolets, défens-toi maintenant, & ôte-moi la vie, ſi tu le peux, comme tu m'as ôté l'honneur & le repos. Je piquai mon cheval pour m'éloigner de quelques pas ; mais ayant piqué le ſien au même inſtant, il s'éloigna avec une rapidité extrême, & laiſſa tomber en

courant le pistolet qu'il avoit reçu de moi. Sa lâche tromperie alluma toute ma fureur, je lui lâchai mon coup en le poursuivant. Il dut son salut à mon transport, qui m'empêcha de tirer juste. Le bruit du coup attira quelques-uns de ses Chasseurs. Je fus obligé de prendre la fuite au travers de la forêt, & j'eus assez de bonheur pour m'éloigner considerablement avant que ses Gardes eussent reçû ordre de me poursuivre.

Le desespoir que me causa ce malheureux succès, m'auroit peut-être fait tourner mes armes contre moi-même, si le souvenir de mon épouse & de ma fille ne m'eût attaché à la vie malgré moi. Depuis que je les avois quittées, j'avois reçu plusieurs fois de leurs nouvelles par le soin de Mylord Terwill. Il m'avoit marqué que les blessures de mon Epouse n'avoient point été jugées mortelles, mais que la grande quantité de sang qu'elle avoit perdu, faisoit desesperer au Chirurgien qu'elle pût jamais se remettre; que l'excès de la tristesse arrêtoit d'ailleurs l'effet des remedes, & qu'elle me prioit de venir recevoir du moins ses derniers soupirs, puisque mon absence longue & affectée lui fai-

ſoit trop croire que je la chargeois du crime de ſa mauvaiſe fortune, & que je n'avois plus pour elle que les ſentimens qu'on a pour une femme coupable. Ce reproche m'avoit touché vivement, car le Ciel m'eſt témoin que loin que ma tendreſſe pour elle eût ſouffert quelque diminution, jamais cette vertueuſe épouſe ne m'avoit été plus chere que depuis le cruel outrage qu'elle avoit reçu. Le crime d'Aberdeen étoit à mes yeux comme un myſtere d'horreur, ſur lequel je n'oſois arrêter la vûe, mais je l'avois inceſſament ſur l'innocence de cette chere moitié de moi-même. Je me repréſentois ſes cris, ſes pleurs, toutes ſes réſiſtances contre un raviſſeur infâme, qui ne lui laiſſoit que la mort à choiſir. Et moi, dans un tranſport barbare, j'avois puni ſur elle le crime d'un autre. Quelle récompenſe pour ſes combats & pour ſa vertu! Non, diſois-je, je ne l'en aimerai pas moins. Ses charmes innocens ont été la proye d'un perfide adultere, mais il n'a pû ni les diminuer, ni les corrompre. Quel ſeroit le malheur d'une femme vertueuſe, ſi l'opinion de ſon honneur dépendoit de la violence d'un brutal, qui pourroit à tous mo-

mens la couvrir de honte & d'infamie ? Il faut mettre une juste distinction entre les malheurs & les crimes. Un mari raisonnable ne punira jamais dans une femme que les foiblesses qu'une conduite sage auroit pû lui faire éviter.

J'étois donc si peu refroidi à l'égard de mon épouse, qu'il falloit que ma haine pour Cromwell fût au dernier excès, pour avoir pû balancer si long-tems l'impatience que j'avois de la revoir, ou plûtôt la haine même que je portois à ce tyran, n'étoit qu'un effet violent de mon amour pour elle, puisque je n'avois pas de plus pressant motif que l'ardeur de la venger. Je pris le chemin de Kingston en quittant le Parc de Windsor, & fis toute cette route à bride abattue. Je n'entrai néanmoins chez Mylord Terwill qu'avec beaucoup de précaution. La haine de Cromwell ne manquant plus de prétexte, je ne doutois point qu'il ne me fît chercher avec la derniere rigueur, & je m'attendois aux plus cruels effets de sa barbarie, si j'avois le malheur de tomber vif entre ses mains. Mylord Terwill apprit effectivement dès le lendemain par des Lettres de Londres, que le tyran y étoit retourné un moment

après ſon avanture ; que ſon effroi étoit ſi viſible, que ſes amis mêmes rioient de ſa lâcheté ; qu'il avoit envoyé de tous côtés des ordres pour m'arrêter, & qu'il s'étoit déja expliqué ſur le genre de mon ſupplice.

Il étoit nuit lorſque j'arrivai à Kingſton, de ſorte qu'il ne me fut point difficile de traverſer la Ville & le Pont ſans courir riſque d'être reconnu. J'entrai ſans bruit chez Terwill, & l'ayant rencontré heureuſement lui-même, je lui appris en deux mots de quelle néceſſité il étoit que je demeuraſſe caché, même à ſes Domeſtiques. Il me conduiſit à l'apartement de mon Epouſe. L'effet que ma préſence produiſit ſur elle fut ſi touchant, que ce ſouvenir me cauſe encore de l'émotion. Elle leva les yeux & les mains au Ciel. Je le vois donc encore une fois, s'écria-t-elle en mouillant ſon viſage de larmes ! Non, il ne me hait pas, puiſqu'il m'accorde la douceur de le revoir. Hélas ! pourquoi me haïriez-vous, reprit-elle en s'adreſſant à moi ? J'avois ſans doute offenſé le Ciel, qui m'a traitée ſi cruellement ; mais vous que j'ai toujours aimé plus que moi-même, vous le maître

de mon cœur & mon cher Epoux, par où ai-je mérité votre haine ? Je sens la mort qui s'approche, ajouta-t-elle, & je ne demande point au Ciel qu'il la differe ; mais s'il faut mourir sans être aimée de vous, il faut donc renoncer à toute espérance de bonheur dans une autre vie, car ce n'est point par un horrible desespoir que la félicité peut commencer. Elle prononça ces paroles d'un ton si triste & d'un air si pénetré, que Mylord Terwill, qui étoit à côté de moi auprès de son lit, & qui croyoit comme elle que son malheur avoit changé mes sentimens, ne put s'empêcher de me faire des reproches de mon injustice & de ma dureté. Que ne pouvoient-ils pénétrer tous deux au fond de mon cœur ! Oh ! qu'il s'y passoit d'étranges mouvemens ! Je me jettai à genoux en silence auprès de tout ce que j'aimois le mieux, & penchant la tête sur ce lit de douleur, je m'enfonçai pendant quelque tems dans l'immense considération de mes peines. Je me relevai, mais ce fut pour gémir à haute voix, avec aussi peu de ménagement que j'aurois fait en secret. Dieu terrible ! m'écriai-je, comment conserver du respect pour tes volontés, lorsqu'on

n'en apperçoit pas la justice, & qu'on en éprouve des effets si sanglans & si funestes ! J'ajoutai mille choses avec la même violence, mais la tendresse de mon cœur adoucissant peu à peu ce transport, mes yeux se couvrirent de larmes. Je ne fis plus que pleurer & pousser des soupirs. Je passai toute la nuit auprès du lit de mon Epouse, tantôt gémissant de son sort & du mien, tantôt la consolant par des protestations d'un amour éternel, mais dans le fond aussi agité & aussi inconsolable qu'elle.

La situation de mes affaires ne me permettoit pas de demeurer long-tems à Kingston, où je courois risque à tous momens d'être reconnu. Ce fut envain que Mylord Terwill m'en pressa, par la crainte que je ne m'exposasse encore davantage en quittant sa maison. Mon dessein étoit de me retirer dans cette Province. Quoique je ne pensasse point encore à choisir ma retraite dans cette Caverne, je savois que la situation de mes propres Terres, qui renferment quantité de montagnes désertes, pourroit m'offrir plus d'un asile. Je m'y rendis pour reconnoître le plus assuré. Je fis le voyage pendant la nuit, & j'é-

vitai ici la vûe de tout le monde. Je ne m'ouvris qu'au Curé d'une Paroisse qui m'appartient, homme d'honneur & de bon sens, dont les conseils m'ont été depuis fort utiles. Ce fut lui qui me parla le premier de cette vaste & obscure solitude, & qui m'inspira l'envie d'en faire mon séjour. Il la connoissoit, moins pour y avoir pénetré lui-même, que par tradition. Nous vinmes ensemble en examiner tous les détours. J'y trouvai tant d'endroits commodes & faits comme il semble exprès par la nature pour servir de derniere ressource à un miserable, que je me déterminai tout d'un coup à en prendre un pour demeure. Le Curé se chargea du soin de le faire préparer secretement, tandis que je retournerois à Kingston pour aller prendre mon épouse & ma fille, que je voulois avoir avec moi dans ma solitude. Je priai le Curé de rendre habitables deux de ces Grottes; l'une où je vous ai conduit d'abord, & l'autre plus enfoncée où vous avez vû mon épouse & ma fille. C'est une double sûreté contre tous les accidens qui peuvent nous arriver. J'habite la premiere comme une espéce d'avant-garde; d'où je veille à la conservation de ce que

j'ai de plus cher. Le zèle du Curé fit achever l'ouvrage en peu de jours ; de sorte qu'étant arrivé avec ma petite famille, que je fis transporter dans une litiere, en observant toujours de ne marcher que pendant la nuit, je trouvai notre demeure prête à nous recevoir. Nous y vivons depuis plus de cinq mois. Je n'y ai vû jusqu'aujourd'hui que deux ou trois de mes plus fideles amis, qui sont venus exprès de Londres avec Mylord Terwill pour m'apporter quelques rafraîchissemens, & me rendre les bons offices de l'amitié. Nous sommes servis par deux Domestiques affectionnés, une femme qui est sans cesse auprès de mon épouse & de ma fille, & un Valet qui habite la même Grote que moi, & qui en sort chaque nuit pour aller prendre chez le Curé les provisions qui nous sont nécessaires. Nos occupations sont telles que vous pouvez vous imaginer ; tristes & conformes à notre fortune & à notre habitation. Vous avez vû mon épouse ; elle ne sauroit retrouver ses forces. Les principes de sa vie ont été alterés par ses blessures, & par l'épuisement de son sang. Elle est sans cesse pâle & languissante ; sa tristesse acheve de la consu-

mer. Je n'eſpere plus de la conſerver long-tems. Ma fille croît parmi les larmes & les ſoupirs continuels de ſa mere. Cette pauvre enfant, à qui ſa naiſſance, & s'il eſt permis à un pere de le dire, mille qualités aimables promettoient une condition ſi heureuſe, ſe trouve réduite preſqu'en commençant de vivre à ſouffrir toutes les rigueurs d'une infortune conſommée. Pour moi, qui réunis ſans ceſſe à mes propres douleurs celles de deux perſonnes ſi cheres, je n'entreprens point de vous expliquer la nature de mes ſentimens, ni la violence de mes peines. Le Ciel les connoît, il ſait quelle en ſera la durée, & il a pris ſoin ſans doute d'y proportionner ſon ſecours & mes forces, puiſque j'ai été capable de les ſuporter ſi long tems. Je vous avoûerai néanmoins que je ne ſuis pas toujours auſſi ferme que j'affecte ici de le paroître. J'ai ſenti mille fois des mouvemens qui approchoient du dernier déſeſpoir, & auſquels il n'y a qu'un pouvoir ſuperieur qui m'ait fait réſiſter. Je lis beaucoup; la lecture adoucit ce qu'il y a ſouvent de trop furieux dans mes agitations, elle les change en une mélancolie douce qui me fait aimer ma ſolitude. Dans ces momens

si je mets le piéd hors de la Caverne, tous les objets que je découvre me paroissent sombres & obscurs. Il semble que ma tristesse se répande sur la nature entiere, & que tout ce qui m'environne s'afflige & s'attendrisse en ma faveur. Cette vûe me jette dans des considérations qui renouvellent mes peines. Je rentre dans mon tombeau, j'en parcoure toutes les vastes retraites, je trace mes malheurs sur les plus durs rochers, & j'arrose les caracteres de mes larmes. Il est surprenant qu'ayant demeuré si long-tems dans le même lieu, vous n'ayez point encore apperçû quelques-uns de ces tristes monumens. Cet exercice a des charmes pour moi, ma douleur semble se décharger en s'exprimant. Je retourne à la chambre de mon Epouse, je la console; j'instruis ma fille, je lui souhaite toutes les vertus de sa mere avec un meilleur sort. Tel a été l'emploi d'une demie année que j'ai passé dans ce désert. Si votre rencontre, ajouta Mylord Axminster, m'a causé d'abord de la surprise, & même quelque frayeur, je la regarde à présent comme un nouvel effet de la protection du Ciel, qui ne veut point que je périsse ici de douleur, puisqu'il m'accou-

de la consolation d'y trouver un honnête homme.

Je remerciai ce Seigneur de l'opinion avantageuse qu'il s'étoit formée de moi, & je l'assurai que je m'efforcerois de la soutenir. De la droiture & de la probité, lui dis-je, vous en trouverez une source inaltérable dans le fond de mon cœur. Mais je crains qu'un homme accoutumé comme vous aux façons d'agir du grand monde, ne se contente point de mes manieres simples, & peut-être un peu grossieres. Voyez-vous, lui dis-je avec ma naïveté ordinaire, j'ai entendu dire mille fois à ma Mere, & j'ai lû dans les meilleurs Auteurs, que rien n'est plus dangereux qu'un homme poli qui n'est point honnête homme, parce qu'il sait prendre toutes les apparences de la bonté; & qu'il n'en a jamais les sentimens. Je suis bien éloigné, ajoutai-je, d'avoir cette idée de vous. Mais, si vous souhaitez que nous devenions amis, il faut que vous me promettiez de ne me tromper jamais. Il me répondit avec beaucoup de bonté, qu'il me le promettoit, & que je devois juger aisément par le retour de franchise avec lequel il venoit de s'ouvrir à moi, que

non

non-seulement il avoit reconnu la mienne, mais que c'étoit la seule raison qui lui fit desirer mon amitié. Vous êtes donc tel, répris-je, que j'ai prié le Ciel de m'accorder un ami; qu'il en soit loué. Mon cœur me l'a bien fait sentir au premier moment que je vous ai vû. Je vous promets à mon tour que vous me trouverez toujours sincere & fidele à vous aimer, & que j'employerai volontiers ma vie même pour vous rendre service. Il ne put s'empêcher de sourire du ton candide & affectueux avec lequel je prononçai ces paroles, & m'ayant embrassé tendrement, il m'assura que j'étois tel aussi qu'il desiroit, pour me regarder & me chérir comme un frere; que notre captivité devant finir apparemment dans le même tems, puisqu'elle avoit la même cause, il vouloit que j'attachasse ma fortune à la sienne, & qu'il s'engageoit à m'aimer, & à me rendre ses services avec le même zèle que je lui avois offert les miens. L'Empire du Monde m'auroit moins flatté, que le bien que je crûs avoir acquis par cette assurance. Ma joye fut visible & si naturelle, qu'elle eut le pouvoir d'adoucir les ameres douleurs du Vicomte d'Axminster. Il me témoigna lui-

même qu'il sentoit du changement dans son cœur, & qu'il le devoit à cette cause. Nous continuâmes à nous entretenir. Notre entretien augmenta cette premiere ardeur d'estime & d'amitié mutuelle, par la satisfaction que j'eûs de lui trouver du goût pour les Sciences, & par celle qu'il sentit de son côté, en découvrant qu'il n'y avoit point de belles connoissances dans lesquelles je ne fusse plus versé qu'on ne peut être communément dans une certaine jeunesse. Il me croyoit néanmoins plus âgé que je n'étois. Mes occupations sérieuses avoient formé de bonne heure les traits de mon visage. Il fut surpris d'apprendre que je n'avois pas plus de seize ans, & il eut la complaisance de me dire, que j'étois peut-être un exemple unique de tant de sagesse & de maturité d'esprit à cet âge.

La nuit approchant, je lui parlai de l'embarras où j'allois être pour retrouver l'entrée de la Caverne qui répondoit à ma demeure. Il me proposa de demeurer avec lui jusqu'au lendemain, mais la crainte de causer trop d'inquiétude à James qui devoit être surpris d'une absence de deux jours, me fit insister à retourner le soir

même. Le Vicomte ne savoit pas mieux que moi de quel côté il falloit chercher la petite vallée de Madame Riding; cependant comme il avoit pénétré fort avant dans la Caverne, il lui vint à l'esprit de me demander si je ne me souvenois point de quelque endroit remarquable jusqu'où il lui seroit peut-être arrivé d'aller. Je lui parlai de la riviere : il n'avoit jamais pénetré jusques-là. Je me rappellai l'Inscription que j'avois vûe sur le roc, & dont la peur de l'interrompre m'avoit empêché de lui parler lorsqu'il m'en avoit touché quelque chose dans sa narration. Je lui en répétai même les mots que j'avois retenus. Il connoissoit parfaitement le souterrain jusqu'à ce lieu, & l'ayant assuré que de-là je me rendrois facilement à ma chambre, il s'offrit à m'y conduire sur le champ.

Il appella son valet, que je n'avois pas encore vû, & lui ayant donné ordre d'allumer un grand flambeau & de marcher devant nous, nous nous enfonçâmes dans les profondeurs de notre ténébreux domicile. Nous gagnâmes en une demie heure le lieu de l'inscription. Le Vicomte m'en fit appercevoir plusieurs autres en allant qui n'étoient pas moins touchantes; je les

pressai de retourner aussi-tôt que je commençai à me reconnoître, il eut l'honnêteté de vouloir m'accompagner jusqu'à ma chambre. Je le priai, lorsque nous en approchâmes, de permettre que je marchasse quelque pas devant lui, pour m'assurer qu'il n'y étoit point arrivé de changement pendant mon absence. La porte étoit fermée quoique je l'eusse laissée ouverte. Je jugeai que c'étoit James qui avoit eu ce soin. Mais je fus surpris étant prêt à l'ouvrir, d'entendre la voix de deux personnes qui s'entretenoient avec chaleur. Je prêtai l'oreille, & je reconnus que c'étoit Madame Riding qui querelloit James de sa négligence, à laquelle elle attribuoit ma perte, qu'elle croyoit certaine. Cette Dame ne faisoit que d'arriver de Londres. Je ne crûs pas devoir lui faire connoître que j'étois si proche d'elle sans avoir prévenu Mylord Axminster. Je retournai vers lui ; il marqua de l'inquiétude en apprenant qu'il alloit paroître devant des personnes qu'il ne connoissoit point. Cependant lorsque je lui eus expliqué le caractere de Madame Riding, & que c'étoit cette même Dame à qui j'étois redevable de ma vie & de ma sûreté, il

consentir à la voir. Nous frappâmes à la porte. Elle fut au comble de la joye en m'appercevant. Je lui racontai mon avanture, & le bonheur que j'avois eu de rencontrer le Vicomte d'Axminster, qui m'avoit sauvé la vie, & qui m'avoit accordé quelque chose encore de plus précieux en me promettant son amitié. Elle fut extrêmement surprise de trouver une personne de ce rang dans un si triste état. Elle n'ignoroit point le malheur qui l'obligeoit à se cacher, mais elle étoit persuadée avec Cromwell & le reste du Royaume, qu'il étoit passé dans les Pays voisins. Cette généreuse Dame lui donna des marques si naturelles de respect & de compassion pour sa mauvaise fortune, qu'elle s'attira tout d'un coup sa confiance. Il m'embrassa la larme à l'œil, en me disant qu'il avoit gagné autant que moi à me sauver la vie, puisqu'avec mon amitié il acquéroit celle d'une Dame si aimable & d'un si excellent naturel. Il ne fit pas difficulté de lui apprendre qu'il avoit comme moi son asile dans la Caverne; il lui parla même de son épouse & de sa fille, & il la pria, si elle croyoit le pouvoir secrettement, d'aller quelquefois consoler par sa

présence & son entretien deux infortunées qui n'avoient eu depuis six mois nul commerce avec les vivans.

Madame Riding tomba dans un extrême étonnement, en apprenant que Mylord Axminster, son épouse & sa fille demeuroient depuis six mois dans cette horrible séjour. Quoique ce Seigneur eût des Terres considérables à une distance mediocre de la sienne, elle ne l'avoit jamais vû, parce qu'il faisoit sa demeure ordinaire à Londres. Mais sa générosité, qui la rendoit l'amie de tous les malheureux, lui fit bien-tôt prendre un sensible interêt à la mauvaise fortune de cette famille affligée. Elle marqua au Vicomte une vive impatience de voir son épouse & sa fille, & elle lui demanda cette satisfaction dès le même soir. Il la pria de remettre sa visite à la nuit suivante, ayant dessein de les prévenir sur cette entrevûe. Pour moi, qui devois vivre désormais familierement avec lui, je l'aurois prié de consentir que j'accompagnasse son retour, si Madame Riding n'eût souhaité de m'entretenir en particulier, & ne m'eût prié de demeurer cette nuit avec elle. Mylord Axminster nous quitta.

Lorsque je fus seul avec cette Dame, nous commençâmes un de ces entretiens où l'esprit à moins de part que le cœur. Je ne l'avois pas vûe depuis la mort de ma Mere. Des affaires pressantes l'avoient retenue à Londres. C'étoit la premiere fois qu'elle venoit au tombeau de sa chere amie, pour lui rendre les derniers devoirs de l'estime & de l'amitié. Il étoit, comme j'ai dit, au milieu de ma chambre; James le lui avoit déja montré. Elle m'en fit approcher, en me prenant par la main : C'est donc ici, me dit-elle, que vous avez jugé à propos de renfermer les cendres de votre malheureuse Mere. C'est ici que la constance, la droiture, la bonté, toutes les perfections du corps & les vertus de l'ame sont ensevelies avec cette chere personne. La terre n'y devroit plus produire que des fleurs, & exhaler des vapeurs agréables. Ciel! continua-t-elle, en y levant les yeux, tes récompenses doivent être bien magnifiques pour la vertu, puisque tu prens si peu de soin d'elle ici bas! Comment pourrions-nous expliquer autrement ta justice? Son partage sans doute est dans une vie plus heureuse; c'est dans ton sein que tu la couronnes; c'est

dans cette ſource de gloire & de félicité que ma chere amie goûte enfin les douceurs d'un éternel repos, après avoir été ſi long-tems l'objet de la malignité des hommes, & le jouet de tes ennemis & des ſiens. Que ſon bonheur ſoit donc à préſent le ſoin de ton amour, & l'ouvrage de ta puiſſance ! Et vous, ajoûta-t-elle en s'adreſſant à moi, vous qui êtes demeuré après elle, pour fournir peut-être une carriere d'infortune encore plus longue, quels vœux mon amitié doit-elle faire pour vous ? Vous ſouhaiterai-je des proſpérités, que l'exemple & les inſtructions de votre Mere vous ont appris à mépriſer ? J'entrerois mal dans ſes vûes & dans vos ſentimens. Quelque ſort que le Ciel vous deſtine, puiſſiez-vous être auſſi vertueux qu'elle ! Voilà le ſouhait de mon affection.

Après cette effuſion de tendreſſe & de zéle, Madame Riding s'aſſit pour m'entretenir d'une maniere plus paiſible. Elle me dit que, quoique le principal de ſes ſouhaits fût de me voir ſuivre fidelement les leçons de ma Mere, elle n'étoit pas d'avis que je dûſſe abſolument négliger le ſoin de ma fortune ; qu'étant devenu le

maître

maître de ma conduite, il falloit penser à me faire un plan de desseins sages pour l'avenir ; que la prudence à la vérité ne me permettoit point de paroître en Angleterre pendant la vie de mon Pere, quoique le danger, ajouta-t-elle, fût moins grand depuis que j'étois seul, qu'il ne l'étoit lorsque j'avois la compagnie de ma Mere ; mais qu'il y avoit d'autres voyes que celle de la solitude pour me mettre en sûreté ; & qu'elle en connoissoit une à laquelle elle me conseilloit de m'arrêter ; que c'étoit de sortir du Royaume pour aller joindre le Roy Charles Second, notre légitime Maître, & pour m'attacher à son service ; qu'en prenant les armes à sa suite, & en employant mon bras pour sa querelle, j'aurois un moyen autorisé par le Ciel de me venger des cruautés de mon Pere ; que les Anglois ouvriroient à la fin les yeux pour reconnoître leur devoir ; que l'usurpation finiroit tôt ou tard par le renversement, ou du moins par la mort de Cromwell ; que ce seroit alors pour moi un avantage infini de pouvoir rentrer en Angleterre avec la connoissance de mon Roy, & le mérite d'avoir embrassé sa cause ; qu'elle se chargeoit de la dépense

de mon équipage, & qu'elle me mettroit en état de paroître à sa suite avec honneur; qu'il étoit nécessaire de me déterminer promptement, parce qu'on parloit d'une Paix générale entre toutes les Puissances de l'Europe, & qu'il lui sembloit à propos que je pusse faire l'offre de mes services avant la conclusion de la guerre; que si j'entrois dans ses vûes, elle hâteroit tellement les préparatifs de mon départ, qu'il dépendroit de moi de quitter le Royaume avant la fin de la semaine.

J'eus beaucoup de peine à goûter cette proposition. Je la trouvai même effrayante. Ce passage si prompt de la solitude, où j'étois accoutumé de vivre, à la vie d'un homme de guerre & d'un Courtisan, me fit naître des idées si nouvelles, qu'elles me causerent une espéce de tremblement. Je ne cachai point mon inquiétude à Madame Riding. Je puis, lui dis-je, vous avouer la vérité sans honte, puisque vous savez de quelle maniere j'ai été élevé. A peine ai-je parlé à deux hommes dans toute ma vie. Quel personnage ferai-je dans une armée ou à la Cour, dont j'ignore les manieres & les usages? Ce n'est pas que je croye manquer de courage &

de résolution, mais je sens que la façon dont j'ai vêcu jusqu'aujourd'hui ne me rend point propre au commerce du grand monde. La conversation, ajoûtai-je, que j'ai eûe aujourd'hui avec Mylord Axminster, m'a fait appercevoir bien du ridicule dans mes maniéres, par l'extrême différence que j'ai remarqué dans les siennes. Madame Riding se mit à rire. Elle me répondit qu'il me manquoit à la vérité quelque chose du côté de la politesse, mais qu'un peu d'usage serviroit à me former plus promptement que je n'espérois. Je ne pûs néanmoins lui promettre de suivre son projet, sans avoir pris quelque tems pour y réflechir. Je m'occupai de cette pensée pendant toute la nuit. Mylord Axminster revint à ma Grotte le lendemain au matin. Je n'avois point encore pris de résolution. Sa présence me fit plaisir. Je lui découvris mon embarras, & je le priai naturellement de me dire ce qu'il pensoit de mes qualités personnelles, & de mes dispositions pour le monde. Il trouva cette question plaisante. Cependant après avoir soûri modestement de ma simplicité: Je vous tromperois, me dit-il, si je vous assurois qu'il ne vous manque rien

pour paroître avec diſtinction dans un certain monde. Les vertus dont vous faites votre étude ſont un foible mérite aux yeux de ceux qui ne les poſſedent pas. Ceux mêmes qui les eſtiment, ne les aiment point trop farouches & trop auſtéres. Il faut qu'elles ſachent ſe prêter un peu à la foibleſſe & à la corruption des hommes. Dans le fond vous êtes d'un caractere doux & humain, ajouta-t-il, je vous ai déja aſſez vû pour le reconnoître, mais votre droiture s'exprime peut-être trop naturellement. Vous vous êtes formé une juſte idée des hommes, en les regardant pour la plûpart comme des méchans & des trompeurs; mais cette opinion doit ſe tenir renfermée au fond du cœur, pour y ſervir ſeulement de regle & de motif à la prudence des actions. Il me donna pour exemple la maniere dont je m'y étois pris la veille pour lui demander ſon amitié. Vous m'avez marqué d'abord, continua-t-il, une défiance & une crainte qui avoient quelque choſe d'offenſant, & paſſant tout d'un coup à l'extrêmité oppoſée, vous vous êtes livré ſans réſerve ſur la ſimple aſſurance que je vous ai donnée de ma franchiſe.

Voilà tout à la fois deux excès. Le premier auroit pû déplaire à tout autre qu'à moi, & vous attirer une réponse fâcheuse; le second vous faisoit exposer votre propre vie, en découvrant trop facilement votre secret; un perfide auroit pû se servir de cette facilité pour vous tromper. Pour moi qui joints quelque expérience à ma sincerité, j'ai reconnu tout d'un coup le fond de vos principes, & je n'ai pas fait difficulté à mon tour de m'ouvrir à vous avec beaucoup de confiance, sur-tout après avoir entendu le récit de vos malheurs & de ceux de votre Mere. Mais ce que j'ai fait avec discernement, vous l'aviez fait avec un peu d'imprudence & de témerité. J'embrassai ce cher ami avec ardeur, & je le remerciai d'un conseil dont je sentois l'importance. De combien d'autres avis, lui dis-je, n'aurois-je pas besoin pour devenir propre à la societé des hommes? Cependant Madame Riding veut me faire partir pour aller à la Cour du Roy Charles. Je lui rapportai là-dessus le discours & la proposition de cette Dame. Il en fut surpris. La vérité étoit qu'elle en avoit crû trop légerement son zéle. Elle en convint elle-même le

ſoir, lorſque le Vicomte s'en expliqua avec elle à ma priere. En effet, je me ſuis étonné mille fois depuis, en rappellant quelle étoit alors ma naïveté, & je puis dire la groſſiereté de mes maniéres, que cette Dame, qui avoit d'ailleurs autant de politeſſe & d'eſprit que de bonté, eût pû former ſur moi des deſſeins que j'étois ſi peu capable de remplir. Je n'ai pas moins de peine à comprendre comment il étoit arrivé que ma Mere qui avoit été élevée à la Cour, & à laquelle il ne manquoit ſans doute aucune des qualités qui rendent une femme aimable, puiſqu'elle avoit mérité la tendreſſe d'un grand Roy, eût pû négliger juſqu'à un tel point cette partie importante de mon éducation. L'ardeur infinie qu'elle avoit conçûe pour l'étude lui faiſoit regarder tout ce qui n'y avoit point de rapport avec indifference. Elle s'étoit promis aparemment que l'âge & les occaſions me feroient acquérir peu à peu ce qu'elle ne jugeoit pas néceſſaire à mon enfance. Toute ſon attention étoit à m'inſpirer de ſolides principes de vertu, & des regles conſtantes de raiſon & de ſageſſe. On verra dans le cours de mon Hiſtoire qu'elle ne perdit point abſolu-

ment ſes peines, du moins ſi l'on s'en rapporte au témoignage d'un puiſſant Roy, qui m'a honoré dans la ſuite du glorieux nom de Philoſophe.

Mylord Axminſter m'ayant ainſi confirmé en véritable ami dans la défiance que j'avois de moi-même, je le conjurai de me continuer ſes bontés, & de prendre occaſion de toutes mes fautes pour m'inſtruire par ſes conſeils. Je ſuis trompé, lui dis je, ſi je n'ai le fond des ſentimens tel qu'il convient à un honnête-homme. J'avois beſoin ſeulement d'un ami qui pût les diriger. Pour ce qui regarde mes manieres extérieures, j'aurai une méthode ſûre pour les former, c'eſt de les regler ſur les vôtres. Il me promit tous ſes ſoins. Je lui propoſai, pour me faciliter le plaiſir de le voir continuellement, de ſouffrir que j'abandonnaſſe ma Grotte, & que je fiſſe tranſporter mon lit dans la ſienne. Il parut y conſentir avec joye. Le changement s'exécuta l'après-midi du même jour auſſitôt que James m'eut apporté ma nourriture. Le Vicomte s'accommoda d'un repas frugal, que je le priai de partager avec moi, & nous attendîmes enſuite Madame Riding qui nous avoit promis de revenir à la Caverne.

Elle vint au milieu de la nuit ; c'étoit une précaution qu'elle prenoit toujours pour éviter les ſoupçons de ſes Domeſtiques. Nous nous mîmes en chemin vers le quartier de Mylady Axminſter. En allant je renouvellai la converſation que j'avois eûe la veille avec elle, & je priai le Vicomte de lui expliquer ce qu'il penſoit de ſa propoſition. Il le fit librement. Elle confeſſa qu'elle n'avoit point aſſez conſideré les raiſons qui devoient m'arrêter, & elle admira la bonté de Mylord Axminſter, qui ſe rabaiſſoit à prendre à mon égard l'emploi d'un Précepteur. Cet ami généreux voulant m'être utile de toutes manieres, lui demanda ſi elle pouvoit nous procurer un cheval, des fleurets & divers autres inſtrumens d'éducation dont il vouloit m'apprendre l'uſage. Elle lui promit ce qu'il deſiroit. Nous les eûmes en effet quelques jours après, de ſorte que dans la plus déſerte & la plus horrible de toutes les ſolitudes, je trouvai par la générosité de ce Seigneur, des exemples & des leçons qui égaloient ce que j'aurois pû eſpérer des meilleurs Maîtres.

Nous arrivâmes à la chambre de Mylady. Elle étoit prévenue ſur notre arri-

vée, & ſur le caractere de Madame Riding. Les cérémonies furent courtes. La confiance & l'amitié naiſſent tout d'un coup entre les cœurs qui ſe reſſemblent par la bonté. Mylady étoit dans ſa langueur ordinaire. Si la converſation fut tendre & affectueuſe, elle fut triſte. Mylord n'étoit point capable de conſerver la fermeté auprès de ſa chere Epouſe, & nous ne l'étions pas non plus de le voir ſi affligé, ſans prendre une vive part à ſa douleur. Il tira Madame Riding à l'écart, & comme il lui avoit été facile de remarquer que c'étoit une femme d'eſprit & d'expérience, il lui demanda ce qu'elle penſoit de la ſanté de ſon Epouſe. Elle lui répondit avec ingénuité, qu'elle augurοit mal de ſon extrême affoibliſſement, & que ſans connoître la cauſe de ſa maladie, elle la jugeoit mortelle. Elle ajouta qu'une demeure plus commode, ou du moins un air plus ſain, pourroit contribuer à la rétablir, & elle lui offrit ſa maiſon pour elle, en le preſſant avec beaucoup d'inſtance de l'accepter. Il ne paroiſſoit point éloigné de cet offre. Ce n'eût point été une choſe difficile d'y faire tranſporter Mylady dans un caroſſe, &

de feindre que c'étoit une amie de Madame Riding qui arrivoit de Londres. Il n'étoit question que d'y faire consentir cette Dame affligée, qui étoit trop idolâtre de son époux pour l'abandonner un moment. Le Vicomte ne l'ignoroit pas. Il appréhendoit même de lui causer quelque chagrin par une telle proposition. Cependant il la lui fit. Mais qu'il avoit eu raison de craindre de l'affliger trop en la faisant ! Elle ne lui répondit d'abord que par une abondance de pleurs, dont elle arrosa sa main, qu'elle prit entre les siennes. Il sembloit que sa douleur ne pût s'exprimer autrement. Mais sa bouche s'ouvrit enfin aux plaintes les plus tendres. Hélas ! lui dit-elle, vous en voulez à ma vie, je le vois bien, elle vous importune. La nature alloit la reprendre : pourquoi vous lassez-vous ? encore un moment, & vous serez délivré de moi pour toujours. Les larmes nous tomberent des yeux à nous-mêmes en voyant les siennes qui ne cessoient point de couler, & Mylord Axminster aussi touché qu'elle & que nous tous ensemble, demeuroit comme immobile à l'entendre & à la regarder. Madame Riding, qui étoit la cause innocente

de ce trouble, prit la parole pour en faire des excuses à Mylady, & la prier de pardonner son imprudence à son zéle.

Cette visite néanmoins produisit plus d'une utilité. Elle procura au Vicomte un nouveau remede contre l'excès de sa tristesse, dans l'agréable conversation de Madame Riding, & à Mylady des secours qu'elle n'avoit pû recevoir si facilement jusqu'alors. Madame Riding laissa passer peu de nuits sans les venir voir de la même maniere, ou sans leur envoyer à l'un & à l'autre tout ce qu'elle s'imaginoit de plus propre à leur santé ou à leur consolation. Pour moi, dont l'amitié ne fit qu'augmenter tous les jours pour Mylord Axminster, je reçus aussi continuellement de nouveaux témoignages de la sienne. Nous devinmes inséparables. Son zéle pour mon instruction ne se relâcha pas un moment. Il me fit faire en peu de mois des progrès qu'on ne fait pas en une année dans la meilleure Académie. J'appercevois moi-même sensiblement le changement de mes manieres. Quoique l'étude fût toujours mon goût dominant, je quittois volontiers mes Livres pour aller à mes nouveaux exercices. J'apprenois à

monter à cheval & à me servir de diverses armes ; je me formois à la bonne grace du corps ; je devenois civil, prévenant, attentif à obliger, & je reconnoissois de plus en plus qu'il manque quelque chose aux Sciences les plus solides & même à la vertu, lorsqu'elles ne sont point accompagnées de quelque savoir vivre, & de cet air de politesse qui les rend douces & aimables.

Une nouvelle révolution qui arriva dans mes sentimens, servit beaucoup à hâter le succès des soins de mon illustre Maître. C'est une circonstance de ma vie que je veux expliquer avec soin, parce que quelque legere qu'elle ait été dans son origine, elle a donné depuis naissance à des évenemens si considérables, qu'ils composent la partie la plus interessante de mon Histoire.

Je vivois si familierement avec Mylord Axminster & son épouse, que je me regardois moins comme un étranger, que comme leur propre fils. Mon tems se passoit à recevoir les instructions de Mylord, ou à desennuyer Mylady par la lecture d'un bon Livre, ou à donner moi-même à leur aimable fille quelque teinture des

Sciences qui peuvent convenir à son sexe. Elle s'appelloit *Fanny*. Cette jeune personne avoit une extrême avidité d'apprendre. Son âge ne passoit point encore dix ans, mais rien n'ouvre tant l'esprit que l'infortune. Elle avoit déjà une pénétration qui la faisoit entrer tout d'un coup dans le sens de mes discours & de ses lectures. Elle ne recevoit rien dans sa mémoire qu'elle ne digerât par une attentive réflexion. Elle auroit refusé d'apprendre ce qu'elle n'auroit point compris parfaitement. De sorte que toutes ses idées étant claires & bien liées, elle tiroit de cette méthode une grande justesse d'esprit, & une facilité surprenante à s'exprimer. J'admirois ses talens naturels, & je n'épargnois rien pour les cultiver. Elle étoit avec cela d'une douceur admirable, & d'une sensibilité pour les moindres bienfaits, qui lui faisoit attacher le plus haut prix à mes soins. Sa reconnoissance se déclaroit à tous momens par ses caresses innocentes, & par ses remercimens tendres & flatteurs. Je lui renouvellois mes leçons plusieurs fois le jour, & quoiqu'à dix ans une fille cesse en quelque sorte d'être un enfant, je la caressois

moi-même sans précaution. Je la prenois souvent sur mes genoux, je l'embrassois avec cette innocence ingénue qui ne pense pas même à s'allarmer. Je tins assez long-tems la même conduite sans y avoir fait une seule fois réflexion. Cependant il s'allumoit pendant ce tems-là un feu secret dans mes veines, que je sentis avant que d'en connoître la nature. Les premieres lumieres que j'en eus me vinrent d'une espece de frémissement que j'éprouvois à son approche, & qui se changeoit ensuite en un sentiment délicieux lorsque je l'avois sur mes genoux. Je ne pouvois me résoudre à la quitter lorsque je la tenois dans cette tendre posture. Je l'approchois de mon cœur comme naturellement & sans réflexion. Il sembloit qu'il s'ouvrît pour la recevoir ; il se refermoit ensuite tristement lorsqu'elle s'éloignoit. S'il m'arrivoit de lui faire lire quelque chose auprès de moi, je perdois insensiblement l'attention que je devois à sa lecture. Je tombois dans une distraction profonde, dont je revenois sans pouvoir me rappeller de quoi j'avois eu l'esprit occupé. Je me surprenois les yeux attachés languissamment sur elle, & les baissois tout d'un

coup avec une eſpece de honte. Je me demandois enſuite avec étonnement ce qui pouvoit la cauſer. Bien-tôt je ne fis plus un pas ni au dehors, ni au dedans de la Caverne, ſans avoir ſon image inceſſamment préſente. Je la voyois en ſonge; je me trouvois plein de ſon idée en m'éveillant, & je brûlois d'impatience de retourner auprès d'elle; là j'écoutois attentivement tout ce qu'elle diſoit. J'étois ému du ſon même de ſa voix. Tout ce qu'elle avoit touché me ſembloit avoir acquis une qualité nouvelle. Enfin l'amour n'a point de ſymptôme que je n'euſſe éprouvé avant que de m'appercevoir que j'étois effectivement la proye de cette violente maladie. Ce n'eſt pas que je n'euſſe appris par mes lectures, & par le récit de diverſes Hiſtoires qu'il y avoit une paſſion de ce nom, qu'elle étoit dangereuſe, & que souvent l'on s'en trouvoit atteint ſans l'avoir prévû, & ſans pouvoir s'en garantir; mais comme les ſentimens ne ſe repréſentent point par des idées, il me falloit de l'expérience pour les ſavoir connoître. Je l'acquis ainſi dans un tems où rien n'étoit plus contraire aux intérêts de ma fortune & de mon repos.

Je ne prétens point me faire honneur de mes combats & de ma résistance. J'avoue naturellement que si l'amour est une tache pour la sagesse, c'est injustement qu'on m'a donné le nom de Sage, & qu'on m'a attribué quelque vertu. Il s'empara de mon cœur par une espéce de surprise, mais je ne m'effrayai point de l'y appercevoir. J'étois persuadé, suivant les principes de la Philosophie de ma Mere, que les mouvemens simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être reprimés, mais seulement d'être reglés par la raison. Loin donc de me reprocher de la foiblesse, ou de sentir quelque honte de ma défaite, je confesse que je me crus heureux du changement que j'éprouvois. Il n'y a qu'à faire attention de quelle maniere j'avois été élevé. Toute ma vie s'étoit passée tristement dans la solitude. A peine m'étois-je apperçû que j'eusse un cœur, tant il m'étoit arrivé rarement de le sentir ému. L'étude a des douceurs mais mélancoliques, & toujours uniformes. Je n'avois même goûté qu'imparfaitement les tendresses de la

la nature, car ma Mere étoit Philosophe jusques dans ses caresses & son affection. Je pouvois me compter au nombre de ces enfans malheureux à qui leurs parens n'ont jamais soûri. Rien n'égala donc l'avidité de mon cœur à recevoir les premiers sentimens de l'amour. O Dieu! m'écriai-je après quelques réflexions qui me firent découvrir la véritable situation de mon ame, je ne sai à quoi vous me destinez, mais ce que j'éprouve ne sauroit être un effet de votre haine, ni un présage de mauvaise fortune; c'est la félicité même qui semble se répandre tout d'un coup dans mon cœur. Comment ai-je pû ignorer jusqu'à présent que j'étois capable d'un tel bonheur, & pourquoi les hommes se plaignent-ils donc tant de la nature? Cependant, ajoutai-je en moi-même, allons bride en main. L'amour est une charmante passion, je le sens bien; c'est une passion innocente, du moins par rapport à moi qui n'ai point cherché à la faire naître, & qui ai vêcu jusqu'à présent avec assez de vertu pour n'avoir rien dans le cœur qui puisse venir d'une mauvaise source. Mais on dit que c'est une passion dangereuse, qui a besoin d'un frein

continuel; que si elle manque d'être ainsi retenue, elle endort la vertu peu à peu, lors même qu'elle est en bonne intelligence avec elle, & qu'elle la trahit & la ruine à la fin. Ne nous livrons donc à elle qu'avec les précautions qu'elle demande. La premiere sera de conserver toujours ce soin exact de la régler, puisqu'il est si nécessaire. J'y trouverai peu de difficulté, continuai-je, car quel seroit le fruit de mes études & des instructions de ma Mere, si je n'en tirois assez de force pour obtenir quelque empire sur moi-même? Je trouverai sans cesse dans mes livres, dans mes réflexions, & dans la droiture de mon cœur, le contrepoids des dangers de l'amour. L'étude servira, s'il se peut, à me rendre sage, & l'amour à me rendre heureux. Une autre précaution que je veux prendre, & qui peut me rassurer seule contre toute sorte de défiances, c'est de découvrir naturellement mes dispositions à Mylord Axminster. Je veux qu'il soit mon Juge. Il aime sa fille, il m'aime, il a expérience du monde & de l'amour, ses conseils serviront de regle à ma conduite & à mes sentimens.

Telles furent mes premieres résolu-

tions. Je les considérai de nouveau après les avoir formées. Elles me parurent sages & vertueuses. J'étois assuré qu'elles étoient sinceres. Je n'eus pas le moindre scrupule après cela sur ma passion, & je retournai avec empressement à la chambre de Mylady, pour y goûter la satisfaction d'être auprès de ce que j'aimois. Il me sembloit qu'après cet examen de mes sentimens, j'allois me trouver moins embarrassé avec elle, & la caresser avec plus de liberté que jamais. J'entrai: Mais si je commençois à connoître par expérience ce que c'étoit qu'un sentiment d'amour, j'ignorois encore les bizarres effets de cette passion. L'air ouvert & familier avec lequel je me disposois à aborder l'aimable Fanny, m'abandonna lorsque je fus auprès d'elle, & qu'elle eut jetté ses regards sur moi. Je demeurai muet & tremblant, sans pouvoir faire un effort pour vaincre cet accès de timidité. Mon dessein avoit été de l'embrasser selon ma coutume, je sentis que je manquois de hardiesse, & je ne trouvai point mes bras prêts à m'obéir. Elle s'apperçut du trouble qui paroissoit dans mes yeux, & l'attribuant peut-être à quelque chagrin, elle

vint elle-même à moi pour me divertir par ses caresses. Ses mains n'eurent pas plûtôt touché les miennes, que mon visage se couvrit d'une rougeur extraordinaire, comme si c'eût été l'effet involontaire de quelque honte. Je me dégageai d'elle avec plus de respect & de réserve qu'elle n'avoit accoutumé d'en remarquer dans mes manieres. Elle me demanda la cause de cette apparente froideur, qu'elle prenoit pour tristesse, & elle fut étonnée de me voir aussi embarrassé dans ma réponse que je l'étois dans mon action.

Surpris moi-même au dernier point de ce qui venoit de m'arriver, je pris le parti de sortir presque aussi-tôt, & d'aller me promener seul à l'entrée de la Caverne, pour m'éclaircir sur mes propres dispositions, & chercher la raison d'un si étrange changement. Suis-je déja guéri de l'amour, disois-je en moi-même; est-ce là cette passion que je croyois si tendre & si ardente, & dont je me promettois tant de douceurs? Loin d'aimer Fanny, ajoutois-je, je la hais assurément, car il n'y a que la haine qui puisse inspirer l'émotion & la contrainte où je viens de me trouver en sa présence. Je suis tout différent des

autres hommes, je suis un monstre, comme je l'ai pensé autrefois, car il n'est pas naturel qu'on puisse passer ainsi tout d'un coup de l'amour à la haine. Je retombai là-dessus dans toutes les idées que j'avois eû autrefois de mon caractere, & je me plaignis long-tems de la nature beaucoup plus que de la fortune. Après toutes mes plaintes, je ne sentis pas que mon penchant à retourner auprès de Fanny fût diminué; au contraire mon cœur voloit vers elle. Il murmuroit de ce que je l'avois quittée si brusquement, & de ce que j'avois si mal répondu à l'inquiétude obligeante qu'elle m'avoit marquée pour ma santé. Une vive impatience me prit de retourner à sa chambre, & de me jetter à ses piéds pour les baiser mille fois. J'y allois sans me donner le tems d'examiner ces nouveaux sentimens, & sans me demander pourquoi je pensois à me jetter à ses piéds, plûtôt qu'à l'embrasser comme j'étois accoutumé; mais, ayant apperçu le Vicomte qui revenoit de prendre l'air aux environs de la Caverne, & qui étoit prêt à rentrer comme moi, je fus obligé de le joindre.

Sa rencontre ne me causa point de pei-

ne, quoiqu'elle m'empêchât de suivre le mouvement de mon cœur. Je résolus en l'appercevant de lui découvrir ma situation, comme je me l'étois proposé. J'allai vers lui, & le priai de faire encore un tour de promenade avec moi; il y consentit. Mais, comme j'étois prêt à ouvrir la bouche pour m'expliquer avec confiance, ma voix s'éteignit tout d'un coup, & je me trouvai presque aussi muet que je l'avois été auprès de Fanny. Mylord qui avoit crû remarquer à mon air que j'avois quelque chose à lui communiquer, me regarda fixement, comme s'il eût été surpris de mon silence. Il me fut impossible de m'empêcher de rougir, & ne me trouvant point assez de hardiesse pour parler, je laissai échaper malgré moi quelques soupirs, qui trahissoient l'inquiete disposition de mon ame. Il demanda avec empressement à quoi il devoit les attribuer. A rien, lui dis-je tristement. Ce fut envain qu'il me sollicita de lui en apprendre davantage. Je recueillis mon esprit & mes forces, mais ce ne fut que pour lui faire perdre la pensée que j'eusse eu dessein de l'entretenir d'autre chose que de matieres indifférentes. Il rentra dans la

Caverne. Je demeurai ſeul dehors pendant quelques momens, pour m'interroger encore ſur cette aventure, à laquelle je ne pouvois trouver ni de cauſe, ni de nom. Y eût-il jamais rien de ſi étrange, diſois-je ? Pourquoi ai-je donc reçû une langue de la Nature, ſi ce n'eſt pour m'exprimer ? Qui m'empêchoit d'ouvrir la bouche ? N'étoit-ce pas pour parler de mon amour à Mylord que je l'avois prié de s'arrêter ? Enfin, à force d'examiner tous les replis de mon ame, je crûs avoir démêlé que c'étoit la honte qui m'avoit retenu, & cet éclairciſſement jetta auſſi quelque lumiere ſur ce qui m'étoit arrivé auprès de Fanny. Voyons, dis-je auſſitôt, ayons recours à ma regle. S'il eſt vrai que tous mes ſentimens naturels ſont encore droits & bien ordonnés, celui-ci doit avoir une cauſe juſte qu'il faut tâcher d'aprofondir. Je la cherchai par une infinité de réflexions; & comme la ſimplicité de mon eſprit n'empêchoit pas que je ne l'euſſe, s'il m'eſt permis de le dire, aſſez juſte & aſſez pénétrant, je découvris à la fin que la honte que j'avois eû de m'expliquer avec Mylord Axminſter avoit été non-ſeulement juſte, mais l'effet, quoi-

que d'une maniere envelopée & confuse; d'un principe de raison & d'équité que j'eusse dû suivre de même, si j'y eusse fait auparavant une plus claire attention. En un mot, je fus frappé en y réflechissant, de la disproportion qu'il y avoit entre la fortune du Vicomte & la mienne. Sa naissance & son rang l'élevoit infiniment au dessus de moi. Je ne l'aurois pas valu quand j'aurois été le fruit du mariage de Cromwell, combien moins n'étant que le fils de sa Maîtresse. Il est vrai que nous étions compagnons d'infortune, mais le point qui faisoit notre différence étoit attaché à nos personnes. C'étoit ma crédule grossiereté qui m'avoit fait illusion en ne me faisant envisager que sa bonté & son amitié, tandis qu'elle me cachoit l'inégalité de nos conditions. J'attribuai à la même cause la timidité que j'avois eu auprès de sa fille, c'est-à-dire, à un respect secret & naturel qu'une haute naissance s'attire, & dont je n'avois pû me défendre au moment que j'allois y manquer en lui découvrant grossierement ma passion. Je me trompois peut-être par rapport à elle, ou du moins je n'attribuois mon silence qu'à la moitié de sa cause, lorsque je l'attribuois
au

au seul respect que m'avoit inspiré la grandeur de sa naissance ; ma tendresse sans doute y avoit la meilleure part. Mais si j'étois capable alors de raisonner juste sur les idées de l'ordre, j'étois trop novice encore en fait de sentimens pour savoir qu'un véritable amour inspire plus de respect pour une Bergere aimée, que la noblesse du sang pour la premiere Princesse du monde.

Cette découverte mit beaucoup de changement dans mes premieres idées. Elle me fit balancer d'abord si mon amour lui-même n'étoit pas contraire à l'ordre, & par conséquent au devoir & à la vertu. Attaché comme j'étois à mes principes, j'aurois entrepris infailliblement de faire violence à mon cœur, si j'eusse crû n'y pouvoir souffrir ma passion sans une criminelle indulgence. Mais il me parut, après un sincere examen, que les droits de la nature étant les premiers de tous les droits, rien n'étoit assez fort pour prescrire contre eux ; que l'amour en étoit un des plus sacrés, puisqu'il est comme l'ame de tout ce qui subsiste, & qu'ainsi tout ce que la raison ou l'ordre établi parmi les hommes pouvoient faire contre lui, étoit

d'en interdire certains effets, sans pouvoir jamais le condamner dans sa source. Je me résolus sur ces fondemens à ne point combattre mon inclination pour Fanny, & à tirer de ma tendresse tout ce que je pouvois en espérer pour mon bonheur. Mais je ne promis pas moins fortement au Ciel de ne laisser jamais rien échaper qui pût blesser l'ordre, & me rendre criminel. Je m'attachai à ces deux résolutions d'une maniere inébranlable. J'avois trop peu de connoissance de la nature du cœur pour prévoir ce que me coûteroit un jour ma constance à les observer, mais c'étoit assez que j'eusse reconnu mon devoir pour ne pas demeurer un moment indéterminé à le suivre.

Le premier fruit de mes résolutions fut de me faire mettre plus de reserve & de circonspection dans mes manieres, soit à l'égard de Mylord, soit avec son aimable fille. Selon mon projet il ne devoit jamais s'appercevoir des sentimens que j'avois pour elle, & je ne devois les laisser connoître à elle-même que par des soins & des services, plus ardens peut être & plus assidus que ceux qui partent d'un cœur indifferent, mais moins déclarés que ceux

d'un amant à qui l'espérance est permise. Je condamnai ma langue à un éternel silence. Ce que j'avois éprouvé me faisoit croire qu'elle n'auroit pas de peine à le garder. Je retournai dans la Caverne après m'être affermi dans ces spéculations, & j'en commençai aussi-tôt la rigoureuse pratique. J'abordai Fanny avec moins d'embarras que je n'avois fait une heure auparavant, mais d'un air plus composé & plus sérieux. Je retranchai l'excessive familiarité avec laquelle j'en avois usé jusqu'alors; il me sembloit que mes caresses avoient changé de nature avec mes sentimens, & que je ne pouvois plus les regarder comme innocentes. Mon zéle pour son instruction ne fit qu'augmenter, mais les soins que j'y apportois ne pouvoient trahir leur cause, parce qu'il étoit naturel que Mylord les expliquât comme un effet de la reconnoissance que j'avois pour les siens. Cependant comme il étoit clairvoyant, & que de mon côté je n'étois pas assez habile pour prendre cet air aisé sans lequel on ne soutient pas longtems un personnage contrefait, il découvrit par ma contrainte que j'étois agité de quelque mouvement extraordinaire.

Il me pressa de lui ouvrir mon cœur. Ses instances furent si tendres, qu'elles penserent plus d'une fois m'arracher mon secret. J'eus la force néanmoins d'y résister. Il se passa presque un an entier, pendant lequel j'observai constamment la même conduite. Je voyois Fanny continuellement, j'admirois ses charmes, je me livrois en secret au plaisir de l'aimer, & la seule marque que je lui donnai de mon amour, fut de retrancher celles que je l'avois accoutumée à recevoir de mon amitié.

La mort de Mylady vérifia enfin la prédiction de Madame Riding. Le Ciel lui fit une faveur en finissant ses langueurs & ses peines. C'en étoit une aussi pour le Vicomte, car les continuelles souffrances d'une épouse si chere, rendoient sa vie si triste & si malheureuse, qu'on auroit eu peine à le trouver un seul moment tranquille. Cependant il sentit aussi vivement sa perte que s'il eût perdu tout son bonheur avec elle. Il en fut long-tems inconsolable. Les bons offices de Madame Riding, & les soins de sa fille & les miens, adoucirent peu à peu les amers sentimens de son ame. Nous le fîmes consentir à souffrir la vie, & pour achever de le gué-

rir, Madame Riding lui proposa de quitter cette sombre demeure, où depuis si long-tems il n'avoit cessé de s'affliger. Il n'étoit pas question de retourner à Londres, ni de penser à demeurer en Angleterre. La haine de Cromwell n'étoit pas éteinte; le Vicomte avoit toujours à craindre les mêmes périls. Mais comme il n'étoit demeuré dans le Royaume, après l'affaire de Windsor, que pour ne pas abandonner son épouse qui n'étoit point en état de le suivre, Madame Riding le pressa de quitter un séjour qui convenoit aussi peu désormais à la situation de son esprit qu'à celle de sa fortune. Je perdrai ce que j'ai de plus cher, lui dit cette bonne amie, en vous voyant partir avec votre fille & Cleveland, mais c'est votre intérêt qui le demande. Je vous conseille de suivre le parti que je proposois à Cleveland il y a un an, c'est-à-dire de passer en France, où l'on assure que le Roy Charles est à présent. Il reverra volontiers de si illustres serviteurs, & vous aurez du moins auprès de lui un asile agréable. Mylord Axminster ne goûtoit point d'abord cette proposition. La haine qu'il conservoit encore pour la vie, lui faisoit souhaiter de

l'achever dans les ténébres de notre solitude, & auprès du tombeau de son épouse. Pour moi qui trouvois dans sa présence & dans celle de sa fille de quoi borner tous mes desirs, il m'étoit indifferent de changer de demeure, dès qu'il m'étoit accordé de suivre ces deux cheres personnes. Je le laissai raisonner sur cette affaire avec Madame Riding. Elle le fit entrer à la fin dans ses sentimens. Mais par un retour auquel elle ne s'étoit point attendue, il la pressa de quitter elle-même l'Angleterre avec nous. Il lui représenta que dans les dispositions où elle étoit à l'égard de Cromwell & de la tyrannie, rien ne devoit l'attacher plus que nous à notre malheureuse Patrie. Venez, lui dit-il, attendre en France que le Ciel nous accorde un Gouvernement plus juste & des jours plus heureux. Quelle qu'y puisse être notre fortune, nous la partagerons avec vous. Vous servirez de mere à ma fille. J'aurai toujours pour vous l'amitié & la considération que méritent votre bonté & les services inestimables que vous avez rendus à ma triste famille. Je joignis mes prieres à ses sollicitations. Elle se rendit après une déliberation de quelques

jours. Nous ne fûmes plus occupés que des préparatifs de notre départ. Elle envoya James dans les Ports les plus voisins pour y chercher la commodité du premier Vaisseau qui partiroit pour la France. Il en trouva un à Topsham, qui n'est qu'à deux milles d'Exceter. Nous louâmes sa sagesse d'être allé directement dans ce petit Port, parce que nous avions moins à craindre d'y être exposés aux recherches des émissaires de Cromwell. Mylord Axminster & Madame Riding y firent transporter en secret ce qu'ils avoient de plus précieux. Toutes choses se disposerent si heureusement que nous fûmes en état de nous mettre en chemin peu de jours après, & de gagner sans obstacle Topsham & le Vaisseau. Ainsi notre résolution fut presque aussi-tôt exécutée que conçûe.





LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND FILS NATUREL DE CROMWELL.

LIVRE SECOND.



Nous n'abandonnâmes point sans regret notre chere Caverne ; le séjour à la vérité de notre tristesse, mais en même tems l'asile de nos malheurs, & la source

de notre salut. Nous y laissâmes le Vicomte & moi deux monumens précieux, dont nous devions conserver le souvenir plus d'un jour. Il y avoit enseveli le corps de son Epouse, comme j'avois fait celui de ma Mere. Ce ne fut pas sans avoir arrosé leurs tombeaux de nos larmes que nous quittâmes ce lieu désert, ni sans recommander aux Génies tutelaires qui nous y avoient protegé si long-tems, de veiller à leur défense, & de les garantir de la profanation des méchans.

Je le répete; malgré la reconnoissance qui m'attachoit inséparablement à la fortune du Vicomte, & malgré la passion même que j'avois pour sa fille, & qui me faisoit trouver tant de douceur à la suivre, je ne pus me défendre d'un vif sentiment de tristesse le jour que nous quittâmes Rumney-hole. J'aurois pû l'expliquer naturellement, comme un effet de l'impression que faisoit déja sur moi la pensée du nouveau genre de vie que j'allois commencer, mais en examinant de plus près la disposition de mon ame, je crûs y découvrir quelque chose de plus sérieux qu'un simple jeu de l'imagination. Ce n'étoit point une tristesse superficielle que le

même moment peut voir naître & se dissiper. J'étois pénetré de douleur. Je regardois en soupirant le lieu tranquille d'où j'étois prêt de m'éloigner, semblable à un Matelot qui est obligé de quitter le Port dans un tems orageux, & qui jette un œil tendre vers le rivage avant que de se tourner vers l'espace immense des Mers, où il est peut-être attendu par un triste naufrage. Ma vie avoit commencé trop malheureusement pour m'attendre dans la suite aux faveurs de la fortune. L'exemple de ma Mere, & celui du Vicomte qui subsistoient devant mes yeux, étoient deux présages sinistres qui m'annonçoient ma destinée. Je voyois en général, & confusément mille raisons de craindre pour une seule d'espérer. Où vais-je ? dans quelles vûes ? avec quel espoir ? Telles étoient les questions que je me fis cent fois à moi-même le jour de notre départ, sans qu'il s'offrît rien à mon esprit pour y servir de réponse. Je comptois sur l'assistance certaine de Mylord Axminster, mais ses espérances étoient-elles beaucoup mieux établies que les miennes ? Ce n'étoit point l'expérience, comme on l'a pû voir, qui me suggeroit ces difficultés ; elles venoient

de quelque solidité d'esprit que j'avois reçû de la nature, & qui me faisoit raisonner du moins sur les possibilités dans les choses que je ne connoissois point par elles-mêmes, faute d'usage du monde & de commerce avec les autres hommes. Si c'est vous, dis-je au Ciel après ces réflexions, qui me faites pressentir ainsi les peines dont je suis menacé, joignez du moins le secours à vos avertissemens, & ne m'exposez point à des maux qui surpassent la médiocre portion de force que vous m'avez accordée. Je sai que j'ai reçû de vous de la droiture & de la raison, j'espere de vous en rendre un compte fidéle. Si j'ai besoin de quelque chose au delà, c'est de vous encore qu'il faut que je le tienne, & je vous le demande.

Je fis le chemin jusqu'à Topsham, uniquement occupé de ces pensées. On mit à la voile presque aussi-tôt. Nous étions sur un Vaisseau Nantois qui devoit s'arrêter à Brest, où nous avions dessein de débarquer. Nous voguâmes pendant une partie du jour avec un vent favorable. Il changea tout d'un coup vers le soir, & le tems devint si gros, que nos Matelots nous firent craindre une furieuse tempête.

Telle devoit être la premiere faveur qui m'étoit préparée par la fortune. Le Capitaine nous ayant paru un homme poli, nous n'avions pas fait difficulté de lui apprendre le nom & le rang de Mylord Axminster. Il s'étoit servi de cette connoissance pour faire mille civilités à ce Seigneur ; de sorte que commençant à appercevoir quelque danger, il vint le prier, lui & nous qui avions l'honneur de l'accompagner, de descendre dans l'endroit le plus sûr du Vaisseau, où il nous plaça lui-même. Nous y demeurâmes environ deux heures. L'horrible mugissement des vagues, & l'ébranlement du Vaisseau, nous faisoit juger de la grandeur du péril. L'amour beaucoup plus que la peur étoit la passion qui regnoit dans mon ame, car je n'avois point d'autre inquiétude que celle que je sentois pour Fanny. Elle étoit à demie morte de frayeur. Madame Riding n'étoit pas moins allarmée qu'elle. Mylord tâchoit de les rassurer par ses discours, & moi je m'occupois à raisonner intérieurement sur le péril, & à chercher par quel moyen je pourrois me rendre utile à l'objet de mes tendres affections. En considerant toutes les parties du cabinet

où nous étions, j'apperçûs une longue corde, qui me fit souvenir aussi-tôt d'un exemple de naufrage que j'avois lû dans mes Livres, & de l'adresse avec laquelle un heureux époux s'étoit servi de cet instrument pour sauver sa vie & celle de son épouse. Je m'en saisis sans affectation, & je la mis dans ma poche. Le Capitaine entra presque au même moment. Il dit au Vicomte d'un air allarmé, que c'étoit fait de son Vaisseau; qu'il ne pouvoit résister dix minutes à la tempête; qu'il falloit ou se préparer à la mort, ou songer à s'en défendre par quelque résolution hardie. Madame Riding & Fanny tomberent sans connoissance à cette triste déclaration. Je n'ai qu'un mot à vous dire, ajouta le Capitaine; de deux Chaloupes que j'ai sur le Vaisseau, je vous en offre une pour vous & votre famille. Mon Lieutenant y entrera avec vous; elle est déja en Mer: hâtez-vous, & ne perdez pas un moment. Le Vicomte ordonna à son Valet & à James de prendre Madame Riding, qui étoit une femme pesante, & de la porter à la Chaloupe. Il vouloit se charger lui-même de sa fille; je m'en étois saisi. Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez-moi périr en la

ſauvant. Il entreprit en vain de l'ôter de mes bras. Je volai ſur le pont. Jamais fardeau ne parut plus leger. L'extrême agitation du Vaiſſeau ne m'empêcha point de deſcendre heureuſement dans la Chaloupe. Mylord y fut un moment après moi. Nous y étions onze en comptant le Lieutenant, deux Rameurs, nos Valets & deux femmes qui ſervoient Fanny & Madame Riding. La violence de la Mer nous emporta en un moment loin du Vaiſſeau. Nous n'avions point d'autre lumiere que celle d'une mauvaiſe lanterne. Le vent ſouffloit avec une fureur inexprimable, & nous étions couverts à tout moment par les flots, qui s'élançoient cent piéds au deſſus de nos têtes, & qui retomboient ſur nous avec violence. Je ne voulus point me deſſaiſir de Fanny, quelques inſtances que m'en fiſt le Vicomte. Je la tenois ſerrée entre mes bras, comme une mere tient le plus cher de ſes enfans. Il n'étoit plus queſtion, ni de reſpect, ni de bienſéance, l'amour ſeul étoit écouté. Elle n'avoit point recouvré la connoiſſance, ou ſi elle lui revenoit pour un moment, la frayeur d'un ſi horrible danger la lui faiſoit perdre auſſi-tôt. Comme la

tempête ne paroissoit pas diminuer, je résolus d'employer la corde que j'avois apportée à l'usage auquel j'avois eu dessein de m'en servir. Ce fut le Ciel même qui m'inspira cette pensée, sans laquelle c'étoit fait absolument de moi & de l'aimable Fanny. Je la liai étroitement par le milieu du corps avec le bout de la corde, je me liai de même, & j'attachai l'autre bout à la Chaloupe ; de sorte qu'entre le bout de la corde qui tenoit à la Chaloupe, & la partie qui me lioit, il y avoit la longueur de cinq ou six piéds, & à peu près autant depuis moi jusqu'à Fanny. On voit quelle étoit en cela mon espérance. A peine avois-je fini mes nœuds, & les avois-je serrés avec beaucoup de soin, qu'une vague épouvantable éteignit notre lanterne, en donnant la plus violente secousse à la Chaloupe. La Femme de chambre de Madame Riding s'élança vers moi dans un transport de frayeur. Le mouvement de la Chaloupe redoublant sa précipitation, elle tomba dans la Mer, & nous y entraîna la pauvre Fanny & moi. Notre chûte fut si prompte, & les ténebres d'ailleurs étoient si épaisses, qu'on ne s'apperçut point d'abord de notre malheur. Nous

eûmes tout le tems de boire l'onde amere. La Femme de chambre périt. Pour moi, je fus quelque tems sans connoissance, mais l'agitation continuelle que je recevois de la Chaloupe à laquelle je tenois par ma corde, & les sauts mêmes qu'elle me faisoit faire hors de l'eau lorsqu'un coup de vent redoubloit sa vîtesse, servirent enfin à rappeller mes esprits. J'ouvris les yeux sans rien appercevoir, & ce qu'on aura peine à croire, je sentis que malgré la secousse de ma chûte, malgré le choc des vagues & la perte de mes sens, j'avois toujours conservé dans mes bras ma chere Fanny. Je dis que je le sentis, parce que j'avois peine d'abord à le croire moi-même, & que je ne m'en convainquis qu'après diverses épreuves. Je recueillis toutes les forces de mon corps & de mon esprit, pour résister aux vagues dont les coups redoubloient continuellement. Tantôt je me trouvois à fleur d'eau, & comme suspendu par la corde entre la Chaloupe & la Mer ; j'avois alors quelque liberté de respirer, & je levois Fanny autant qu'il m'étoit possible pour lui donner la même facilité. Un moment après j'étois comme enseveli sous une

montagne d'eau qui rouloit sur moi, & j'avalois malgré mes efforts une abondance d'eau salée. J'essayai de jetter quelques cris pour m'attirer l'attention de la Chaloupe, mais le bruit des flots n'auroit pas permis d'entendre celui du tonnerre. Il étoit impossible que ma vigueur ne m'abandonnât pas à la fin, ou que la corde fût assés forte pour nous soutenir, si la tempête eût duré quelques heures de plus avec la même violence. Le vent s'appaisa vers la pointe du jour, & la tranquillité revint peu à peu sur les flots.

On nous croyoit perdus sans ressource. Mylord Axminster pleuroit sa fille en Pere inconsolable, & loin de se réjouir de la fin du danger, il prioit le Ciel de lui ouvrir comme à elle un tombeau dans le sein de la Mer. A mesure que le jour s'éclaircissoit, il jettoit les yeux de côté & d'autre, avec une foible espérance de voir du moins flotter nos cadavres. Le triste état où j'étois ne m'empêcha point de le remarquer distinctement, tandis qu'il se tenoit debout dans la Chaloupe, & qu'il sembloit nous chercher en promenant au loin ses regards. Je m'efforçois de crier; ma voix étoit éteinte. L'eau d'ailleurs

étoit si épaisse & si mêlée de sable, que quand il eût pû s'imaginer que nous étions proche de lui & à portée de recevoir un prompt secours, il ne lui auroit pas été facile de nous appercevoir avant que les ténebres fussent entierement dissipées. Il me vint à l'esprit de lever plusieurs fois la main. Le Lieutenant fut le premier qui me découvrit, & se baissant promptement dans l'espérance de pouvoir atteindre jusqu'à moi avec la sienne, il fut surpris de voir une corde tendue, qui paroissoit aboutir à quelque chose. Il la tira aussitôt; m'ayant amené sans peine jusqu'à lui, il n'en eut pas beaucoup non plus à me mettre moi & mon cher fardeau dans la Chaloupe. Cette action se fit si promptement, que Mylord Axminster, qui avoit le dos tourné, & qui considéroit la Mer d'un autre côté, n'eut point le tems de s'en appercevoir. Le Lieutenant s'écria: Mylord! le Ciel vous rend votre fille. Sa surprise ne peut être représentée. Il ne savoit s'il en devoit croire ses yeux, ni de quelle maniere il falloit expliquer ce miracle. Cependant comme il étoit incertain qu'elle fût en vie, il n'osa se livrer tout d'un coup à la joye. Il voulut d'abord la

prendre entre ses bras. Quoiqu'étendu tout de mon long dans la Chaloupe, je la tenois encore entre les miens. Il eut assés de peine à l'en tirer, parce que tous mes esprits ayant coulé dans cette partie de mon corps qui avoit été employée à la retenir, les nerfs s'étoient tellement roidis qu'ils furent pendant quelque tems comme inflexibles. Fanny n'avoit pas la moindre connoissance. Pour moi, j'en conservois encore un peu à mon entrée dans la Chaloupe, mais je ne tardai point à la perdre. On nous la rappella néanmoins à l'un & à l'autre en moins de tems qu'il n'étoit naturel de l'espérer. J'ouvris les yeux, & ma premiere curiosité fut de savoir si Fanny étoit morte ou vivante.

Mylord étoit auprès de moi lorsque je fis cette question, car son amitié lui fit partager également ses soins entre sa fille & moi. Il me dit qu'elle avoit donné quelques signes de vie, & qu'il commençoit à bien espérer d'elle. En effet elle revint peu à peu après qu'on lui eut fait rendre l'eau qu'elle avoit avalée. La Mer devint bientôt si paisible, qu'il ne nous restoit à craindre nul danger, & le jour étant arrivé tout à fait, nous découvrîmes les côtes de

France, dont le Lieutenant ne s'étoit point imaginé que nous fussions si proches. Il fit ramer à toute force vers l'endroit de la terre le plus voisin. La connoissance qu'il avoit de cette Mer lui fit appercevoir que nous n'étions pas éloignés d'un petit Port de Normandie qu'on appelle Fecamp. Il fit prendre cette route à ses Matelots.

Nous fûmes en un moment à la vûe des clochers de la Ville. Mais il se trouva malheureusement que la marée commençoit à se retirer. La riviere étant étroite, & le reflus par conséquent fort rapide, nous courions risque d'être exposés à demeurer encore quatre ou cinq heures en Mer, ce qui affligeoit extrêmement le Vicomte, moins par la crainte d'un nouveau péril, que par la peine qu'il ressentoit de se voir dépourvû de tous les secours qui étoient nécessaires au rétablissement de Fanny. Tandis qu'il se plaignoit de la rigueur du Ciel, & qu'il excitoit nos deux Rameurs à redoubler leurs efforts pour surmonter la rapidité de l'eau, nous découvrîmes un petit Vaisseau qui sortoit de la riviere, & qui sembloit se hâter de venir vers nous. Il s'avança si vîte que nous eûmes peu de mouvement à faire

pour le joindre. En l'abordant nous crûmes reconnoître notre Capitaine. C'étoit lui même en effet, quoiqu'il fût sur un Vaisseau différent. Il avoit vû périr le sien par la tempête; & s'étant sauvé dans sa Chaloupe avec huit matelots qui composoient son équipage, il avoit été porté à Fecamp par le même vent que nous. Sa générosité & son attention pour Mylord Axminster l'avoient engagé aussi-tôt à monter sur le premier Vaisseau qu'il avoit trouvé prêt, & à venir voir si nous étions encore en état de recevoir du secours. Nous passâmes sur son bord. Il nous remit sur le rivage en un moment.

Nous répandîmes des larmes de joye en touchant la terre, que nous avions eu si peu d'espérance de revoir. Fanny & Madame Riding n'étoient revenues qu'à demi de leur frayeur & de leur foiblesse. On fut obligé de les transporter sur des chaises jusqu'à l'Hôtellerie. J'eus assés de vigueur pour faire ce chemin à piéd, mais m'étant mis au lit à mon arrivée, j'y demeurai quinze jours sans être un seul moment en état d'en sortir. Les deux Dames n'y demeurerent pas moins. Enfin le Ciel ayant rétabli nos forces, nous commen-

çâmes à nous entretenir de la situation de nos affaires, & du train qu'alloit prendre notre fortune. Nous n'en avions pas été quittes pour la peur. Ce naufrage nous avoit été presque aussi funeste qu'au Capitaine, qui y avoit perdu la moitié de son bien. De quantité de choses précieuses, le Vicomte & Madame Riding n'avoient pû sauver que leur argent & quelques bijoux, dont ils avoient eu la précaution de prendre une partie sur eux au commencement de la tempête, & de donner l'autre à leurs Valets. Nous étions sans meubles, sans habits & sans linge. Le Vicomte jugea à propos que nous nous rendissions d'abord à Rouen pour s'y mettre en équipage, & pour y être informé certainement du lieu où étoit alors le Roi Charles. Nous prîmes le chemin de cette Ville; nous y trouvâmes quantité d'Anglois qui avoient quitté leur Pays avec le Roi, & qui attendoient son rétablissement avec impatience. Ils nous donnerent tous les éclaircissemens que nous demandions sur l'état de sa fortune, & par conséquent sur celle que nous avions à espérer auprès de lui. Ce malheureux Prince n'étoit rien moins que dans l'abon-

dance. On nous dit que sa suite étoit à peine celle d'un Gentilhomme du commun ; qu'il l'augmentoit lorsqu'il étoit à Paris, ou dans les Cours voisines, mais que dans les voyages qu'il faisoit d'un lieu à l'autre, pour demander du secours à divers Princes, & les intéresser dans sa cause, il n'étoit accompagné ordinairement que de deux ou trois serviteurs ; qu'il étoit réduit à cette simplicité d'équipage par un besoin presque continuel d'argent ; que si nous en avions à lui offrir, ou du moins si nous pouvions le suivre à nos frais, il nous verroit peut-être arriver auprès de lui avec joye, mais que si nous le cherchions dans le dessein de tirer notre subsistance de ses libéralités, on nous conseilloit de renoncer à un voyage aussi long qu'inutile ; qu'on le croyoit parti depuis quelque tems pour se rendre sur les frontieres de France & d'Espagne, où se devoient tenir des Conférences pour la Paix entre le Cardinal Mazarin & Dom Louis de Haro ; que la route étoit pour le moins de deux cens lieuës, & que c'étoit à nous d'examiner si nous étions en état d'entreprendre un chemin si long, avec si peu d'espérance.

Mylord Axminster ne s'étoit fait connoître à ceux qui lui donnoient cet avis, que sous la qualité d'un Anglois expatrié pour la cause du Roi. Il les remercia, sans s'expliquer davantage : Mais loin d'en être plus refroidi dans son dessein, il jugea au contraire que s'il y eût eu pour un homme tel que lui des momens favorables à chercher pour se faire un chemin à l'amitié de son Maître, il ne pouvoit souhaiter de plus heureuses circonstances que celles qu'on lui représentoit. Malgré les pertes qu'il avoit essuyées dans notre naufrage, il lui restoit de grosses sommes en argent comptant, & il attendoit dans la suite des remises encore plus considérables par le moyen de Mylord Terwill. Il lui avoit écrit avant notre départ, pour le prier de se charger du soin de ses affaires, comme il avoit fait jusqu'alors. A quoi ses richesses pouvoient-elles être employées plus glorieusement qu'au secours de son Roi? Je m'apperçûs même que cette pensée lui donnoit un air de satisfaction que je ne lui avois jamais vû. Il pressa les ordres qu'il avoit déja donnés pour notre habillement & nos voitures. Son projet étoit de traverser toute la

France,

France, plûtôt que de reprendre la route de la Mer, elle eût été plus courte, mais Fanny & Madame Riding avoient de la repugnance à s'exposer si-tôt à des périls dont elles ne faisoient que sortir.

Je ne fus pas oisif à Rouen pendant que le Vicomte faisoit travailler à son équipage. C'étoit quelque chose de si nouveau pour moi de marcher dans une grande Ville & de me mêler parmi les hommes, que je laissois passer peu de jours sans me procurer ce divertissement. Il ne servit pas moins à mon instruction qu'à satisfaire ma curiosité. Je parlois assez facilement la Langue Françoise; je l'avois apprise dès mon enfance. Le premier usage que j'en fis hors de la presence du Vicomte, fut chez quelques Marchands, où je me fis conduire pour acheter diverses bagatelles dont j'avois besoin. Je savois en général qu'il y avoit dans les Villes un grand nombre de ces personnes officieuses qui font des amas considerables de tout ce qui peut servir à l'utilité des autres hommes, & qui sont toujours prêtes à les distribuer pour quelque somme d'argent, dont il est juste qu'on paye leurs peines & la valeur de

leurs marchandises. J'admirai en entrant dans une Boutique de Bijoutier, l'ordre & la varieté des bijoux de toute espéce qui y étoient étalés. Comme je rappellois tout à mes principes de générosité & de justice, je ne pus me défendre d'un mouvement de respect pour le Maître de la maison, en considérant de quel zéle il devoit être rempli pour le bien de la societé humaine, lui qui s'employoit avec tant de soin à satisfaire aux besoins de tous ceux qui avoient recours à lui. Par quelle reconnoissance, disois-je, peut-on assez payer de tels services ? Mon admiration augmenta encore lorsque je remarquai son empressement à m'offrir tout ce qui étoit contenu dans sa Boutique, & la civilité obligeante avec laquelle il me présentoit tout ce qui pouvoit être de mon usage. Il sembloit qu'il devinât mes besoins & mes inclinations. Des étuits, des couteaux, des boëtes de toutes les sortes, mille jolis colifichets, dont la vûe seule étoit pour moi un spectacle des plus agréables. Je les recevois de ses mains à mesure qu'il me les offroit. Je lui en demandois l'usage, qu'il m'expliquoit aussitôt avec une grande facilité d'expression,

& je les mettois auprès de moi pour en recevoir d'autres qu'il me presentoit, de la même maniere. Enfin comme je ne me lassois point de voir & d'entendre, il me demanda si je voulois prendre de lui toutes les marchandises que j'avois auprès de moi. Je jettai les yeux dessus. Il y en avoit une quantité considerable. Je balançai si j'accepterois tant de choses, dont la plûpart étoient plus jolies qu'utiles. Cependant je fis réflexion qu'il y auroit de la grossiereté à refuser ce qui m'étoit offert de si bonne grace. Sa générosité étoit si visible dans ses yeux & sur ses lévres, que je craignois même qu'il n'en vînt jusqu'à me faire prendre ses bijoux gratis, & uniquement par bonté d'ame. Je me hâtai de lui dire que j'acceptois tout, mais qu'il étoit juste aussi qu'il reçût de moi quelque retour d'estime & de reconnoissance. En conscience, me répondit-il, & au dernier mot, c'est dix pistoles. Je craindrois la punition du Ciel, si je trompois un jeune Gentilhomme, & sur-tout un Etranger. J'admirai de nouveau sa droiture, & lui ayant compté les dix pistoles, je le quittai avec mille témoignages d'une sincere estime. James qui m'accompagnoit,

ſe chargea des bijoux. Je ne ſai ſi ce fut par reſpect ou par un autre motif, qu'il me diſſimula ſes ſentimens, mais lui ayant dit en retournant au logis qu'il y avoit plus de probité qu'on ne penſoit parmi les hommes, & je venois d'en avoir un exemple, il ſe contenta de me répondre qu'il s'en trouvoit quelquefois, même parmi les Marchands.

Mylord Axminſter & Madame Riding étoient au logis lorſque j'y arrivai. Je me hâtai de leur faire voir le fardeau que James apportoit, & de leur apprendre ce que je penſois de l'honnête Marchand auquel ma bonne fortune m'avoit adreſſé. Je leur fis ſi naturellement l'éloge de ſa bonté, qu'ils ne pûrent s'empêcher de ſe regarder en riant, auſſi ſurpris de mon diſcours qu'ils l'étoient déja de cette multitude de bagatelles que je leur montrois. Le Vicomte me demanda ce qu'elles m'avoient coûté : Dix piſtoles, répondis-je. Il eut peine à me croire. Je l'aſſurai qu'elles pouvoient valoir peut-être davantage, mais qu'il étoit certain qu'elles ne valoient pas moins, puiſque le Marchand avoit atteſté ſa foi & ſa conſcience. Cependant il étoit ſi manifeſte qu'elles ne

valoient pas le tiers de cette somme, que Mylord qui devoit connoître le fond de ma bourse, puisque c'étoit lui-même qui l'avoit remplie, me pria de lui laisser compter ce qui me restoit d'argent. Peut-être avez vous oublié, me dit il, la valeur des monnoyes, quoique je vous l'aye apprise avant votre départ. Vous croyez avoir payé plus que vous n'avez fait. Il examina ce qui me restoit, & il ne trouva mon rapport infidéle qu'en un point; c'est qu'au lieu de dix pistoles que je croyois avoir données, le Marchand en avoit reçû de moi quinze. Il en prit occasion, non de me reprocher cet achat de bagatelles, qu'il étoit bien persuadé que je n'estimois pas plus que lui, mais de m'instruire de mille choses qui ne s'apprennent point par l'étude des Livres. J'avois quelque peine à reconnoître que j'eusse été trompé si grossierement. N'en rougissez pas, me dit-il: votre ignorance à cet égard est moins honteuse pour vous que pour ceux qui peuvent vous tromper, parce que vous ne vous defiez pas d'eux, & que vous n'avez pas encore eu l'occasion de les connoître. C'est le malheur & la honte des hommes, ajouta-t-il avec beaucoup de

ſageſſe, qu'on ait beſoin d'une autre étude que celle de la vertu, & d'autres principes que ceux de l'innocence, pour ſavoir vivre & ſe conduire avec eux. Ce n'eſt pas aſſez pour un honnête-homme, de plaindre ou de mépriſer ceux qui ne lui reſſemblent pas, il faut qu'il ſache ſe défendre de leurs artifices. Comme il y a une ſcience qui enſeigne à faire du bien aux autres, il y en a une qui apprend à éviter le mal qu'ils peuvent nous faire. Celle-ci vous manque, mais un peu d'uſage vous en aura bien-tôt inſtruit. Je lui répondis que mon regret n'étoit pas préciſement d'avoir été trompé, mais de l'avoir été par les apparences de la bonté & de la vertu. Vous le ſerez plus d'une fois, reprit-il, ſi vous en jugez toujours à la premiere vûe. Cette ſcience dont je vous parle, & qui vous eſt neceſſaire, conſiſte juſtement à diſtinguer les dehors qui ſont ſouvent trompeurs, où à ſe tenir du moins dans une défiance raiſonnable à l'égard de ceux dont on n'a pas eu le tems de démêler les intentions. Avec quelque adreſſe & quelque ſoin que le vice ſe déguiſe, il ne ſoutient pas long-tems l'examen d'un œil droit & attentif. Il y a très-peu de

marques qui lui ſoient communes avec la vertu, la différence ne coûte guéres à apercevoir. Le Vicomte ajouta que les regles qu'il me donnoit étoient générales, & regardoient tous les hommes, mais qu'à l'égard des Marchands en particulier, il y en avoit d'autres qui étoient plus faciles à ſuivre; que la fraude & la ſupercherie étoient comme paſſées en uſage dans cette profeſſion, ce qui les rendoit moins dangereuſes; que trompeur & Marchand étant deux mots ſynonimes, dont le ſens étoit entendu de tout le monde, on n'entroit point dans une boutique ſans être armé de précaution; qu'il n'arrivoit d'être trompé qu'à ceux qui veulent bien l'être, parce qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit inſtruit du péril. Cette leçon me fut extrêmement utile, parce qu'il me fut aiſé de l'appliquer à mille occaſions qui renaiſſoient tous les jours. Si j'étois aſſez ſimple pour être facile à tromper, j'avois reçû du Ciel aſſez de bon ſens pour ne l'être qu'une fois, c'eſt-à-dire, que réfléchiſſant ſur tout ce qui m'arrivoit, j'en tirois des lumieres dont je me ſervois utilement dans les mêmes circonſtances.

Pour ce qui regardoit les cinq piſtoles

que j'avois données au delà du prix dont j'étois convenu, comme ce n'étoit qu'une erreur de compte, Mylord Axminster s'imagina que le Marchand ne feroit pas difficulté de me les restituer. Il me conseilla de retourner chez lui sur le champ. J'y allai, mais la seule satisfaction que je pus tirer, fut de recevoir de nouvelles civilités. Il m'assura qu'il n'avoit rien reçû de trop, & que nous étions tous deux trop justes dans nos calculs pour avoir commis une erreur si considérable.

Quoique je reconnusse tous les jours qu'il m'étoit utile de fréquenter le monde, & même d'être quelquefois trompé, je sentois néanmoins une espéce de honte lorsqu'il m'arrivoit de l'être de nouveau dans quelque occasion que je n'avois pas prévûe. Le Vicomte qui me regardoit comme son fils, & qui auroit été bien aise de me voir défait de quantité de choses qui étoient encore à réformer dans mes idées & dans mes manieres, me pressoit de sortir souvent, & de visiter ce qu'il y avoit de remarquable dans la Ville. Il m'exhortoit à m'insinuer dans les compagnies, & il se faisoit un plaisir d'entendre les observations que je ne manquois pas

de faire sur tout ce qui s'étoit présenté à mes yeux. Il demeura même à Rouen, dans cette vûe, plus long-tems qu'il ne s'étoit proposé. Comme il ignoroit la langue du Pays, il ne pouvoit le connoître, me disoit-il, que sur mes relations; & me priant de lui raporter jusqu'aux moindres bagatelles que j'avois observées, il feignoit de recevoir de moi comme une faveur ce qu'il ne m'engageoit à faire que pour ma propre utilité. Quoiqu'il n'eût pas le moindre soupçon de la tendresse que j'avois pour son aimable fille, il s'étoit aperçû que mon respect pour elle me rendoit extrêmement soumis à toutes ses volontés; il se servit encore de ce moyen pour hâter le changement qu'il desiroit dans ma personne. Il lui ordonna de me railler agréablement lorsqu'il m'échaperoit quelque simplicité en sa présence, & elle s'en acquitta d'une maniere qui réussit au delà de ses espérances. Je ne conçûs pas d'abord aisément quel étoit le dessein de Fanny, & surpris de lui voir prendre avec moi un ton auquel elle n'étoit pas accoutumée, je cherchai pendant quelques jours la cause de cette nouvelle conduite. Je crûs l'avoir pénétrée. Je

me flattai même qu'à l'envie de suivre les ordres de son Pere, que je regardois comme sa premiere vûe, elle joignoit une secrete reconnoissance pour mes soins, qui lui faisoit souhaiter de me voir bien-tôt tel que je pouvois devenir. Ce fut un éguillon qui me donna plus de zéle que jamais à chercher les occasions de m'instruire. Je me fis introduire dans les meilleures Maisons de la Ville par quelques Anglois qui y avoient des habitudes. J'y trouvai non seulement des modéles qui pouvoient servir à me perfectionner dans les choses dont j'avois déja quelque connoissance, mais encore une infinité d'objets qui me parurent nouveaux, & qui servirent autant du moins à mon divertissement qu'à mon instruction.

Les François sont polis, il faut leur accorder cette gloire. Ils le sont sur-tout à l'égard des Etrangers. Mais je ne sai de quelle maniere on pourroit définir proprement leur politesse. Elle ne consiste pas seulement dans leurs manieres extérieures, qui sont gracieuses & prévenantes, ils affectent de la répandre jusques dans leurs sentimens, ou du moins dans une certaine façon de les exprimer qui n'est

propre qu'à eux. Si toutes les protestations d'amitié, & les assurances d'estime, de zéle & d'attachement qu'on reçoit en France, étoient sinceres, il faudroit regarder cette nation comme une societé d'hommes choisis, qui possedent au plus haut dégré toutes les belles qualités de l'ame, & qui n'ont pas un seul des défauts communs aux autres hommes. A peine fusje entré dans une des principales Maisons où mon compatriote m'introduisit, que sur cette recommandation d'être Anglois & fils naturel de Cromwell, on s'empressa de me combler de civilités. On me demanda depuis quel tems j'étois arrivé à Rouen, & l'on n'eut pas plûtôt appris que j'y étois depuis quinze jours, qu'on me fit mille reproches de m'être tenu caché si long-tems. Je devois m'être fait annoncer dans toutes les Maisons de la Ville en arrivant, on auroit prévenu ma visite en me la rendant chez moi. Quelle perte d'avoir connu si tard une personne de mon mérite ! On me fit des offres de services qui m'auroient mis pour toujours à couvert de tous les besoins, si l'on eût été fidéle à les exécuter. On admira ma bonne mine, & comme je ne répondois

rien dans la premiere surprise que me causoit ce déluge de complimens, trois ou quatre Dames, qui paroissoient tenir le premier rang dans la compagnie formerent une longue conversation sur mes belles qualités, qu'elles n'avoient point eu assurément le tems de connoître. Confus de cette effusion de faveurs que je recevois sans les mériter, j'exprimai enfin en assez peu de mots le vif sentiment que j'en avois. On admira aussi-tôt mon esprit, quoique j'eusse dit les choses les plus communes, & les quatre Dames recommencerent mon éloge avec un redoublement d'expressions flateuses.

J'avoue que les entendant continuer d'un air sérieux, & faisant réflexion que c'étoient des personnes d'un rang distingué qui n'avoient nul interêt à me tromper, je me livrai interieurement au plaisir d'être loué par de si belles bouches. Je me persuadai même que j'avois reçû de la nature des qualités que je n'avois pas reconnues jusqu'alors, & je fus ainsi pendant quelques momens la dupe de mon amour propre. Mais il arriva heureusement qu'une autre Dame de la Ville, qui venoit rendre aussi sa visite à la Maîtresse

du logis, fut introduite dans la salle où nous étions. On se leva pour la recevoir. Pendant le mouvement que cela produisit, j'entendis distinctement une des quatre Dames qui disoit secretement à sa voisine : Convenez que voilà un jeune Anglois bien sot. Je fus frappé jusqu'à rougir de honte. Elle ne s'en aperçut point, & ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'adressant aussi-tôt la parole à celle qui arrivoit, elle se remit sur mes louanges avec la même rapidité d'expressions. Je trouvai quelque chose de si offençant dans ce double personnage, que je vis le moment où j'allois m'en plaindre en rompant toute mesure, mais un instant de réflexion me remit. Je me reprochai seulement ma crédule simplicité, & je reconnus mieux que jamais qu'il y a peu d'occasions où l'on puisse prendre confiance aux discours & aux actions des hommes, puisqu'ils sont si naturellement perfides qu'ils trompent sans intérêt même & sans motif.

Je fus vengé néanmoins avant la fin de ma visite. J'étois demeuré muet aussi longtems que la conversation avoit roulé sur mon mérite, & ensuite sur les Modes ou les Histoires du tems. Une réflexion sé-

rieuſe qu'un honnête-homme de la compagnie fit peut-être à deſſein, donna ouverture à un entretien plus ſenſé. Je fis peu à peu violence à ma timidité, & je m'expliquai d'abord aſſez heureuſement pour m'attirer de l'attention. Je m'animai ſi bien en continuant de parler, que je pris enfin le deſſus par mille excellentes choſes que le ſouvenir de mes études ou de mes réflexions me fourniſſoit. Je m'apercevois que j'étois écouté avec plaiſir, & jettant les yeux de tems en tems ſur celle qui m'avoit moins loué que raillé, j'avois la ſatisfaction de voir qu'elle me regardoit avec une aparence de ſurpriſe & d'admiration. Je reçûs en quittant la compagnie des marques d'eſtime qui avoient plus de ſincerité que les premieres, mais j'y fus peu ſenſible. Ma droiture ne me permettoit pas de goûter des louanges que je méritois peut-être, mais qu'on m'avoit accordé avec auſſi peu de reſerve lorſqu'on étoit perſuadé que je ne les méritois pas.

Mon avanture parut réjouiſſante à Mylord Axminſter. Elle fut infiniment utile pour moi; l'effort que j'avois fait dans cette compagnie pour ouvrir la bouche avec liberté, commença à me donner une

hardiesse que je n'avois jamais sentie jusqu'alors. Je fus charmé de ce changement. J'avois été affligé depuis mon arrivée en France, c'est-à-dire depuis que je commençois à converser avec les hommes, de me trouver en leur présence un certain embarras dont je ne pouvois me remettre, même après une longue conversation. Ma timidité paroissoit sur mon visage, & dans tous mes mouvemens. Ce n'est pas que j'eusse dans le cœur un sentiment de crainte, au contraire j'étois ferme & résolu, je conservois toute la liberté de mon esprit & de mon jugement. Mais c'étoit-là précisement ce qui causoit ma peine, de penser juste & solidement dans toutes les occasions, & de ne pouvoir accompagner l'expression de mes pensées de cet air libre & assuré qui donne du poids à la sagesse & à la raison. S'il m'arrivoit d'entretenir un sot ou un ignorant, je découvrois tout d'un coup son foible, & la supériorité que j'avois sur lui; cependant j'étois contraint & presque muet en sa présence. A peine pouvois-je soutenir ses regards. Ses moindres mouvemens me déconcertoient, & je paroissois comme tremblant devant lui, pendant

que je lui faisois justice intérieurement, & que je le rangeois dans la classe méprisable où il méritoit d'être. Graces aux railleries que j'essuyai à Rouen, je me défis presque tout d'un coup de cette foiblesse. Ce n'est pas sans raison que je fais ici cette remarque, & que j'ai raporté quelques legeres circonstances de mon Histoire qui y ont donné occasion. Un Lecteur éclairé demanderoit sans doute où j'ai pû prendre toute la fermeté qu'on verra dans la suite de ma vie, si je n'avertissois par quels degrés je perdis les foiblesses & les timidités de mon enfance.

Fanny contribua beaucoup à me guérir de ces imperfections pueriles ; ç'eût été assez qu'elle m'eût parû les apercevoir & les condamner, pour m'exciter à les combattre, & pour me faire réussir à les vaincre. Elle y employa tant d'adresse, & son inclination s'accorda si bien là-dessus avec les ordres de son Pere, que c'est à elle que je dois attribuer la promptitude de mes progrès. Mon ardeur s'accrut extrêmement par une heureuse rencontre qui donna naissance ; à quoi dirai-je ? disons, à la félicité de ma vie, car tous les tourmens & toutes les agitations dont elle fut en mê-

me-

me-tems l'origine, ne sauroient entrer en comparaison avec les torrens de joye & de bonheur dont elle m'ouvrit la source.

Mon amour pour Fanny s'étoit conservé jusqu'alors dans les bornes que je m'étois prescrites à Rumney-hole. Je ne passois pas un moment sans sentir que je l'aimois. Son idée m'accompagnoit continuellement. Je lui rendois mes soins avec toute l'ardeur d'une parfaite passion. Mais rien n'avoit encore trahi le secret de mon cœur. J'ignorois ce qu'elle avoit pensé du changement de mes manieres dans la Caverne de Rumney-hole. Elle s'étoit contentée de mettre aussi plus de reserve dans les siennes, sans qu'il m'eût paru d'ailleurs que sa bonté pour moi fût diminuée. Elle savoit l'obligation qu'elle m'avoit eûe sur la Mer, & elle reconnoissoit avec joye qu'elle étoit redevable de la vie à mes soins. Son Pere lui rappelloit souvent ce souvenir. Il lui répétoit qu'elle devoit m'aimer comme un second pere, puisque ce sont deux faveurs à peu près égales de donner la vie à quelqu'un, & de lui faire éviter la mort. Ah! disois-je intérieurement lorsqu'il lui tenoit ce discours en ma présence, puisse-t-elle me re-

garder plûtôt comme son tendre âmant! Je ne veux point d'une qualité qui me laisseroit son cœur à partager avec quelqu'un. Je n'osois pourtant former d'espérance, & j'étois encore plus éloigné de lui faire connoître mes desirs. Je n'avois, il est vrai, ni les rigueurs de l'absence à souffrir, j'étois sans cesse avec elle, ni à craindre ses froideurs & ses dédains, car j'étois assuré du moins de son amitié, si je n'osois prétendre à son amour. Ainsi j'étois aussi tranquille qu'on peut l'être avec un cœur qui ne sent rien dont il puisse se plaindre, mais qui n'a point ce qu'il desire.

Tel étoit le fond de mes sentimens, lorsqu'il m'arriva d'être le jouet des quatre Dames Françoises. Quelque mécontentement que j'en eusse ressenti d'abord, il ne m'empêcha point de retourner le lendemain à la même assemblée. La compagnie étoit composée des mêmes personnes, & je n'y fus pas reçû moins civilement que la premiere fois. Le succès que ma hardiesse avoit eu la veille, m'en inspira ce jour-là une nouvelle : j'eus assez de part à tout ce qui se dit d'agréable dans la conversation, pour m'assurer d'avoir fait prendre aux Dames une idée favora-

ble de mon esprit. J'en reçûs avant la fin du jour des marques qui n'étoient pas trompeuses. Le caractere des Dames Françoises, autant que j'ai pû le remarquer dans le peu de sejour que j'ai fait en France, est un composé de tous les extrêmes. Elles ne sont indifférentes à l'égard de rien. Il faut qu'elles méprisent ou qu'elles raillent ou qu'elles aprouvent, qu'elles aiment ou qu'elles haïssent. Elles sont impitoyables pour le ridicule, & les plus clair-voyantes du monde à le découvrir dans les personnes pour lesquelles leur cœur n'est pas prévenu. Elles ont besoin de toute la politesse qui est comme naturelle à leur nation, pour vaincre la démangeaison qu'elles ont de rire, de railler, & de se répandre en bons mots, qui n'en sont que plus piquans lorsqu'ils sortent ainsi d'une bouche pleine de charmes. Tout au contraire, leur cœur se déclare-t-il pour quelqu'un, elles portent l'indulgence & la bonté jusqu'à l'aveuglement. Tout se change en perfections & en vertus dans ce qu'elles aiment. Elles sont tendres & passionnées, elles louent, elles aprouvent, elles admirent ; enfin leur esprit reçoit toujours la loi de leur cœur, & leur cœur n'est ja-

mais moderé dans ses sentimens. Une des quatre Dames qui m'avoient raillé la veille, celle même qui m'avoit traité de sot, entra pour moi tout d'un coup dans cette disposition. J'aurois pû m'en apercevoir avant que de quitter l'assemblée, si j'eusse été capable alors de faire ces sortes d'observations, mais prenant ses regards continuels, & les assurances même d'estime qu'elle trouva le moyen de me donner en secret, pour des civilités ordinaires, je retournai au logis sans lui laisser lieu de croire que j'eusse compris ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans ses manieres. Il se passa quelque tems, pendant lequel je ne manquai point de me trouver assidument à l'assemblée. Les honnêtetés de cette Dame, ses regards & ses éloges, ne firent que redoubler chaque jour. Le seul effet qu'ils produisirent sur moi, fut de me faire oublier entierement le premier sujet que j'avois eu de me plaindre d'elle. Enfin étant un jour à m'entretenir avec Mylord, on vint m'avertir qu'un Laquais demandoit à me parler. Il m'aportoit une Lettre. Je la reçûs, & comme il se retira aussi-tôt sans marquer qu'il attendît un réponse, je retournai auprès de Mylord,

& j'ouvris la Lettre en sa présence. Il avoit autant d'empressement que moi de connoître le mystere de ce message. C'étoit un Billet de cinq ou six lignes seulement, par lequel on me prioit de me trouver le soir du même jour dans un lieu qu'on m'assignoit, pour y recevoir les témoignages de l'estime d'une personne que je ne trouverois peut-être pas indigne de la mienne. J'expliquai le sens de ces paroles à Mylord. Il me félicita sur ma bonne fortune, & ravi de cette avanture qu'il jugeoit propre à me former de plus en plus, il me conseilla de me rendre fidelement à l'assignation. Je lui répondis que mon dessein n'étoit pas d'y manquer. Fanny étoit présente à notre entretien ; elle ne parut point y prendre part. Mais le Vicomte étant sorti peu après, & me trouvant seul avec elle, je remarquai qu'elle gardoit un silence qui ne lui étoit pas ordinaire avec moi. Je fus le premier à le rompre pour lui parler, en riant, du bonheur que j'avois de plaire à une Dame Françoise. Elle me dit d'un air qui me parut timide : Vous êtes donc résolu d'aimer cette Dame, & d'aller au lieu qu'elle vous marque ? Je fus ému du ton dont elle

avoit parlé. Je la regardai ; nos yeux se rencontrerent, & par un mouvement qui se conçoit mieux qu'il ne s'exprime, nous demeurâmes ainsi quelque tems à nous considérer avec une tendre langueur. Elle baissa enfin la vûe en rougissant, comme si elle eût eu quelque honte de ce qui venoit de lui arriver. Pour moi qui me sentis pénétré jusqu'au fond du cœur, je me levai sans parler, & prenant la Lettre qui étoit ouverte sur la table, je la déchirai en mille pieces. Notre silence continua jusqu'au retour de Mylord qui n'étoit sorti que pour un moment. Il fut surpris de voir la Lettre en pieces sur le plancher. Est-ce là, me dit-il, le cas que vous faites des faveurs de l'amour ? Je lui répondis que j'avois changé de sentiment par raport au rendez-vous, ou plûtôt que n'ayant nul goût pour une intrigue amoureuse, je n'avois pas pensé sérieusement à répondre aux avances de cette Dame inconnue. Il insista sur son premier conseil, & il m'aporta toutes les raisons qui pouvoient m'engager à le suivre indépendamment de l'amour. Je lui déclarai que ses instances étoient inutiles, & je laissai passer effectivement la journée sans sortir du logis.

J'étois trop attentif à tous les mouvemens de Fanny, pour ne pas reconnoître qu'elle étoit satisfaite de ma conduite, & qu'elle étoit entrée dans le sens de ce sacrifice. Cependant je n'en devins ni plus hardi, ni moins respectueux auprès d'elle. C'étoit assez pour moi que j'eusse pû prendre dans ses yeux un rayon d'espérance, & que j'eusse lieu de croire qu'elle connoissoit une partie de mes sentimens. Elle s'apperçoit de mes soins, disois-je en moi-même lorsque je lui en rendois de passionnés; elle les explique; peut-être a-t-elle la bonté de les approuver. Qui sait à quoi l'amour me destine? Ces tendres regards qu'elle laissa échaper l'autre jour, n'étoient-ils pas bien au dessus de mes prétentions! Il ne m'arrivera jamais de lui rien demander, mon devoir m'ordonne un éternel silence; mais si le Ciel lui inspire quelque bonté pour moi, pourquoi ne tâcherois-je pas de m'en rendre digne? Mylord pourroit-il condamner lui-même des sentimens aussi purs & aussi reglés que les miens? C'est une passion bien parfaite que celle qui ne craindroit point l'examen d'un pere, & qui demeure néanmoins si respectueuse & si timide,

qu'elle n'ose même se découvrir à celle qui l'a fait naître. Je résolus de nouveau de conserver toujours cette innocence dans mes desirs.

Le jour suivant ne se passa point sans que je fusse éclairci sur le Billet que j'avois reçû, & sur le caractere de la personne qui me l'avoit envoyé. M'étant trouvé à l'assemblée à l'heure ordinaire, je m'apperçus qu'il y manquoit une des Dames que j'y avois toujours vûes. On vint m'avertir un moment après mon arrivée, qu'une personne de ma connoissance souhaitoit de me parler à la porte. Je descendis aussi-tôt, & j'y trouvai en effet le même Gentilhomme Anglois qui m'avoit introduit dans cette Maison. Il me pria de le suivre dans un lieu à l'écart, où il vouloit m'entretenir. J'attendis qu'il s'expliquât. Je suis chargé, me dit-il, d'une étrange commission. Vous souvenez-vous d'une Dame que vous avez vûe quelquefois à l'assemblée, une grande femme, brune & bien faite, qui vous regarde avec tant d'attention que vous avez pû vous appercevoir qu'elle vous veut du bien ? Elle est de mes amies. C'est de sa part que je suis ici, pour me plaindre en

en son nom d'une injure qu'elle prétend avoir reçûe de vous. En un mot, ajouta-t-il en s'interrompant, je suis persuadé qu'elle vous aime passionnément, & qu'elle veut me faire servir à la mettre en liaison avec vous, car sous prétexte de cette injure prétendue qu'elle ne m'a point expliquée, elle exige de moi que je vous conduise chez elle, & que je vous engage à lui faire quelque satisfaction.

Je n'eus point de peine à juger de quelle injure elle se plaignoit. Cependant je cachai à mon ami, par discrétion, que j'eusse reçû une Lettre qui m'étoit sans doute venue d'elle ; & n'ayant point dessein de lier avec elle le moindre commerce, je le priai de se charger lui-même de mes excuses, s'il étoit vrai que j'eusse eu, sans le vouloir, le malheur d'offenser une Dame pour laquelle j'avois beaucoup de respect & de considération. Il ne se paya point de cette défaite. J'ai promis, reprit-il, de vous amener. Il faut dégager ma parole, & ne pas faire passer les Anglois pour des gens grossiers & farouches. Je me laissai entraîner par ses instances. Il m'apprit en allant que cette Dame étoit veuve d'un Conseiller au Parlement, & qu'el-

le jouissoit d'un revenu considérable. Comme il n'ignoroit point ma naissance & l'état de ma fortune, que je n'avois pas les mêmes raisons de cacher que Mylord Axminster, il crut me donner un conseil d'ami, en m'exhortant à profiter de la tendresse qu'elle avoit pour moi. Nous entrâmes dans une maison propre & bien meublée. Mon ami qui y alloit tous les jours familierement, crut pouvoir m'introduire sans s'être fait annoncer. Un bruit confus que nous entendîmes de l'antichambre, nous fit arrêter un moment pour prêter l'oreille. C'étoit la voix de deux personnes qui sembloient parler avec chaleur, & qui répétoient plusieurs fois le nom de mon ami. La curiosité le porta à s'avancer davantage pour recueillir quelque chose d'une conversation qui sembloit l'intéresser. Après avoir écouté un demi quart d'heure à la porte, il revint à moi en bénissant le Ciel qui l'avoit conduit si à propos pour y apprendre un dessein détestable qui se tramoit contre lui. Sortons promptement, me dit-il, je ne remets plus le pied dans cette maison, & je suis fâché de vous avoir proposé d'y venir.

Il m'apprit en sortant son véritable nom

que je ne connoissois point ; il s'appelloit Mylord *Omerson*. Il étoit à Rouen depuis trois mois, après avoir été obligé de quitter l'Angleterre, pour éviter le ressentiment de mon Pere qu'il avoit mortellement offensé. Personne n'y connoissoit son nom ni sa qualité, excepté cette Dame dont il avoit vû le frere à Londres. Ce frere se nommoit Monsieur *Lallin*. Mylord Omerson avoit pris de lui des Lettres de recommandation auprès de sa sœur, & s'étant sauvé à Rouen, il avoit lié une connoissance si intime avec elle, qu'il n'avoit pas fait difficulté de lui confier le secret de ses affaires. Ce n'étoit point d'elle en effet qu'il auroit eu raison de se défier ; elle étoit généreuse & de bonne foi, mais son frere étoit un perfide, qui fonda l'espérance de sa fortune sur la ruine de Mylord Omerson. Lorsqu'il fut assuré par les Lettres de sa sœur que ce Seigneur étoit arrivé à Rouen, il s'insinua tellement à la Cour de Londres, qu'il trouva le moyen de pénétrer jusqu'à mon Pere. Il lui fit connoître qu'il savoit le lieu où s'étoit retiré son ennemi, & s'engagea à le livrer à sa vengeance pour la somme de quatre mille livres sterling. On n'ignore pas que mon Pere

étoit implacable dans son ressentiment. Il accepta cette offre. Mais ayant voulu être informé de la retraite de Mylord, & des moyens que Lallin se proposoit d'employer, il forma sur le projet de celui-ci un dessein d'une plus grande étendue. Lallin méditoit simplement de retourner en France, & d'arrêter secretement Mylord Omerson, après s'être accordé avec le Capitaine de quelque Vaisseau Anglois, tel qu'il s'en trouve toujours un grand nombre dans le Port de Rouen. Il ne lui auroit pas été difficile de conduire ce Seigneur au Vaisseau, & de l'y tenir renfermé sans que personne en eût connoissance. Mon Pere approuva ce plan, & se rapportant de la facilité de l'exécution aux assurances de Lallin, il s'imagina qu'il lui seroit aussi aisé de faire enlever tout à la fois douze ou quinze de ses mortels ennemis qui avoient choisi la même Ville pour retraite. Il s'ouvrit là-dessus au perfide Lallin, qui applaudit tout d'un coup à cet horrible projet, dans l'espoir sans doute d'une plus grosse récompense. Ainsi ce qui n'avoit été d'abord que le dessein particulier d'un scélérat, devint une entreprise considérable par la part qu'y pre-

noit le Chef d'un des plus puissans Etats de l'Europe. Lallin pour s'assurer du succès, fit entendre à mon Pere qu'il auroit quelque risque à courir en employant un Capitaine de Vaisseau ordinaire, sans compter la difficulté de renfermer & de garder tant de personnes sur un petit Vaisseau Marchand, qui n'est conduit communément que par cinq ou six Matelots. Il lui proposa de faire partir exprès de Londres deux des plus grands Vaisseaux qui puissent remonter la Seine jusqu'à Rouen, & d'y mettre avec les marchandises, qui serviroient de prétexte au voyage, un certain nombre de soldats braves & déterminés sous l'habit de Matelots, pour servir non-seulement à garder les prisonniers lorsqu'on se seroit saisi d'eux, mais encore à les arrêter l'un après l'autre & les conduire aux Vaisseaux. L'ordre de ce dessein ayant paru plausible à mon Pere, il fit préparer en secret ce qui étoit nécessaire à l'exécution. Les deux Vaisseaux partirent de Londres, & Lallin prit la route de Dieppe, pour se trouver à Rouen avant leur arrivée. Il étoit entré dans la Ville le jour même que Mylord Omerson me conduisit chez sa sœur.

Ce Seigneur avoit raison de regarder comme une faveur du Ciel le bonheur qu'il avoit eu d'entendre le détail d'une partie de ce complot. Il en avoit appris assez pour s'allarmer justement, & quoiqu'il eût lieu de juger par les objections qu'il avoit entendu faire à la sœur de Lallin qu'elle n'approuvoit point le projet de son frere, il ne me parla plus de l'un & de l'autre qu'avec détestation. Après avoir passé une heure chez lui à nous entretenir, nous étions prêts de nous quitter, lui pour prendre des mesures contre la perfidie de ses ennemis, & moi pour aller faire part de cette nouvelle à Mylord Axminster, lorsqu'un Valet de la sœur de Lallin vint le prier de la part de sa Maîtresse de se rendre sur le champ chez elle. Il fut incertain de ce qu'il devoit penser de cette priere; & dans le premier mouvement, il se persuada que c'étoit une leurre dont Lallin se servoit pour l'arrêter. Cependant ayant fait réflexion qu'il n'étoit arrivé que du même jour, & que les Vaisseaux n'étoient point encore à Rouen, il ne crut point qu'il y eût de risque à courir, & il espéra qu'il pourroit découvrir quelque nouvelle circonstance qui seroit utile à ses

affaires. Il me proposa de l'accompagner. Je ne pouvois le refuser avec honneur, ne fut-ce que pour le secourir s'il se trouvoit dans quelque danger. Nous trouvâmes la sœur de Lallin qui l'attendoit avec impatience. Son frere étant sorti un moment auparavant, elle s'étoit hâtée de faire avertir Mylord Omerson, pour l'informer en bonne amie de tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle ne s'attendoit point de me voir arriver avec lui, mais malgré la satisfaction qu'elle parut en avoir, elle me pria de lui laisser la liberté d'entretenir un moment Mylord en particulier. Il lui dit que n'ayant point de secret qu'il ne fût disposé à me communiquer, elle pouvoit s'expliquer librement en ma présence. Ce fut un embarras pour elle qui savoit que j'étois fils de Cromwell; mais Mylord Omerson l'ayant assuré en général qu'il n'y avoit rien à craindre de moi, quand il seroit même question de mon Pere, elle lui raconta avec la plus généreuse franchise le motif du voyage de son frere, & toutes les particularités que Mylord n'avoit entendues qu'imparfaitement. Je me suis efforcée, ajouta-t-elle, de lui faire perdre ce noir dessein,

& je lui ai fait des reproches, dont il s'est irrité jusqu'à me menacer de m'ôter la vie de ses propres mains, s'il m'arrivoit de trahir son secret. Mais dût-il exécuter mille fois ses menaces, elles ne sauroient m'empêcher de m'opposer de toute ma force à une si horrible entreprise, & de faire pour vous dans cette occasion, Mylord, ce que je crois vous devoir par honneur & par amitié.

Une conduite si noble & si généreuse fit perdre à Mylord Omerson le ressentiment qu'il avoit conçû d'abord légérement contre cette Dame. Il la remercia vivement ; & faisant semblant de n'avoir obligation qu'à elle de cette découverte, il tira d'elle tous les éclaircissemens qui pouvoient servir à sa sûreté. Comme il n'étoit pas le seul dont on méditoit la ruine, il lui demanda si elle avoit appris de son frere le nom de ceux qui étoient compris dans l'ordre de Cromwell. Elle en nomma quelques-uns dont elle se souvenoit, parmi lesquels étoit Mylord Axminster. Je frémis en l'entendant. Je ne pouvois comprendre comment mon Pere pouvoit être informé que ce Seigneur étoit à Rouen, sur-tout après le soin qu'il

avoit eu de déguiser son nom & de s'y tenir presque toujours renfermé. Je ne doutai point que ma sentence n'eût été prononcée avec la sienne, & j'ai toujours cru que c'étoit par la crainte de m'allarmer que la sœur de Lallin me déguisa la part que j'avois au péril. Je lui demandai si l'on savoit que Mylord Axminster fût à Rouen. Personne ne l'ignore, me dit-elle. Mylord Omerson m'assura la même chose ; & comme je lui marquois quelque surprise de ce qu'il ne m'en avoit jamais rien témoigné, il me dit qu'il l'avoit fait par civilité, & pour ne le pas détromper de l'opinion où il étoit qu'on ne le connoissoit point dans la Ville. Nous raisonnâmes long-tems sur les mesures que nous devions prendre pour notre sûreté commune. La voye la plus courte étoit de dénoncer Lallin, dont on n'auroit pas manqué de punir la trahison, mais la considération que nous devions à sa sœur, nous obligeoit de garder quelques ménagemens. Nous remîmes à délibérer en commun sur cette affaire avec ceux de nos compatriotes qui étoient envelopés dans le même danger.

Avant que de quitter cette Dame,

j'eus un éclairciſſement avec elle ſur le Billet qu'elle m'avoit écrit la veille. Mylord Omerſon eut la diſcrétion de nous laiſſer ſeuls un moment. Elle ſe plaignit du peu de cas que je paroiſſois faire de ſon eſtime. Je l'aſſurai que perſonne n'en avoit pour elle une plus ſincère que moi ; mais ſans m'expliquer ſur la nature de mes engagemens, je lui déclarai avec ma franchiſe ordinaire, que j'en avois de ſi forts, qu'ils ne me permettoient point d'en former de nouveaux avec elle. L'air naturel & reſpectueux dont je m'exprimai fit impreſſion ſur ſon eſprit. Je me rends juſtice, me dit-elle, je ne mérite point que vous rompiez les chaînes d'une autre pour entrer dans les miennes, mais ce que vous me dites aujourd'hui, vous auriez pû me le venir dire hier. Croyez-vous qu'il n'en coûte point quelque choſe à une perſonne de mon ſexe lorſqu'elle fait certaines avances, & n'eſt-ce pas toujours le devoir d'un honnête homme d'y répondre du moins avec civilité ? Je trouvai tant d'honnêteté & de bon ſens dans ce reproche, que je lui paſſai condamnation ſur la maniere incivile dont j'avois répondu à ſa bonté, & je la priai de me

continuer son estime, que je serois toujours très-satisfait de mériter. Mylord Omerson étant arrivé assez promptement, nous la quittâmes, & le malheur qui lui arriva deux jours après ne me permit plus de la revoir. Je vous ai fait tort, me dit-il en sortant, d'interrompre si-tôt la conversation que vous aviez commencée avec cette belle Dame. L'inquiétude que me cause le dessein de son frere, ne m'a pas permis d'attendre plus long-tems. Ce n'est pas mon intérêt seulement qui me presse, ajouta-t-il, c'est celui de vingt honnêtes gens qui sont exposés au même danger que moi. Il résolut de les faire avertir de se rendre chez Mylord Axminster, pour y prendre une résolution commune. Il passa chez lui pour donner cet ordre à son Valet, & il m'accompagna ensuite à notre logement.

Mylord Axminster apprit avec une extrême surprise, non-seulement que son nom étoit divulgué dans toute la Ville, mais qu'en Angleterre même on étoit déja instruit de son arrivée en France, & du séjour qu'il faisoit à Rouen depuis quelques mois. Il en eut bien davantage, lorsque Mylord Omerson, qu'il n'avoit

point connu à Londres, & qu'il avoit pris pour un homme du commun depuis qu'il le connoissoit à Rouen, lui eut découvert son nom & le motif de sa visite. Il laissa échaper dans la premiere chaleur quelques imprécations contre la tyrannie de Cromwell, & cette continuation de mauvaises fortunes lui faisant rappeller les peines cruelles qu'il avoit essuyées il retomba dans une tristesse si profonde, que je ne me souviens point de lui avoir vû depuis ce moment la moindre apparence de joye pendant tout le reste de sa vie. Sept ou huit des Anglois que Mylord Omerson avoit fait avertir étant arrivés plus promptement que nous ne les attendions, on les instruisit du malheur qui les menaçoit. Le sentiment de faire arrêter Lallin fut si unanime, que Mylord Omerson eut peine à obtenir qu'on cherchât quelqu'autre voye. Il fit valoir la générosité de sa sœur, à qui nous étions tous redevables de notre salut, & l'on convint que pour l'honneur du nom Anglois, il ne falloit rien faire qui blessât les devoirs de la reconnoissance. La honte de son frere eût réjailli sur elle & sur toute sa famille, qui tenoit un rang distingué

dans la Ville. Mylord Axminster ouvrit un moyen court & simple ; c'étoit de quitter Rouen, mais la plûpart y auroient consenti difficilement, parce qu'ils y avoient formé leurs habitudes. *Sir William Cromby*, qui étoit de l'assemblée, proposa la seule voye qui fut aprouvée de tout le monde ; ce fut de publier par toute la Ville le dessein de Cromwell, comme si quelqu'un de nous en eût été informé par des Lettres de ses amis de Londres, & de faire semblant d'ignorer que Lallin eût part à l'entreprise. Il étoit clair qu'elle échoueroit nécessairement lorsqu'elle seroit découverte, & que chacun de nous seroit alors autorisé à prendre publiquement les moyens d'assurer son salut. Nous arrêtâmes à ce parti qui eut tout le succès que nous espérions pour notre sûreté, mais qui produisit un effet funeste, dont nous sentîmes un mortel déplaisir.

Le Gouverneur de Rouen ayant appris par le bruit public, & par la confirmation de nos Anglois, le dessein hardi qui se méditoit contre nous, donna des ordres à l'entrée de la riviere & sur le Port, pour faire examiner tous les Vaisseaux étrangers avec la derniere exactitude. Il fit re-

nouveller en même-tems les assurances de son estime & de sa protection à toutes les personnes de notre nation qui se trouvoient alors dans la Ville. Les Citoyens mêmes n'apprirent qu'avec indignation que nous étions menacés de quelque péril au milieu de leurs murailles, & cette considération redoublant le zéle que les François ont naturellement pour les Etrangers, il n'y en avoit point un seul qui ne fût disposé à nous servir au besoin de défenseur. Il n'y eut que le traître Lallin qui vît d'un oeil mal satisfait le mouvement qui se faisoit en notre faveur. Avec quelque soin que nous eussions caché son nom, il ne put se persuader qu'on eût pû découvrir son projet sans être instruit en même tems qu'il en étoit l'auteur. N'ayant personne à soupçonner que sa soeur, il l'accusa de l'avoir trahi, & dans un transport de rage, causé aparemment par la crainte du châtiment, ou par le chagrin de voir manquer ses espérances, il lui donna un coup d'épée qui faillit à lui ôter la vie. Il se sauva après cette action, & il fut assez heureux pour trouver à Dieppe un Vaisseau tout prêt à faire voile, sur lequel il se déroba au suplice en repassant en Angleterre.

Le malheur de cette généreuse Dame ayant été connu presque aussi-tôt du Public, la cause ne tarda gueres à se découvrir. Elle l'apprit elle-même à tous ceux qui voulurent l'entendre. Tous les Anglois qui étoient à Rouen se crurent obligés de lui donner des marques éclatantes de leur reconnoissance par leurs civilités & leurs presens. Je ne la revis plus, parce que nous partîmes peu de jours après sa blessure. Nous reçûmes à Bayonne une Lettre de Mylord Omerson, qui nous apprit son rétablissement & la conclusion d'une si fâcheuse avanture. Les deux Vaisseaux arriverent au Port de Rouen. On étoit trop bien instruit pour ne pas les reconnoître. Le Gouverneur fit arrêter les Capitaines, mais comme ils s'obstinerent à nier leur commission, que les preuves qu'on avoit à fournir contre eux ne suffisoient pas pour les convaincre, on fut obligé de leur rendre la liberté. Le Ministre de France qui fut informé de cette Histoire, en fit des plaintes au Protecteur d'Angleterre. Elles furent inutiles, parce qu'il desavoua la part que Lallin lui avoit attribué dans son entreprise.

Cet évenement porta Mylord Axminf-

ter à précipiter notre départ. Nous quittâmes Rouen après un séjour de quelques mois. Toutes les nouvelles nous ayant assurés que le Roi Charles s'étoit rendu sur la frontiere d'Espagne, nous prîmes directement cette route. Nos chevaux étoient si vigoureux & nos voitures si aisées, que nous fîmes le voyage presque aussi promptement qu'on le fait par mer avec le vent le plus heureux. Nous ne nous arrêtâmes dans les Villes qu'autant que la necessité nous y contraignit. J'en trouvai peu dans ce long trajet qui me parussent égaler Rouen, soit pour la grandeur, soit pour le nombre des habitans. Je n'y vis rien non plus qui me causât de la surprise ou de l'admiration. Le séjour de Rouen avoit tellement formé mes manieres & ouvert mes idées, que j'étois enfin parvenu à penser & à parler comme le reste des hommes. Si j'étois encore frappé de quelque chose, ce n'étoit plus d'appercevoir tous les jours de nouveaux vices qui répugnoient à mes principes; j'en connoissois la source dans la corruption qui est commune à tous les hommes, & je comprenois bien que suivant les lieux & les occasions, les effets en peuvent

peuvent varier à l'infini. Mais je ne pus m'empêcher d'admirer que dans l'espace de deux cens lieues il y eût tant de diversité dans les manieres extérieures, dans l'habillement & dans le langage d'un Peuple qui est soumis au même Monarque, qui professe la même Religion, & qui suit les mêmes Loix. Je ne pouvois me faire entendre dans toutes les Campagnes de Normandie, du Maine, du Poitou, & des autres Provinces que nous eûmes à traverser. J'avois occasion de demander à chaque Village si j'étois encore en France, moi qui parlois exactement la langue, & qui ne la reconnoissois pas dans les jargons bizarres que j'entendois changer à tout moment. Les habits & les manieres n'y sont pas plus uniformes. On peut remarquer quelque chose de cette difference jusques dans les Villes mêmes. Si l'on excepte les personnes d'un certain rang dans toutes les Villes de ce grand Royaume que j'ai parcourues, tout le reste n'est qu'un composé de personnes grossieres, qui ne parlent point un langage fixe, & qui n'ont pas plus de goût que de ressemblance dans leur façon de se mettre & dans tout leur dehors; de sor-

te qu'il n'y a proprement de François en France que le petit nombre de ceux qui sont à la tête des autres, & qui sont distingués de ce qu'on appelle Peuple.

Etant arrivés à Bayonne, nous nous fîmes conduire, selon notre coutume, dans la meilleure Hôtellerie de la Ville, & la premiere chose que nous y aprîmes en descendant, fut que le Roy d'Angleterre y étoit depuis deux jours. Grand Prince, s'écria Mylord Axminster à cette nouvelle, à quel abaissement te vois-tu réduit, tandis que tes Palais & ton Trône sont occupés par des rebelles & des scélérats! Il y étoit incognito. Sa suite ne surpassoit pas beaucoup celle de Mylord Axminster, qui avoit pris à Rouen quatre Laquais & un Ecuyer. Nous n'employâmes qu'un moment à nous remettre des fatigues de la journée. Mylord avoit un empressement d'embrasser les genoux de son Maître, qui ne lui permit pas d'attendre au lendemain. Il ne l'avoit jamais vû, n'étant retourné d'Amerique en Angleterre qu'après la mort du Roy son pere. Il fit demander sur le champ la liberté de paroître en sa présence, en lui faisant annoncer son nom. Elle lui fut accordée. Il me dit de l'accompagner.

Toute l'expérience que j'avois acquise à Rouen & dans le voyage, ne put me défendre d'un saisissement secret en approchant de la chambre où étoit ce grand Roy. C'étoit moins timidité qu'un sentiment confus dans lequel se réunissoit le respect, la tendresse & la compassion. Je me représentois tout à la fois son infortune & sa grandeur. Je trouvois encore au fond de mon cœur un reste de l'impression que la mort sanglante de son Pere y avoit faite, lorsqu'elle m'avoit été racontée par ma Mere. J'avois d'ailleurs de la Majesté Royale l'idée qu'un jeune homme s'en forme dans l'éloignement. J'entrai dans la chambre comme on entre dans un Temple. Il étoit debout à s'entretenir avec deux Anglois de sa suite. Je fus rassuré tout d'un coup par sa physionomie, qui étoit douce & aimable. Il avoit néanmoins dans les yeux quelque chose de mélancolique & de sombre, qui étoit sans doute l'effet de ses inquiétudes, & du sentiment continuel qu'il avoit des malheurs de son Pere & des siens.

Mylord Axminster se jetta à ses pieds. Il le releva en l'embrassant. Mylord, lui dit-il avec beaucoup de douceur & de

grace, nous ne nous connoiſſons que de nom, mais ſi vous avez autant d'attachement pour ma perſonne que j'ai d'eſtime pour vous, ſur le portrait qu'on m'a fait de votre mérite, nous ne tarderons guéres à être amis. Je ſai une partie de vos malheurs, ajouta-t-il, & je me ſuis étonné pluſieurs fois qu'ayant quitté Londres il y a plus d'un an, vous n'euſſiez point cherché votre retraite auprès de moi. Si vous y êtes aujourd'hui dans ce deſſein, vous pouvez compter que je tâcherai de vous la rendre agréable. Mylord Axminſter fit une réponſe reſpectueuſe à ce diſcours obligeant. Il rejetta ſa lenteur à ſe rendre à ſon devoir ſur les juſtes cauſes qui l'avoient arrêté en Angleterre, & lui exprimant d'un ton paſſionné le zéle & l'impatience avec laquelle il étoit venu, il lui offrit la diſpoſition abſolue de ſa fortune & de ſa vie, comme à ſon Roy légitime & ſon ſouverain Maître. Ah! Mylord, reprit ce Prince en ſoupirant, que j'employerois volontiers la mienne auſſi pour délivrer notre pauvre Angleterre des Tyrans qui la déſolent! Quand ouvrira-t-elle les yeux pour reconnoître un Roy qui donneroit tout ſon ſang pour la ren-

dre heureuse ! Mais je regarde l'arrivée de gens tels que vous comme un heureux présage. Son infortune & la nôtre ne sont point encore sans remede. Il s'informa là-dessus de mille particularités, dont Mylord Axminster pouvoit l'instruire. Il apprit avec étonnement le péril où nous avions été exposés en Normandie. Lui-même en avoit couru quelques-uns de la même nature, & il nous assura que sans le secours visible du Ciel, il eût succombé plus d'une fois à diverses entreprises qu'on avoit faites contre sa vie. Après une conversation assez longue, il dit obligeamment à Mylord, que ne faisant que d'arriver, il avoit besoin de repos, & qu'il lui conseilloit d'en aller prendre en attendant qu'ils pussent s'entretenir d'affaires plus sérieuses & plus importantes. Je ne sortis point de la chambre sans avoir embrassé ses genoux. C'est un jeune homme, lui dit Mylord Axminster, à qui il ne manque rien, si on lui ôte son Pere, pour mériter la qualité d'un de vos plus zélés serviteurs. C'est un fils de Cromwell. Un fils de Cromwell ! s'écria le Roy, saisi d'une espéce d'horreur. Oui, Sire, continua le Vicomte avec la même bonté,

mais un fils digne d'un meilleur pere, & tel que je souhaiterois d'en avoir un. Il lui fit ensuite un abregé de l'Histoire de ma Mere & de la mienne. Ce récit parut intéressant, & fut écouté avec beaucoup d'attention.

A peine fut-il fini, que le Roy prit la parole pour demander quel étoit le nom de ma Mere. Le Vicomte s'étoit abstenu exprès de la nommer, parce qu'ayant été pendant quelque tems la Maîtresse du feu Roy, il ne crut point que le respect lui permît de rappeller ce souvenir à son fils. Mais étant pressé de parler, il répondit qu'elle se nommoit Madame Cleveland. Bon Dieu! que me dites-vous? s'écria le Roy. Je m'en suis douté. Vîte, qu'on appelle le bon-homme Cleveland, que cette nouvelle va faire mourir de joye. Il ordonna à l'un des deux Gentilshommes qui étoient auprès de lui, d'appeller un de ses Officiers qui étoit ce Mr. Cleveland même, c'est-à-dire le pere de ma chere Mere. Pendant qu'on étoit allé l'avertir, il nous apprit que ce bon-homme (c'est ainsi qu'il l'appelloit) s'étoit attaché si inséparablement à lui depuis la mort du Roy son Pere, qu'il ne croyoit point

avoir de serviteur plus dévoué & plus fidéle ; qu'il prenoit plaisir à l'entretenir & à lui entendre raconter les Histoires du vieux tems, mais qu'il ne lui avoit rien répété si souvent, que les amours de sa fille avec le feu Roy ; le malheur qu'elle avoit eu de perdre ses bonnes graces, & de rechercher celles de Cromwell ; les efforts inutiles qu'elle avoit faits pour rentrer dans la maison paternelle, & la douleur qu'il avoit ensuite ressenti lui-même de l'avoir traitée avec tant de dureté, lorsqu'après avoir perdu tous ses autres enfans, il étoit venu à songer qu'il ne lui restoit plus qu'elle ; qu'il avoit depuis employé tous ses soins pour découvrir le lieu de sa retraite ; que n'ayant pû réussir à trouver cette chere fille, il n'avoit jamais cessé de se reprocher sa perte ; & qu'il s'en accusoit comme d'une action barbare & dénaturée. Pendant que le Roy nous faisoit ce récit, Mr. Cleveland entra dans la chambre où nous étions. On ne lui avoit point annoncé ce qu'il y devoit trouver. Il est certain que je me sentis vivement ému à la vûe de ce bon Vieillard. Je le regardois avec avidité, & le seul respect que je devois au Roy m'empê-

choit de courir à lui pour l'embrasser. Cleveland, lui dit le Roy, que me donnerez-vous si je vous fais retrouver votre fille ? Ah ! Sire, répondit-il presque la larme à l'œil, le Ciel n'a point reservé tant de bonheur à ma vieillesse. Pour elle-même, non, reprit le Roy, mais quelque chose qui lui ressemble beaucoup, & qui la touchoit de bien près. Tournez-vous, ajouta-t il, & embrassez ce jeune homme, qui est un fils d'elle & de Cromwell. Si le nom de sa fille avoit fait d'abord une tendre impression sur Mr. Cleveland, il sembla que celui de Cromwell la détruisoit tout d'un coup. Au lieu de s'approcher de moi, il recula brusquement de quelques pas. Il se mit attentivement à me considérer. Le Roy parut regarder son attitude avec plaisir. Il tenoit une jambe avancée, & tout son corps portoit sur l'autre qui étoit en arriere. Ses yeux étoient ouverts de toute leur grandeur, & fixement attachés sur moi. Il ne paroissoit pas même ému, comme si son cœur se fût endurci en me regardant. Cependant la nature travailloit peu à peu à l'amollir. Ses larmes commencerent à couler. Mon inquiétude & ma rougeur
semblerent

semblerent achever de le vaincre. Ah! Sire, s'écria-t-il en tournant un regard vers le Roy, & se jettant ensuite à mon cou, souffrez que je l'embrasse mille fois. C'est le fils du bourreau de mon bon Maître, mais c'est l'enfant de ma chere fille. S'il a reçû du mauvais sang de son Pere, il le répandra pour la cause de son Roy. N'est-il pas vrai, continua-t-il en me serrant de toute sa force; parle, mon cher fils, n'aimeras tu pas celui que le Ciel veut que tu reconnoisses pour ton Maître, & ne verseras-tu pas jusqu'à la derniere goute de ton sang pour sa querelle?

Un spectateur indifferent (s'il est possible qu'il y en ait dans une scénce où c'est la nature qui agit) auroit eû peine à juger par les expressions & les regards de Mr. Cleveland, lequel de son Roy ou de son petit-fils étoit le plus cher à son cœur. Il demeura plus d'un demi quart d'heure dans cet état violent, tantôt jettant les yeux sur le Roy, & le conjurant de prendre quelques sentimens d'affection & de bonté pour moi, tantôt les tournant de mon côté pour me recommander de ne m'écarter jamais des plus étroits devoirs du zéle & de la fidelité pour mon Maître.

Ce Prince prenoit tant de satisfaction à l'écouter, qu'il ne l'obligea de finir que par bonté, dans la crainte qu'une si vive émotion ne produisît quelque effet dangereux dans un homme de son âge. Il lui promit de prendre soin de moi, & de me tenir lieu de pere à la place de Cromwell.

Nous nous trouvâmes alors à Bayonne comme en païs de connoissance. Mr. Cleveland étoit charmé de se voir revivre dans un petit-fils. Mylord Axminster ne l'étoit pas moins de la présence & de l'entretien continuel de son Roy. Il l'accompagnoit toujours lorsqu'il alloit où à l'Isle de la Conférence, ou rendre quelque visite particuliere au Cardinal Mazarin, qui étoit comme l'ame de toutes les grandes affaires de l'Europe. Je ne fus pas mieux informé que le public du fond de leurs déliberations, mais comme il échape toujours au plus habiles Politiques quelques legeres indiscretions qui font naître les conjectures des curieux interessés ; je me souviens d'avoir entendu dire au Roy, qui se plaignoit également de la France & de l'Espagne, que quoique la conduite de ces deux Couronnes fût entierement différente à son égard, elle s'accor-

doit en un point, qui étoit de regarder ses intérêts avec beaucoup de froideur. La France le traitoit extérieurement avec toute sorte de civilités. Chacun y plaignoit son malheur. On lui faisoit sous-main des presens considerables, & lorsqu'il étoit à Paris, on ne lui épargnoit ni les honneurs ni les plaisirs. Mais la Reine & le Cardinal vivoient en même-tems dans la meilleure intelligence du monde avec ses ennemis. La guerre contre l'Espagne s'étoit faite de concert avec Cromwell. C'étoit pour lui que l'armée Françoise avoit vaincu aux Dunes, & qu'elle avoit pris Dunkerque. On le reconnoissoit pour le Chef légitime de la République d'Angleterre; on avoit des Ambassadeurs auprès de lui, & l'on recevoit les siens. L'Espagne prenoit tout le contre-pié de cette conduite. Dans le tems qu'elle affectoit une entiere indifférence pour les affaires d'Angleterre, & pour la personne du Roy, elle lui faisoit offrir sous-main d'armer pour son rétablissement. Mais c'étoit à des conditions si dures & si desavantageuses pour lui, qu'il paroissoit visiblement qu'elle étoit peu touchée de son infortune, & qu'elle n'avoit en vûe

que ses propres interêts. Dom Louis de Haro, qui le négligeoit à l'extérieur, jusqu'au point de ne lui avoir pas même député un Gentilhomme pour rendre ce qui étoit dû à la dignité Royale, ne laissoit pas d'entretenir avec lui un commerce secret, dans lequel il lui faisoit tous les jours de nouvelles propositions. Mais elles étoient si peu raisonnables, que le Roy s'en plaignoit souvent comme d'autant d'insultes. Il ne s'agissoit de rien moins que de ceder à l'Espagne tout ce que les Anglois ont de plus méridional en Amerique, & non seulement de rendre Dunkerque après le rétablissement de ce Prince, mais d'aider les Espagnols à reprendre tout ce que l'armée Françoise leur avoit enlevé en Flandres. Les ridicules sollicitations de Dom Louis cesserent enfin par la conclusion du Traité de Paix avec la France, & du Mariage de l'Infante avec le Roy Louis XIV. On s'occupa ensuite beaucoup moins d'affaires que de plaisirs.

Cependant les entretiens que Mylord Axminster avoit sans cesse avec le Roy, firent naître à ce Prince une pensée dont il se flata de tirer de grands avantages. Il

ſavoit la conſidération où ce Seigneur & ſon pere avoient été en Amerique. Les grands établiſſemens que les Anglois ont dans cette partie du Monde, forment une partie conſidérable des forces de leur Royaume. C'eſt la ſource de leur Commerce, & par conſéquent celle de leurs richeſſes. Le Roy forma là-deſſus le deſſein d'y envoyer Mylord, pour entreprendre de ramener à ſon obéiſſance tous ceux qui conſervoient encore un reſte de reſpect pour le nom de leur légitime Maître. Ce projet ne parut point ſans vraiſemblance au Vicomte d'Axminſter. Loin de ſe ſentir de la repugnance à l'exécution, il s'y porta autant par inclination que par la ſoumiſſion qu'il devoit aux volontés du Roy. Après les cruels malheurs qu'il avoit eſſuyés en Europe, rien ne l'y attachoit que ſon zéle pour le ſervice de ſon Maître. Il avoit une ample matiere pour l'exercer en Amerique, & il eſperoit que la vûe d'un lieu où il ſe ſouvenoit d'avoir vêcu heureux, ſerviroit à remettre ſon cœur dans une ſituation tranquille, & à lui faire perdre des idées que la proximité d'Angleterre entretiendroit toujours. Je fus informé auſſi-tôt de cette réſolu-

tion. Elle me jetta dans un extrême embarras. Je pressentis toutes les difficultés que j'aurois à essuyer, ou de la part de Mr. Cleveland, à qui j'étois devenu si cher, qu'il ne consentiroit jamais à me voir partir avec Mylord Axminster, ou de la part de mon propre cœur, qui me permettoit encore moins d'àbandonner Fanny ma souveraine Maîtresse, & de me détacher un seul moment de son Pere, mon tendre & bien aimé Protecteur.

Les combats que je prévoyois ne tarderent pas plus long-tems à commencer, que Mr. Cleveland à être instruit du voyage du Vicomte. Il n'eut pas plûtôt apris cette nouvelle, qu'il accourut à moi d'un air allarmé. Je suppose, me dit-il, que vous ne pensez pas à quitter l'Europe. Mylord vous a servi de pere jusqu'aujourd'hui, c'est moi qui vais prendre à present sa place, & vous vous souvenez d'ailleurs de ce que le Roy vous a promis. Il prononça ces paroles d'une maniere si vive & si affectueuse, que la crainte de le chagriner m'empêcha de répondre. Il prit mon silence pour un acquiescement, & la joye qu'il en eut le porta à publier que j'allois quitter Mylord Ax-

minster pour suivre le Roy qui se disposoit à retourner en Flandre. Je passai quelques heures à rêver à la conduite que je devois tenir, & cette méditation m'ayant causé quelque tristesse, je descendis à la chambre de Fanny pour me consoler auprès d'elle. La froideur avec laquelle elle écouta quelques discours généraux que je lui tins sur le voyage de son Pere, me fit apercevoir qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire dans son esprit. Je lui demandai s'il ne lui étoit rien arrivé qui lui donnât du chagrin. Elle me fit une réponse équivoque qui ne pouvoit m'éclaircir. Madame Riding, qui étoit présente, ne me parut point dans une meilleure disposition. Comme nous étions toujours dans l'Hôtellerie de Bayonne, & que la multitude d'Etrangers dont elle étoit sans cesse remplie nous y tenoit fort à l'étroit, nous passions ordinairement la journée dans la chambre de nos deux Dames. Mylord y entra au moment que l'inquiétude que me causoit leur humeur sombre m'en alloit faire sortir. Il parla du départ du Roy, qui étoit remis au commencement de la semaine suivante, & tournant les yeux vers moi d'une maniere in-

différente, il me demanda si je pensois aux préparatifs qui m'étoient nécessaires pour le suivre. Cette question, faite d'un air qui supposoit notre séparation assurée, & d'un ton qui sembloit la souhaiter, me jetta dans un trouble qui m'ôta la liberté de répondre. Mylord prit mon embarras pour un effet de la confusion que j'avois d'avoir formé divers desseins sans sa participation, & faisant tourner pendant quelque tems la conversation sur un autre sujet, il sortit sans nous être expliqués davantage. Il s'éleva à son départ un si amer sentiment dans mon cœur, que n'y pouvant plus résister, je laissai échaper quelques larmes. Mylord se lasse donc de moi, dis-je à Fanny. Il feroit mieux, ajoutai-je dans un transport qui ne me permit point de considérer que Madame Riding étoit présente, il feroit mieux de me donner la mort que de m'obliger à vous abandonner. Ce discours quoique vague étoit assez intelligible. Madame Riding parut surprise, & Fanny si agitée que son visage se couvrit de rougeur. Je me levai pour sortir, & pour aller m'entretenir seul de mon chagrin.

Madame Riding me suivit. Je ne vous

reconnois plus, me dit-elle en me conduisant dans une chambre voisine : je vous ai toujours crû de la prudence & de la raison, & je m'imaginois qu'il ne vous manquoit qu'un peu de connoissance du monde pour vous perfectionner. A peine au contraire avez-vous commencé à l'acquerir, que toute votre sagesse vous abandonne. Souffrez du moins, continua-t-elle, que je prenne encore une fois la liberté de vous expliquer ce que je pense de vous. Premierement vous manquez de reconnoissance & de droiture en formant le dessein de quitter Mylord sans l'en avoir averti. En second lieu, y a-t-il rien de si horrible & de si contraire aux principes dont vous avez fait si long-tems profession, que de nous avoir non-seulement caché votre intrigue de Rouen, mais protesté en présence de Mylord & de Fanny que vous étiez résolu de ne lier aucun commerce avec cette Dame qui vous écrivit, tandis que vous étiez assez bien avec elle pour lui permettre de l'épouser. Quel nom donnerez-vous à une conduite si double & si artificieuse ? Mylord & Fanny vous vouloient du bien, ajouta-t-elle, mais leurs sentimens sont

bien changés. Pour moi qui vous aimois comme une Mere, je vous avoue que je ne me trouve plus cette même tendresse que j'aurois voulu conserver pour vous toute ma vie.

Si j'eusse eu moins de respect pour Madame Riding, j'aurois traité d'abord son discours d'extravagance. Je n'y trouvai pas un seul mot que je pusse comprendre. Je me suis abstenu exprès de prévenir mon Lecteur sur cette avanture, pour le laisser dans le même embarras en commençant à la lire, où je fus en commençant à l'entendre, mais j'en expliquerai maintenant la source en peu de mots, de peur qu'un délai plus long ne rendît mon récit obscur.

La sœur de Lakin que j'avois entiérement oubliée en quittant la Normandie, & avec laquelle d'ailleurs je n'avois eu nul commerce qui pût m'être reproché, n'avoit pas perdu en cessant de me voir, les sentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Je l'appellerai desormais du nom de son frere, pour cacher, comme j'ai fait jusqu'à present, celui de son époux, dont la famille est une des plus distinguées de Rouen. Cette Dame avoit donné le sens

le plus favorable pour ses desirs à la réponse simple & honnête que j'avois faite à ses reproches. Son malheur qui étoit arrivé deux jours après la visite que je lui avois rendue avec Mylord Omerson, ne lui avoit pas permis de m'expliquer davantage ses sentimens avant mon départ. Elle avoit même ignoré que je fusse parti de Rouen, jusqu'à ce que se trouvant mieux de sa blessure, elle eût reçû la visite de quantité d'Anglois qui l'en avoient informée. Quelque ressentiment qu'elle eût de ce que je l'avois quittée sans avoir pris congé d'elle, elle l'attribua à la nécessité où j'étois de suivre le Vicomte d'Axminster, & continuant de s'ouvrir à Mylord Omerson, elle lui fit connoître qu'elle m'estimoit assez pour consentir à m'épouser. Mylord Omerson qui me portoit quelque affection, & qui n'ignorant pas le miserable état de ma fortune, trouvoit un solide avantage pour moi dans ce mariage, avoit contribué par tous ses soins à la confirmer dans cette pensée. Il la flatoit tous les jours de l'espérance de me revoir au retour du Roy Charles, & il lui promettoit en mon nom toute l'ardeur avec laquelle elle avoit lieu d'attendre

que je reconnoîtrois ses faveurs. En effet il regardoit mon consentement comme une chose si infaillible, qu'ayant écrit à Mylord Axminster, il lui parla de Madame Lallin & de moi, comme de deux personnes destinées l'une pour l'autre, qui n'attendions que le moment de nous unir par les liens du mariage, comme nous l'étions déja par ceux de l'estime & de l'amour.

Cette Lettre étoit arrivée le jour même que Mr. Cleveland s'étoit cru assuré par mon silence que je ne pensois point au voyage d'Amerique. Il trouva en sortant de ma chambre Mylord Axminster qui étoit à la lire, & se faisant une espéce de gloire de m'enlever, pour parler ainsi, de ses mains, il lui avoit annoncé brusquement que j'étois résolu de suivre le Roy en Flandre. Indépendamment des nouvelles vûes de bonté & d'amitié que Mylord avoit sur moi, il avoit eu raison d'être choqué d'une conduite qui blessoit toutes les regles de la reconnoissance & de l'honnêteté, car il n'y avoit personne au monde à qui j'eusse tant d'obligation qu'à lui. Le ressentiment qu'il avoit de mon ingratitude étoit donc proportion-

né à ses faveurs. Il l'avoit communiqué aussi-tôt à Madame Riding, & à sa fille, qui m'avoient condamné avec justice. Cependant l'amitié combattant encore en ma faveur, il étoit sorti pour me chercher, & pour me donner lieu d'en venir à quelque explication. Le hazard fit que j'entrai dans la chambre de sa fille sans qu'il m'apperçût; mais y étant revenu un moment après moi, & voyant que non-seulement je m'obstinois à lui cacher le dessein prétendu de mon mariage de Rouen, mais mon départ même avec le Roi, dont il lui sembloit que j'affectois de faire mystere, il étoit sorti plus mécontent & plus irrité que jamais.

On peut juger à présent quel dut être mon embarras après avoir entendu les reproches obscurs & piquans de Madame Riding. J'étois aussi peu informé de ce qui se passoit à Rouen, que du bruit que Mr. Cleveland avoit répandu de mon départ; aussi demeurai je quelque tems à regarder Madame Riding, sans pouvoir me determiner à lui répondre. Enfin mon innocence m'ayant rassuré, je lui dis que son éloquence seroit inutile pour me faire sentir mes fautes, aussi-tôt qu'elle l'auroit

employé à me les faire connoître. Ce ne fut néanmoins qu'après une multitude de questions & de reparties, plus obscures l'une que l'autre, que je parvins à obtenir une explication nette & suivie. Elle me rapporta tous mes crimes, & sur quels témoignages elle les avoit appris. Quelque satisfaction que j'eusse de me trouver tout d'un coup innocent, je ne laissai pas de ressentir une vive douleur de cette seule pensée que Mylord eût pû me croire capable d'ingratitude, & l'aimable Fanny d'aimer quelque chose plus qu'elle. O Ciel! m'écriai-je, quel est le malheur d'un cœur droit & généreux de n'avoir que des paroles pour s'exprimer, c'est-à-dire, un moyen dont l'ingratitude abuse, & que la perfidie même peut tourner à ses usages! Pour l'affaire de Rouen, dis-je à Madame Riding, en la regardant tristement, dans l'éloignement où nous sommes de cette Ville, je n'ai pour me justifier que l'air & le cri de mon innocence. Si Mylord m'a cru capable du déguisement honteux dont il m'accuse, il me le croira encore sans doute d'employer le mensonge pour me justifier. Ainsi je ne vois rien qui puisse me rétablir dans son

esprit. Pour ce qui regarde mon départ avec le Roi, c'est une fausse opinion qu'il m'est aisé de détruire, & que je traiterois d'imposture dans tout autre que Mr. Cleveland qui l'a répandue. Ciel! continuai-je en voyant que ma peine attendrissoit Madame Riding, je t'atteste encore une fois : pourquoi ne prens-tu pas soin de faire connoître mon innocence, puisque c'est toi qui m'as fait tel que je suis, sincere & incapable d'artifice ?

Cette bonne Dame qui me connoissoit trop bien pour ne pas s'en rapporter tout d'un coup à mes assurances, reprit de moi aussi-tôt la bonne opinion qu'elle en avoit toujours eû. Elle me dit qu'elle alloit détromper sur le champ Mylord & Fanny. Si Fanny m'a crû coupable, repris-je par un mouvement plus prompt que ma réflexion, je suis le plus à plaindre de tous les hommes. Madame Riding n'avoit pas oublié ce qu'elle m'avoit entendu dire à Fanny un quart d'heure auparavant. Ces dernieres paroles achevant de lui ouvrir les yeux, elle me demanda assez malicieusement pourquoi j'étois si troublé de la crainte d'avoir déplû à Fanny. Je reconnus moi-même que je m'étois trop

déclaré, mais ce n'étoit point avec une Dame qui m'avoit presque toujours servi de mere que je devois me repentir de mon indiscrétion. Au contraire je fus ravi qu'il se présentât si naturellement une occasion de lui découvrir l'état de mon cœur. Je lui fis l'aveu de ma passion, sans lui rien déguiser de la maniere dont je l'avois ménagée jusqu'alors. Elle soûrit après m'avoir entendu. Voilà donc notre Philosophe, me dit-elle! Gare le nauffrage de la sagesse parmi les écueils de l'amour. Je la conjurai de me dire sérieusement ce qu'elle pensoit de cette ouverture. C'étoit une femme d'un grand sens. Aimez toujours la vertu, me répondit-elle, & ne vous défiez jamais ni de l'amour ni de la fortune, Elle refusa absolument de s'expliquer davantage.

Nous retournâmes ensemble à la chambre de Fanny. La vûe de cette chere personne réveilla la douleur que je venois de sentir. Par un effet de ce sentiment, & peut-être encore plus par une espece de confiance qui me venoit de l'aveu que j'avois fait de mon amour à Madame Riding, je me jettai à ses piéds, & j'y demeurai en silence, pendant que Madame Riding entreprit

treprit ma justification. Elle parut extrêmement satisfaite d'un éclaircissement si peu attendu. Je pris ce moment pour lui dire mille choses touchantes sur les peines que la seule crainte de mériter sa froideur étoit capable de me causer. Je m'attendris jusqu'à verser quelques larmes, & perdant peu à peu le souvenir de toutes mes résolutions, je m'oubliai tellement que je fis vœu en baisant ses belles mains de l'adorer religieusement toute ma vie. Je n'eus pas fini ces paroles, que faisant réflexion sur ce qui venoit de m'échaper, je jettai un regard sur elle en tremblant. Elle me parut embarassée. J'en ai trop dit, repris-je en baissant les yeux, mais c'est à vous qui êtes à présent maîtresse de mon secret, à disposer souverainement de ma vie. Elle demeura quelque tems sans parler, & se tournant vers Madame Riding, elle lui demanda d'un air languissant ce qu'elle croyoit qu'elle dût me répondre. Je vois bien, lui dit cette Dame qui avoit ses raisons pour ne pas condamner notre amour, que vous n'avez pas attendu à me consulter pour vous résoudre. Répondez-lui ce que votre cœur vous dicte, c'est-à dire que vous êtes bien éloignée

de le haïr. Puissiez-vous, mes chers enfans, ajouta-t-elle, vous aimer aussi long-tems que vous mériterez l'affection l'un de l'autre ! Aimez-vous, vous êtes dans l'âge d'aimer. Le Ciel l'aprouve, & Mylord ne le condamnera pas.

J'étois si surpris, & si charmé en même tems de ce que j'entendois, que jamais une vérité ne me parut aprocher si fort d'un songe. Les mouvemens même que mon cœur ressentoit, me paroissoient d'une autre espéce que ceux qu'on éprouve en veillant. C'étoit quelque chose de supérieur à la nature, c'étoit..... il est impossible que je l'exprime, & le plus délicieux moment de ma vie fut celui auquel je l'éprouvai. Je repris les mains de Fanny, & dans un transport qui ne s'exprimoit que par mes larmes, je les baisai mille fois sans qu'elle pensât de son côté à les retirer. Je me levai avec la même ardeur pour embrasser Madame Riding, & je la priai de me confirmer l'heureuse approbation qu'elle m'accordoit, & de m'expliquer davantage ce que j'avois à espérer de la bonté de Mylord. Elle me répondit qu'elle avoit peut-être eu tort de s'ouvrir à nous avec tant de facilité, mais

qu'elle ne pouvoit s'en repentir ; qu'il falloit seulement que nous eussions Fanny & moi la prudence de moderer nos sentimens jusqu'à ce qu'elle eût pris le tems de renouer avec Mylord une conversation qu'elle avoit eûe la veille avec lui sur mon sujet ; que ce Seigneur en lui parlant pour la premiere fois de son voyage d'Amerique, lui avoit demandé d'abord si son inclination la portoit à le suivre ; que lui ayant répondu qu'elle s'étoit attachée à sa personne pour ne s'en séparer jamais, il lui avoit fait ensuite la même question par raport à moi ; que ne pouvant répondre absolument de ma disposition, elle lui avoit offert de me sonder, mais qu'il avoit souhaité seulement qu'elle s'attachât à observer de quelle maniere je recevrois la nouvelle de son départ ; qu'il croyoit s'être aperçû que j'avois quelque tendresse pour sa fille, & qu'en ayant lui-même infiniment pour moi, il consentiroit de bon cœur à me donner la qualité de son gendre, & à me prendre pour le compagnon de sa fortune & de ses voyages, mais qu'il vouloit que de ma part il n'y eût rien que de naturel & de volontaire dans ma détermination ; qu'il avoit

exigé d'elle que ſans me faire connoître les tendres deſſeins qu'il avoit en ma faveur, elle tâchât de démêler le fond de mon cœur & mes véritables ſentimens pour lui & pour ſa fille. Ainſi, continua-t-elle, je n'ai rien avancé qui ne porte ſur de ſolides raiſons, en vous promettant que Mylord ne condamnera point votre amour : je ne lui ai pas manqué non plus de parole en vous découvrant les deſſeins qu'il a ſur vous, puiſque je ne l'ai fait qu'après m'être aſſurée que vous aimez Fanny. Cependant je ſerois fâchée de lui ôter la ſatisfaction qu'il ſe reſervoit ſans doute de vous aprendre lui-même votre bonheur. Il faudra que vous faſſiez ſemblant de l'ignorer, & d'en recevoir les premieres aſſurances de ſa bouche. Je vais le chercher, ajouta-t-elle, pour le guérir entierement des fâcheuſes idées que votre grand pere, & la Lettre de Mylord Omerſon lui ont données de vous, & pour lui aprendre enſuite que vous êtes par raport à lui & à ſa fille tel qu'il le deſire, & qu'il l'a toujours crû. Allez, lui dis-je interdit de joye & d'admiration, & faites bien entendre à Mylord qu'il fera plus en me permettant d'ai-

mer Fanny, que le Ciel & la Terre ensemble ne peuvent faire pour le bonheur d'un homme.

Je demeurai seul avec la maîtresse de mon ame. Son embarras & le mien furent extrêmes pendant le prémier moment, mais comme il ne venoit que de la confusion de nos sentimens; il fit bien-tôt place à l'entretien le plus tendre & le plus animé. Ces trésors d'amour que le silence & la contrainte tenoient ensevelis & comme accumulés dans nos cœurs depuis si long-tems, ne craignirent plus de se déveloper avec liberté. Je tirai de l'aimable Fanny des aveux capables de faire mille fois la félicité d'un amant, & dont il auroit pû sembler néanmoins que je n'étois pas satisfait tant j'avois d'empressement à les lui faire répéter. Je lui racontai l'origine de ma passion, ses effets, mes timides & respectueuses assurances; le dessein que j'avois formé de les cacher pendant toute ma vie, ou d'attendre du moins pour les expliquer d'heureuses circonstances que je ne prévoyois point, & que j'avois à peine la hardiesse de desirer. Ma tendresse m'avoit semblé suffire pour me rendre heureux, lors même que le respect la

tenoit renfermée dans le fond de mon cœur : à quel excès de bonheur me voyois je élevé tout d'un coup par l'assurance d'être aimé, par la liberté d'exprimer mon amour, & par l'espoir de le voir bien tôt au comble de ses vœux ! Tant de joye surpassoit non seulement mes expressions, mais l'étendue même de mes sentimens & de mes idées. La fortune qui m'avoit maltraité si long-tems, le Ciel qui n'avoit jamais semblé jusqu'alors me regarder qu'avec rigueur, l'amour, l'amitié, tout se réunissoit en ma faveur, pour me tirer à jamais du rang des miserables, & me composer un destin digne d'envie. Ciel ! m'écriai je vingt fois avec transport, je ne vous demandois pas tant, vous m'accordez trop tout d'un coup; moderez vos bienfaits, je suis trop heureux pour l'être tranquillement. Et puis changeant aussi-tôt de desir, je le priois au contraire d'augmenter encore ma félicité, s'il étoit possible, & de la faire durer toujours dans cet excès.

Fanny m'écoutoit avec une satisfaction qui me répondoit de ses sentimens. Elle parla peu, mais c'étoit me dire beaucoup à moi qui la connoissois, que de recevoir

mes tendres careſſes & de les aprouver. Tout retenus qu'étoient ſes regards, ils n'en étoient pas moins pénétrâns ni moins paſſionnés. Elle n'attachoit point une ſeule fois ſes yeux ſur les miens ſans faire paſſer dans mon cœur mille traits de flâme, & ſans y exciter quelque nouveau mouvement que je n'avois point encore éprouvé. Elle remercia le Ciel de m'avoir rendu pour elle auſſi tendre qu'elle l'avoit ſouhaité. Elle m'aſſura modeſtement que ſi j'étois tel que je m'efforçois de le lui perſuader, nous allions être deux exemples d'une paſſion parfaite, & qu'il ne dépendroit pas d'elle que nous n'en fuſſions deux auſſi d'une fidelité & d'une conſtance éternelle

Madame Riding ne tarda point à nous aporter des nouvelles qui confirmerent notre joye. Si vous n'êtes point le plus heureux couple qu'il y ait ſur la terre, nous dit-elle en entrant, ce ne ſera ni la faute de Mylord, ni la mienne. Vous ſerez l'un à l'autre avant que nous quittions Bayonne, & Mylord ne m'a point caché qu'il en auroit autant de ſatisfaction que vous. Elle ajouta qu'il étoit allé trouver le Roy pour le prier d'honorer notre ma-

riage de son consentement, & de faire en ma faveur quelque chose qui pût supléer au défaut de ma fortune. Mylord vint effectivement un quart d'heure après avec un visage si joyeux & si riant, que je ne doutai point que la bonte du Roi n'eût rempli ses espérances, & surpassé les miennes. Son amitié se satisfit d'abord en m'embrassant, & en m'accordant le nom de son cher fils. Il nous prit ensuite par la main sa fille & moi, & nous ayant conduit à la chambre du Roi: Les voilà, Sire, lui dit-il; ce sont mes deux enfans. J'ai peine à distinguer lequel m'est plus cher de l'un ou de l'autre; c'est pour n'avoir plus cette distinction à faire que j'ai résolu de les lier si étroitement qu'ils ne fassent plus qu'un. Le Roi lui répondit qu'il prenoit part à sa joye & à la nôtre, & qu'il vouloit commencer à me le marquer en me créant Chevalier. Il m'honora sur le champ de cette dignité avec la cérémonie ordinaire. C'est le premier dégré, me dit ce Prince après m'avoir donné l'accolade: vous êtes jeune, je veux que l'espérance d'obtenir de moi beaucoup davantage vous serve d'éguillon pendant quelques années, & je vous engage ma
parole

parole Royale, que je récompenserai vos services au-delà de vos désirs. J'ai appris de Mylord, ajouta-t-il, que vous êtes disposé à l'accompagner en Amérique. Allez, & comptez tous deux sur la reconnoissance de votre Roi. Ce Prince avoit dans les manieres & dans les expressions un air de bonté, qui est rare dans un Souverain. Mylord étoit pénétré des témoignages qu'il recevoit tous les jours de son estime & de sa confiance. Dans l'extrême impatience où il étoit de partir pour se rendre utile à son service en Amérique, il le pria de trouver bon que nos nôces s'accomplissent en sa présence, afin que nous pussions nous embarquer ensuite à ses yeux, avant qu'il se mît en chemin pour retourner en Flandres. On régla que nous serions mariés le lendemain. Quoique les préparatifs ne pussent être magnifiques dans un espace si court, les ordres qui furent donnés par le Roi & par Mylord auroient rendu la fête fort brillante, si le Ciel eût permis qu'ils se fussent exécutés. Mais j'étois à la veille de voir prendre une nouvelle face à ma vie : mon sort avoit attendu jusqu'alors à se déclarer.

On voit par tout ce que j'ai rapporté

jusqu'à présent de mon Histoire, qu'il n'y avoit rien eu d'absolument malheureux dans mes premieres avantures. J'avois éprouvé dès ma naissance les traits de la mauvaise fortune, mais presque sans les sentir. J'en avois même formé une espece d'habitude, jusqu'au tems où je commençai à connoître Mylord Axminster. Sa compagnie & son amitié m'avoient fait mener une vie fort douce. Ma passion pour sa fille avoit fait beaucoup plus ; elle m'avoit rendu heureux. L'espérance prochaine de l'épouser alloit mettre le comble à mon bonheur. Ainsi je n'avois pas lieu de me plaindre beaucoup du passé, & je ne trouvois dans ma situation présente que de justes sujets de joye. Quelque obscur que fût l'avenir, j'aurois eu tort de m'en défier, puisque mon bonheur étoit prêt à s'établir sur les fondemens les plus solides. Enfin, j'étois content de ma condition. Mon ame étoit tranquille, ou du moins elle n'étoit agitée que par les délicieuses émotions du plaisir.

Cependant, tout cet édifice de tranquillité & de bonheur étoit un vain fantôme, qui s'étoit formé par degrés, pour s'évanouir en un moment. Mon nom étoit

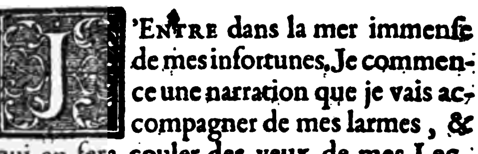
écrit dans la page la plus noire & la plus funeste du Livre des Destinées ; il y étoit accompagné d'une multitude d'Arrêts terribles, que j'étois condamné à subir successivement. Mon bon Génie avoit lutté inutilement pour m'en garantir ; il n'avoit pû réussir pendant près de dix-huit ans qu'à les suspendre. O Dieu, qui m'as donné la force de les supporter, donne-m'en assez maintenant pour les rappeller à ma mémoire ! Je me suis fait violence pour les en écarter pendant le récit de cette premiere Partie de mon Histoire ; c'est une tréve que j'ai eu la force de faire avec mes douleurs. Je les sens qui renaissent, & qui viennent en foule se présenter à ma plume.





LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND FILS NATUREL DE CROMWELL,

LIVRE TROISIE'ME.



J'Entre dans la mer immense de mes infortunes. Je commence une narration que je vais accompagner de mes larmes, & qui en fera couler des yeux de mes Lec-

teurs. Cette pensée me cause quelque satisfaction en écrivant; j'obtiendrai la pitié des cœurs tendres. Je les fais les Juges de mes peines; c'est à leur tribunal que je les présente. Mais je les prie de juger moins de ma douleur par les apparences que par leur propre sentiment, c'est-à-dire, que s'ils me trouvent dans mes pertes plus de fermeté extérieure qu'ils ne se sentent capables d'en avoir, je ne demande point qu'ils se forment sur ces dehors trompeurs l'idée qu'ils prendront de moi. A la vérité le courage & la constance inaltérable que j'ai fait paroître dans toutes mes disgraces, m'a mérité le nom de Philosophe; on n'a pas cru que ma patience toujours égale, & la sérénité apparente de mon humeur sous les plus rigoureux coups de la fortune, pussent être l'effet d'une vertu ordinaire. On les a honorés du nom de Philosophie. Superbe nom! Hélas! qu'il m'a coûté cher! Ceux qui me l'ont donné n'ont jamais connu le secret de mon ame. J'ai tiré en effet de la Philosophie tout le secours qu'elle peut donner; elle a éclairé mes entreprises, elle a réglé mes dehors, elle a soutenu ma prudence; elle m'a fourni des conso-

lations contre le déſeſpoir. Mais elle n'a jamais diminué le ſentiment intérieur de mes peines, & elle ne m'a point empêché de reconnoître qu'un Philoſophe eſt toujours homme par le cœur. Dévelopons cette malheureuſe ſuite d'aventures, ou tendres ou tragiques, mais toutes ſi triſtes & ſi intéreſſantes, qu'elles me répondent de la compaſſion de mes Lecteurs.

Le Roi ayant conſenti à mon mariage; & Mylord marquant autant d'ardeur que moi pour le voir accompli, il ſembloit qu'il ne pouvoit rien arriver dans l'eſpace de vingt-quatre heures qui fût capable de troubler une ſi douce attente. Je paſſai une partie de l'après-midi à m'entretenir avec Fanny, & l'autre à réfléchir ſur cette fortune ineſpérée qui m'élevoit tout d'un coup au ſommet du bonheur. En me livrant ſeul à la joye, je ne laiſſois pas de conſerver aſſez de pouvoir ſur-moi-même, pour y mêler quelques conſidérations ſérieuſes, qui m'étoient toujours ſuggérées par la longue habitude que j'avois formée de méditer & de me recueillir dans mes penſées. Voilà, diſois-je, mes projets accomplis. J'ai ſouhaité de devenir heureux par l'amour, je touche

au moment de l'être, & mon cœur est si agréablement rempli qu'il m'est aisé de sentir que ce n'étoit point un faux bonheur que je m'étois proposé. J'avois deux buts, ajoutois-je ; quel étoit l'autre ? C'étoit de travailler incessamment à me rendre sage par le secours de l'étude & de mes réflexions. Je ne m'en suis point écarté jusqu'aujourd'hui, & je suis résolu de ne m'en écarter jamais. Mais ma condition change, j'ai d'autres regles à suivre. Quoique la sagesse soit toujours la même, elle prend différentes formes dans les divers états de la vie. J'ai déja eu l'occasion de faire assez de remarques sur cette variété de conditions & de devoirs pour me former un plan qui convienne à la situation où je vais entrer. Voyons, & faisons aller de pair, autant qu'il est possible, la sagesse & l'amour. Là-dessus je me fis réellement, je ne dis point un ordre d'occupations, je ne pouvois prévoir les événemens assez juste pour m'assurer que j'eusse la liberté de le suivre, mais un fond de nouveaux principes qui me parurent convenir en général à l'état où j'entrois, & dont il ne me restoit que l'application à faire aux diverses conjonctures.

Je m'occupai de cette rêverie sérieuse jusqu'à ce qu'on vint m'avertir que Mylord demandoit avec empressement à me parler.

C'étoit James qui me venoit appeller. Je lui vis un air triste qui me fit mal augurer de sa commission. Il n'attendit point que je l'interrogeasse pour me dire que mon mariage étoit, sinon tout à fait rompu, du moins différé jusqu'à Rouen, à la priere de Mr. Cleveland, qui s'étoit jetté aux piéds du Roi pour lui demander ce délai comme la plus grande de toutes les faveurs. C'est tout ce que j'ai appris, me dit James, Mylord vous en expliquera davantage. Je me rendis promptement auprès de lui. Je le trouvai rêveur & chagrin. Votre grand-pere est un brutal, me dit-il en me voyant entrer. Il n'y a que sa vieillesse, & la considération du Roi, qui m'ayent empêché de le traiter comme il mérite de l'être. Il m'apprit en même tems que Mr. Cleveland étoit venu lui reprocher d'un ton railleur le dessein qu'il avoit de m'accorder sa fille sans sa participation, & de se faire accompagner de moi en Amérique; qu'il lui avoit dit grossiérement que c'étoit envain qu'il s'en flat-

toit, puisqu'il avoit obtenu du Roi des ordres tous opposés ; qu'il venoit les lui annoncer lui-même de la part de ce Prince, & lui défendre de penser aux nôces de sa fille avant que d'être arrivé à Rouen, où le Roi se proposoit de passer en allant en Flandres, & où il vouloit que nous le suivissions. Choqué, continua Mylord, de l'air brusque dont il m'a parlé, je n'ai pû m'empêcher de lui en témoigner quelque ressentiment, & de lui faire entendre que ce n'étoit rien moins qu'un deshonneur pour vous d'entrer dans ma famille. Il a eu l'impudence de me reprocher là-dessus la malheureuse aventure de mon épouse, que j'ai confiée trop légérement au Roi, & dont il y a apparence que ce Prince ne lui a pas fait un secret. Je vous avoue, continua le Vicomte, que s'il n'étoit sorti promptement après m'avoir fait cet outrage, il n'y auroit point eu de raison assez forte pour arrêter le premier feu de ma colere. Je me suis contenté après son départ d'en aller porter mes plaintes au Roi. Il l'a fait appeller pour me faire des excuses, mais il m'a renouvellé l'ordre de différer votre mariage, sous prétexte que la cérémonie se fera

plus commodément à Rouen, & que je trouverai ensuite au Havre-de-Grace un Vaisseau pour l'Amérique, qui me portera plus proche de nos Colonies, que celui qui est prêt à partir de Bayonne. Mylord Axminster eut l'honnêteté de convenir après ce discours, qu'il avoit eu tort de proposer mon mariage au Roi sans avoir prévenu Mr. Cleveland; & comme il n'attribuoit son opposition qu'au dépit qu'il lui supposoit de se voir négligé, il me dit avec sa tendresse ordinaire qu'il vouloit bien oublier son ressentiment en ma faveur. Il m'exhorta même à tâcher de remettre l'esprit de mon grand-pere par quelques civilités, dont il reconnoissoit dans le fond que je ne pouvois me dispenser.

J'allai le trouver sur le champ. Il me fit des plaintes fort vives du peu d'attention que j'avois marqué pour lui; & m'ayant représenté tout ce que je lui devois de tendresse & d'attachement en qualité de petit-fils, il m'expliqua ensuite d'un ton sévere l'autorité que le titre de grand-pere lui donnoit sur ma personne & sur ma conduite. Je ne lui contestai rien, je me contentai de lui parler de l'honneur & des

avantages qui me revenoient de l'alliance de Mylord Axminster. Je continuai de vivre honnêtement avec lui jusqu'au départ, sans qu'il me fît la moindre ouverture des cruelles vûes qu'il avoit sur moi.

Comme je n'avois nulle raison de m'en défier, je me consolai aux piéds de Fanny du retardement qu'on apportoit à mes desirs. Mylord lui-même étoit si éloigné de prévoir le dessein de Mr. Cleveland, qu'il ne fit pas difficulté de se réconcilier & de bien vivre avec lui. Nous quittâmes Bayonne, & nous arrivâmes à Rouen presque aussi-tôt que le Roi. Il reçut de grands honneurs, & un logement convenable dans la Ville. Mylord Axminster reprit avec nous sa demeure à l'Hôtellerie. Ce fut une vive mortification pour Mr. Cleveland, qui s'attendoit que je m'attacherois à lui, & qui m'avoit même fait marquer un logement chez le Roi. Le bruit de notre retour avec ce Prince s'étant aussi-tôt répandu, nous reçûmes la visite de Mylord Omerson, & de nos autres amis. Ils crurent me faire plaisir en me félicitant sur la disposition avantageuse que Madame Lallin avoit conservée pour moi. Mylord Omerson me sollicita

vivement de ne pas tarder à faire une visite à cette Dame. Je le surpris en lui déclarant mes engagemens avec Fanny, & l'espérance que j'avois de l'épouser au premier jour. Il n'y a point d'aparence que Madame Lallin, qui aprit sans doute cette nouvelle, eût persisté dans le dessein qu'elle avoit en ma faveur, si on lui eût laissé la liberté de réflechir que mon ingratitude ne m'en rendoit pas digne, mais son malheur & le mien lui firent prêter trop facilement l'oreille à des conseils pernicieux qui causerent sa ruine, & qui ne me furent guéres moins funestes qu'à elle.

Le véritable dessein de Mr. Cleveland, en obtenant du Roy le délai de mon mariage, avoit été de chercher les moyens de le rompre entierement; non qu'il ne regardât la fille de Mylord Axminster comme un parti infiniment au dessus de moi, & flateur par conséquent pour son ambition, mais l'extrême affection qu'il me portoit ne lui permettoit pas de penser sans douleur à mon départ pour l'Amerique. Il me regardoit comme le seul reste de sa famille. Il étoit dans un âge si avancé, que le plaisir de me revoir à mon retour n'étoit point un bien qu'il pût es-

pérer. Il vouloit à quelque prix que ce fût m'attacher à la suite du Roy, pour m'avoir continuellement auprès de lui-même. Ce ne fut que le lendemain de notre arrivée à Rouen qu'il me communiqua ce desir pour la premiere fois. J'y fus aussi sensible que je le devois, mais après lui en avoir marqué de la reconnoissance, je m'expliquai d'une maniere si forte sur les engagemens que j'avois pris avec Mylord & Fanny, qu'il comprit que ce ne seroit jamais volontairement qu'il me les feroit rompre. Il aprit presque aussi tôt les tendres intentions que Madame Lallin avoit pour moi. C'en fut assez pour lui faire former le plan d'un nouvel artifice, dont l'exécution ne lui réussit que trop heureusement. Il se fit introduire chez cette Dame, & s'étant fait connoître à elle pour mon grand-pere, il la remercia des sentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Elle ne le déguisa point. Elle lui marqua même quelque chagrin de m'y voir répondre si incivilement. Il profita de cette ouverture pour lui offrir de s'employer à me faire ouvrir les yeux sur ses charmes, & sur le prix de ses faveurs. Il lui fit entendre que pour peu qu'elle voulût se

prêter au dessein qu'il avoit, il m'enleveroit infailliblement à sa rivale, car elle étoit déja informée qu'elle en avoit une, & que c'étoit la cause de ma froideur pour elle. Il ménagea si bien son esprit, qu'après l'avoir sû persuader que sa réputation ne seroit nullement commise, & que ce qu'il projettoit ne seroit connu que du Roy d'Angleterre, il l'engagea à feindre que je lui eusse fait une Promesse de mariage, & à suplier le Roy d'entremettre son autorité pour me la faire exécuter. Ce complot ne fut communiqué qu'à Mylord Omerson & à quelques Anglois qui y entrerent volontiers, autant par le souvenir des obligations qu'ils avoient à cette Dame, que parce qu'ils étoient charmés de lui voir des inclinations si favorables pour la Nation. Mr. Cleveland eut encore assez d'adresse le même jour pour tirer de moi mon nom par écrit. Je le donnai sans défiance sur un prétexte fort leger qu'il m'apporta. Il s'en servit pour dresser une Promesse dans les formes légales, & il remit cette piece authentique à Madame Lallin.

Je pressai pendant ce tems-là Mylord Axminster de conclure mon mariage avec

Fanny. Il me répondit avec raison qu'ayant les mains liées par l'ordre du Roy, il n'osoit passer outre sans avoir connu ses volontés. C'étoit moi naturellement que cette commission regardoit. Je me rendis au logement de ce Prince. Il devina en me voyant le motif qui m'amenoit, & sans me faire la moindre objection, il me dit qu'il consentoit à mes desirs, si Mylord Axminster & Mr. Cleveland s'accordoient à les aprouver. Je craignois quelque oposition de la part de Monsieur Cleveland. Le Roy qui s'en aperçut, me dit qu'il l'alloit faire apeller, pour aprendre de lui-même ses sentimens. Il parut, & loin de me refuser son aveu, il me félicita sur les charmes de Fanny, qu'il traita par avance de mon épouse. Je sortis le plus content des hommes, & j'allai répandre ma joye dans la famille du Vicomte. Il me vint quelques heures après un ordre de retourner chez le Roy. Je le trouvai avec un papier à la main, & le visage moins ouvert qu'il ne l'avoit lorsque je l'avois quitté. Il m'ordonna d'aprocher, & m'ayant montré mon nom qui étoit au bas du papier qu'il tenoit, il me demanda d'un ton févere si l'écriture étoit de ma

main. Je ne pus méconnoître mes caracteres. Je lui répondis qu'elle en étoit; mais que j'avois peine à comprendre comment elle se trouvoit dans la sienne. Je m'imagine, reprit-il, que vous en devez être surpris; c'est quelque chose du moins que vous l'ayez reconnue. Il me fit ensuite diverses interrogations sur mes liaisons avec Madame Lallin, sur les raisons que j'avois eues de l'abandonner après m'être engagé si saintement à l'épouser. Je ne pouvois répondre clairement à des questions qui étoient si obscures pour moi: ma surprise ressembloit sans doute à l'embarras d'un homme coupable. Le Roy s'offensa vivement d'un silence qu'il regarda comme un effet d'obstination. Il me traita de la maniere la plus dure, & il m'ordonna les arrêts dans son propre logis. Mr. Cleveland me vint voir aussi-tôt dans la chambre où j'avois ordre de demeurer. Il contrefit l'affligé, & il me demanda d'un air de compassion affectée ce qui m'avoit attiré la colere du Roy. Je lui raportai ce que j'avois pû recueillir d'une conversation dont j'ignorois absolument le sujet. Ce fut alors que le rusé Vieillard employa tous les ressorts de ses artifices

artifices pour m'amener insensiblement à son but. Après avoir fait semblant de réflechir sur mon récit, il me dit qu'il conjecturoit de quoi il étoit question; qu'il avoit entendu parler depuis son arrivée à Rouen d'un Écrit par lequel on publioit que je m'étois engagé d'épouser Madame Lallin; qu'il falloit que quelque personne mal intentionnée en eût informé le Roy; que je devois connoître mieux que personne ce qu'il y avoit de réel dans cette affaire; que pour lui il n'avoit pas jugé à propos de m'aprendre jusqu'alors ce que le public en pensoit, parce qu'étant à la veille de mon mariage avec Fanny, il avoit semblé que j'avois peu de sujet de craindre le ressentiment de Madame Lallin; mais que les choses changeoient tout à fait de face, puisque c'étoit cette Dame sans doute qui avoit pris le parti de porter elle-même ses plaintes au Roy; que ce Prince équitable, comme il étoit, & jaloux d'ailleurs de sa réputation dans un Royaume étranger, ne souffriroit jamais qu'une femme du rang & du mérite de Madame Lallin fût trahie & insultée impunément par un Anglois; que quand il n'y seroit point porté par l'amour de la

justice & de la gloire, il devoit cette considération à un grand nombre de ses plus illustres Sujets qui étoient refugiés à Rouen, & qui avoient besoin de la protection des habitans de cette Ville. Enfin, ajouta Mr. Cleveland, plus j'envisage cette affaire, plus j'y trouve de danger pour vous. Mais non, reprit-il en s'interrompant, il y a une voye courte de vous mettre à couvert, & une voye qui ne vous expose à rien, c'est de remplir la Promesse que vous avez faite à Madame Lallin. Vous satisferez par là votre honneur, vous arrêterez ses plaintes, & la colere du Roy. Elle est d'ailleurs assez riche & assez aimable pour qu'un honnête homme puisse accepter sa main sans repugnance. Croyez-moi, me dit-il encore en m'embrassant, épousez-la : je serai plus satisfait moi-même de vous voir marier à Rouen, que de vous voir courir au delà des Mers dans un pays perdu, d'où il est incertain que vous reveniez jamais, & où il est fort assuré que vous auriez mille incommodités à souffrir.

J'avois écouté Mr. Cleveland avec beaucoup d'attention, & peut-être se flatoit-il que son discours m'avoit ébranlé ;

mais je n'avois point eu d'autre vûe que de m'éclaircir tout à fait du noir dessein que je voyois trop clairement qu'on tramoit contre moi. La Lettre que Mylord Axminster avoit reçûe à Bayonne, étoit une clef qui me donnoit quelque entrée dans le mystere. Je découvrois sans peine que Madame Lallin ne me causoit tant de mal, que parce qu'elle me vouloit trop de bien. Mais cette Promesse signée de ma main étoit un abîme dont le fond échapoit à ma pénétration. Je n'avois point là moindre défiance de Mr. Cleveland; il aidoit encore à éloigner par l'air de sincerité avec lequel il me faisoit mille questions; car aussi-tôt que je lui eûs protesté avec serment que l'Ecrit que le Roy m'avoit montré étoit une piece fausse qui n'étoit jamais sortie de ma main, il me demanda si je n'avois point indiscretement signé quelque Billet, ou écrit quelque Lettre, dont on eût pû déchirer malignement le seing. J'étois sûr de n'avoir pas même écrit une Lettre dans toute ma vie. La certitude avec laquelle je l'en assurai, parut l'étonner beaucoup. Il faut donc, reprit-il, qu'on ait contrefait votre caractere. Les Dames Françoises ont des arti-

fices admirables en galanterie. Mais en fin comme j'aurois plus de zéle que personne à vous détourner d'épouser Madame Lallin, si c'étoit un parti qui vous fût desavantageux, je crois que dans les circonstances où vous êtes, la sagesse vous oblige d'accepter la main qu'elle vous présente. Les raisonnemens de Mr. Cleveland firent si peu d'impression sur moi, que je ne m'arrêtai pas même à lui répondre. Je le priai seulement de faire avertir Mylord Axminster de mon malheur. Cette confiance que je faisois paroître pour le Vicomte, tandis que je lui en marquois si peu, le piqua jusqu'au vif. Il me répondit que je pensois en jeune homme, c'est-à-dire que je me trompois beaucoup si je me figurois que ce Seigneur pût conserver quelque estime pour moi, & persister dans le dessein de me donner sa fille, lorsqu'il aprendroit le démêlé que j'avois avec Madame Lallin. Comptez, me dit-il, que quelque tour que prenne cette affaire, c'est une tache qui vous exclut de l'espérance d'épouser Fanny. Et cette raison, ajouta-t-il avec une espece d'in-d'indifference, est une des plus fortes qui m'ayent porté à vous dire que votre pro-

pre intérêt vous oblige de profiter de la bonté de Madame Lallin.

Cette maligne réflexion de Mr. Cleveland fut le plus funeste de tous ses coups. Je n'y trouvai que trop de vraisemblance ; & commençant à considérer le malheur qui venoit de m'arriver comme la ruine de mon amour, je sentis mon cœur se glacer de crainte & frémir de saisissement. Mon impitoyable grand-pere s'aplaudit de cet étrange effet de sa tendresse. J'étois dans la situation où il avoit entrepris de me mettre, c'est-à-dire, prêt de perdre l'espoir d'être à Fanny, & la confiance que j'avois dans l'amitié de Mylord Axminster. Il s'en aperçut, & il eut la dureté de me quitter aussi-tôt pour laisser au poison le tems de se répandre & d'agir dans toute sa force. Je le conjurai en sortant de ne pas laisser de faire avertir Mylord de ma captivité. Il me le promit, mais la maniere dont il l'exécuta mit le comble à ma perte, & fut le plus dangereux de tous ses artifices.

Je demeurai seul dans un accablement qui ne peut être exprimé. Je me representai quel alloit être l'étonnement de Mylord & Fanny, en aprenant par des raports

infidéles le sujet de la colere du Roy, & la cause de mon emprisonnement. Je ne pouvois m'attendre qu'à leur haine & à leur mépris. Quelle idée ne devoient-ils pas se former de mon caractere ! J'avois été assez heureux pour les persuader de mon innocence à Bayonne, mais cette derniere aventure faisant revivre la premiere, ils alloient me croire capable non seulement de les tromper, mais de joindre encore l'hypocrisie & le parjure à la duplicité, pour abuser de leur franchise & de leur amitié. J'étois donc à la veille de perdre tout ce que j'avois de plus cher, l'estime de Mylord, & la tendresse de Fanny. Je les perdois par une horrible malignité, qui m'enlevoit en même tems ma réputation, & j'étois si malheureux qu'il ne m'étoit pas même permis de faire mes efforts pour la défendre & me justifier. Effectivement mes ennemis employoient pour achever ma ruine tous les momens que je passois inutilement à la pleurer. Mr. Cleveland étoit allé trouver Mylord Axminster en me quittant. Il ne lui aprit point mon malheur, parce qu'il en étoit déja informé, mais voyant qu'il balançoit à me croire coupable, il ne manqua

point d'invention pour détruire ce reste de bonté qui combattoit encore en ma faveur. Il feignit d'être persuadé trop tristement lui-même de la tromperie odieuse dont on m'accusoit. Il confessa à Mylord qu'il se croyoit obligé de lui en faire des excuses, & qu'il n'étoit venu chez lui que dans ce dessein. Il parut étonné qu'à mon âge, & avec des dehors qui sembloient promettre de l'honneur & de la droiture, j'eusse été capable de tant d'artifice. Je ne le croirois jamais, ajouta-t-il en dépliant la Promesse prétendue qu'il avoit eu soin de retirer des mains du Roy, si je ne voyois son nom écrit de sa propre main. Le voilà; il n'ose lui-même désavouer son caractére. Ce qui me console, c'est qu'il paroît disposé à se rendre du moins aux ordres du Roy, qui veut absolument qu'il remplisse sa Promesse.

Mylord étoit un homme d'esprit & d'expérience, qui m'avoit reproché cent fois ma crédulité, & qui m'en avoit même corrigé à force de me parler de la corruption des hommes, & de la sage défiance dont on a besoin sans cesse en vivant avec eux. Cependant il fut la dupe de ses ennemis & des miens. L'accusation lui pa-

rut si bien prouvée, qu'il ne souhaita pas même de me voir un moment pour s'éclaircir avec moi. Il savoit que Madame Lallin avoit adressé sa plainte au Roy, & qu'elle avoit laissée la Promesse entre ses mains; il la voyoit dans celles de Mr. Cleveland; il connoissoit mon caractére; c'en étoit trop en effet pour lui laisser la moindre incertitude. Il ne me regarda plus que comme un monstre d'ingratitude & de perfidie, & il crut ne pouvoir mieux se venger de moi qu'en m'abandonnant tout à fait, & en ordonnant à sa fille de m'oublier. Comme il n'avoit point eu d'autre raison que mon mariage pour différer son voyage d'Amerique, il résolut de ne s'arrêter à Rouen qu'autant qu'il étoit nécessaire pour s'assurer du départ d'un Vaisseau. Il envoya en diligence au Havre de Grace, & le hazard lui en ayant fait trouver un qui devoit mettre à la voile cinq ou six jours après pour la Martinique, il résolut de prendre cette occasion pour s'embarquer. Ses adieux furent courts. Il reçut du Roy le titre & la commission de Gouverneur Général des Colonies Angloises en Amerique, & ayant pris les derniers ordres de ce Prince, il partit

partit avec sa fille & Madame Riding. Sa suite n'étoit composée que de ses Domestiques, & de cinq ou six Anglois refugiés qui s'attacherent à sa fortune.

Pendant que mon mauvais destin me préparoit aussi les plus cruels sujets de douleur, il étoit arrivé du changement dans ma demeure, & dans la conduite de Mr. Cleveland. La constance qu'il me voyoit dans mon inclination pour Fanny, lui ayant fait craindre que je ne cherchasse le moyen de m'évader du logis du Roy, & que je ne trouvasse ensuite celui de me justifier aux yeux de Mylord Axminster, il avoit jugé à propos de me transferer dans un lieu où il pût être assuré, non seulement que je ne réussirois point à m'échaper, mais que je ne pourrois même être informé du départ prochain de ce Seigneur & de sa fille. C'étoit aparemment de concert avec Madame Lallin qu'il avoit pris cette résolution, puisque ce fut la maison même de cette Dame qui fut choisie pour ma nouvelle prison. Il n'eut point de difficulté à obtenir du Roy un empire absolu sur ma conduite. C'étoit un foible que ce Prince conserva toute sa vie, de se laisser presque entierement gou-

verner par ceux qui avoient pris une fois quelque aſcendant ſur ſon cœur ou ſur ſon eſprit. Je fus donc tranſporté le ſoir chez Madame Lallin, & renfermé étroitement dans une chambre. On m'y fit entrer avec tant de précaution qu'il me fut impoſſible de reconnoître dans quel lieu j'avois été conduit. J'y fus traité avec ſoin, & même avec magnificence. Mais je demeurai quelques jours ſans voir perſonne, excepté Mr. Cleveland, qui venoit paſſer avec moi une partie de l'après-midi. Je le conjurai mille fois de m'aprendre à quoi devoit ſe terminer une ſi étrange conduite, & de me donner du moins quelques nouvelles de Mylord Axminſter & de Fanny. Il répondit à la premiere queſtion, qu'on ne faiſoit qu'exécuter les ordres du Roy, qu'il n'avoit encore pû ſavoir préciſément quelles étoient ſes intentions. Pour ce qui regardoit Mylord & ſa fille, il m'aſſura, comme il avoit fait le premier jour de ma captivité, que je ne pouvois me flater avec raiſon que ce Seigneur penſât deſormais à m'accepter pour ſon gendre. Malgré le chagrin violent que me cauſoit la répétition continuelle de cette réponſe, je ne

laissois pas d'entretenir un reste d'espérance. Je connoissois la bonté de Mylord ; & je faisois un fond infini sur la tendresse de sa fille. Il n'étoit pas vraisemblable qu'on me retînt éternellement captif. Je ne souhaitois qu'un moment de liberté, pour détromper ces deux cheres personnes. Je me promettois que mon innocence l'emporteroit sur tous les artifices de Madame Lallin, car je n'avois encore soupçonné qu'elle ; & j'étois si éloigné de concevoir la moindre défiance de Mr. Cleveland, qu'étant persuadé d'ailleurs de l'extrême affection qu'il me portoit, je le croyois presque aussi touché que moi de mon infortune & de ma captivité.

Mais la fin de mon erreur aprochoit. Le jour du départ de Mylord Axminster me fut annoncé par Mr. Cleveland. Jour fatal ! d'où je dois commencer à compter le cours de mes déplorables avantures. J'étois dans ma chambre à m'entretenir de mes tristes idées. M. Cleveland y entra avec un air de contentement qui me fit attendre d'heureuses nouvelles. Vous serez libre, me dit-il, aussi-tôt que vous le voudrez. Le Roy consent à votre liberté, parce qu'il espére que Mylord Ax-

minster étant parti pour l'Amerique avec sa fille vous ne ferez plus difficulté d'épouser Madame Lallin. Il voulut ensuite m'embrasser à son ordinaire ; il ne s'apercevoit pas que son discours m'ôtoit la vie, & que j'avois besoin d'être soutenu. Oh ! laissez-moi, lui dis-je d'une voix alterée, ne voyez-vous pas que vous m'avez tué cruellement, & que j'ai à peine la force de respirer ? J'étois si pâle en effet, qu'il me crut près de m'évanouir. Je refusai néanmoins ses secours. Laissez-moi, répétai-je en l'écartant, je hais tout ce qui peut m'empêcher de mourir. Si Mylord & Fanny sont partis, j'ai perdu sans ressource leur estime & leur affection, deux biens sans lesquels il m'est impossible de vivre. Je m'assis sans vouloir le regarder ni l'entendre. Sa tendresse pour moi qui étoit au dessus de toute expression, s'allarma véritablement lorsqu'il me vit obstiné à me taire, & dans une posture immobile, qui lui fit douter si ma vie n'étoit pas dans le dernier péril. Il se hâta d'apeller les Domestiques pour me faire apporter quelque assistance. Madame Lallin accourut la premiere. Si j'avois perdu effectivement une partie de

mes forces, je les recouvrai tout d'un coup à sa vûe, pour l'accabler de mille reproches piquans, & pour lui donner tous les noms odieux dont il me sembloit que son lâche artifice la rendoit digne. Cette Dame m'aimoit véritablement. Je dois confesser aussi que malgré la foiblesse qu'elle avoit eûe de se prêter au dessein de Mr. Cleveland, elle étoit droite & généreuse. Mes repoches la toucherent si vivement, que fondant en larmes, elle se tourna vers mon grand-pere pour se plaindre avec amertume de la honteuse démarche à laquelle il l'avoit engagée. Ses plaintes,& les excuses qu'elle me fit, m'ouvrirent les yeux sur tout ce qui s'étoit passé. Ce fut alors que sentant mieux que jamais que j'étois perdu, trahi, méprisé de Mylord Axminster, & abandonné de Fanny, je tombai sans force & sans sentiment aux pieds de Madame Lallin.

Ce spectacle la toucha si vivement, qu'après avoir employé tous ses soins pour me rappeller la connoissance, elle pria Mr. Cleveland de sortir de sa maison, & de n'y retourner jamais. Il crut devoir ceder pour un moment à cet orage. Il se retira. Je demeurai seul avec elle. Ses

pleurs qui couloient en abondance, & ses tendres excuses, me persuaderent de son repentir. Helas! je vous pardonne, lui dis-je; je ne vois que trop qu'on vous a séduite pour vous faire servir à ma perte. Mais si vous avez été l'instrument de ma ruine, il vous reste un moyen de me faire oublier le tort que vous m'avez fait. Procurez-moi la liberté de sortir de cette Ville. Je suis chez vous, j'en juge par la maniere dont vous venez de parler à Mr. Cleveland: ouvrez moi les portes de ma prison, & loin de vous regarder comme une ennemie, je me croirai redevable de la vie à vos bienfaits. Il lui fut aisé de juger que mon dessein en souhaitant de me voir libre, étoit de suivre les traces de Mylord Axminster & de sa fille. Ma fuite étoit trop contraire aux interêts de son amour. Elle me répondit en baissant les yeux, quelle s'étoit attendue que je reconnoîtrois autrement le sincere regret qu'elle m'avoit marqué de m'avoir causé du chagrin; qu'à la verité on l'avoit fait agir contre son caractére & son inclination en la faisant entrer dans le noir complot qui avoit produit mon emprisonnement, mais qu'elle ne pouvoit se re-

pentir néanmoins de m'avoir enlevé à une rivale, qui n'avoit jamais eû pour moi autant de tendresse & d'estime qu'elle m'en promettoit ; que sa fortune & sa personne n'ayant rien qui pût lui attirer mon mépris, elle prenoit la hardiesse de m'offrir l'une & l'autre, & qu'elle étoit persuadée que lorsque je viendrois à connoître le fond de son cœur, je ne regretterois point de m'en être rendu le maître. Elle accompagna ce discours de mille regards tendres, & de tout ce qu'une femme modeste peut mettre en usage pour toucher un homme qu'elle aime. Du caractére dont j'étois, cette honnête franchise étoit plus propre à faire impression sur mon cœur que tous les détours de l'artifice. Je le dis naturellement à Madame Lallin. Je l'assurai que je lui rendois mon estime, & que si j'eusse été libre j'aurois peut-être senti pour elle quelque chose de plus tendre. Mais cette rivale, ajoutai-je, que vous voulez suplanter, je l'adore ; j'avois le bonheur d'en être aimé, c'est vous qui m'avez arraché son affection ; il n'y a rien qui puisse m'empêcher de courir sur ses pas pour me justifier à ses yeux, ou pour y mourir. Si vous êtes

tendre & généreuse, lui dis-je encore; accordez-moi la liberté. C'est la seule marque de bonté que je vous demande, & à laquelle je puisse être sensible. Elle réflechit un moment sur cette proposition. Je ne puis vous laisser sortir, reprit-elle, dans l'état où vous êtes. Vous manquez de tout, & vous m'êtes trop cher pour vous voir partir sans les commodités nécessaires pour le voyage que vous méditez. Souffrez, ajouta-elle en rougissant, que je vous propose à mon tour un autre parti. Je vous offre de vous accompagner. J'ai assez de bien pour en faire tout d'un coup une somme considérable, qui nous mettra au dessus de toute crainte en quelque endroit que la fortune nous jette. Frapé d'une proposition si extraordinaire, je lui en marquai le plus vif étonnement. Hé! quelle seroit donc votre espérance, lui dis-je? Songez vous, Madame, qu'il m'est impossible d'être à vous, & que vous ne gagneriez à me suivre que la fatigue d'un voyage inutile? Elle me protesta qu'elle ne vouloit rien obtenir davantage. Ne croyez pas néanmoins, me dit-elle, que ce soit tout à fait sans raison que je prens cet étrange parti.

J'en ai deux très-fortes, outre celle de suivre l'invincible penchant qui me porte à vous aimer. L'une est la perte de ma réputation qu'il m'est impossible de réparer si je ne deviens point votre épouse. Malgré les promesses de Mr. Cleveland toute la Ville est informée des démarches que j'ai faites à sa persuasion pour rompre votre mariage avec la fille de Mylord Axminster. On sait même, en dépit de toutes mes précautions, que vous êtes actuellement renfermé dans ma maison. Je suis l'entretien & la fable de toutes les compagnies. J'ai compté ce malheur pour rien tant que j'ai eu l'espérance de vous épouser, un mariage solemnel auroit réparé tout, mais si vous refusez absolument d'y consentir, je ne puis demeurer plus long tems dans une Ville où je me crois deshonorée sans retour. Une autre raison, continua-t-elle, qui n'est guéres moins puissante, ce sont les menaces continuelles que je reçois de mon frere. Sa rage est extrême contre moi depuis qu'il m'a soupçonnée de l'avoir trahi. Il eut achevé de me tuer s'il ne m'eût crûe morte du coup d'épée qu'il me donna avant son départ. Il a apris mon rétablissement

& la liaison étroite que j'ai entretenue depuis avec ses ennemis. Je reçois de lui à chaque ordinaire des Lettres pleines d'outrages & d'horibles sermens, par lesquels il proteste qu'il m'ôtera tôt ou tard la vie de ses propres mains. Je le connois, il en est capable, & je ne doute point que sa haine ne redouble lorsqu'il sera instruit de cette derniere aventure. Je suis donc réduite à quitter Rouen; ajouta-elle, autant pour la sûreté de ma vie que pour mon honneur. Où fuirai-je avec plus de plaisir qu'avec vous? Si je réussis par ma tendresse & par mes soins à vous rendre plus sensible, je trouverai mon bonheur à vous avoir suivi, & vous m'accorderez ailleurs la qualité que vous me refusez ici. Si vous vous opiniâtrez dans votre constance pour la fille de Mylord Axminster, je vous accompagnerai du moins jusqu'auprès d'elle, j'y rendrai témoignage de votre innocence, & je me ferai un mérite des services que vous aurez reçûs de moi, pour trouver auprès de son pere un asile & de la protection. Madame Lallin me demanda en finissant ce que je pensois de son discours.

Il est certain que quelque extravagan-

ce que j'eusse trouvé d'abord dans sa proposition, elle me parut toute différente sous ce nouveau tour. Mon intérêt même sembloit demander que j'y consentisse, car elle avoit eu raison de me faire observer que j'étois dépourvû de tout. Mr. Cleveland étoit le seul de qui je pusse esperer les secours dont j'avois besoin pour le voyage, & l'on juge aisément que ce n'étoit pas de lui que je devois les attendre. Cependant la seule vûe de ma commodité n'auroit pas suffi pour me faire entrer dans le projet de Madame Lallin. Je prévoyois d'ailleurs que l'utilité que je pourrois tirer d'elle auprès de Mylord & de Fanny pour la preuve de mon innocence, n'égaleroit peut-être pas le mauvais effet que produiroit sa présence, & la pensée qu'elle n'auroit point entrepris de me suivre sans m'être attachée par l'amour. Je lui fis cette objection. Elle n'y répondit que par ses larmes, & en me disant qu'une raison si foible ne devoit point m'empêcher de lui accorder une faveur qui assuroit tout à la fois son bonheur & sa vie. Je me laissai toucher, & le Ciel m'est témoin qu'en consentant à sa priere, je ne suivis que le mouvement de cette

bonté naturelle qui m'attendrissoit à la vûe des malheurs d'autrui, & qui me faisoit souhaiter d'être utile à tous les misérables.

Il ne fut plus question que de prendre des mesures pour amasser de l'argent, & pour tenir notre départ secret. Madame Lallin me dit que dans une Ville telle que Rouen, elle n'avoit besoin que d'une heure pour trouver en argent comptant la valeur de tout son bien. En effet, étant sortie dans le moment, elle trouva chez divers Marchands environ cent mille écus sur son billet. Ces emprunts ne devoient porter préjudice à personne, puisqu'elle leur abandonnoit par son départ des Terres qui excédoient considérablement cette somme. Elle s'occupa le reste du jour à faire préparer secretement une voiture pour gagner le Havre, où nous nous flattions de trouver quelque Vaisseau prêt à faire voile. Elle ne mit dans sa confidence qu'un Valet & une fille qui devoient nous suivre. C'étoit la nuit suivante que nous nous proposions de partir. Mr. Cleveland vint me voir avant la fin du jour, malgré la priere que cette Dame lui avoit faite de ne plus reparoître chez elle. Il fut

surpris de me trouver plus tranquille qu'à l'ordinaire. Comme il m'avoit laissé seul avec Madame Lallin quelques heures auparavant, il attribua ce changement à la conversation que j'avois eû avec elle, & s'imaginant qu'elle avoit pû m'inspirer de l'amour, il en fut si satisfait qu'il me promit de me faire rendre le lendemain ma liberté. Je ne le laissai point sortir sans m'être informé adroitement de la route que Mylord Axminster avoit prise, & du lieu où il devoit commencer l'entreprise qu'il avoit formée pour le service du Roi. J'appris ainsi qu'il étoit allé droit à la Martinique, parce qu'il ne s'étoit point rencontré de Vaisseau qui pût le porter plus proche de nos Colonies. De-là son dessein étoit de se rendre à la Jamaïque, ou à la Nouvelle Angleterre, selon qu'il en trouveroit l'occasion plus promte & plus facile.

La nuit étant venue, & Madame Lallin se trouvant aussi libre que moi, nous sortîmes de sa maison chargés de divers paquets, & accompagnés seulement de nos deux Domestiques. Nous gagnâmes à piéd la porte de la Ville, où la voiture nous attendoit. Notre route jusqu'au Ha-

vre se fit heureusement, & sans obstacle. Il n'étoit que sept heures du matin lorsque nous y arrivâmes. Nous cherchâmes d'abord un Vaisseau qui fût prêt à partir pour les Isles. On nous dit que le dernier qui devoit faire le voyage cette année-là, avoit mis à la voile quelques jours auparavant. C'étoit celui du Vicomte d'Axminster. Nous délibérâmes si nous descendrions jusqu'à la Rochelle. Quelques Anglois qui se trouverent au Havre nous conseillerent, comme le parti le plus court & le plus sûr, d'aller plûtôt à Londres, où nous ne manquerions pas de trouver tous les jours des occasions pour l'Amérique. Madame Lallin craignoit le malheur d'y être reconnue par son frere; j'avois aussi mes craintes. Cependant, comme notre péril le plus pressant paroissoit être du côté de la France, nous nous embarquâmes sur le premier Bâtiment qui partit pour l'Angleterre. Nous y arrivâmes en moins de deux jours; & par le plus heureux hazard, nous trouvâmes en débarquant à la Tour de Londres un Vaisseau de Guerre qui levoit l'ancre pour faire voile à la Jamaïque. Nous y montâmes sans avoir touché la terre. Le Capitaine fut ravi de

voir augmenter le nombre des passagers par deux personnes qui portoient quelques marques de distinction. Quatre jours après nous perdîmes la vûe des Côtes de l'Europe.

Il faut que je le confesse : Au milieu de l'amertume dont mon cœur étoit rempli, il se trouva place encore pour des sentimens de joye, lorsque je vins à considérer que j'étois dans la route qui m'alloit conduire auprès de Fanny. J'oubliai pendant quelque tems que Mylord & sa fille étoient irrités contre moi, & qu'ils l'étoient jusqu'au point d'avoir quitté l'Europe sans m'avoir dit du moins le dernier adieu. Je me figurois au contraire qu'ils partageroient avec moi le plaisir de nous rejoindre, & que charmés de l'ardeur qui me faisoit voler après eux jusqu'en Amérique, ils me rendroient leur estime & leur affection. Je n'observe cette courte joye dont je fus redevable à mon imagination, que parce que c'est la derniere que j'aye goûté sans mêlange. Le cours de mes malheurs étoit commencé, & ce n'étoit plus que pour les augmenter de jour en jour que le Ciel y devoit mettre du changement. S'il tenoit encore pour moi quel-

ques plaisirs en réserve, ils devoient se changer en douleurs ; & par une étrange disposition de mon sort, j'étois attendu par une félicité si bisârre qu'elle devoit causer mes plus cruelles peines, & qu'elle ne pouvoit être extrême sans être accompagnée de tourmens insuportables.

Les premiers jours qu'on passe dans un Vaisseau s'employent à lier des connoissances. J'en fis une fort étroite avec le Capitaine, qui se nommoit Mr. *John Will*. Je crus appercevoir en lui de l'honneur & de la générosité, les deux choses du monde qui étoient les plus capables de lui concilier mon amitié. Je l'étudiai avant que de vivre trop familierement avec lui, & je me persuadai, après avoir suivi toutes les regles de la prudence, que je pouvois le choisir pour en faire un ami. Je n'ai jamais pû croire, même après avoir essuyé ses noires perfidies, que je me fusse trompé dans mon jugement, & qu'il fût naturellement trompeur. C'étoit un homme droit & sincere lorsque je commençai à le connoître ; je le pense encore. Mais de quoi les passions ne nous rendent-elles pas capables lorsque nous leur abandonnons l'empire de notre cœur ? Il m'a trahi ;

lui ; il m'a exposé à des maux inexprimables ; je me sens assez de force pour lui pardonner. Il a abusé de ma confiance, pour perdre le plus aimable de tous les hommes, & le plus cher de mes amis : c'est au Ciel que j'en ai laissé la vengeance ; mais je ne puis m'empêcher de faire des vœux pour l'obtenir.

L'amitié que nous liâmes fut bien-tôt si étroite, que tout le tems que je n'employois pas à la lecture, ou à entretenir Madame Lallin, je le passois avec lui. Il me fit l'ouverture de tous les secrets de son cœur. Les affaires de sa famille, les siennes, ses peines & ses joyes, tout fut déposé dans mon sein comme dans le sanctuaire de l'amitié. Je ne m'ouvris point d'abord à lui avec si peu de réserve. Je n'avois point oublié les préceptes du Vicomte d'Axminster, ni le fruit que j'avois tiré de quelques mois d'expérience. Cependant l'ayant reconnu d'un caractére sérieux & solide, je ne fis pas difficulté, après quelques semaines de navigation, de lui apprendre qui j'étois, & de lui raconter une partie de mes avantures. Il reçut cette confidence comme j'avois fait les siennes, c'est-à-dire, en y prenant un

sensible intérêt, en me renouvellant l'assurance d'une immortelle affection. Je ne lui avois découvert jusques-là que les traits de ma vie où j'étois seul intéressé. Le nom de Mylord Axminster, & celui de Madame Lallin, n'étoient même jamais échapés de ma bouche en sa présence. Je savois quelle différence un honnête homme est obligé de mettre entre son secret & celui de ses amis. Mais comme il étoit impossible que notre conversation ne retombât pas souvent sur mon Pere, il me parut que loin d'être un de ses partisans zélés, il gémissoit avec tous les bons Anglois de l'oppression de notre malheureuse Patrie. Je pris plaisir à le voir dans ces sentimens, & lorsqu'une plus longue habitude m'eut confirmé dans l'opinion qu'il m'avoit donné de lui, je m'imaginai que je pourrois le faire entrer peu à peu dans les intérêts du Roi Charles, & par conséquent dans ceux de Mylord Axminster. Les premieres tentatives que je fis sur son esprit réussireut si heureusement, que je ne doutai plus de ma conquête. Je le mis dans le secret du voyage de Mylord, en me contentant de prendre sa parole & son serment pour garant de sa fidélité & de sa

discrétion. Il s'engagea à se lier d'intérêt avec ce Seigneur aussi-tôt qu'il pourroit le rencontrer. Son Vaisseau, son bras, tout devoit être employé à son service ; il eût souhaité même de pouvoir l'aller prendre à la Martinique, s'il n'eût craint de nuire par cette affectation aux affaires du Roi, qu'il commençoit à regarder comme les siennes. Mais n'ayant point de prétexte pour s'écarter si loin de sa route, nous résolûmes ensemble que si le Vicomte tardoit à se rendre à la Jamaïque, nous ferions partir de cette Isle, sur quelques raisons de commerce, un Vaisseau léger qui nous l'ameneroit en peu de tems. Je le répete, Mr. Will étoit sincere dans cette résolution ; & si ma confidence fût malheureuse, elle n'avoit point été légere ni imprudente.

Madame Lallin menoit pendant ce tems-là une vie assez tranquille dans le Vaisseau. Mon estime pour elle s'étoit augmentée infiniment depuis que nous avions associé nos infortunes. J'admirois son esprit, sa politesse, & sa complaisance. Quoiqu'elle conservât toujours le même fond de bonté & d'inclination pour moi, elle n'espéroit plus faire naître dans

mon cœur rien au delà du respect & de l'amitié. Je lui avois déclaré tant de fois que j'étois attaché pour toute ma vie à la fille de Mylord Axminster, qu'elle sembloit avoir renoncé à ses prétentions. Ce n'étoit plus que par ses soins, & par des marques d'attention continuelles qu'elle me laissoit connoître ce qui se passoit encore dans son ame en ma faveur. Enfin elle tenoit fidelement la promesse qu'elle m'avoit faite à Rouen. Le Capitaine Will n'avoit pas manqué de la trouver aimable ; elle l'étoit trop en effet pour un homme de mer. Peut-être s'étoit-il rendu justice pendant les premieres semaines après notre embarquement. Ses manieres avoient toujours été respectueuses. Il s'apliquoit avec moi à lui aprendre notre Langue, dont elle alloit avoir besoin nécessairement à la Jamaïque. Mais la familiarité ayant succedé peu à peu au respect, il changea tellement de conduite à son égard, qu'elle m'en fit un jour des plaintes. J'avois pour cette Dame une si parfaite considération, que j'aurois tout exposé pour la sauver d'une insulte. Je m'expliquai fort sérieusement avec Mr. Will. Il ne parut point offensé de mon discours.

Il tourna même en raillerie quelques grossieretés ausquelles il s'étoit échapé, & m'ayant assuré qu'il la respectoit infiniment, il vêcut pendant quelques jours avec plus de reserve. Cependant il prit avec elle des manieres plus mesurées, je m'aperçus qu'il en prenoit aussi de plus froides & de plus mysterieuses avec moi. Madame Lallin me dit un jour les larmes aux yeux, qu'il l'avoit interrogée curieusement sur les liaisons que nous paroissions avoir ensemble, & que lui ayant répondu qu'elle étoit ma tante, comme nous en étions convenus en entrant dans le Vaisseau, il avoit branlé la tête, en disant qu'il connoissoit quantité de parens qui ne l'étoient pas plus que nous, & que si elle étoit ma tante en ce sens, il espéroit qu'elle voudroit bien devenir du moins sa cousine. Il a renouvellé alors ses insolences, ajouta-t-elle, & il m'a fait entendre qu'une femme qui s'expose sur un Vaisseau doit avoir certaines complaisances pour son Capitaine.

J'admirai qu'un homme que je croyois honnête & généreux, fût capable de s'oublier jusqu'à ce point. J'eus une seconde explication avec lui. Il m'écouta impa-

tiemment, & il me répondit d'un ton brusque qu'il s'étoit aperçu depuis quelque tems que je tranchois de maître sur le Vaisseau, mais qu'il me prioit de me souvenir qu'il étoit le mien. Mon maître! lui dis-je en le regardant. Non, Mr. Will, vous êtes mon ami; vous êtes un honnête homme, que j'aime & j'honore sincèrement, mais je vous prie à mon tour de vous souvenir que vous n'avez nul empire sur ma tante ni sur moi. Il me quitta sans ajouter un seul mot. Je ne changeai rien à la conduite que j'avois tenue jusqu'alors avec lui, mais il me fut aisé de remarquer par son humeur sombre & ses profondes rêveries, qu'il méditoit quelque dessein extraordinaire.

Nous étions en mer depuis six semaines, & loin d'avoir eu l'orage à craindre, nous avions manqué de vent pendant près de quinze jours, ce qui avoit retardé extrêmement notre route. Un jour au matin nous aperçûmes un Vaisseau qui croisoit la mer devant nous environ à la portée du canon. Il portoit pavillon Anglois. Notre Capitaine fit tourner la voile aussitôt vers lui avec le dessein de l'aborder. S'en étant aproché dans un moment, il

descendit dans sa chaloupe, & il refusa l'offre que je lui fis de l'accompagner. Tout ce que je pus m'imaginer, fut qu'il alloit s'instruire de ce qui se passoit sur ces Mers, & de la route que tenoit l'autre Capitaine. Il ne fut point absent plus d'un quart d'heure. Je le vis revenir avec quelques personnes qu'il n'avoit point en nous quittant. Je m'imaginai que c'étoit quelques-uns de nos compatriotes qu'il amenoit par civilité sur notre bord. Ils arriverent à nous, & la premiere action que fit Mr. Will en mettant le pied dans son Vaisseau, fut de me prendre au collet, & de me dire qu'il m'arrêtoit au nom de Mylord Protecteur & du Parlement. Il me fit lier sur le champ, sans que la surprise où j'étois me permît de prononcer une seule parole. Je fus transporté en un moment dans la chaloupe, & conduit en un moment à l'autre bord. Cette exécution se fit si promptement, que j'eus à peine le tems de voir Madame Lallin, qui tendoit les bras vers moi du haut du Vaisseau, & d'entendre les cris perçans qu'elle jettoit à la vûe de mon malheur, & sans doute par le pressentiment du sien.

Je fus enfermé aussi-tôt dans un en-

droit profond, où l'on me laissa lié comme j'étois en arrivant. J'y demeurai seul aussi long-tems que les deux Vaisseaux qui avoient jetté l'ancre furent à les lever. Mon infortune n'étoit point obscure: Il étoit clair que le Capitaine Will étoit un traître, qui me livroit comme ennemi du Protecteur, & que le motif de sa trahison étoit son amour pour Madame Lallin. Ma premiere compassion tomba sur cette malheureuse Dame. Quel sort pour elle de se voir sous l'empire absolu d'un homme capable d'une si noire perfidie ! Je la recommandai au Ciel, qui pouvoit seul la sauver d'une main si dangereuse. Je n'avois pas contribué volontairement à son malheur, mais j'étois obligé de reconnoître que j'en étois la premiere cause. Elle fût demeurée tranquille à Rouen si elle ne m'eût jamais connu, ou du moins elle n'eût pas pris le parti de s'exposer sur mer à toutes les extrêmités qu'elle étoit peut-être à la veille d'essuyer. La reconnoissance que je croyois lui devoir causa dans mon cœur presque autant de desordre qu'en auroit causé le remord, si j'eusse eu véritablement sa perte à me reprocher.

Mais

Mais moi qui m'occupois à plaindre le sort d'autrui, que devois-je penser du mien? J'étois trahi par un perfide; dans quelles mains m'avoit-il remis? Mes chaînes m'annonçoient assez que j'allois être traité en criminel. C'étoit sans doute en Angleterre que je devois être conduit. Je jugeois avec raison que le Vaisseau sur lequel j'étois, retournoit à Londres, & que l'infidéle Will avoit donné au Capitaine toutes les instructions qui pouvoient rendre mon châtiment certain. Il falloit s'attendre à la mort, & ce qui m'étoit bien plus douloureux, perdre l'espérance de rentrer avant que de mourir, dans l'estime de Mylord Axminster & dans le cœur de Fanny. Ils ignoreront même ma perte, disois-je; ou s'ils l'aprennent, ils ne la plaindront point. Quel espoir me reste-t-il qu'ils puissent jamais être instruits de mon innocence! Quelques accablantes que fussent ces réflexions, elles l'étoient beaucoup moins que celle qui succéda tout d'un coup. Il me vint à l'esprit que la trahison de Will ne se borneroit point à moi, & qu'un perfide ne l'étant jamais à demi, il ne manqueroit point d'enveloper Mylord Ax-

miniſter dans ma ruine. Cette penſée ſe préſenta à moi ſi ſubitement & d'une maniere ſi effrayante, qu'elle cauſa une eſpéce de ſilence dans mon ame & dans tous mes ſens. Je demeurai attaché à la conſiderer avec un étonnement qui me rendoit immobile. O crime ! ô douleur ! m'écriai-je, j'ai trahi mon cher patron, mon pere, mon bienfaiteur. J'ai trahi Fanny, Madame Riding, tout ce que je dois aimer & reſpecter ſur la Terre. Mon indiſcretion va leur coûter la vie. Ah ! c'eſt moi ſeul qui mérite à préſent de mourir : ſi ce n'eſt pour expier mon crime, que ce ſoit du moins pour dérober à mes propres yeux ma honte & mon infamie. Je paſſai plus d'une heure dans cette agitation. Je ne pouvois ſoutenir la vûe de moi-même. J'aurois ſouhaité d'être à Londres, & que ma tête y fût déja ſur un échaffaut. Y avoit-il rien en effet de ſi cruel que mon ſort ? Je me trouvois expoſé pour la troiſiéme fois à l'accuſation de perfidie, c'eſt-à-dire de ce qui étoit le plus opoſé à mon caractere. Mes crimes, ou faux, ou involontaires, produiſoient le même effet que s'ils euſſent été réels & commis à deſſein. Le plus mortel ennemi du Vicomte & de ſa fille,

n'auroit pas mieux réussi que moi à les perdre. Et qu'avois-je néanmoins de plus cher & de plus précieux dans la vie que ces deux aimables personnes ? Pour qui aurois-je répandu tout mon sang aussi volontiers que pour eux ? L'un m'avoit tenu lieu de pere ; il en avoit eu pour moi tous les sentimens. L'autre étoit la maîtresse de mon cœur. Hélas ! il avoit été un tems heureux où il m'étoit permis de me croire maître du sien !

Je ne sai à quoi ces mortelles réflexions m'auroient conduit, si mon nouveau Capitaine ne fût venu me visiter une heure après dans mon cachot. L'ancre étoit levée, & le Vaisseau continuoit sa route. Il me dit en m'abordant, qu'il avoit une extrême impatience d'être informé par moi-même de la vérité des accusations du Capitaine Will. Consolez-vous, ajouta-t-il, vous êtes tombé dans de meilleures mains que vous ne vous l'imaginez. Mais je vous prie d'être sincere dans la relation que je vous demande. Une interrogation si pressante me jetta dans un nouvel embarras. Je craignis de l'offenser si je ne lui repétois exactement tout ce qu'il pouvoit avoir apris du perfide Will, & j'apréhen-

dois encore plus de m'avancer trop en voulant être exact, & de lui découvrir par raport à Mylord Axminster & moi-même des particularités qu'il pouvoit ignorer. Il y avoit à la vérité dans son visage & dans le son de sa voix quelque chose de prévenant qui sembloit m'exciter à la confiance, mais quel fond avois-je à faire désormais sur les dehors des hommes; après l'exemple d'une infidelité aussi noire que celle de Will? Ces idées se formerent dans mon esprit en un moment. Le parti que je pris fut d'être sincere jusques dans les moindres circonstances qui me regardoient, & de m'abstenir entierement de lui nommer Mylord Axminster, & de lui parler de ses desseins, à moins que je n'y fusse contraint par ses interrogations. Je commençai par lui déclarer naturellement que j'étois le fils de Cromwell, mais un fils malheureux, proscrit par mon Pere, & abandonné même avant ma naissance. Je lui représentai vivement la dureté de ce pere barbare, pour justifier une aversion qui m'étoit aussi naturelle que la tendresse l'est dans les autres fils. Je lui parlai des malheurs & de la fin déplorable de ma Mere. Et comme mon cœur n'a-

voit point eu le tems de se remettre du trouble où il avoit été un moment auparavant, le souvenir de cette chere Mere acheva tellement de m'attendrir, que mes yeux se couvrirent de pleurs. J'interrompis mon récit pour les essuyer, & les levant ensuite sur le Capitaine, je fus étonné d'apercevoir qu'en me regardant attentivement il en versoit aussi. Je les attribuai à sa compassion. Que le Ciel, lui dis-je, récompense cette généreuse pitié qui vous fait prendre tant de part à mes peines! J'allois reprendre ma narration: Arrêtez, aimable jeune homme, interrompit-il d'une voix entrecoupée de soupirs; arrêtez. Permettez que je vous ôte ces liens qui ne conviennent point à vos mains, & que j'ai regret de vous avoir laissés si long-tems. Il délia lui-même les nœuds qui me serroient étroitement. Il me prit ensuite par la main, & m'ayant conduit à sa chambre, il me fit asseoir auprès de lui, après avoir fermé la porte avec soin.

Il parut rêveur, & il s'attacha encore à me regarder pendant quelques momens. Ses soupirs marquoient un cœur agité. Faites-moi donc connoître plus claire-

ment qui vous êtes, me dit-il enfin, & aprenez-moi par quel caprice de la fortune tous les commencemens de votre vie ont presque une entiere ressemblance avec ceux de la mienne. Vous êtes fils de Cromwell, mais comment s'apelloit cette mere qui a tant souffert des injustices & de la cruauté de votre Pere? Je lui répondis qu'elle se nommoit Cleveland. Hélas! reprit-il, ce nom n'est jamais venu jusqu'à mes oreilles. Vous n'en serez point surpris, quand vous saurez la triste maniere dont j'ai été élevé. Mais seroit-il possible que vous n'eussiez jamais entendu parler de Mally Bridge, & de son malheureux fils? Mon étonnement lui fit connoître, aussi-tôt que ma réponse, que j'étois instruit de son nom & de ses malheurs. Bridge, m'écriai-je, quoi? l'habitant de Rumney-hole, l'éleve de Madame Riding! Vous le voyez devant vous, ajouta-t-il en m'embrassant tendrement; c'est moi-même. Je le serrai à mon tour entre mes bras: Cher Bridge! lui dis je, que ne dois-je point au Ciel, qui me fait trouver un frere dans un homme auquel on m'a livré comme un ennemi! Voilà les desseins du traître Will bien trompés. Mais

ne m'aprendrez-vous pas comment il se peut faire que vous soyez au monde, vous que Madame Riding a crû mort, & dont elle m'a raconté plusieurs fois la funeste histoire ? Il me promit de m'instruire du miracle que le Ciel avoit operé pour son salut. Mais ne vous en réjouissez, ajouta-t-il, que parce que je suis assez heureux aujourd'hui pour vous être utile ; car la vie est un fardeau si pesant pour moi, que je ne puis regarder comme un bonheur le hazard qui me l'a conservée.

Il me pressa alors de lui expliquer l'état présent de ma fortune, & par quelle raison le Capitaine Will m'avoit livré à lui pour être conduit à Londres, & mis entre les mains de Cromwell. Je lui apris en peu de mots mes liaisons avec Mylord Axminster, & le dessein qui m'amenoit sur ses traces en Amerique. Je lui confessai que ce Seigneur étoit chargé des ordres du Roy pour tâcher de ramener nos Colonies à son obéissance ; qu'étant absolument dans ses interêts, je m'étois efforcé d'y faire entrer le Capitaine Will, & que j'y avois heureusement réussi, mais que son amour déreglé pour une Dame dont j'avois pris la protection, m'avoit

attiré tout d'un coup sa haine, & l'avoit rendu perfide. Je lui fis ensuite le caractére de cette Dame, & le récit de l'obligation que je lui avois; je lui inspirai tant de ressentiment contre le Capitaine Will, qu'il fut le premier à marquer du regret de ce que son Vaisseau n'étoit point armé, ni en état de faire la moindre résistance contre un Vaisseau de guerre. Cette déclaration me causa beaucoup de chagrin, car mon but n'avoit été que de l'engager à secourir Madame Lallin. Je lui en fis même de nouvelles instances. Mais m'ayant fait voir que son Vaisseau étoit sans canon, quoiqu'il fût percé pour en porter trente piéces, & qu'il n'avoit même qu'un fort petit nombre d'autres armes à feu, je fus obligé de me réduire à plaindre la destinée de cette Dame, & à faire des vœux pour elle. Il plut au Ciel d'en exaucer du moins une partie. Le desordre du Vaisseau de mon frere augmenta la curiosité que j'avois de connoître ses avantures, & le terme de son voyage. Il me satisfit en ces termes.

Je ne vous raconterai point l'Histoire de mes premiers malheurs, & de ceux de ma mere, puisque vous l'avez apprise de

Madame Riding. Je ne prendrai mon récit qu'aux dernieres circonstances de la visite que je rendis à notre pere ou plûtôt à notre tyran. Je m'étois persuadé follement, contre les avis continuels de Madame Riding, qu'il étoit impossible que la nature pût se démentir dans un pere. La mort infortunée de ma mere ne me paroissoit point un crime dont on pût raisonnablement l'accuser, & quand il y auroit eû quelque part, je ne croyois point que ce fût une raison qui pût suffire pour me dispenser de lui rendre les devoirs d'un fils, ni pour m'empêcher d'attendre de lui les bontés d'un pere. Je m'imaginois même que le parti que j'avois pris de le voir en secret avant que de me vanter publiquement de l'honneur de lui apartenir, me feroit auprès de lui une espéce de mérite, qui serviroit encore à l'attendrir en ma faveur. Je me présentai à sa porte dans cette confiance. Le prétexte d'une affaire secrete que j'avois à lui communiquer, me fit obtenir facilement d'être introduit. Il étoit seul. J'allois me jetter à ses genoux. Mais le mouvement animé que je fis en m'aprochant pour me mettre dans cette posture, lui fit naître la pensée que

j'en voulois à sa vie. Il apella ses Gardes, & leur ordonna de se saisir de moi. Il leur fit examiner toutes les parties de mon habit en sa présence pour s'assurer que je ne portois point d'armes cachées. C'étoit une cérémonie que j'avois déja essuyée avant que d'être admis dans sa chambre. Lorsqu'il crut n'avoir rien à craindre de mes intentions, il fit retirer ses Gardes. Je m'aprochai une seconde fois pour me jetter à ses pieds, & je lui expliquai avec une modeste hardiesse sur quel fondement j'osois me présenter à lui. Je n'eus pas plûtôt prononcé le nom de ma mere, que je lus clairement son inquiétude sur son visage. Il jetta les yeux de tous côtés pour découvrir si personne n'avoit pû m'observer & m'entendre. Il s'aprocha ensuite de moi, & me prenant par le bras; Malheureux, me dit-il, tu mérites la mort pour l'imposture dont tu as osé m'entretenir. Je la pardonne à ta jeunesse, mais je saurai par qui tu as été séduit. En attendant garde toi d'aprendre à personne l'insulte que tu m'as faite, si tu ne veux périr dans les tourmens. Il apella une seconde fois ses Gardes, il ordonna à quelques-uns d'entre eux de me conduire dans

la plus étroite prison de la Ville. Je le quittai en tremblant. Ses yeux & le ton de sa voix m'avoient effrayé autant que ses menaces.

Je fus renfermé d'abord dans une chambre ordinaire de la prison. Mais à peine y avois-je passé une heure, que sur un nouvel ordre je fus transferé dans un des plus obscurs cachots. J'y demeurai quelques jours sans recevoir la visite de personne. Le peu de nourriture qu'on m'accorda m'étoit donné par le moyen d'une corde qu'on faisoit descendre par une ouverture ménagée dans la voûte. J'attendois la mort à tout moment, quoique j'ignorasse mon crime, & que je n'en eusse point à me reprocher. Les animaux, disois-je, dans l'amertume de mon cœur, les bêtes féroces ont de la tendresse pour leurs petits, & moi, je suis le fils d'un homme qui me condamne cruellement à périr, parce que j'ai osé l'apeller mon pere ! Je rapellois les conseils de Madame Riding, & je me reprochois ma folle présomption qui me les avoit fait négliger. J'invoquois l'ombre de ma mere à mon secours, & je lui demandois pardon en pleurant de n'en avoir pas crû pour ma sureté l'exemple

terrible de sa mort. Enfin, après huit jours de cette miserable vie, on me tira de ma prison pour me conduire dans une salle, où j'étois attendu par deux hommes qui paroissoient être des personnes de distinction. Ils m'interrogerent avec beaucoup d'adresse sur le lieu où j'avois été élevé, & sur les personnes qui avoient pris soin de mon éducation. Je n'étois point capable de trahir Madame Riding. Ils jugerent par mon obstination à garder le silence, & par mon intrepidité contre leurs menaces, qu'ils perdroient leurs peines à me presser davantage. Leurs ordres ne portoient aparemment que de m'effrayer. L'un d'eux me dit que j'allois être libre, & que le Protecteur avoit la bonté de m'accorder la vie, mais que s'il m'échapoit de renouveller l'outrage que je lui avois fait, il n'y avoit point de suplices ausquels je ne dusse m'attendre. Ils ne nommerent point mon crime, ni l'outrage que j'avois fait au Protecteur.

Cependant je fus mené hors de la prison. Cette liberté dont on m'avoit flaté, consistoit à être transporté sur le champ dans un Vaisseau qui mettoit à la voile à l'heure même pour l'Isle de Nevis, où

l'on commençoit à former une Colonie. On me laissa libre effectivement sur le Vaisseau, mais confondu avec une troupe de miserables, dont la plûpart avoient été condamnés pour differens crimes aux mêmes châtimens que moi. C'étoit un mêlange de differens sexes. Je fus forcé de quitter mes habits pour en prendre de convenables à ma condition. Il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter à quel excès j'avois le cœur pesant & abattu. Je n'étois nullement informé de ce que j'allois devenir. J'entendois les compagnons de ma misere qui parloient de l'Isle de Nevis comme d'une petite Isle déserte & stérile, où notre sort seroit d'être traités en esclaves, & contraints à défricher la terre par le travail de nos mains. Une si triste destination me faisoit souhaiter la fin de ma vie, comme le seul remede à des maux que je ne pouvois éviter. J'étois occupé du matin au soir à gémir seul dans quelque coin du Vaisseau, & rarement il m'arrivoit de me joindre à l'entretien de ceux même dont je ne pouvois éviter la présence.

J'ignore encore si c'est naturellement, ou par un secours miraculeux du Ciel,

que je vis ouvrir tout d'un coup une voie d'espérance au milieu d'un état si déplorable. Tout est si surprenant dans ce qui me reste à vous aprendre, que mes simples protestations de vérité ne suffisent point pour vous persuader. Il n'y a que la rencontre que vous avez faite de mon Vaisseau dans cette vaste mer, & le témoignage de mes gens, qui puissent ébranler l'incrédulité dont vous vous armerez d'abord. Ensuite si vous demeurez long-tems avec moi, que nous soyons assez heureux pour trouver ensemble ce qui fait ici depuis trois mois l'objet de mes recherches, la vûe des merveilles mêmes que je vais vous annoncer achevera de vous convaincre.

Je menois donc sur le Vaisseau une vie languissante qui ne pouvoit se soutenir long-tems avec tant de tristesse & d'ennui. Un jour que j'étois seul, & que pressé de douleur je me soulageois en versant des larmes, une vieille femme que je n'avois point encore remarquée, s'aprocha honnêtement de moi. Elle n'étoit point vêtue à la façon des Angloises, & quoiqu'elle parlât assez exactement notre langue, il étoit facile d'apercevoir qu'elle

étoit étrangere. Sa figure avoit quelque chose d'aimable, même sous les rides de la vieillesse, & ses yeux conservoient encore une partie de ce feu brillant qui semble être la substance même de l'ame, ou qui est du moins ce que la matiere en a de plus aprochant. Je fus si frapé de son air, que malgré la simplicité de ses habits, je me levai pour lui faire honneur & l'entretenir plus civilement. Elle me demanda le sujet de mes pleurs. Je lui répondis d'un air touchant, que j'étois un infortuné jeune homme, le rebut de la nature, & que quelques larmes que je pusse verser, elles n'égaleroient jamais mes malheurs. J'ai été attentive, reprit elle, à vous observer depuis plusieurs jours, & j'ai été surprise de vous voir toujours dans le même abattement. Vous ne me paroissez pas fait non plus pour l'habillement & pour la compagnie où vous êtes. Voyez si vous n'avez point de répugnance à m'ouvrir votre cœur. Je puis vous être utile, si je ne me trompe point dans l'opinion que j'ai de vous. Hélas! lui dis-je, le secret de ma fortune n'est pas d'une nature à me causer de la honte; plût au Ciel qu'il ne me causât point plus de dou-

leur ! Mais les cruels qui me condamnent au triste état où vous me voyez, me menacent encore de la mort si je révele leur injustice. Ainsi je me trouve réduit à souffrir des maux que je n'ai pas mérités, & à me priver de la consolation même de m'en plaindre. Ce que vous me dites, repliqua cette vieille femme, ne fait qu'exciter ma curiosité. Si vous n'êtes point né, comme il me semble, pour cette miserable condition, & que vous n'ayez rien commis qui vous y ait fait condamner justement, je vous trouve si digne de compassion que je croirai ne pouvoir trop vous en marquer.

Ma tristesse se trouva si flattée par ce discours obligeant, que je me résolus de passer sur toutes les craintes qui m'obligeoient au secret. Je fis à cette charitable consolatrice la relation de toutes les infortunes de ma vie, sans lui cacher même celles de ma Mere. Elle parut saisie de pitié & d'amiration en m'écoutant. Elle ajouta peu de paroles lorsque mon récit fut achevé ; mais ce fut une courte exhortation à m'armer de courage, & une assurance que je recevrois d'elle des secours ausquels je ne m'attendois pas.

Elle

Elle me quitta sans s'expliquer davantage. Je ne pus me défendre d'un mouvement de curiosité qui me porta à m'informer qui elle étoit. On ne put me rien apprendre d'elle, excepté que c'étoit une étrangere qui s'étoit accommodée avec le Capitaine pour son passage dans l'Isle de Sainte Helene, où le Vaisseau devoit toucher sur la route. Je la revis le lendemain, & les jours suivans. Elle s'accoutuma à venir elle-même me trouver regulierement dans le lieu où j'avois coutume de me placer. Tous ses discours étoient sages & modestes. Elle me faisoit répéter souvent mon Histoire. Elle prenoit plaisir à m'en faire expliquer jusqu'aux plus légeres particularités. Ma longue retraite dans la Caverne de Rumney-hole étoit l'endroit de ma vie qu'elle écoutoit le plus volontiers. Elle me demanda si j'étois encore capable de goûter la solitude, & si le peu de commerce que j'avois eu avec les hommes n'avoit point altéré mon innocence. Quelquefois elle faisoit tomber notre conversation sur les sujets les plus relevés, & soit qu'elle eût dessein d'éprouver mon esprit, ou d'exercer le sien, elle paroissoit tirer beaucoup

de satisfaction de cette sublime espéce d'entretien.

Nous passâmes ainsi environ deux mois sans que j'eusse tiré d'elle d'autres consolations que celle que me donnoient ses visites & ses discours. Elle me renouvelloit de tems en tems les promesses d'un secours qu'elle ne m'expliquoit pas. Comme je ne voyois nul jour au changement de ma fortune, je ne me repaissois point de vaines espérances, & je ne croyois pas avoir jamais à lui tenir compte de rien de plus que de sa bonne volonté. Cependant lorsque nous commençâmes à aprocher de Sainte Helene, elle me fit une question qui me surprit. Vous m'avez paru sage & vertueux, me dit elle, mais êtes-vous homme de résolution ? Il s'agit non-seulement de vous sauver la vie, que vous ne manqueriez pas de perdre bien-tôt dans le fort qu'on vous destine, mais de vous rendre heureux tout d'un coup au-delà de tous vos desirs. Je lui répondis que je me croyois capable de tout entreprendre pour éviter d'être conduit dans l'Isle de Nevis. Ecoutez, reprit-elle, ce que je puis faire pour vous. Le Vaisseau doit jetter l'ancre au Port de Sainte

Helene. J'en sortirai. Vous serez trois jours sans me voir, mais la nuit du quatriéme je suis à vous pour vous délivrer. Vous me verrez d'abord à quelque distance du Vaisseau dans une chaloupe à voiles. J'aurai une lanterne pour diriger vos yeux dans l'obscurité, & vous faire apercevoir que j'aproche à votre secours. Je l'éteindrai après l'avoir laissé luire quelques momens. La difficulté sera de vous donner les moyens de venir à moi; car on fait la veille sur le Vaisseau pendant la nuit, & l'attention augmentera beaucoup pendant qu'il sera si proche de la terre. J'ai cherché envain depuis que j'ai formé le dessein de vous délivrer, quelque voye pour vous faciliter la sortie du Vaisseau. Il y auroit trop de risque à courir pour vous si je m'approchois des échelles, elles sont retirées d'ailleurs pendant la nuit, & vous ne sauriez entreprendre de les remettre sans être aperçu. Je me précipiterai dans la mer, interrompis je avec ardeur: il faut seulement que vous soyez assez proche du Vaisseau pour me secourir. C'est, me dit-elle, ce que je craignois de vous proposer, & ce qui est néanmoins absolument nécessaire. J'a-

procherai du côté vers lequel vous aurez vû la lanterne, & si vous avez assez de courage pour ne pas craindre de vous jetter dans les flots, vous pouvez être assuré d'en être retiré promptement. Si la sentinelle apperçoit ma chaloupe, nous nous éloignerons dans les ténébres plus promptement qu'on ne pourra nous poursuivre.

Tout me parut possible, & même facile dans ce projet. Le seul danger étoit de me noyer dans la Mer, mais ce ne pouvoit être qu'un bonheur pour moi, si je manquois cette occasion de me sauver. Je remerciai mille fois la vieille étrangere; &, sans penser même à m'informer de ce que je deviendrois après avoir gagné sa chaloupe, je lui promis un empire absolu sur la vie qu'elle m'auroit conservée. Nous arrivâmes en peu de jours à Sainte Hélene. Le Vaisseau mit à l'ancre. Les passagers en sortirent dans la Chaloupe, & mon ange tutelaire avec eux. Le Capitaine se rendit lui-même à terre avec une partie de l'équipage, de sorte que la misérable troupe dont j'étois, n'y demeura qu'avec autant de monde qu'il en falloit pour la garder, & pour empêcher le désordre. J'attendois avec la derniere impa-

tience l'heureuse nuit où ma vie devoit finir, ou ma liberté commencer. Elle arriva. Si j'avois quelque inquiétude, elle venoit de ce que j'avois oublié à m'informer de mon Etrangere par quel moyen elle prétendoit me retirer des flots, mais cette pensée m'arrêta peu. On n'est point si exact à examiner les voyes de salut, quand on se propose la mort comme sa derniere ressource. J'apperçus la lanterne vers le milieu de la nuit, & peu après je la vis éteindre. Je fis semblant de m'endormir sur le côté du Vaisseau qui y répondoit. Je n'y demeurai pas long-tems sans entendre l'eau qui s'agitoit au dessous de moi. Il y avoit apparence que ce mouvement étoit causé par l'approche de la Chaloupe; mais les ténébres étant si épaisses qu'on ne pouvoit rien découvrir, je fus quelque tems incertain du moment que je prendrois pour me précipiter. Je craignois d'ailleurs de tomber dans la Chaloupe même, ce qui m'auroit brisé infailliblement la tête & tous les membres. J'avois à quatre pas de moi trois ou quatre Matelots, dont la présence ne me permettoit point de me hazarder à élever la voix. Cependant, ayant fait réflexion que

quelque idée qu'ils pussent se former sur quelques paroles qu'ils m'entendroient prononcer, ils ne s'imagineroient point que je fusse prêt à me jetter dans la Mer, qu'ils ne pourroient même être assez prompts pour m'en empêcher, je m'écriai en penchant la tête vers l'eau : Etes-vous là, êtes-vous là, Madame ? Oui, me répondit-on ; je suis au désespoir de n'avoir pas prévû que le tems dût être si obscur : faites attention d'où part le son de ma voix, & jettez vous directement vers moi sans rien craindre. Les Matelots qui entendirent ces paroles aussi distinctement que moi, se leverent du lieu où ils étoient assis. Je ne sai quel étoit leur dessein, mais les voyant approcher, je m'élançai intrépidement dans les flots, en invoquant le secours du Ciel.

Mes esprits qui étoient émus par la vivacité de mon action, me soutinrent dans une telle vigueur, que je ne perdis pas un moment la connoissance, même en avalant à longs traits l'onde amere. Je la conservai si entiere, qu'étant revenu sur l'eau, j'entendis la voix de quelques personnes qui parloient dans la Chaloupe. Cependant, comme je ne savois nullement

nager, j'aurois toujours été exposé à quelque péril, si mes libérateurs n'eussent pris une précaution que j'ignorois, & à l'aide de laquelle je me trouvai tout d'un coup en sûreté. Je fus surpris & même effrayé de me sentir élevé au dessus de l'eau sans savoir sur quoi j'étois soutenu, & presque dans le même moment je me vis au milieu de la Chaloupe entre les bras de quatre hommes, qui me félicitérent de mon courage, & du succès de ma hardiesse Ils ne pensérent ensuite qu'à s'éloigner promptement. Pendant qu'ils s'efforçoient de se servir de leurs rames & de leurs voiles, la vieille Dame qui avoit conduit leur entreprise étoit à me marquer la joye qu'elle avoit de ma délivrance. Je lui demandai d'abord par quel enchantement j'avois été transporté si légerement dans la Chaloupe. Elle me dit qu'après avoir communiqué aux quatre hommes qui l'accompagnoient le dessein qu'elle avoit de me sauver, & les moyens dont nous étions convenus ensemble, ils avoient jugé qu'un grand filet dont on se sert pour la pêche ne leur seroit point inutile pour favoriser ma chûte au moment que je me précipiterois dans la Mer; que

s'étant approchés du Vaisseau avec beaucoup de peine à cause de l'obscurité, ils avoient fort appréhendé qu'il ne me fût impossible de les appercevoir, qu'elle les avoit assurés néanmoins que j'étois à les attendre, & qu'au plus léger signe qu'ils pourroient me donner de leur arrivée, ils en recevroient sans doute quelqu'un de ma part; qu'avant que de me le donner, ils avoient cru devoir profiter des ténebres mêmes pour aranger leur fillet; qu'ils s'étoient avisés d'en attacher une grande partie au Vaisseau, & de s'écarter ensuite en tenant l'autre bout, ce qui formoit entre la Chaloupe & le Vaisseau une large nape, qui serviroit infailliblement à me soutenir si j'avois assez de bonheur pour tomber dessus; que de peur qu'elle ne se rompît par ma pesanteur, ils l'avoient lâchée dans l'eau, afin qu'elle pût se prêter à ma chûte; qu'ils étoient à chercher le moyen de se faire entendre de moi lorsque j'avois commencé à leur parler; que j'avois suivi heureusement la direction qu'elle m'avoit donnée, & qu'étant tombé sur le filet, ils n'avoient plus eu d'autre embarras qu'à le tirer à eux en approchant du Vaisseau, ce qui avoit fait que

je

je m'étois trouvé suſpendu au deſſus de l'eau, & enſuite au milieu de la Chaloupe qui s'étoit avancée ſous moi.

Quoique je me cruſſe fort redevable à leur induſtrie & à leur zèle, il eſt clair que cette entrepriſe n'avoit réuſſi que par une particuliere protection du Ciel. Je l'en remerciai du fond du cœur. Mes Compagnons rallumerent leur lanterne lorſque nous fûmes à quelque éloignement du Vaiſſeau; & croyant n'avoir plus rien à appréhender, ils abandonnerent leurs rames, pour voguer avec le ſeul ſecours de leurs voiles. Ils s'approcherent de moi. Je ne les pris juſqu'alors que pour de ſimples Matelots; mais quoique leur habit ne marquât point qu'ils fuſſent autre choſe, je ne me trompai point à leur air & à leurs manieres. Ils m'obſerverent curieuſement. Ils me firent diverſes queſtions, qui me firent connoître que la Dame leur avoit appris une partie de mes avantures. Ils s'entretenoient enſuite ſur mes réponſes d'un air qui marquoit leur ſatisfaction. Le langage dont ils ſe ſervoient entre eux m'étoit inconnu, quoiqu'ils parlaſſent poliment notre Langue en s'adreſſant à moi. Enfin après m'avoir com-

blé de caresses & d'honnêtetés, l'un d'entre eux me dit qu'il s'étonnoit que la curiosité ne m'eût pas encore porté à leur demander qui ils étoient, & dans quel lieu ils alloient me conduire. Je leur répondis qu'après m'être sauvé si heureusement du plus horrible de tous les états, il n'y avoit pas de lieu sur la terre où je ne fusse prêt d'aller avec la même indifférence. Et pour ce qui les regardoit, je leur témoignai honnêtement que je ne pouvois avoir conçû qu'une idée fort avantageuse de quatre personnes qui venoient de me rendre un service si important, sans autre motif que leur générosité. Nous espérons, reprit l'inconnu, que cette indifférence pour le lieu de votre demeure ne durera pas long-tems. L'heureuse partie de la terre où nous vous conduisons saura vous attacher. Vous ne regarderez pas non plus votre évasion du Vaisseau comme votre plus grand bonheur, à moins que vous ne lui donniez ce nom comme à la voye dont le Ciel s'est servi pour vous procurer celui qu'il vous prépare. Nous ne vous demandons, ajouta-t-il, que de la sagesse & de la vertu; votre physionomie, & le rapport de

Madame Eliot, nous garantiſſent que vous en avez toujours eu, & que vous n'en manquerez jamais. Laiſſez au Ciel & à nous le ſoin de vous rendre heureux.

Ils me tinrent de pareils diſcours pendant le reſte de la nuit. Je me contentai de leur marquer en général une vive reconnoiſſance, ſans pouvoir comprendre ce qu'ils m'annonçoient ſi obſcurément. Madame *Eliot* (c'étoit le nom de l'Etrangere, que j'entendis d'eux pour la premiere fois) ne ſe laſſoit point de leur renouveller l'éloge de ma douceur & de ma modeſtie, & de leur répéter de quelle maniere elle avoit lié connoiſſance avec moi ſur le Vaiſſeau. En un mot, leur dit-elle, je ſuis contente du ſuccès de ma commiſſion, & je ſuis perſuadée que tous nos freres le feront auſſi. Je n'en amene qu'un petit nombre, mais il eſt de ceux qu'on péſe plûtôt qu'on ne les compte. Cette converſation fut pour moi une énigme perpétuelle. La nuit commençoit à ſe diſſiper ; je découvris après quatre ou cinq heures de navigation une côte ſi eſcarpée, que je n'apperçûs nulle ouverture qui pût ſervir de Port ni de Rade. Mes libérateurs me dirent : Rendez graces au

Ciel, vous êtes désormais en sûreté. Ils ne paroissoient néanmoins avancer qu'avec beaucoup de précaution dans la crainte de rencontrer les rochers qui se montroient de tous côtés presque à fleur d'eau. Nous abordâmes heureusement. Ils tirerent la Chaloupe hors de la Mer, & la faisant glisser sur le sable, ils la cacherent sous une voûte qui paroissoit faite exprès pour la renfermer. Je jettois les yeux de tous côtés pour remarquer l'endroit par où nous devions gagner la terre; je ne l'appercevois pas, & les rochers qui la bordoient étoient d'une hauteur qu'il ne me sembloit pas possible de surmonter. Madame Eliot, qui observoit mon étonnement, me prit par la main, & me faisant marcher quelques pas sur le sable le long de la côte, elle me conduisit auprès d'une voûte semblable à celle où nos Compagnons avoient caché leur chaloupe. Nous y entrâmes. C'étoit une espéce de porte, après laquelle nous nous trouvâmes dans une fente qui prenoit depuis le piéd du rocher jusqu'au sommet, & qui alloit en serpentant. La lumiere y entroit par le haut. Nous avançâmes ainsi par divers détours l'espace

de cinq ou six minutes. Le passage étoit si étroit qu'on auroit eu peine à y marcher trois de front. Vous êtes surpris, me dit Madame Eliot, mais prenez patience un moment, le terme vous satisfera plus que le chemin. Enfin la fente où nous marchions s'élargissant par degrés, nous trouvâmes bien-tôt la sortie qui répondoit à la terre. Le spectacle que j'apperçus me frappa tout d'un coup d'admiration. Madame Eliot me fit monter sur une petite élévation pour le considérer à mon aise. C'étoit une plaine dont la largeur étoit d'environ quatre lieuës sur cinq ou six de longueur. Elle paroissoit environnée de tous côtés par des rochers semblables à celui que nous venions de traverser. Ils étoient moins hauts que roides & escarpés. La vûe étoit ainsi bornée de toute part. Mais l'Univers n'a rien de plus agréable que ce qui s'offrit à mes regards dans ce petit espace. Toute la Campagne me parut un Jardin enchanté. L'art & la nature sembloient réunis pour l'embellir. C'étoit des allées d'arbres à perte de vûe, de petits bois, un mêlange bien ordonné de Prairies & de terres cultivées, des maisons d'un cô-

té & de l'autre qui se répondoient avec symétrie, & qui paroissoient aussi bien disposées pour le plaisir des yeux que pour la commodité des habitans. Au milieu de la plaine s'élevoit un vaste édifice. Il n'avoit rien de frappant pour la magnificence, mais il ornoit le Païsage, parce qu'il sembloit comme le centre de toutes les autres maisons, qui en étoient à peu près au même éloignement. Le Soleil qui commençoit à répandre ses rayons donnoit un air si riant à toutes les parties de cette belle Campagne, que je me crus transporté dans un nouveau monde, & je ne pouvois rassasier l'avidité de mes regards. Vous voyez notre demeure & la vôtre, me dit Madame Eliot; c'est cet heureux coin de la terre que la bonté du Ciel vous accorde comme à nous pour asile. Je vous apprendrai maintenant, continua-t elle en reprenant notre marche, avec qui vous allez vivre, & à quelle espéce de bonheur vous devez ici vous attendre.

Vous avez sans doute entendu parler du fameux siége de la Rochelle, & des horribles extrêmités ausquelles cette malheureuse Ville fut réduite. La plûpart des

personnes que vous verrez ici en étoient des habitans. Ce fut, comme vous savez, le zèle de la Religion qui nous arma pour sa défense. La rigueur de la Cour, la mauvaise foi du Cardinal de Richelieu, la violation de tous nos privileges & des droits qui nous avoient été accordés par les plus saintes promesses, nos miséres, & l'injustice de nos tyrans qui croissoient tous les jours, nous avoient réduits au dernier désespoir. Nous résolûmes de tout entreprendre pour l'intérêt de notre conscience & de notre liberté. Nos entreprises furent plus justes qu'heureuses; elles se terminerent par la perte entiere de tous les avantages dont nous n'avions eu dessein, en prenant les armes, que de nous conserver du moins une partie. Après avoir soutenu un siége que mille affreuses circonstances rendront longtems mémorable, nous fûmes contraints par la famine de céder à nos vainqueurs. Ils userent si rigoureusement de leur victoire, que nous ne pûmes soutenir l'orgueil avec lequel ils insultoient à nos peines. Nous nous assemblâmes au nombre d'environ quatre-vingt, les plus riches & les plus distingués de la Ville : nous tin-

mes conseil sur nos infortunes, & ne voyant point de sort qui ne fût préférable à celui qu'on nous faisoit éprouver; nous nous déterminâmes à abandonner notre malheureuse Patrie, pour chercher quelque séjour où il nous fût du moins permis de vivre & de servir Dieu en liberté. Notre premiere résolution fut de passer en Angleterre. Il y avoit peu de personnes parmi nous qui n'y eussent quelque habitude. La plûpart savoient aussi la Langue du Païs; les Marchands de la Rochelle la font apprendre à leurs enfans pour la commodité du Commerce. Chacun de nous se hâta de recueillir ce qu'il avoit de plus précieux; & étant convenus du quartier de Londres où nous pourrions nous rejoindre, nous nous divisâmes en plusieurs petites troupes, pour quitter peu à peu la France à mesure qu'il se présenteroit des occasions de partir. Le Ciel seconda si bien nos desseins, que nous nous réunîmes heureusement à Londres en moins de six semaines. Les Chefs de notre assemblée présentérent aussi-tôt une humble Requête au Roi, pour obtenir la liberté de former une Eglise suivant nos usages. Ils n'y trou-

vérent point la facilité qu'ils avoient esperée. L'Angleterre étoit alors presque aussi divisée que la France en matiere de Religion. Il y avoit deux Partis qui se déchiroient sous l'odieuse distinction de Presbytériens & d'Episcopaux, ou plûtôt l'Archevêque de Cantorbery, jaloux de son autorité & de celle des Evêques, persécutoit impitoyablement tous ceux qui s'en tenoient aux principes de la Réformation établie en France. Il s'étoit tellement rendu maître de l'esprit du Roi, que ce Prince lui laissoit la disposition de toutes les affaires Ecclésiastiques, & son zèle s'emportoit tous les jours à la violence contre ceux qui ne reconnoissoient point la Hiérarchie. Nous apprîmes que quantité de Presbyteriens, las de ses persécutions, avoient quitté comme nous leur Pays, les uns pour passer en Hollande, d'autres en plus grand nombre pour aller s'établir en Amérique. L'Archevêque n'ayant point pour nous plus d'égards que pour eux, ce fut à sa sollicitation que le Roi rejetta notre Requête, & qu'il nous fit presser de nous réunir à la Religion reçûe en Angleterre. Personne d'entre nous n'étoit disposé à ce chan-

gement. Il y avoit si peu de tems que nous étions à Londres, que nous n'y avions point encore jetté de racines qui pussent nous y arrêter. Nous prîmes de concert la résolution de nous embarquer de nouveau, & de chercher ailleurs un asile. Quelques Anglois Presbyteriens, qui furent informés de notre dessein, nous offrirent de se joindre à nous avec leurs biens pour suivre notre fortune. Nous achetâmes un Vaisseau à frais communs, & ayant pris unanimement le parti de passer en Amérique, nous le chargeâmes de tout ce qui pouvoit nous être utile dans l'établissement que nous méditions d'une nouvelle Colonie.

Nous n'étions pas moins de deux cens personnes, en comptant nos enfans & nos domestiques. Notre navigation fut heureuse pendant les six premieres semaines: je puis dire même qu'elle le fut toujours, puisque le malheur qui nous arriva, nous conduisit au bonheur dont nous jouissons. Le vent qui nous avoit été favorable pendant plus d'un mois, changea tout d'un coup, & devint si violent, que nos Matelots nous annoncérent la tempête. Figurez-vous quelle fut d'abord la dé-

ſolation d'une multitude de femmes & d'enfans qui compoſoient notre troupe. Nous crûmes trouver notre ſépulture dans les flots. En effet, nous fûmes ſi furieuſement agités pendant quelques jours, qu'il ne pouvoit nous reſter d'eſpérance de ſalut, lorſqu'un coup de vent nous jetta ſur la côte de cette Iſle. Notre Vaiſſeau ſe briſa ſur les rochers que vous avez vûs. Mais par un miracle de la Providence, la marée qui ſe retiroit au même moment, nous laiſſa tellement à ſec, qu'au lieu d'être noyés dans le Vaiſſeau même par l'eau qui y étoit entrée de toute part; nous la vîmes s'écouler d'elle-même au travers des fentes. Nous deſcendîmes ſur le ſable ſans difficulté. Tout le monde s'employa à décharger ce qu'il y avoit de précieux dans le Vaiſſeau. On n'eût point pris cette peine inutile, ſi on eût fait attention qu'il avoit été pouſſé ſi avant ſur le rivage, qu'il étoit impoſſible que l'eau de la Mer eût aſſez de force pour l'entraîner. Sa charge au contraire l'eût encore mieux défendu, parce qu'elle l'auroit rendu plus peſant. Quoiqu'il en ſoit; le retour de la Mer ne nous fut point nuiſible, il n'empêcha pas que nous ne ſau-

vassions non seulement nos biens, mais la chaloupe même, & tous les débris du Vaisseau.

C'étoit néanmoins un spectacle pitoyable que de voir tous nos coffres & nos meubles étendus confusément sur le sable au long des rochers, & nous assis dessus avec nos enfans, dans l'attente de la résolution que prendroient nos maris. La côte étant escarpée, comme vous l'avez vû, ils furent obligés de détacher quelques-uns d'entre eux pour la suivre jusqu'à ce qu'ils trouvassent une entrée dans les terres. Leur raport fut triste à leur retour. Ils nous dirent que les rochers avoient par tout la même roideur pendant l'espace d'une demie-lieue, & qu'il leur avoit été impossible d'aller plus avant, parce que l'eau s'avançoit jusqu'au pied de la côte. Ainsi nous nous trouvions sur une petite étendue de sable environnés d'un côté par la mer, & de l'autre par des montagnes inaccessibles. Il ne restoit que deux partis à prendre à nos maris. L'un d'inventer quelque moyen de monter sur les rochers ; mais quand ils y auroient réussi pour eux-mêmes, ils ne l'auroient pû pour nous & pour nos en-

sans. L'autre de se mettre dans la chaloupe au risque de se perdre mille fois sur les pierres noires & pointues qu'ils apercevoient de toute part à fleur d'eau, & de chercher, s'il étoit possible, à l'entour de l'Isle un endroit plus favorable pour aborder. Ils alloient prendre cette derniere voye, lorsque le Ciel fit apercevoir à un de nos Anglois l'étroit passage par lequel je viens de vous introduire. Il le suivit d'abord seul jusqu'à l'entrée de cette campagne, & retournant aussi-tôt sur ses pas, il vint avec un transport de joye nous annoncer son heureuse découverte. Nous le regardâmes comme notre sauveur, & ce service lui valut ensuite un des premiers rangs dans notre societé. Nous entrâmes donc dans cette plaine comme dans une espéce de terre promise. Le premier soin des hommes fut d'en parcourir toute l'étendue. Ils nous raporterent avec étonnement qu'elle n'aboutissoit à rien, & qu'après en avoir fait exactement le tour, ils n'avoient remarqué nulle ouverture dans cette chaîne de rochers qui l'environne. La plûpart des femmes s'affligerent d'abord d'une situation qui alloit nous exclure de tout commerce avec

le reste du monde ; mais quand nos maris eurent ajouté que le terroir leur avoit paru excellent, & qu'ils y avoient trouvé mille espéces de fruits que la terre y produisoit naturellement, nous changeâmes de pensée, & nous commençâmes à croire que ce n'étoit point sans une vûe particuliere du Ciel que nous avions été conduits dans un lieu si propre à notre établissement. La suite n'a fait que nous confirmer dans ce sentiment. Vous jugerez de l'amour que nous avons pour notre solitude par le soin que nous avons pris de l'embellir. La nature nous aide, car elle n'est nulle part plus liberale & plus féconde. Depuis tant d'années que notre établissement est formé, nous n'avons point connu d'autre saison qu'un continuel printems, qui est toujours accompagné des richesses de l'automne.

Je ne vous parle point à présent, ajouta Madame Eliot, de l'ordre que nous mîmes dans notre conduite après avoir pris possession de ce fortuné séjour : je veux vous laisser le plaisir de vous instruire de tout par vos yeux. Il ne me reste à vous aprendre que les motifs qui m'ont fait entreprendre le voyage de l'Europe ;

& qui m'ont engagée ensuite à vous offrir mes services dans le Vaisseau qui nous a aportés à Sainte Helene ; c'est un point sur lequel il faut que vous soyez prévenu. Cette campagne, reprit-elle, toute favorisée qu'elle est du Ciel & de la nature, a dans l'air ou dans le fond du terroir quelque chose de vicieux qui s'opose à la propagation de la Colonie. Je ne veux point dire que les femmes y soient stériles, au contraire elles y ont presque toutes une heureuse fécondité, mais elles ne mettent au monde que des filles. A peine nous est-il né un enfant de votre sexe pour quatre du mien depuis l'espace de vingt ans. Il est vrai que nos filles sont des créatures toutes parfaites ; il semble que la nature en les formant, mette en charmes tout ce qu'elle auroit dû employer de plus pour produire un garçon. Mais vous concevez bien que la plûpart étant sans maris, elles passent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres enfans ne font que soupirer nuit & jour. Il n'est que trop aisé de voir qu'il leur manque quelque chose. Nous pourrions absolument leur chercher des époux à Sainte Helene, mais nous sommes rete-

nus par deux raisons. L'une est la repugnance que nous avons à donner entrée dans notre séjour à des hommes d'une Religion differente ; l'autre est l'envie de nous conserver aussi long-tems que nous pourrons inconnus au reste du monde. Nous nous trouvons bien de notre solitude, & de notre éloignement du commerce des hommes. Nous avons donc jugé, après une mûre déliberation, que le meilleur parti que nous pussions prendre pour prévenir le dépérissement de la Colonie, étoit de faire venir de France & d'Angleterre quelques jeunes maris pour nos filles. On m'a chargé de cette commission, parce qu'on m'attribue le mérite d'avoir l'esprit insinuant. Il y a environ quinze mois que je partis de cette Isle avec un de nos hommes qui fut nommé pour m'accompagner. Je me rendis premierement en France. J'allai dans toutes les Villes où notre Religion est florissante. Mais malgré tous mes soins, j'ai trouvé peu de jeunes gens qui ayent voulu me suivre sur ma parole. Ma conquête s'est réduite à deux. Je n'en ai pû gagner que trois en Angleterre. Il m'auroit peut-être été facile d'en amener un plus grand nombre ;

bre, si j'eusse été disposée à les recevoir indifferemment; mais il me falloit des jeunes gens, sages, doux, vertueux, attachés à leur Religion, & Dieu sait qu'il ne s'en trouve guéres en Europe. Je vous ai vû sur le Vaisseau, votre physionomie m'a attachée, & vous ne m'avez pas plûtôt fait connoître votre fortune & vos inclinations, que je vous ai crû propre à augmenter le petit nombre des élus que j'amenois. Vous aurez pû les remarquer dans le Vaisseau, quoique vous ignorassiez le dessein de leur voyage. Ils en sortirent il y a trois jours avec moi. Ils sont ici à présent à vous attendre, & ils n'ont pas moins d'impatience de vous voir que le reste de la Colonie.

Madame Eliot me demanda après ce discours, si je n'aprouvois point les vûes qu'elle avoit eues sur moi, & si je ne lui savois pas bon gré de m'avoir délivré de l'esclavage pour m'amener dans les bras d'une jolie femme, & m'aggréger à une societé de gens aimables & vertueux. J'en étois si pénétré de joye, que j'avois peine à me persuader que son récit fût une vérité. Je lui fis mille questions ausquelles elle satisfit avec beaucoup d'ingénui-

té. Il n'y eut qu'une chose à laquelle elle refusa de répondre, ce fut à l'étonnement que je lui marquai de ce qu'on pouvoit ignorer l'établissement de la Colonie, tandis qu'elle étoit si proche de Sainte Helene, que nous n'avions eu besoin que de cinq ou six heures pour y arriver. Je lui demandai aussi comment elle avoit pû trouver le chemin, soit pour aller à Sainte Helene, soit pour en revenir. C'est un mystére, reprit elle, pour lequel il ne faut point que vous marquiez de curiosité, jusqu'à ce qu'on juge à propos de vous l'éclaircir. Mais ce qui doit vous consoler de l'ignorance où l'on vous tiendra peut-être long-tems là-dessus, c'est que parmi les habitans mêmes de ce lieu, il n'y a qu'un petit nombre d'anciens qui en soient informés. Je ne crus pas devoir la presser, & je me persuadai que si elle refusoit de me satisfaire, c'étoit par la crainte que je ne me servisse de la connoissance que je lui demandois pour sortir de l'Isle s'il m'arrivoit de m'y déplaire. Nous continuâmes d'avancer. Les quatre hommes qui étoient demeurés derriere nous à prendre soin de la chaloupe, nous ayant rejoints, nous doublâmes le pas, & nous

arrivâmes après une heure de chemin à la maison de Madame Eliot.

Elle étoit propre & commode, & quoiqu'il n'y eût rien que de simple dans l'ameublement, tout y sentoit l'abondance. En voyant ma maison, me dit-elle, vous pouvez prendre une idée de toutes les autres, elles ressemblent entierement à la mienne. Notre but dans cette uniformité a été d'éviter les jalousies & les affectations de supériorité. Tout le monde vit ici dans une égalité parfaite. Nous avons coupé ainsi la source de l'ambition. Nos rangs sont reglés par nos âges, & l'on n'est guéres jaloux de la presséance, quand on ne la doit qu'à sa vieillesse. Elle apella ensuite ses Domestiques pour me faire changer d'habits. Elle avoit eu la précaution d'en porter sur la chaloupe, & de me les faire reprendre après être sorti de la mer, mais elle vouloit que je fusse mis plus proprement pour paroître la premiere fois en public, sur-tout aux yeux des jeunes personnes parmi lesquelles je devois trouver une épouse. A Dieu ne plaise, me dit-elle, que je vous inspire jamais l'amour d'une vaine parure, & le moindre faste dans l'habillement, mais

dans une occaſion comme celle qui ſe prépare pour vous, il eſt permis d'orner modeſtement les avantages qu'on a reçu de la nature, c'eſt même une marque de conſidération & de reſpect dont on eſt redevable à la préſence des perſonnes qu'on honore. Elle me fit prendre un habit propre qu'elle avoit fait faire exprès pour moi depuis ſon arrivée, & qui ſe trouva aſſez bien aſſorti à ma taile & à ma figure. En voyant cet habit, & un aſſez grand nombre de Domeſtiques qui étoient à nous ſervir, je ne pus m'empêcher de lui demander ce qu'elle entendoit par cette égalité avec laquelle elle m'avoit dit qu'on vivoit dans la Colonie. Vous avez des Tailleurs, lui dis-je, & des Domeſtiques que vous ne regardez point ſans doute comme vos égaux. Non, me répondit-elle, nous n'avons point changé l'ordre des conditions. Les Domeſtiques que nous avons amenés d'Europe, continuent d'être ici ce qu'ils étoient. Les enfans qui naiſſent d'eux demeurent auſſi dans les mêmes bornes que leurs peres. Mais ils ne laiſſent pas d'avoir avec nous une eſpéce d'égalité que je vais vous expliquer. Premierement il ont la même

part que nous à nos richesses. Tous nos biens sont communs, comme vous l'aprendrez mieux dans la suite, & chacun a droit à la même portion pour l'usage. Quoique mes Domestiques ayent une table differente de la mienne, ils ont la même nourriture que moi ; tout ce qui est nécessaire à la vie leur est accordé avec la même abondance. En second lieu, c'est un crime qu'on châtie rigoureusement parmi nous, que de les traiter avec dureté. Quel droit avons-nous de les maltraiter, qu'ils n'ayent pas de refuser de le souffrir ? Pour ce qui regarde le rang ils l'ont immédiatement après nos enfans, & ils observent entre eux le même ordre que nous gardons parmi nous. Ainsi, comme on ne sauroit dire qu'il y ait de l'inégalité entre un fils & son pere, il n'y en a gueres davantage entre nous & nos Domestiques. Chaque famille est considerée comme un tout, dont le pere fait la premiere partie, les Domestiques la troisiéme. Ils nous touchent d'aussi près que les mains sont au corps. Nous ne nous croyons supérieurs à eux que comme la tête l'est à l'égard des autres membres.

J'approuvai beaucoup cette sage dispo-

sition, qui me parut s'accorder également avec les principes de la Religion & de l'humanité. Tandis que je m'entretenois ainsi avec Madame Eliot, les quatre hommes qui nous avoient quitté en entrant dans sa maison, répandirent la nouvelle de mon arrivée. Je vis venir un moment après une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui me comblerent de caresses & de civilités. La plûpart étoient dans un âge avancé, mais leur air de santé, & la fraîcheur de leurs visages marquoit tout à la fois la bonté du climat, & la sobrieté de leur vie. Je leur témoignai quelque regret de ce qu'ils ne m'avoient pas donné le tems de prévenir leur visite. Un des Vieillards me répondit : Nous avons renoncé aux civilités gênantes, & aux vains complimens. Nous sommes plus satisfaits d'être venus vous voir ici pour la premiere fois, parce que nous croyons vous donner une marque d'amitié, que vous ne le seriez de nous avoir prévenus, parce que vous nous auriez rendu un témoignage de respect & d'honneur. L'avantage est donc de notre côté; & vous ne devez point en avoir de regret. N'est-ce pas ainsi que tous les hommes

devroient agir les uns envers les autres ? Vous verrez, quand vous nous connoîtrez mieux, que nous faisons plus d'estime d'un degré de charité mutuelle & de véritable affection, que de toutes les grimaces extérieures qu'il a plû aux hommes de nommer des civilités.

J'avoue que les entendant raisonner de cette sorte, je me figurai que j'avois moins à faire à des Protestans qu'à une troupe de Quakers, qui faisoient profession de condamner les usages ordinaires de la societé humaine, & de vivre d'une maniere toute opposée à celle des autres hommes. Cependant, plus la conversation s'étendit, plus je trouvai en eux de solidité & de raison. Je m'aperçus même que s'ils haïssoient les aparences affectées de politesse, ils en avoient l'essence, c'est-à-dire beaucoup de cordialité & de complaisance. Ils m'aprirent les Loix qu'ils s'étoient formées & ausquelles ils s'étoient tous obligés, leurs coutumes, leurs occupations, & ils me promirent de contribuer de tout ce qui dépendroit d'eux pour me faire passer une vie heureuse & tranquille parmi eux. Je reçus ainsi dès le premier jour la visite d'une grande partie

de la Colonie. Leur nombre qui n'étoit que d'environ deux cens à leur arrivée s'étoit augmenté presque au double. Il se seroit bien accru davantage s'ils eussent eu des maris pour toutes leurs filles. C'étoit leur chagrin. Je remarquai qu'ils n'étoient pas contens du voyage de Madame Eliot. Ils avoient compté qu'elle ne se borneroit point à leur amener six hommes, tandis qu'ils avoient près de cent filles qui étoient dans le besoin du mariage. Ils me dirent qu'ils seroient obligés de prendre là-dessus quelque nouvelle résolution.

Après avoir passé le premier jour à recevoir leurs caresses, je témoignai le soir à Madame Eliot que je serois bien aise qu'elle s'expliquât sur le mariage auquel j'étois destiné. Je viens d'entendre, lui dis-je, que vous avez près de cent filles qui attendent un époux ; comment prétendez-vous les satisfaire avec six hommes ? Elle me répondit que la résolution qu'on avoit prise étoit de faire dépendre du sort celles à qui la préference seroit accordée ; car il ne faut rien ici, ajouta-t-elle, qui blesse la loi de l'égalité. Je fus très-mal satisfait de cette réponse. Je me sentois un fond de délicatesse qui ne s'accommoderoit

moderoit point d'une épouſe dont je ne ſerois redevable qu'au hazard. Mon cœur demandoit à choiſir, & je commençai à craindre de ne pas trouver dans l'Iſle tout le bonheur qu'on m'y promettoit, ſi j'étois contraint de vivre avec une femme que je ne puſſe pas goûter. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée qu'on me parloit des filles de la Colonie comme des plus charmantes perſonnes du monde. Il eſt impoſſible, diſois-je, qu'elles le ſoient toutes ; que ſeroit-ce ſi le hazard m'en donnoit une laide ? Quel cruel martyre d'avoir une femme déſagréable entre mes bras, tandis que j'en aurois ſans ceſſe devant les yeux d'auſſi belles qu'on me les repréſente ? Je me retirai le ſoir avec ces idées, & elles m'occuperent pendant toute la nuit.

J'eus le lendemain en m'éveillant la ſatisfaction de voir les cinq jeunes gens qui étoient venus ſur le même Vaiſſeau que moi. On les avoit conduits la veille à l'extrêmité de la plaine pour leur en faire voir les differentes parties, ce qui les avoit empêchés d'aprendre mon arrivée. Nous nous embraſſâmes avec la tendreſſe qu'on ſent l'un pour l'autre quand on eſt com-

pagnon du même sort. Ils me parurent sages & retenus. Mais lorsqu'après un quart d'heure d'entretien nous commençâmes à nous connoître & à parler à cœur ouvert, ils ne me cacherent point qu'au milieu du plaisir qu'ils avoient de se trouver dans un séjour si agréable, ils sentoient comme moi beaucoup de douleur de se voir condamnés à recevoir leur épouse du hazard. Nous sommes les premiers, dit l'un d'eux, nous avons le droit de choisir. C'est-à-dire, ajouta t-il avec chaleur, que si le sort ne nous favorise pas, quelque nouveau venu viendra emporter à nos yeux la plus jolie personne de l'Isle. Si vous m'en croyez, mes chers amis, nous nous garderons bien de le souffrir. C'étoit un François qui parloit avec cette vivacité. Je lui répondis que j'aprouvois son ressentiment, mais que je ne voyois pas de quelle maniere nous pourrions amener les Vieillards de la Colonie à penser comme nous. Je les défie du moins, reprit-il, de me faire penser comme eux; ils ne me feront point épouser une femme pour laquelle je ne me sentirai point de penchant. Il s'efforça là-dessus de nous engager à le soutenir dans

le dessein qu'il avoit de représenter aux anciens l'injustice de leur prétention. Je refusai absolument d'entrer dans cette ligue, non que je n'eusse autant d'éloignement que lui pour un mariage de cette nature, mais je me faisois un scrupule de troubler la paix qui regnoit dans cette tranquille habitation. Je lui conseillai d'attendre du moins à éclater jusqu'à ce que le sort se fût déclaré contraire à nos vœux. J'apris de lui & de ses compagnons qu'ils venoient d'être avertis qu'on devoit décider de notre destinée l'après midy du même jour, pour satisfaire l'impatience de quantité de filles qui souhaitoient ardemment d'être éclaircies de leur sort. Elles avoient été resserrées étroitement dans leurs maisons depuis notre arrivée, & ce soin de les empêcher de nous voir ne faisoit que redoubler l'envie pressante qu'elles en avoient. Madame Eliot vint aussi me donner avis que j'aurois le soir une épouse. Je ne lui avois point demandé si elle avoit une fille, je lui fis alors cette question. Elle me répondit qu'elle en avoit deux, & qu'elle souhaitoit qu'il y en eût une assez heureuse pour me tomber en partage. J'employai le matin à visiter une

partie des anciens de la Colonie. Ils me firent voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la plaine. Ils me conduisirent vers le grand édifice dont j'ai parlé. Je l'avois pris d'abord pour une Eglise, mais ils m'aprirent que c'étoit le Magasin commun, où toutes les richesses de l'Isle étoient renfermées. Voici l'explication qu'ils m'en donnerent.

Nous nous regardons moins ici, me dit l'un d'eux, comme un même peuple que comme une seule famille. Nous vivons sans soins comme des enfans dans la maison de leur pere. Chaque année nous élisons au sort quatre Gouverneurs qui sont chargés de veiller continuellement au bien public. Leur soin particulier est de faire travailler nos Domestiques à la culture de la terre, de faire transporter le fruit de nos recoltes & de nos moissons dans ce Magasin, & d'en faire ensuite la distribution. Elle se fait avec égalité, suivant le nombre des personnes qui habitent dans chaque maison. La part d'un Domestique est égale à celle du Maître. Ce n'est pas tout d'un coup que nous sommes parvenus à l'abondance qui regne à présent dans cette Isle. Lorsque

nous arrivâmes de l'Europe, nous étions riches en argent comptant, & raisonnablement pourvus de vivres & d'instrumens nécessaires à la vie, mais notre argent n'étoit ici d'aucun usage. Nos vivres pouvoient servir à notre soutien pendant quelque tems, mais nous manquions de blé pour ensemencer nos terres, & de chevaux pour les labourer. Il falloit néanmoins pourvoir aux besoins de l'avenir. Notre Vaisseau s'étoit brisé sur la côte, il ne nous restoit qu'une chaloupe; comment se hazarder sur une mer inconnue & parsemée de rochers? Où aller? de quel côté? dans quel espoir? Il se trouva néanmoins parmi nous un Anglois qui offrit d'exposer sa vie pour le bien commun. C'étoit le même qui avoit découvert heureusement la fente du rocher; j'ai su de Madame Eliot qu'elle vous en a raconté l'histoire. Ce brave homme voulut être seul dans son entreprise. Il remplit la chaloupe de vivres, & il partit sans autre secours qu'une petite voile & deux rames. Toute la Colonie passa le tems de son absence à faire des vœux pour son salut qui devoit être la source du nôtre. Nous comptions de ne le re-

voir de long-tems. Cependant quelques-uns de nos gens qui se promenoient deux jours après son départ au long de la Mer, l'apperçurent qui retournoit vers la côte. Ils nous apprirent cette agréable nouvelle. Nous courûmes en foule au rivage. C'étoit lui-même effectivement qui nous ramenoit sa Chaloupe chargée de bléd & de diverses semences qu'il savoit nous être nécessaires. On se hâta de l'interroger sur les circonstances de son voyage, mais n'ayant pas moins de prudence que de courage, il refusa de s'expliquer en public. Les plus considérables d'entre nous s'assemblérent pour entendre son raport. J'étois du nombre. Il nous aprit des choses qui nous remplirent de joye & d'admiration. Nous jugeâmes à propos, en suivant son conseil, d'en tenir une partie cachée pour l'intérêt de la Colonie, mais nous publiâmes ce qu'il étoit nécessaire de découvrir pour la consolation commune. Tout le monde fut instruit qu'il avoit été à Sainte Helene, que nous n'en étions pas éloignés, & que nous étions assurés désormais d'en tirer toute sorte de secours & de provisions. Cet illustre & généreux compagnon s'appelloit

Drington. Il est mort depuis quelques années, mais ce n'est point sans avoir rendu à la Colonie mille autres services importans qui lui doivent attirer d'elle une reconnoissance immortelle.

Cette campagne ne tarda point à prendre une heureuse forme après son retour. Tout le monde s'employoit au travail avec la même ardeur. Nous n'eûmes besoin que d'environ six mois pour élever nos maisons, & pour cultiver nos terres. Nous donnâmes à toute la Plaine cette face riante que vous lui voyez ; & nous regardant comme les Fondateurs d'un nouvel Etat, nous ne fûmes pas plus excités par la pensée que nous travaillions pour nous-mêmes, que par le desir de donner à nos descendans une idée avantageuse de notre industrie & de notre zèle. L'emploi de Mr. Drington étoit de retourner souvent à Sainte Helene, & de nous apporter les commodités qui nous manquoient. Nous lui associâmes, pour l'aider dans ses voyages, trois de nos Compagnons, qui s'engagérent par serment à ne rien réveler de ce que nous avions jugé à propos d'abord de tenir caché à la Colonie. C'est une méthode que

nous avons ſuivie depuis la mort de Mr. Drington. Il n'y a parmi nous que quatre hommes jurés qui ayent le droit de ſe mettre en Mer & de s'éloigner de la côte. S'il en meurt un, on en élit un autre. Ils ont ſeuls la diſpoſition des Chaloupes, qu'ils tiennent enchaînées dans une Grotte que vous avez pû remarquer en arrivant. Il eſt rare à préſent qu'ils aillent à Sainte Helene : nous n'avons plus beſoin du ſecours de perſonne, nos terres nous fourniſſent des alimens au-delà de ce qui eſt néceſſaire. Nos troupeaux ſe ſont tellement multipliés, que nous ſommes quelquefois incommodés par le nombre. Nous pourrions en faire vendre une partie à Sainte Hélene ; mais que ferions-nous de notre argent ? Celui que nous avons apporté d'Europe eſt compté ici parmi nos richeſſes inutiles : nous l'avons renfermé de concert dans une des parties de ce Magaſin ; c'eſt un bien mort & ſans uſage. Ainſi, des trois principales paſſions qui font la guerre au cœur des hommes, nous avons ſû couper la racine à deux ; l'égalité qui eſt établie parmi nous, nous met à couvert de l'ambition, & l'inutilité des richeſſes nous a guéri de l'avarice. Il n'y a que

l'amour auquel nous ne saurions trouver de remède. Nos jeunes filles se consument; & ce qui est extrêmement triste pour elles, nous ne pouvons ni les délivrer de cette passion, ni leur donner dequoi la satisfaire. Je ne me souviens que trop, ajouta le bon Vieillard, de ce qu'il en coûte dans un certain âge pour modérer ses desirs, & pour résister au penchant de la nature.

Je lui fis deux questions après ce discours. Je conçois bien, lui dis-je, qu'il ne vous est pas difficile d'empêcher que les particuliers de cette Colonie ne se servent de vos Chaloupes pour s'écarter de l'Isle, & satisfaire leur curiosité; mais comment est-il possible que votre demeure ne soit point connue des Habitans de Sainte Helene qui en sont si proches, & que pensent ils des quatre hommes que vous leur envoyez quelquefois, lorsqu'ils les voyent arriver si loin du continent dans une Chaloupe, avec laquelle ils doivent bien s'imaginer qu'ils n'ont pas traversé l'immense étendue des Mers? Le Vieillard me répondit, que la premiere fois qu'ils avoient vû Monsieur Drington, ils l'avoient regardé comme un homme des

cendu du Ciel, & qu'ils s'étoient fort empressés à lui demander d'où il venoit, & par quelle aventure il se trouvoit dans leur Isle, mais que ce sage Anglois ayant considéré de quel avantage il seroit pour le bien de la Colonie de demeurer inconnue même à ses voisins, il leur avoit fait des réponses si équivoques, qu'ils n'avoient pû tirer de lui le moindre éclaircissement; que ses compagnons avoient gardé les mêmes mesures, & que pour s'assurer encore mieux contre la curiosité des Portugais, & de quelques Anglois même qui sont établis à Sainte Helene, ils avoient coutume de ne partir de leur Port qu'à l'entrée de la nuit, afin de pouvoir se dérober dans les ténebres aux yeux de ceux qui entreprendroient peut-être de les observer. Ils sont persuadés, ajouta le Vieillard, que notre séjour n'est pas éloigné d'eux, mais avec toutes leurs recherches, ils ne parviendront jamais à le découvrir. Il n'y a que le hazard ou l'indiscrétion de nos quatre hommes de Mer qui puisse leur donner cette connoissance. Ma seconde question fut la même que j'avois déja faite à Madame Eliot. Quel fruit, lui dis-je, pouvez-vous espérer pour le contente-

ment de vos filles, de mon arrivée & de celle de mes cinq Compagnons; vous n'en sauriez satisfaire que six, & les autres n'en seront que plus affligées de se voir rejettées par le sort. Il convint que j'avois raison, & il se plaignit beaucoup de Madame Eliot qui avoit si mal réussi dans sa commission. Cependant, continua-t-il, nous avons pris dans l'assemblée qui s'est tenue ce matin, une résolution qui les consolera. C'est d'envoyer une seconde fois en Europe, pour y faire une nouvelle levée de jeunes maris. Si cette députation n'a pas plus de succès que la premiere, nous laisserons à nos filles la liberté d'y aller elles-mêmes, en donnant à chacune d'elles une somme honnête pour vivre dans le lieu qu'elles choisiront pour leur établissement.

Il y avoit de l'indiscrétion à me faire cette ouverture. Le Vieillard n'en vit point les conséquences. Les réflexions que je fis sur le champ me firent trouver plus d'injustice que jamais dans le dessein qu'on avoit de nous faire tirer nos Epouses au sort. Je ne manquai point de communiquer cette nouvelle découverte à mes cinq compagnons, & je n'eûs pas be-

soin de rien ajouter pour leur faire sentir combien il seroit dur pour nous de voir sortir de l'Isle tout ce qu'il y avoit d'aimable, pendant que nous y demeurerions attachés à quelque fille désagréable qu'il plairoit peut-être au sort de nous faire tomber en partage. Mr. *Gelin*, qui étoit un jeune François plein d'esprit & de mérite, mais d'une vivacité qui paroissoit l'emporter un peu sur sa prudence, fut d'avis, que sans différer un moment nous prissions le parti de porter nos plaintes aux principaux Vieillards, & de leur déclarer que nous ne nous soumettrions jamais à un réglement qui blessoit si manifestement nos droits. Il fit entrer nos Compagnons dans son sentiment; de sorte qu'étant seul à les combattre, je n'eus pas peu de peine à leur faire entendre qu'il seroit toujours tems d'en venir à cette extrêmité, & que pour notre honneur autant que pour le bien de la paix, il falloit attendre du moins à nous plaindre jusqu'au moment où l'on entreprendroit de nous contraindre. Ce n'est pas, leur dis-je, comme si nous avions déja formé des liaisons qu'on voulût nous obliger de rompre; nous ne connoissons encore aucune des filles que nous devons

voir aujourd'hui. Nous sommes sans inclination particuliere, & nous n'avons que le desir général d'obtenir une Epouse aimable. Or il peut arriver que le sort nous favorise : nous aurions alors avec le plaisir de voir nos desirs satisfaits, celui d'avoir donné à toute la Colonie une preuve de notre sagesse & de notre retenue. S'il arrive au contraire que nous soyons mal partagés par le sort, nos plaintes n'en seront pas moins libres, & nos représentations n'auront que plus de force après le témoignage certain qu'on aura reçû de notre soumission & de notre modestie. Nous pourrons demander d'abord le délai de notre mariage, sous prétexte de vouloir auparavant lier du moins quelques connoissances avec nos Epouses; c'est une faveur qu'on ne sauroit nous refuser, & nous en profiterons pour rompre honnêtement, s'il est possible, les engagemens involontaires qu'on nous aura fait prendre. Ce raisonnement fit assez d'impression sur l'esprit de Mr. Gelin pour le faire changer de résolution. Nous ne nous quittâmes qu'après nous être embrassés comme des freres, & nous être promis mutuellement tous les secours qui

pourroient servir au succès de nos espérances communes.

L'heure marquée pour la cérémonie étant arrivée, un des anciens de l'habitation vint me prendre chez Madame Eliot où je continuois de demeurer. Il me dit que l'élection devoit se faire à l'Eglise, & que toutes les jeunes filles y étoient déja assemblées. J'y arrivai en même tems que mes cinq Compagnons qu'on avoit fait avertir aussi par des Vieillards députés. La curiosité avoit attiré tous les Habitans de l'Isle, pour être témoins d'un spectacle si extraordinaire. Nous entrâmes en perçant la foule; mais on avoit eu soin de ménager un espace assez grand autour duquel les filles étoient rangées en cercle. Il y avoit une table au milieu. Le Ministre y étoit assis avec les quatre Gouverneurs du Magasin à ses côtés. On nous fit avancer près d'eux. Tous les spectateurs gardoient un profond silence, & sembloient attendre impatiemment l'ouverture de cette rare cérémonie. On la commença par une courte priere pour attirer sur nous la bénédiction céleste. Ensuite le Ministre s'adressant à nous à haute voix, nous fit un discours fort éloquent sur le dessein qui

nous assembloit. Il nous raconta en peu de mots l'Histoire de l'établissement de la Colonie, & des marques spéciales qu'elle avoit reçües depuis vingt ans de la protection du Ciel. Il nous fit une courte exposition des Loix du Pays, & de tous les engagemens que nous allions prendre avec la qualité d'Habitant de l'Isle. Les Loix me parurent simples, & d'une observation facile. Elles consistoient en un petit nombre de conséquences claires & immédiates des préceptes généraux de la charité & de la justice. Il nous félicita d'avoir été choisis par la Providence pour venir partager les douceurs de cette Isle heureuse, & il nous exhorta à nous rendre dignes de la société dont nous commencions à devenir membres. Quoique toutes les filles parmi lesquelles on alloit élire nos Epouses eussent été élevées dans la pratique de l'honnêteté & de la vertu, il ne doutoit pas, nous dit il, que Dieu dont la main conduit le sort, ne fît tomber en partage à chacun de nous celle dont l'humeur & les qualités s'accorderoient le mieux à notre inclination. C'est par cette raison, ajouta-t il, autant que pour éviter les jalousies qui naissent des préféren-

ces que nous nous sommes déterminés à remettre l'élection de vos Epouses au hazard ; persuadés que tout ce que les hommes appellent de ce nom, n'est qu'une secrette disposition du Ciel, qui tourne toujours les évenemens à l'avantage de ceux qui respectent ses volontés.

Si mes oreilles prêtoient à ce discours une partie de leur attention, j'avois les yeux occupés d'un soin bien différent. Il n'eût point été naturel que je me fusse trouvé au milieu d'une troupe de Filles qui étoient en effet toutes charmantes, sans observer du moins leur figure & leur contenance. Je promenois mes regards de l'une à l'autre ; & mon admiration étoit si partagée, qu'il me sembloit que j'aurois eu peine à me déterminer pour le choix. Je n'avois plus de regret qu'on le fît dépendre du sort. De quelque côté qu'il tombe, disois-je, il est impossible que je ne sois pas content de mon partage. Je balancerois trop long-tems, si j'étois obligé de choisir parmi tant de belles personnes ; c'est un embarras que je suis ravi qu'on m'épargne. Telles furent mes dispositions pendant quelques momens. La simple admiration est un sentiment tranquille

quille & désintéressé, je n'en connoissois point encore d'autre; mais un coup d'œil m'en apprit bient-tôt davantage. M'étant mis à parcourir une seconde fois cette ligne charmante; & considérant plus attentivement ces aimables Filles, j'en remarquai une qui avoit les yeux tournés vers moi : elle les baissa promptement, lorsqu'elle vit les miens s'attacher sur elle. Je continuai de la regarder. Mon attention n'étoit point réfléchie, & je ne m'aperçûs point d'abord qu'il y eût rien de plus particulier dans ma curiosité, que dans celle qui m'avoit fait considérer les autres. Cependant mes regards étoient comme fixés dans le même lieu. Je parcourois avec une espece d'avidité tous les traits de ce visage qui sembloit avoir échapé à ma vûe la premiere fois. La taille, l'air, le moindre mouvement de cette belle personne attachoit mes curieuses observations. Elle levoit de tems en tems les yeux sur moi; & s'apercevant que je ne cessois point de la regarder, elle rougit à la fin en les baissant. Je sentis aussi-tôt que la rougeur me montoit à moi-même au visage; & ce changement m'ayant fait sortir de ma distraction, je me trouvai si

ému que je ne me souviens point d'avoir jamais éprouvé de pareille agitation. Je me remis en faisant semblant d'écouter le Ministre qui continuoit son discours; mais j'en étois détourné sans cesse par un mouvement secret qui me rapelloit vers ce que j'avois vû. Je ne trouvois plus même dans les autres Filles les charmes que j'y avois admiré : leur air me parut affecté. Je lisois dans leurs yeux l'ardeur qu'elles avoient pour le mariage, & la crainte où elles étoient d'être rebutées par le sort : au lieu que tout respiroit l'innocence, & sentoit la modestie dans celle qui venoit de se rendre maîtresse de mon cœur. J'avoüe que je commençai alors à me repentir du conseil que j'avois donné à Monsieur Gelin. J'aurois souhaité de pouvoir l'entretenir un moment pour lui faire reprendre ses premieres résolutions. L'Amour me fit sentir tout d'un coup qu'il avoit attaché le bonheur de ma vie à ce qu'il m'avoit fait voir; & que ce n'étoit plus du sort, ni de mon propre choix qu'il falloit l'attendre.

Pendant que je m'entretenois de ces diverses pensées, le Ministre ayant fini son discours, annonça l'ordre qu'on alloit ob-

ferver dans l'élection. De deux voyes qu'on auroit pû prendre, dit-il à l'Assemblée ; l'une, de faire tirer toutes les Filles ensemble ; l'autre, de les diviser en six bandes qui répondent au nombre des six jeunes gens : il m'a paru que la seconde étoit la plus naturelle, & qu'elle seroit la plus agréable. Chaque bande sera composée de seize Filles. Le sort décidera à quelle bande chaque jeune homme doit apartenir, & l'on tirera ensuite qui sera l'heureuse personne que le Ciel voudra favoriser de sa distinction. Tout le monde aplaudit à cet arrangement. Les Filles en furent extrêmement satisfaites : il sembloit, en effet, qu'il y eût plus de proportion de seize à un, que de quatre-vingt-seize à six, & cette réduction raprochoit en quelque sorte leurs espérances. La division des bandes se fit en un moment. Nos six noms furent écrits sur autant de billets, & l'on fit aprocher une Fille de chaque bande pour les tirer d'une corbeille où le Ministre les enferma. On entendit alors un murmure confus qui se répandit dans l'Assemblée, & qui marquoit l'impatience avec laquelle on attendoit les Arrêts du sort. Pour moi qui

étois pressé par des mouvemens d'une autre nature que ceux de la curiosité, je ne vis qu'en tremblant les Filles porter les mains à la corbeille. Ma destinée alloit être décidée tout d'un coup : car si je tombois dans une autre bande que celle de la personne que j'aimois, c'étoit la ruine absolue de tous mes desirs. Ma passion étoit déja si formée, que cette crainte me fit souffrir une mortelle agitation. Enfin les billets furent tirés, & j'eus le malheur de me voir partagé comme je l'avois apréhendé. J'adressai interieurement mes plaintes au Ciel. Qu'elles furent ameres! A peine eus-je la force de retenir mes larmes. Je me laissai conduire sans parler vers la bande à laquelle j'apartenois. Mes yeux seuls exprimoient ma douleur à l'aimable Fille qu'on m'obligeoit d'abandonner. Je remarquai dans ses regards, qu'elle s'apercevoit de ma tristesse, & qu'elle en devinoit la cause. Je ne cessai point de tourner les miens vers elle, en m'éloignant, & pour comble de desespoir, je crus voir à l'air languissant des siens, qu'elle se plaignoit aussi douloureusement que moi du sort cruel qui me separoit d'elle.

Je ne fus plus capable d'attention pour le reste de la cérémonie ; mais ayant aperçu Gélin qui étoit échu à la bande plus voisine de la mienne, je m'aprochai de lui pour le faire souvenir de ses promesses. Ne craignez pas que je les oublie, me répondit-il avec feu. Je me repens même de la complaisance que j'ai eue de suivre votre conseil : elle me rendra peut-être malheureux toute ma vie. On nous traite ici comme des Esclaves. Mais, ne manquez pas du moins, ajouta-t-il, de soutenir ce que je me suis chargé d'entreprendre pour notre interêt commun. Le lieu où nous étions ne nous permettoit pas de nous expliquer davantage. Je retournai à ma bande. L'élection fut achevée en un moment. On fit sortir hors des rangs celles que le sort avoit favorisées. La joye brilloit dans leurs yeux ; & malgré les efforts que faisoient les autres pour cacher leur jalousie, on la voyoit peinte sur leur visage. Le Ministre nous dit : voilà vos Epouses : recevez-les de la main de Dieu, dont la volonté vient de se déclarer. Il nous ordonna à tous de les embrasser. Je tournai les yeux vers Gelin, comme pour l'avertir qu'il étoit tems d'executer

sa résolution. Je fus surpris de le voir obéïr tranquillement à l'ordre du Maître. Il nous fit même entendre par un leger signe de tête que nous pouvions l'imiter. Je ne compris que trop que quelque dessein qu'il eût pû former pour nous secourir, c'étoit manquer de prudence que de s'engager si avant; & qu'une marque si publique de consentement deviendroit un lien que nous aurions de la peine à rompre. Cependant, son exemple & celui de nos Compagnons me déterminerent. J'embrassai tristement celle qu'on me vouloit faire regarder comme mon Epouse. Quand je n'aurois pas eu dans le cœur un autre amour, je n'aurois pas fait cette action avec plus de joye: car j'étois si malheureusement partagé, qu'il sembloit que le sort m'eût réservé exprès pour ce qu'il y avoit de plus désagréable & de plus dégoûtant dans cette nombreuse compagnie de Filles.

Quoique l'intention de Gelin fût bonne, vous verrez que je pensois avec raison que sa conduite étoit imprudente. La mienne l'avoit été aussi, en me reposant trop entierement sur lui. C'étoit son esprit & sa hardiesse qui me l'avoit fait croi-

re plus propre qu'un autre à prendre en main nos interêts ; & connoissant sa vivacité, je n'avois garde de prévoir qu'il nuiroit à nos desseins par un excès mal-entendu de sagesse & de modération. Tous nos malheurs sont venus néanmoins de cette source. Il s'imagina que pour obtenir plus sûrement le délai qu'il alloit demander de notre mariage, il ne falloit rien faire qui pût donner le moindre doute de notre sincérité ; & ce fut par cette raison qu'il consentit à embrasser la Fille qu'on lui présentoit comme son épouse. Funeste raisonnement ! qui put contribuer en effet sur le champ à nous faire accorder ce que nous desirions ; mais qui a causé dans la suite la perte de notre bonheur, & presque celle de notre vie.

Le Ministre se disposoit à achever de nous unir par les cérémonies ordinaires, lorsque Gelin leva la voix pour exposer notre demande à l'Assemblée. Je n'entendis point son discours. Il le fit en François, parce qu'il auroit eu plus de peine à s'exprimer dans notre langue, ne l'ayant apprise que depuis qu'il avoit quitté la France avec Madame Eliot. Le mélange des deux nations qui composoient la Co-

lonie y avoit rendu les deux langues si familieres, qu'on se servoit indifféremment de l'une ou de l'autre ; & le Ministre s'étoit expliqué jusqu'alors en Anglois pour être entendu de mes trois Compatriotes & de moi qui ignorions la Langue Françoise. Je n'entendis donc point le discours de Gelin ; mais comme il parloit avec grace, & qu'on n'avoit nul sujet de se défier de nos intentions, je n'eus point de peine à démêler dans le visage des assistans, qu'ils trouvoient sa demande raisonnable. Elle fût écoutée avec l'aplaudissement de tous les spectateurs. Le Ministre fut des premiers à l'aprouver, & il donna même le nom de sagesse à l'envie que nous marquions de connoître nos Epouses, & de mériter leur affection, avant que de commencer à entrer dans les droits du mariage. On nous accorda l'espace de six semaines pour satisfaire un desir si juste & si modeste. Nous parûmes contens de ce terme, & tout le monde nous félicita en sortant de l'Eglise sur la maniere dont nous nous étions conduits dans l'Assemblée.

Il n'y avoit point un seul de mes Compagnons qui ne désirât aussi ardemment que

que moi l'occasion de nous rejoindre, pour conférer en commun sur la situation de nos affaires. Nous nous dérobâmes à quantité d'importuns qui nous obsédoient, & nous prîmes à l'écart un lieu propre à notre entretien. Gelin étoit au comble de sa joye. Il nous demanda d'abord ce que nous pensions du service qu'il nous avoit rendu, & si nous n'étions pas satisfaits de l'adresse avec laquelle il avoit réussi. Il nous confessa ensuite, sans nous donner le tems de répondre, que quelque reconnoissance que nous crussions lui devoir, il étoit persuadé qu'il n'y avoit personne parmi nous à qui le succès de son action pût être aussi avantageux qu'à lui même. J'étois perdu, nous dit il avec transport, si le Ministre & l'Assemblée eussent été aussi inflexibles à mon discours, que le sort l'a été à mes vœux. Je ne vous le cache point, mes chers amis, je suis amoureux au-delà de toutes mes expressions, & malheureusement ce n'est pas de celle que le sort me condamne d'épouser. Il ajouta qu'il avoit besoin là-dessus de notre conseil, & de tous les secours de l'amitié que nous nous étions jurée. Notre embarras paroissoit égal, & nous

demeurâmes en silence pendant quelques momens. Enfin nous prîmes la parole l'un après l'autre, & ce fut pour déclarer que nous étions atteints du même mal, & que nous demandions à nos freres & à nos amis la même assistance que Gelin. Cette ressemblance d'aventures ne fit que serrer le lien qui nous unissoit déja. La chaleur avec laquelle chacun de nous s'exprimoit sur sa passion, nous garantissoit du zéle avec lequel nous étions disposés mutuellement à nous servir, parce que chacun ne manqueroit point de mesurer les secours qu'il donneroit aux autres sur ceux qu'il prendroit d'eux pour lui-même. Nos premieres délibérations roulerent sur les moyens que nous avions à prendre pour voir nos Maîtresses, c'étoit le point le plus difficile : nous nous reposions du reste sur l'Amour & sur la Fortune, autant que sur les conseils que nous recevions les uns des autres dans les conférences que nous nous proposions d'avoir souvent en commun. Un de nos Compagnons finit ce premier embarras, en nous assurant qu'il avoit entendu dire à son hôte que les jeunes Filles ne seroient captives, comme elles étoient depuis notre ar-

rivée, que jusqu'au tems de l'élection. Il en concluoit que nous aurions la liberté de les voir & de les entretenir, & ce ne devoit point être une chose embarrassante de retrouver nos Maîtresses dans un pays d'une si petite étendue, les maisons étant d'ailleurs réunies presque toutes autour de l'Eglise & du Magasin, qui en étoient comme le centre. Nous convînmes unanimement que la prudence & la discretion devant servir plus que tout le reste au succès de notre dessein, il falloit non seulement que chacun veillât sur ses propres démarches ; mais qu'il eût un œil ouvert sur celles de ses Compagnons. Nos interêts étoient si liés, que les fautes particulieres ne pouvoient manquer de nuire à nos vûes communes.

Pour ce qui regardoit la conduite que nous devions tenir à l'égard de nos prétendues Epouses, nous ne prîmes point d'autre résolution que celle de les voir avec bienséance & sans affectation. Nous remîmes à former des projets plus justes & plus précis, lorsque nous verrions un peu plus clair dans nos espérances, & que nous aurions commencé à démêler les premieres obscurités de notre entreprise.

Il étoit néceſſaire de nous aſſembler ſouvent pour conférer enſemble ; mais comme des aſſemblées trop fréquentes pouvoient faire naître quelques ſoupçons, nous en reglâmes le nombre à deux chaque ſemaine, & nous marquâmes exactement le jour, l'heure & le lieu.

Nous nous ſéparâmes pour retourner à nos logis. Le mien étoit toujours la maiſon de Madame Eliot. On nous avoit averti que nous n'en changerions point jusqu'à la concluſion de notre mariage : on devoit nous donner alors à chacun notre demeure, & nous conſtituer Chefs de famille. Je trouvai Madame Eliot ſeule qui m'attendoit pour ſouper ; mais je fus ſurpris de voir quatre couverts ſur ſa table au lieu de deux ſeulement qu'on avoit mis juſqu'alors. Elle prévint mes queſtions, en me diſant que la cérémonie de l'élection étant terminée, j'aurois déſormais la liberté de voir ſes filles, & qu'elles alloient manger avec nous. Elle me témoigna en même tems le déplaiſir qu'elle avoit eu de ce que le ſort avoit rejetté ſa famille. Je ne veux point parler avec mépris, me dit-elle, de celle qui vous eſt échue ; mais ſans me laiſſer aveu-

gler par la tendresse que j'ai pour mes filles, je crois que vous n'auriez pas été le plus mal partagé, si le Ciel vous en eût donné une. Elles ont assez répondu aux soins que je me suis donné pour les bien élever. Avec l'affection que j'ai pour vous, ajouta cette bonne Dame, que j'aurois été contente de pouvoir vous apeller mon fils! Comme je la remerciois de ce témoignage obligeant de civilité & d'amitié, ses filles qu'elle avoit fait avertir de mon retour, entrerent pour me saluer. Concevez, s'il se peut, ma joye & mon étonnement: au premier coup d'œil je reconnus dans la plus jeune la maîtresse de mon cœur. C'étoit cette même personne qui m'avoit causé tant d'émotion à l'Eglise, & que j'avois déja juré d'aimer passionément toute ma vie. J'avoue que tous mes projets de discretion s'évanouirent à sa vûe. Je me tournai vers Madame Eliot, & sans considerer l'effet que mon transport pouvoit produire: Ah! Madame, m'écriai-je, vous êtes la Mere de ce que j'aime, & la maîtresse de tout mon bonheur. Elle fit une raillerie de mon exclamation, & elle y répondit comme à un excès de complaisance & d'honnêteté. Je con-

çus aussi-tôt le tort que j'avois eu de m'expliquer si naturellement, & je m'efforçai de réparer mon imprudence dans la suite de notre entretien. Mais si mes discours furent plus moderés, mes regards le furent si peu, qu'ils acheverent de faire connoître à Madame Eliot la véritable disposition de mon cœur. Elle affecta pendant le souper de parler de choses indifferentes, & elle fit signe ensuite à ses filles de se retirer. Lorsque nous fûmes seuls, elle me dit d'un visage sérieux, qu'elle me croyoit de l'inclination pour sa seconde fille; qu'elle ne concevoit point où je l'avois pû prendre, & que c'étoit pour elle un mystere qu'elle me prioit de lui expliquer. Je balançai sur ma réponse, dans le doute où j'étois si je devois lui confier mon secret. Enfin, comme je faisois beaucoup de fonds sur sa bonté, je lui déclarai ingénuement ce qui s'étoit passé dans mon cœur à l'Eglise; & sans lui rien découvrir de ce qui regardoit mes Compagnons, je lui confessai que la décision du sort étoit si oposée à mes inclinations, qu'il n'y avoit rien que je ne fusse disposé à faire pour éviter de m'y soumettre. Elle demeura quelque tems à me re-

pondre. Son embarras m'en causa beaucoup. J'apréhendois de m'être trop ouvert à une femme si sage, & je m'attendois qu'elle alloit me faire un crime de mes sentimens pour sa fille. Je ne puis vous aprouver, me dit-elle enfin, sans blesser mon honneur & ma conscience. Votre amour est né trop tard ; je ne vois nul jour à le faire réussir. J'aurois souhaité de toute l'ardeur de mon ame, que vous eussiez pû épouser ma fille ; mais puisque c'est une chose impossible, je vous prie de ne m'en parler jamais davantage. Je suis même fâchée de savoir ce que je viens d'entendre. Non, ajouta-t-elle, après avoir rêvé un moment, je ne puis rien entreprendre pour vous, il est trop tard ; & je vous demande en grace, de ne me renouveller jamais la confidence que vous venez de me faire. Elle se retira après ce discours, sans m'avoir marqué qu'elle fût irritée contre moi. Je fis un nombre infini de réflexions sur sa réponse. Je la regardai d'abord comme une condamnation accablante qui coupoit la racine à toutes mes esperances. Cependant, lorsque je vins à rapeller le ton dont elle avoit parlé, & son air rêveur qui

étoit une marque d'incertitude ; je me persuadai qu'elle ne pourroit condamner si absolument ce qu'elle confessoit qu'elle eût desiré dans d'autres circonstances. Elle ne vouloit rien entreprendre pour moi ; mais rien ne m'empêchoit d'esperer qu'elle aprouveroit peut-être ce que j'entreprendrois pour moi-même. Je compris que la bienséance ne permettoit point à une personne de son âge, & considerée comme elle étoit, de prendre part aux petits stratagêmes d'un Amant, & d'aller contre les décisions des Anciens. Elle étoit fachée, m'avoit-elle dit, de la confidence que je lui avois faite ; mais je crus qu'elle ne le seroit pas du succès de mes entreprises, & que son dessein étoit seulement de me faire entendre qu'il étoit à propos qu'elle parût les ignorer. Cette explication me parut si vraisemblable, & elle s'accordoit si bien avec la bonté que Madame Eliot m'avoit témoignée jusqu'alors, que je résolus de m'y attacher comme à une espece de régle pour ma conduite. Il me sera facile, disois-je, de reconnoître si je me suis trop flaté, par la maniere dont elle en usera désormais avec moi : si elle ne m'interdit point la vûe de

sa fille, j'aurai lieu de croire, que loin de condamner ma passion, elle l'aprouve secretement, & qu'elle lui souhaite une heureuse fin.

Ces agréables idées me firent passer une nuit des plus tranquilles. Je cherchai dès le matin l'occasion de voir *Angelique Eliot*, c'étoit le nom de ma charmante maîtresse. Le plaisir de l'entretenir ne me fut point refusé : je fus même assez heureux pour me trouver quelque tems seul avec elle. L'impression que ses attraits avoient faite sur moi dans l'éloignement, n'étoit rien en comparaison de la nouvelle ardeur qu'un moment de sa conversation me fit sentir. Toute sa personne me parut un composé de merveilles. Je demeurai tremblant d'amour & d'admiration ; & de chacun de ses traits que je considerai d'abord en silence pendant quelques momens, il se forma dans mon cœur une image que tout le pouvoir du Ciel & des hommes n'en sauroit effacer. Quoique ce langage muet fût une assez vive expression de mes sentimens, j'ouvris la bouche pour les lui expliquer. Elle m'écouta sans m'interrompre. Je ne vis dans ses yeux, ni cette colere affectée, ni ces dé-

dains de commande dont s'arme le faux honneur d'une Coquette ou d'une Hypocrite. Sa modestie se déclara par une honnête rougeur, qui servoit d'un nouvel ornement à son visage; & sa sincérité par une réponse qui confirma l'idée que mon amour se formoit déja du caractere de son esprit & de son cœur. Elle me dit que loin d'être fachée de se voir aimée de moi, elle remercioit le Ciel des sentimens qu'il m'inspiroit pour elle; que, plus indifferente qu'on ne pensoit pour le mariage, elle ne s'étoit laissé conduire à la cérémonie de l'élection qu'avec répugnance; mais qu'elle confessoit que l'attention que j'avois eu à la regarder, & un mouvement de cœur qu'elle ne pouvoit définir, l'avoient fait sortir pendant quelques momens de son indifference; qu'elle avoit souhaité d'être l'heureuse personne qui m'étoit destinée par le sort; qu'elle avoit trouvé de la douceur dans ce désir, & qu'elle n'avoit pas perdu ses esperances sans regret; mais que ne lui étant plus permis d'en conserver, elle se réservoit seulement quelque prétention à mon estime & à mon amitié.

Quand je n'aurois pas été déja vaincu

par le pouvoir de ses charmes, cette noble & vertueuse franchise eût été seule capable de m'attacher à elle pour toute ma vie. Je ne crus point devoir user de réserve avec une personne de ce caractere, ni employer les petits artifices que l'amour inspire aux Amans vulgaires pour assurer le succès de leur passion. Je pris sur le champ la résolution de lui découvrir non seulement tous les secrets de mon cœur, mais celui même de mon intelligence avec mes Compagnons. Je ne lui cachai ni nos murmures, ni nos desseins. Si j'ai eu le bonheur, lui dis-je, d'obtenir de vous quelques sentimens d'estime, avant même que j'eusse eu celui de vous parler & de vous connoître, je me flate avec raison que la connoissance que j'ai osé vous donner de ma passion ne les diminuera point. Je renouvelle à vos pieds le serment que j'ai déja fait mille fois au fond du cœur de n'aimer que vous seule, & de n'être jamais à personne, si je ne suis point assez heureux pour vous faire consentir que je sois à vous. Pourquoi en perdrois-je l'espérance? Ma destinée n'est elle pas dans vos mains? Et qu'importent les Arrêts du sort, si vous en voulez prononcer un qui me

soit favorable ? En un mot il dépend de vous, continuai-je, de m'accorder tout ce que mon cœur désire. Voyez si cette estime dont vous m'avez flatté, est assez forte pour vous faire entreprendre quelque chose en ma faveur ? Cette belle personne n'avoit pas moins de prudence que de beauté & de modestie. Elle répondit qu'elle s'étoit assez expliquée, pour me faire entendre qu'elle regardoit elle-même comme un bonheur d'être à moi ; mais qu'elle y voyoit si peu de possibilité apparente, qu'elle n'osoit en former le moindre espoir ; qu'elle avoit son devoir & son honneur à menager ; & qu'après la décision du sort, & le consentement que nous y avions donné, il lui paroissoit impossible de les accorder avec l'amour. Je n'eus point de peine à satisfaire à cette objection. La conduite, lui dis-je, qu'on a tenue à notre égard est une tyrannie ; il est inoui qu'on force des hommes libres à prendre des Epouses pour lesquelles ils ayent de l'aversion. A la vérité, jusqu'à présent tout a paru volontaire de notre part ; mais on a mal interprété nos dispositions, si l'on a cru que ce qui n'étoit qu'un effet de notre sagesse & de notre re-

venue, en fût un de notre consentement. Nous ne nous sommes point opposés à l'élection ; parce qu'avec la crainte de causer du trouble & de la division dans la Colonie, nous avions l'espérance que le sort nous favoriseroit peut-être assez, pour nous rendre contens de notre partage. Il s'est déclaré contre tous nos désirs ; c'est un malheur dont nous sommes fâchés pour l'intérêt de la paix ; mais nous nous sentons si peu disposés à le supporter, que de six que nous sommes, il n'y en a point un seul qui ne soit résolu de tout hazarder pour rentrer dans une liberté qu'on n'a pû ôter avec justice. Qui pourroit condamner un sentiment si raisonnable & si naturel ? Je ne vois donc rien qui puisse blesser votre devoir dans les faveurs que mon amour sollicite. Je suis à votre égard dans le cas ordinaire d'un Amant tendre & passionné, qui cherche à obtenir le cœur d'une Maîtresse qu'il adore ; & tous mes désirs étant légitimes, vous pouvez me rendre heureux sans qu'il en coûte rien à votre honneur ni à votre innocence. J'ajoutai, pour lui faire goûter encore mieux ce discours, les raisons que j'avois de croire que Ma-

dame Eliot ne désapprouveroit point ma passion ; & je lui représentai qu'il lui importoit peu d'être condamnée par quelques Vieillards ridicules, & par quelques Rivales jalouses, pourvû qu'elle eût l'approbation du Ciel, avec celle de sa Mere. Elle en tomba d'accord. Elle fut même si charmée de ce que je lui apprenois touchant Madame Eliot, qu'elle ne balança point à m'assurer qu'elle étoit disposée à tout entreprendre avec le consentement de sa Mere. Comme je ne cherchois point à la tromper, je ne lui déguisai pas qu'il y avoit quelque restriction à mettre dans ce que j'apellois l'aprobation de Madame Eliot. Je lui fis comprendre que cette Dame étant liée par les considérations politiques du respect humain, elle auroit peut-être peine à nous accorder un consentement formel ; mais je suis certain, ajoutai-je, qu'elle approuve secretement mon amour, & qu'elle en souhaite le succès dans le cœur. Dans le moment même que j'achevois ces paroles, le hazard amena Madame Eliot dans la chambre où nous étions. Sa présence me fit naître le dessein d'un petit artifice qui me réussit heureusement. Ce fut de tirer d'elle

avec adresse la confirmation de ce que j'avois dit de ses sentimens ; par la réponse que sa fille venoit de me faire, que la moindre aparence d'aprobation formelle ou tacite, leveroit toutes les difficultés. Hélas ! Madame, m'écriai-je tristement en la voyant entrer, qu'avois-je fait au sort qui m'a exclu de l'heureuse espérance de vous appeller ma Mere, & de porter la qualité de votre fils ? C'est depuis que j'ai vû l'aimable Angélique, que j'ai apris à sentir tout mon malheur. Je ne m'en consolerai de ma vie. Je suis aussi affligée que vous, répondit naturellement Madame Eliot. Je crois que vous auriez été bien content de cette petite créature, ajouta-t-elle en me montrant sa fille ; c'est un cœur admirable, elle me ressemble. Vous me l'auriez donc donnée volontiers ! repris-je : & c'est ma mauvaise fortune toute seule que je dois accuser ; puisque j'aurois pû compter sur votre consentement. Quoique j'eusse prononcé ces paroles à dessein, elles ne laisserent point d'être accompagnées d'un sentiment de cœur aussi vif que si elles eussent été l'effusion naturelle : je me sentis attendri jusqu'aux larmes. Madame Eliot

qui s'en apperçut, en versa elle-même quelques-unes en m'embrassant, & elle m'assura qu'elle eût crû une partie de son sang bien employée, si elle eût pû me rendre l'époux de sa fille à ce prix. Je ne désirois rien d'elle au-delà de cet aveu. Je fis prendre un autre tour à la conversation, & je remis à faire usage une autre fois de ce qu'Angélique avoit entendu. L'occasion ne tarda point à s'en présenter. Cette aimable fille avoit fort bien pénétré dans mes vûes; & son cœur étant incapable de dissimulation, elle me confessa qu'elle étoit satisfaite de l'innocente invention de mon amour. Je suis persuadée de deux choses, me dit-elle avec une ingénuité pleine de charmes; l'une que vous m'aimez sincérement; car à quoi pourrois-je attribuer cette préférence que vous me donnez sur toutes mes compagnes; & ce qui me touche encore plus, cette ardeur & cette émotion que je vous vois lorsque vous m'approchez? Je juge de ce qui se passe dans votre cœur par ce que j'éprouve dans le mien. Je ne doute pas non plus, continua-t-elle, après la maniere dont ma Mere s'est expliquée, qu'elle n'approuve secre-
tement

tement vos desseins, & je conçois en même tems qu'elle est obligée à des ménagemens extérieurs, qui ne vous permettent point d'attendre d'elle un consentement plus exprimé. Mais en supposant qu'il suffise pour mettre mon honneur & mon devoir à couvert, dites-moi donc, ajouta-t-elle en rougissant, ce que vous demandez de moi, & par quelle voye vous prétendez que je puisse devenir votre épouse. Mon embarras fut extrême à lui répondre; car dans le fond je n'avois point encore imaginé de moyen qui pût satisfaire une fille honnête & vertueuse. Je comptois sur l'adresse & sur la vivacité d'esprit de Gelin. Cette matiere devoit être mise en délibération dans notre premiere conférence. Je fus donc contraint d'avouer à ma maîtresse que j'étois encore indéterminé sur le choix des moyens; mais je l'assurai que son honneur m'étant aussi cher qu'à elle-même, elle ne devoit point appréhender que je lui fisse jamais de proposition qui pût allarmer sa délicatesse. Mes compagnons, lui dis-je, ont comme moi des vûes pures & innocentes. Nous devons nous assembler pour prendre une résolution commune sur cet

important article, & quelle qu'elle soit, l'amour n'y aura pas plus de part que la vertu & la sagesse. J'attendis en effet avec une extrême impatience le jour marqué pour notre assemblée. Dans cet intervalle il fallut voir quelquefois par bienséance l'épouse qui m'avoit été donnée par le sort, mais la comparaison que je faisois d'elle à chaque visite avec le véritable objet de ma tendresse, ne servoit qu'à m'affermir dans mon inclination pour l'aimable Angélique. J'étois presque continuellement auprès de cette chere personne; & comme il étoit naturel que demeurant dans la maison de Madame Eliot, je vécusse familierement avec ses filles; on ne pouvoit mal expliquer mes assiduités. J'éprouvois tous les jours qu'à quelque excès qu'on s'imagine avoir porté l'amour, cette passion est sans cesse capable d'accroissement, car les derniers momens que je passois avec Angélique étoient toujours ceux où je me croyois le plus touché de ses charmes. J'en découvrois à chaque instant de nouveaux; & ce qui mettoit le comble à ma satisfaction, je ne marquois pas plus d'ardeur pour la convaincre de mes sentimens,

qu'elle d'attention à me faire connoître qu'elle entroit dans le sens de mes soins, & qu'elle m'en tenoit compte au fond de son cœur.

Le tems de notre conférence étant arrivé, mes compagnons furent aussi ponctuels que moi à s'y rendre. Nous avions affecté les jours précédens de ne nous voir qu'en public pour éviter tout air d'intrigue & de cabale. Cette précaution étoit importante parmi tant de Vieillards soupçonneux, qui n'avoient point d'autre occupation que d'observer notre conduite. Nous eûmes donc une satisfaction extrême de nous rejoindre, & de pouvoir nous entretenir en liberté. C'eût été un spectacle agréable pour une personne indifférente, que d'être témoin de la confusion qui régna d'abord dans notre assemblée, chacun s'empressant de parler, & voulant être le premier à rendre compte de l'état de sa fortune. Nous nous expliquâmes enfin tour à tour. Personne ne se plaignit de l'amour, toutes nos maîtresses nous avoient écouté favorablement ; avec cette différence peut-être que quelques-unes s'étoient moins rendues par estime pour leurs amans, que par l'inclination violente qu'el-

les avoient pour le mariage. Notre contentement ne laissoit pas de paroître égal, l'amour propre ne manqua point de nous persuader que nous devions nos conquêtes à notre mérite. Il étoit question de donner à des commencemens si heureux une fin qui le fût aussi. On proposa diverses voyes qui furent long-tems examinées. Celle d'adresser en corps nos plaintes à la Colonie, fut rejettée comme trop incertaine ; notre malheur seroit devenu sans remede, si les Vieillards eussent connu une fois nos desseins sans y vouloir consentir. Celle de quitter l'Isle & d'enlever nos Maîtresses, fut regardée comme dangereuse, quoique ce fût Gelin qui l'eût proposée. Il y avoit du danger non-seulement dans les moyens qu'il eût fallu employer pour tromper la vigilance des Habitans, & pour s'emparer des Chaloupes, mais encore plus dans notre fuite même, que nous ne pouvions entreprendre sans guide au milieu d'une Mer inconnue, & n'ayant point la moindre connoissance de la navigation. Cependant Gelin insista fortement sur ce parti. La difficulté de quitter l'Isle, nous dit-il, n'est pas plus grande que celle de nous assembler ici secre-

sément. Nous choisirons le tems de la nuit pour nous rendre sur le rivage. Les chaînes qui retiennent les Chaloupes ne nous coûteront rien à rompre. Nous ne les mettrons en Mer qu'à la pointe du jour, & je ne vois pas pourquoi nous craindrions de n'être pas aussi heureux à trouver l'Isle de Sainte Helene, que Mr. Drington qui l'a découverte le premier. Ce raisonnement ne fit point d'impression sur nous. A juger par la suite des évenemens, peut-être eussions-nous fait plus sagement de le suivre; mais il nous parut alors téméraire, sans compter que nous ne nous croyions point assez sûrs de l'affection de nos Maîtresses, pour oser leur faire une aussi étrange proposition que celle d'abandonner leurs parens & leurs amis pour fuir avec nous. Le troisiéme avis fut celui d'un mariage secret. Gelin qui l'avoit encore proposé, nous en représenta la nécessité avec tant d'adresse & d'éloquence, qu'après avoir rejetté absolument les deux autres, nous fûmes obligés de convenir que c'étoit le seul auquel nous pûssions nous arrêter. Les plus timides d'entre nous y formérent encore quelques difficultés, mais elles ne furent point aussi fortes que la ré-

solution déterminée où nous étions de satisfaire notre cœur. Quelque pût être le ressentiment des Vieillards & des Filles meprisées, nous comptions du moins qu'on ne penseroit jamais à nous ôter nos Maîtresses lorsqu'elles auroient reçû notre foi, & que de leur part elles nous auroient accordé les libertés du mariage. Ce parti l'emporta à la fin. Il ne s'agissoit que de nous assurer de leur consentement. Ce devoit être l'ouvrage de notre adresse. Nous ne doutâmes presque point du succès. Il n'y avoit point d'apparence qu'elles balançassent long-tems lorsqu'elles se verroient soutenues par l'exemple de leurs compagnes. Le nombre encourage ; &, de quelque sagesse qu'on se pique, on ne se défend guéres contre l'amour quand on croit avoir trouvé le moyen de le justifier.

Cette importante délibération étant ainsi terminée, nous nous séparâmes avec les plus douces espérances. J'eus dès le lendemain l'occasion de m'expliquer avec Angélique. Elle la fit naître elle-même adroitement pour être informée du résultat de notre conférence. Je ne lui déguisai rien. Vous êtes sincére, lui dis-je ; vos ré-

ponses doivent être décisives. Songez que je vous propose la seule voye qui puisse m'assurer le bonheur d'être à vous: C'est une voye honnête, votre vertu ne sauroit la condamner, & pour peu que vous écoutiez l'amour, elle vous paroîtra douce & facile. Que manquera-t-il à notre union, continuai-je, pour la rendre sainte & légitime? Vous savez en quoi l'essence du mariage consiste : ce n'est point dans une vaine cérémonie, c'est dans le don du cœur & dans les sermens qui l'accompagnent. Nous aurons pour témoins des nôtres cinq couples d'amans, à qui nous rendrons le même service que nous attendons d'eux, & qui seront engagés par leur propre intérêt à attester la vérité de nos promesses. Si je vous aporte ces motifs, ajoutai-je, c'est pour satisfaire la délicatesse de votre honneur en lui ôtant toute ombre de crainte & d'allarme; car la seule raison à laquelle je voudrois devoir votre consentement, est la tendresse de mon cœur & l'ardeur infinie de ma passion. Elle me répondit que si nous avions besoin de tenir conseil pour prendre cette résolution, je ne devois pas trouver mauvais qu'elle me demandât aussi

quelques jours pour se consulter elle-même ; qu'elle prévoyoit à la vérité que ses conclusions me seroient favorables, mais qu'à quelque démarche que j'eusse le pouvoir de l'engager, elle y mettroit toujours une condition sans laquelle il lui paroissoit impossible de satisfaire innocemment son amour & le mien ; qu'elle vouloit que sa Mere fût informée de notre mariage, aussitôt du moins qu'il seroit achevé ; que la bienséance demandoit, à son avis, que je me chargeasse moi-même de lui annoncer cette nouvelle. Je fis vœu d'obéir sans réserve à toutes ses volontés. Ce n'est que dans votre bonheur, lui dis-je, que je puis trouver le mien, ainsi mon attention ne sera qu'à vous rendre contente & heureuse par une continuelle exécution de tous vos désirs. Mon respect & mes expressions passionnées la touchérent tellement qu'elle me confessa avant la fin de cet entretien qu'elle n'avoit pas besoin de tout le tems qu'elle m'avoit demandé pour délibérer.

L'amour ne fut pas moins favorable à mes compagnons. Dès la troisiéme assemblée, nous trouvâmes, après le compte que chacun eut rendu de ses progrès, que nous pouvions faire fond sur la bonne

ne volontés de toutes nos Maîtresses. Il nous restoit encore environ un mois de liberté ; mais comme notre dessein ne pouvoit s'exécuter trop tôt au gré de notre ardeur, nous résolûmes d'en avancer le moment autant qu'il seroit possible. Nous étions dans la plus belle saison de l'année. La nuit qui devoit suivre celle où nous étions, fut choisie pour la célébration de nos amoureux mysteres. Nous convînmes du lieu. Il n'y en avoit point de plus commode aux environs que l'endroit même où nous tenions nos assemblées. C'étoit une belle prairie environnée d'arbres épais à deux cens pas du gros de l'habitation. Il fut réglé que chacun s'y rendroit vers minuit avec ce qu'il aimoit. Le jour qui précédoit cette heureuse nuit devoit être employé à disposer nos Maîtresses, & à prendre des mesures avec elles pour les aider à se dérober de leurs maisons. Angélique trembla lorsque je lui déclarai que nous étions si proches du terme de nos désirs. J'eus de nouvelles craintes à combattre, & quelques légeres objections à détruire ; mais l'amour m'épargna une partie de la peine, soit en diminuant tout d'un coup les difficultés de mon aimable

Maîtresse, soit en augmentant la force de mes réponses. Elle me promit d'être prête à me suivre à minuit.

Cette heure désirée arriva : je l'entendis sonner. Tout étoit tranquille dans la Colonie, à la téserve de six heureux couples d'amans qui touchoient au moment de leur bonheur. J'attendois Angélique à la porte de sa maison, que j'avois ouverte sans bruit. Elle ne se fit point attendre long-tems. Dieux ! avec quelle joye la vis-je paroître, & me chercher d'un œil timide & embarrassé ! Je me fis appercevoir ; & la recevant pour la premiere fois à bras ouverts, je l'embrassai avec le plus vif transport que l'amour ait jamais inspiré. Nous gagnâmes en un moment la prairie. Une partie de nos compagnons y étoient déja avec leurs amantes. La Lune sembloit s'être ornée de toute sa lumiére pour éclairer un spectacle digne de l'attention du Ciel & de la Terre ; & par un effet sans doute de l'extrême satisfaction de mon cœur qui se répandoit en quelque sorte sur toute la nature, l'air ne m'a jamais paru si doux, ni la verdure si riante que pendant le reste de cette charmante nuit.

Aussi-tôt que notre petite troupe fut

assemblée, Gelin qui avoit pris quelque supériorité sur nous par son air décisif & sa facilité à s'exprimer, nous fit un prologue agréable sur la cérémonie que nous étions prêts de commencer. Il remercia d'abord la fortune & l'amour, au nom de l'assemblée, & puis prenant un ton plus Chrétien, il nous parla des obligations du mariage que nous allions contracter, avec autant d'éloquence que le Ministre avoit fait à l'Eglise. Nous aprouvâmes son discours. Il fut le premier à prononcer ensuite une forme de serment qu'il avoit eu soin de préparer. Elle étoit exprimée en termes si forts, qu'indépendamment de l'amour & de l'honneur qui nous attachoient pour toujours à nos aimables Maîtresses, elle eût pû servir de frein à notre inconstance, & de préservatif contre nos dégoûts pendant une éternité de mariage. Nous la prononçâmes tour à tour. Nos Maîtresses, ou plûtôt nos épouses, la répéterent après nous. Tout s'exécuta avec décence & avec modestie. Que manquoit il à une cérémonie si sage, pour être regardée comme un mariage saint & solemnel? Le Ciel l'approuva sans doute, car nous avions ménagé religieusement tous ses droits. Ce-

pendant il a plu à des hommes cruels & injustes de la traiter d'union sacrilége, & de rompre des nœuds qui devoient être immortels par leur nature, comme ils le seront par notre inclination. Je ne puis me rapeller le souvenir de cette nuit délicieuse, sans admirer que mon cœur qui fut alors capable de tant de joye, ait pû l'être ensuite de tant de désespoir & de douleur. Ciel! comment passe-t-on subitement du comble de bonheur à l'excès de la misere?

Chaque moment de cette belle nuit fut marqué par un transport. Nous la passâmes chacun de notre côté dans les bras de nos Epouses. Que le tems nous parut court! Mais, hélas! ce fut une imprudence extrême de ne nous être pas défiés qu'il couleroit si vîte. Le jour nous surprit, Nous nous apperçûmes trop tard que ce que nous avions continué de prendre pour la lumiere de la Lune étoit celle du Soleil. Il n'y eut personne de nous qui ne sentît le danger auquel nous allions nous trouver exposés. Il étoit plus grand encore pour nos Epouses que pour nous. Il falloit qu'elles retournassent chez elles sans être remarquées, & la chose ne pa-

roissoit presque pas possible. Nous entendions déja le bruit des Habitans qui commençoient à sortir de leurs maisons, & la crainte nous faisoit imaginer qu'ils cherchoient leurs filles après s'être aperçus de leur évasion. Nous tînmes conseil un moment. Plusieurs de mes Compagnons étoient d'avis de rentrer tous ensemble sans autre ménagement, & de déclarer notre mariage à toutes les personnes qui se présenteroient à notre rencontre. C'est un aveu, disoient-ils, qu'il faut que nous fassions tôt ou tard : prenons cette occasion, puisque nous ne saurions sortir autrement d'embarras. Ce conseil devoit être suivi ; mais nos Epouses s'y opposérent par un sentiment de pudeur & de timidité. Elles se figurerent que c'étoit se livrer à une honte certaine, que de reconnoître qu'elles avoient été prises en quelque sorte sur le fait. Quoiqu'elles avouassent qu'il falloit tôt ou tard que notre mariage fût publié, elles souhaitoient que cela se fît insensiblement, & d'une maniere qui ne les exposât point à la raillerie, car c'étoit tout ce qu'elles s'imaginoient qu'elles avoient à appréhender. Nous nous le figurions comme elles. Pour les satisfaire,

nous consentîmes qu'elles prissent seules le chemin de l'habitation, & que si elles ne pouvoient gagner leurs maisons sans être apperçûes, elles tâchassent de trouver quelque prétexte pour excuser leur absence nocturne. Je ne sai de quelles excuses elles auroient pû s'aviser; mais dans le moment même qu'elles nous quittoient après nous avoir embrassés trendrement, nous découvrîmes le Ministre de la Colonie qui venoit vers nous avec quelques Anciens. Ils n'avoient point d'autre dessein que de prendre l'air en se promenant; cependant la vûe de six de leurs filles, qu'ils aperçurent avec nous, & dont ils eurent même le tems de remarquer quelques-unes entre nos bras, les saisit d'inquiétude & d'étonnement. Ils s'avancérent aussi promptement que leur âge le permettoit. Le mouvement de notre crainte nous portoit à fuir, & à nous cacher puérilement derriere les arbres, mais nous fîmes réflexion que c'étoit nous confesser criminels. La proposition de déclarer notre mariage fut renouvellée inutilement par Gelin; nos Epouses la rejettérent encore. Je pris la parole : Tout est perdu, leur dis-je, si nous nous déconcer-

tons. Ecoutez-moi, je me charge de l'évenement. Il n'est que trop certain que le Ministre nous a apperçus, mais je ne crois point qu'il ait pû découvrir au juste le nombre que nous sommes. Il faut que deux d'entre nous, continuai-je en parlant à mes compagnons, se baissent jusqu'à terre, & se retirent en rampant vers les arbres voïsins. J'en fis aussi-tôt baisser deux. Tâchez, leur dis-je, de vous cacher si bien que vous ne paroissiez point. Et nous, ajoutai-je en m'adressant aux autres, allons librement au devant du Ministre avec nos Epouses; nous lui dirons qu'étant sortis pour prendre l'air du matin, nous les avons rencontrées par le même hazard qui nous le fait rencontrer lui-même. Il ne s'imaginera nul dessein caché dans notre rencontre, lorsqu'il nous verra un nombre inégal d'hommes & de filles. Mon expédient fut aplaudi. Heureusement l'herbe étoit assez haute pour cacher la retraite de nos deux compagnons, car le Ministre avec les siens n'étoit plus qu'à cinquante pas de nous. Nous les abordâmes. En allant j'avois prié Gelin, qui s'exprimoit plus aisément que moi, de leur tenir le discours que je lui avois

ſuggéré. Il le fit d'un air libre qui parut les perſuader. Cependant étant retournés avec nous vers l'habitation, ils gardérent ſur la route un ſérieux que j'eus peine à expliquer, ne me défiant pas qu'ils euſſent vû nos embraſſemens, ni qu'ils euſſent le moindre ſoupçon que Gelin les eût trompés par une fable. Notre retour fut remarqué de quantité d'habitans, mais la compagnie du Miniſtre nous mit d'abord à couvert de la médiſance.

Nous le quittâmes aſſez froidement. Les cinq Epouſes de mes compagnons ſe retirerent chez elles, & je n'ai pas été informé ſi l'on s'étoit aperçu de leur abſence, ni de quelle maniere elles y furent reçûes. Pour moi, qui avois le même chemin à prendre que la mienne, je concertai avec elle de quelle excuſe nous nous ſervirions pour ſatisfaire ſa mere. Qu'avons-nous à balancer, lui dis je? Vous ſavez de quoi nous ſommes convenus, & ce que je vous ai promis à votre propre ſollicitation. J'arrêterai Madame Eliot, tandis que vous retournerez à votre chambre. Je lui ferai la confeſſion de notre amour & de notre mariage. Ce n'eſt pas avec elle que nous avons à garder des

mesures ; elle nous aime, & sa colere ne sauroit être longue ni violente. Je n'appréhende rien pour moi, me répondit ma chere Epouse, mais j'ai un pressentiment de quelque malheur qui vous menace. Je souhaiterois qu'il tombât sur moi tout entier. Le ton dont elle prononça ces paroles me glaça le sang. Je m'arrêtai pour la regarder fixement. Dieux ! lui dis-je, que m'annoncez-vous, & que signifie ce langage ? Elle balanca quelque tems à répondre ; mais l'ayant pressé de parler, elle me demanda pardon de m'avoir caché une chose importante qu'elle avoit aprise la veille. Hier, reprit-elle, après l'entretien que nous eûmes ensemble, ma sœur vint me dire que le Ministre étoit venu voir ma Mere, & qu'ils avoient eu une conversation longue & animée, dont elle avoit trouvé moyen d'entendre une partie. Quoiqu'elle n'ait pû suivre exactement le fil de leur discours, elle a compris par les expressions du Ministre, qu'il se plaignoit de votre froideur pour celle que le sort vous a donnée pour Epouse, & qu'il l'attribuoit à quelque inclination qu'il vous soupçonnoit d'avoir conçue pour ma sœur ou pour moi. Ma Mere s'est

expliquée avec désintéressement en protestant de son ignorance. Mais cet homme vif & impérieux, qui est accoutumé à se faire respecter dans la Colonie, lui a répliqué que c'étoit pour elle une affaire de la derniere conséquence ; en la quittant, il l'a prié de se souvenir de l'aventure de Mr. *Guiton*. Il est certain, continua Angélique, que cette aventure est capable d'effrayer tous les Epoux qui seroient tentés d'oublier ici leur devoir. Mr. Guiton étoit un homme des plus distingués de la Colonie. Outre son mérite personnel, on avoit pour lui une extrême considération, parce qu'il étoit fils du Maire de ce nom qui commandoit à la Rochelle pendant le siége, & qui se signala par un zéle admirable pour la Religion. Cependant, ayant eu le malheur d'être surpris dans un commerce d'amour qu'il entretenoit ici avec la femme d'un autre, rien ne le put sauver du châtiment. Il fut condamné à mourir, & son supplice fut d'être noyé dans la Mer avec son amante aux yeux de toute la Colonie. Tous les anciens se crurent obligés à cet exemple de rigueur pour assurer la fidélité des mariages. Quelque impression que le soup-

venir de cette Histoire ait faite sur moi, ajouta mon Epouse, je ne vous en ai rien communiqué, non-seulement parce que vous avez sû me persuader que notre engagement ne blesse point le devoir, & que nous ne sommes point par conséquent dans le cas de Mr. Guiton, mais par une raison plus forte que je n'ai point honte de vous avouer, c'est la tendresse que vous m'avez inspiré. Je ne pouvois être sans quelque crainte de refroidir la vôtre en vous causant peut-être de la frayeur. Aujourd'hui, me dit-elle en finissant, je me trouve plus timide que je ne l'étois hier. Je ne sai si c'est la rencontre du Ministre qui m'allarme, ou si c'est qu'étant assurée maintenant d'être à vous, j'appréhende plus que je ne faisois la perte d'un bien que je possede; mais il me semble que mon cœur m'avertit secretement que j'ai quelque chose à craindre pour vous. Plaise au Ciel que mon inquiétude soit vaine; ou du moins qu'elle ne présage rien de fâcheux que pour moi-même!

Si le commencement de ce discours m'avoit affligé, la fin me rassura. Je n'y considérai même que ce qu'il y avoit de tendre & d'aimable de la part de mon

Epouse pour lui en marquer mon vif ressentiment. L'histoire de Mr. Guiton, lui dis-je, n'a rien de commun avec la nôtre. Quand vous me l'auriez aprise hier avec la visite & les menaces du Ministre, vôtre récit n'auroit pas été plus capable de me refroidir, qu'il ne l'est de m'effrayer aujourd'hui. Vous m'aimez, n'est ce pas? vous ne vous repentez point de ce que vous avez fait pour moi, & vous êtes résolue de soutenir jusqu'à la fin de vôtre vie la vérité de nos engagemens? Laissez au Ministre la liberté de se plaindre & de menacer. Nous ne sommes point ses esclaves. Pour ce qui regarde les malheurs que vous apréhendez, je ne saurois croire que le Ciel nous en prépare; puisque nous ne les avons point mérités. Si les hommes s'en mêlent, il ne leur sera peut-être pas aisé de réussir. Comptez du moins que les effets de leur malignité n'arriveront pas facilement jusqu'à vous. Dans le fond, je me trouvois plus tranquille & plus résolu depuis la conclusion de notre mariage, que je ne l'avois été auparavant. Angélique étoit à moi, je n'étois plus inquiété par mes desirs. Je ne l'étois pas non plus par mes craintes; car outre la so-

lidité de nos liens que je croyois à l'épreuve de toutes attaques du Miniſtre & de la Colonie, je trouvois dans mon cœur un fond de courage qui me répondoit aſſez que je ſaurois défendre les droits de mon Epouſe & les miens.

Nous arrivâmes à la maiſon de Madame Eliot. Je ne remarquai point qu'on s'y fût apperçu de notre abſence. J'entrai dans une chambre où elle étoit ſeule, tandis qu'Angélique ſe retira adroitement à la ſienne. La maniere dont elle me reçut ayant achevé de m'aſſurer qu'elle n'étoit encore informée de rien, je demeurai quelque tems incertain ſi je devois prendre ce moment pour m'expliquer. Enfin, je crus que ce ſeroit un avantage de l'avoir prévenue contre toutes les mauvaiſes impreſſions qu'elle ne manqueroit point de recevoir d'ailleurs. Je me jettai à ſes genoux. Je lui découvris que j'étois ſon fils. La crainte de vous déplaire, lui dis-je, ou plûtôt celle de vous commettre, m'a empêché de vous communiquer mon mariage avant l'exécution, mais je me ſuis flatté que vous ne le condamneriez pas puiſque vous l'avez ſouhaité. La charmante Angélique eſt mon Epouſe. J'au-

rois renoncé à toutes les fortunes du monde pour arriver à ce bonheur. Il ne me manque plus que votre aveu, sans lequel ma félicité est imparfaite, car après le nom de son époux, rien ne m'est si cher que celui de votre fils. J'aurois eu le tems de faire un discours beaucoup plus long avant que Madame Eliot fût en état de me répondre, tant elle paroissoit surprise, & effrayée même de m'entendre. Enfin, comme j'avois cessé de parler, elle me répondit presque en tremblant qu'elle prioit le Ciel que nous n'eussions rien fait témérairement, mais que je lui aprenois la plus étrange & la plus embarassante nouvelle qu'elle pût jamais recevoir. Expliquez-vous davantage, ajouta-t-elle avec le même air d'inquiétude. Dites-moi ce que c'est que vous apellez votre mariage, & comment vous êtes devenu mon fils. Je lui exposai toute notre histoire. O! cher Bridge, s'écria-t-elle après m'avoir entendu, que je crains que vous n'ayez manqué de prudence, & que vous ne nous ayez exposés à des peines ausquelles nous ne trouverons jamais de remede! Je ne vous cacherai point que j'ai souhaité de vous

voir l'époux de ma fille, & que dans ce moment même, parmi tant d'allarmes, j'ai de la joye que vous le soyez devenu. Mais écoutez ce que vous avez à craindre, & moi peut-être avec vous. J'en tremble, ajouta cette bonne Dame, & j'ose à peine vous le dire. Elle me raporta là-dessus l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec le Ministre. Sa fille aînée n'en avoit entendu que la moindre partie. Cet Ecclesiastique impérieux & vindicatif avoit des raisons particulieres d'être irrité contre moi. C'étoit la fille de son frere qui m'étoit échue par le sort. Il avoit apris d'elle, & il l'avoit peut-être remarqué même, que mon empressement à la voir n'avoit pas été des plus ardens. En effet, il m'avoit été impossible de prendre assez sur moi-même pour rendre des soins à une créature très-désagréable, que j'eusse eu peine à souffrir quand je n'aurois pas eu le cœur rempli de la charmante Angelique. Je l'avois vûe rarement, & moins même que je n'y étois obligé par interêt & par bienséance. Le Ministre à qui cette fille étoit très-chere, expliquant ma froideur comme une marque de dégoût & de mépris, étoit vivement

piqué ; & comme on s'aveugle toujours sur le mérite de ce que l'on aime, il avoit moins attribué mon indifference aux mauvaises qualités de sa niéce, qu'à mon mauvais goût. Mon assiduité à demeurer du matin au soir chez Madame Eliot, avoit achevé de lui ouvrir les yeux. Il jugea que j'y étois retenu par l'amour. Rapellant même la tendresse que cette Dame marquoit pour moi dans toutes les occasions, & la bonté qu'elle avoit eu de souhaiter que sa maison me servît de logement jusqu'à ce qu'on m'en eût préparé un, il s'imagina qu'elle favorisoit mon amour pour l'une de ses deux filles. Toutes ces idées l'avoient échauffé jusqu'au point de le faire venir chez elle pour lui marquer son mécontentement. Elle avoit reçu d'abord ses reproches avec modération ; mais il en laissa échaper quelques-uns de piquans, qui lui attirerent des réponses aussi vives. En un mot, Madame Eliot, pour défendre l'honneur de ses filles, lui avoit répondu qu'elle les avoit assez bien élevées pour ne pas craindre qu'elles imitassent jamais la Maîtresse de Guiton. Or, cette Maîtresse qui avoit été punie avec son Amant, n'étoit autre que la belle-sœur

belle-sœur du Ministre, & par conséquent la mere de sa niece. Un outrage de cette force ne se pardonne guéres par un Ecclesiastique. Il avoit quitté Madame Eliot, en la faisant souvenir qu'il avoit opiné le premier à la condamnation de sa belle-sœur pour l'exemple de la Colonie; & en protestant avec serment que s'il avoit eu cette sévérité pour sa famille, il en auroit encore plus pour toutes les femmes de l'Isle qui s'écarteroient le moins du monde de leur devoir. Je ne doute point, reprit Madame Eliot, après m'avoir fait ce récit, qu'il n'ait eu mes filles en vûe dans cette menace. Le peu d'aparence qu'il y avoit hier à ce qui vous est arrivé cette nuit, m'empêcha de les avertir si-tôt d'être plus retenues que jamais dans leur conduite. Le mal est fait, & nous voilà exposés à tout le ressentiment de notre Ministre. Ah! ma chere mere, interrompis-je, quel nom donnez-vous au plus saint mariage qui fût jamais? Vous l'apellez un mal; & moi je défie toute la haine du Ministre d'y trouver à redire. Je confesse, me dit-elle, qu'avec toutes les mesures que vous avez gardées, votre action peut porter un meil-

leur nom ; & je ne balance pas à le reconnoître, comme vous le souhaitez, pour un engagement saint & légitime. Mais vous ne savez pas ce que c'est que la haine d'un homme d'Eglise, & vous ignorez en particulier le caractere de notre Ministre. Elle ajouta qu'elle n'étoit que trop sûre qu'il trouveroit le moyen de nous perdre.

J'avoue qu'en l'entendant parler de cette sorte, & rapellant les obligations que j'avois à cette généreuse Dame, presqu'aussi vivement que ce que je devois à mon Epouse & à moi-même, je ne pus me défendre d'un mouvement furieux d'indignation & de colere. Lui, nous perdre, m'écriai je ; je ne le laisserois pas vivre un moment, si je croyois qu'il en conçût la pensée. Rassurez-vous, Madame, continuai-je : nous ne sommes que six ; mais capables, si je ne me trompe, d'en effrayer un plus grand nombre. Nous nous ferons rendre justice, puisqu'il le faut ; & comptez que vos interêts ne seront pas oubliés. J'allois sortir pour rejoindre mes Compagnons, & les exhorter à ne pas nous laisser oprimer. Madame Eliot qui me vit trop agité, me pria de me tranquilliser un moment. Je l'employai à faire

apeller Angelique, que je voulois présenter moi-même à sa mere. Elle entra timidement. Venez, ma chere ame, lui dis-je, venez remercier la meilleure de toutes les meres; elle nous pardonne la liberté que nous avons prise de nous unir sans son consentement. C'étoit elle seule néanmoins que nous devions ménager; mais sa bonté n'a rien d'égal, que la malignité de ses ennemis. Je rends graces au Ciel, qu'ils soient aussi les nôtres; & je ne me crois pas mieux lié par le serment que j'ai prononcé de vous adorer toute ma vie, que par celui que je fais de la défendre & de la venger. Madame Eliot étoit la douceur & la bonté même. Elle me pria de moderer mon transport, & d'attendre du moins pour éclater, que le Ministre parût se disposer à l'exécution de ses menaces. Ce sera alors votre interêt, me dit-elle, autant que le mien. Elle embrassa ensuite sa Fille en répandant quelques larmes. Elle lui dit, qu'à la vérité elle n'eût jamais donné son consentement à notre mariage, si nous eussions pris la liberté de le lui demander; mais que le Ciel ayant disposé les choses si heureusement, elle ne pouvoit s'empêcher de nous en laisser voir de la satisfac-

tion. Cependant, je ne ſuis pas tranquille, ajouta t-elle, & je prévois tant d'orages qui vont ſe former, ſoit de la part du Miniſtre & des Anciens qui n'aprouveront jamais votre démarche, ſoit de la part de Bridge & de ſes Compagnons qui ne ſouffriront peut-être pas qu'on en uſe durement avec eux, que je ne ſai à quoi nous devons nous attendre pour l'avenir. Je lui proteſtai encore que de quelque maniere que notre affaire pût tourner, il n'y avoit point de péril à craindre pour elle, tant que je ſerois en état de la défendre.

Tandis que je tâchois de la raſſurer, & que je partageois mes careſſes entre cette bonne Mere & ma chere Epouſe, un Domeſtique du Miniſtre demanda à me parler de la part de ſon Maître. Je panchois à le renvoyer bruſquement; mais Madame Eliot me conſeilla de l'écouter. Il n'avoit point d'autre commiſſion, que de m'avertir de me rendre ſur le champ chez le Miniſtre. Peut-être en aurois-je fait difficulté dans la chaleur où j'étois encore, ſi je n'euſſe fait réflexion que je pourrois recevoir dans cette viſite quelque éclairciſſement utile à notre ſûreté. Je m'y rendis auſſi-tôt. On me fit entrer dans une ſalle,

où je fus surpris de trouver mes cinq Compagnons. Ils me dirent qu'on les avoit fait avertir comme moi de s'y rendre. Nous eûmes un moment pour nous entretenir. Je leur racontai ce que j'avois apris de Madame Eliot, & je leur fis remarquer les conséquences qu'ils en devoient tirer pour eux mêmes. Madame Eliot, leur dis-je, est une femme sage & expérimentée. Elle tremble pour sa Fille & pour moi : soyez sûrs qu'elle ne tremble pas sans de fortes raisons. Or, je n'ai point de malheur à craindre, dont vous ne soyez menacés. Ainsi, lorsque je vous parle de mes interêts, je crois que vous ne devez pas en séparer les vôtres. Ils me répondirent unanimement que je n'avois pas besoin d'employer d'autres raisons que celles de l'amitié, pour les interesser à la défense de mon Epouse & à la mienne; & qu'ils comprenoient bien d'ailleurs, qu'étant tous complices de la même action, nos interêts ne pouvoient plus être séparés. Nous nous engageâmes à l'instant par les sermens les plus redoutables de nous secourir les uns les autres jusqu'à l'effusion de tout notre sang. Comme j'avois été le premier à leur proposer cette

nouvelle Ligue, & qu'ils avoient le souvenir du service que je leur avois rendu dans la prairie, ils s'accorderent à me choisir pour leur Chef. Gelin fut nommé pour m'assister. Ils firent un nouveau serment de nous obéïr, sans réserve, dans tout ce qui se raporteroit à notre interêt commun & à celui de nos Epouses. Tout cela fut exécuté en un instant.

Le Ministre parut. Je le considerai, sans doute, avec les yeux de la colere & de la haine : car tout me sembloit odieux dans sa figure & dans ses manieres. Il jetta les yeux sur moi en parlant, comme sur celui dont il étoit aparemment le moins satisfait. Toute la Colonie, nous dit-il, est mal édifiée de votre conduite. C'est une chose inouïe parmi nous, que de jeunes gens de votre âge, & déja liés par de saintes promesses à des Epouses que le Ciel lui-même a pris soin de leur assigner, fassent des promenades nocturnes avec des personnes d'un autre sexe. Autant qu'un tel scandale est étrange, autant sommes-nous résolus de ne le pas suporter. On ne nous en impose pas aisément par des fables. D'où veniez-vous, me demanda-t-il fierement, lorsque je vous

ai rencontré ce matin avec une troupe de jeunes filles sans modestie & sans pudeur ?

J'étois encore ému du court & vif entretien que je venois d'avoir avec mes Compagnons, & de celui que j'avois eu un moment auparavant avec Madame Eliot. J'avoue que je ne me trouvai point assez de modération pour répondre tranquillement à cette interrogation outrageante. Lorsque nous sommes venus dans cette Isle, lui dis-je d'un ton aussi fier que le sien, nous avons prétendu d'y entrer dans tous les droits des Habitans, & sur-tout dans les deux principaux, qui sont la Liberté & l'Egalité. Si nous y reconnoissons une autorité supérieure à nous, ce n'est pas celle d'un Particulier, qui n'a point ici d'autre emploi que de réciter les Prieres à l'Eglise; c'est uniquement celle de l'Assemblée générale de la Colonie. Ainsi, Monsieur, ajoutai-je, retranchez cet air impérieux & hautin qui vous convient moins qu'à personne. Nous rendrons compte de nos actions à ceux qui ont droit de le demander. L'orgueil du Ministre fut extrêmement déconcerté par cette réponse. Il se remit néanmoins,

après un silence d'un moment. Ne vous y trompez pas, reprit il. Quoique je ne m'attribue ici nulle autorité, je vous déclare que c'est le Corps même de la Colonie qui s'explique à vous par ma bouche, & je vous renouvelle de sa part la question que je vous ai faite. D'où veniez-vous ce matin ? Me trouvant pressé de cette sorte, & craignant de nuire à nos intérêts en refusant de répondre, je pris le parti d'abréger tout d'un coup les difficultés, & de profiter de cette occasion pour déclarer hautement notre mariage. Je jettai les yeux sur mes Compagnons, pour les préparer à ce qu'ils alloient entendre, dans le dessein de leur faire sentir que je ne faisois rien imprudemment & sans réflexion : je les tournai ensuite vers le Ministre. Aprenez donc, Monsieur, lui dis-je d'un ton honnête & modéré, ce que vous marquez une si vive curiosité de savoir. Nous sommes nés libres. Rien ne nous a paru si injuste & si mal conçu, que cette odieuse cérémonie du sort, à laquelle vous avez voulu que nous fussions redevables de nos Epouses. Des Anglois & des François ne souffrent point qu'on tyrannise leur cœur. Nous sommes rentrés dans nos droits, en

nous

nous choisissant nous-mêmes de chères & aimables moitiés qui partageront désormais nos peines & nos plaisirs, & qui nous feront goûter de nouvelles douceurs dans ce séjour de paix & d'innocence. Il nous étoit impossible d'y vivre heureux sans elles; & comme on nous a promis du bonheur en nous y conduisant, nous nous flatons qu'on nous laissera joüir avec tranquillité du seul bien auquel nous l'avons attaché. Je lui fis une révérence profonde après cette Harangue, & tous mes Compagnons m'imiterent en gardant le silence.

Je tâcherois inutilement de vous représenter les premieres marques de sa surprise & de son indignation. Il rougit & il pâlit vingt fois tour à tour dans le même instant. Il s'agitoit sans pouvoir ouvrir la bouche pour donner passage aux expressions de sa colere, qu'on croyoit voir à tout moment prête à sortir de ses lévres. Son transport me fit pitié. Je fis signe à mes Compagnons de se retirer avec moi, & je lui dis en sortant, vous savez à présent nos secrets, Monsieur, nous vous les avons communiqués afin que vous preniez la peine de les rendre publics. Il n'y a que les crimes, dont on s'obstine à faire myste-

re, & notre conscience n'en a point à nous reprocher. Il me répondit alors en deux mots, qu'il nous en feroit reconnoître plus d'un, & qu'il trouveroit le moyen de les punir. Nous le quittâmes. Mes Compagnons me remercierent vivement de ce que je venois de faire pour eux. Ils me protesterent qu'ils en étoient plus tranquilles ; & je crus ressentir aussi le même effet. Nous ne fismes plus difficulté d'aprendre notre avanture à tous ceux qui se rencontrerent dans notre chemin. Quelques-uns parurent l'aprouver. D'autres nous témoignerent leur surprise, sans nous expliquer leur sentiment. Nous renouvellâmes nos engagemens mutuels avant que de nous séparer ; & pour avoir plus de facilité à prendre nos mesures en commun, nous résolûmes de continuer à tenir deux fois par chaque semaine nos assemblées dans la prairie.

Je retournai chez Madame Eliot, que je trouvai pleine d'impatience à m'attendre. Elle aprouva d'abord la résolution que j'avois prise de déclarer tout au Ministre & aux Habitans que j'avois rencontrés. Il lui sembla pendant quelques momens, comme à moi, que c'étoit un fait

deau dont elle se sentoit déchargée. Elle fut la premiere à me dire ; Après tout, & malgré toutes mes craintes, qu'avons-nous à apréhender du ressentiment du Ministre ? Quel mal sa haine nous peut-elle faire ? Ma Fille dépend-elle de lui ? Je consens, moi, qu'elle soit votre Epouse ; & de qui recevra-t-elle des ordres qu'elle doive respecter plus que les miens ? Cependant, elle en revenoit malgré elle à ses inquiétudes, lorsqu'elle pensoit au caractere du Ministre, & au démêlé qu'elle avoit eu avec lui. Elle trouva même, en me faisant répéter le discours qu'il nous avoit tenu, de quoi augmenter sa crainte ; & elle y découvrit la semence de tous les maux qu'il nous préparoit. Il nous avoit parlé de liens & de promesses, d'une maniere à nous faire croire qu'il nous regardoit comme engagés à nos Epouses de hazard. Ciel ! s'écria Madame Eliot, après y avoir réfléchi un moment, comment cette observation m'a-t-elle d'abord échapé ? Vous verrez, ajouta-t elle, que ce sera de cet endroit qu'il composera son venin, & qu'il lui donnera toute la force dont la haine & la malignité sont capables. . . . .

Nous passâmes une partie de la journée à nous entretenir de ces allarmes. Nous eûmes soin de faire sortir de tems en tems un domestique pour s'informer de ce qui se passoit dans l'Habitation, & du tour qu'on y donnoit à notre aventure. Il nous raporta vers le soir que tous les Anciens étoient assemblés au Consistoire, à la priere du Ministre qui les avoit avertis. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût notre affaire qu'on y mettoit en délibération. Les inquiétudes de Madame Eliot redoublerent. Angelique ne paroissoit point allarmée. Elle étoit tranquille, disoit-elle, avec son amour & son innocence. Pour moi qui connoissois trop bien la prudence de sa mere pour croire qu'elle se troublât mal à propos, je pensai que malgré l'air de confiance que j'avois affecté aussi jusqu'alors, je devois prendre en secret quelques mesures pour notre sûreté. La qualité de Chef que mes Compagnons m'avoient accordée, sembloit m'obliger à ce soin. Je sortis pour les assembler. Il falut me dérober adroitement de la maison; car Madame Eliot & mon Epouse n'auroient jamais consenti que je me fusse éloigné, avant que d'être instruit des réso-

lutions du Consistoire. Je les trompai en les quittant sous un faux prétexte. Dieu ! quel aveuglement me faisoit courir à ma perte ! Je m'éloignois d'elles pour leur préparer du secours ; & ma présence eût peut-être été le seul moyen qui eût pû servir, un moment après mon départ, à les défendre & à les secourir.

En quittant la maison, j'envoyai un domestique chez mes cinq fidéles amis, pour les avertir que j'allois les attendre au lieu de nos Conférences. Nous étions convenus d'une espéce de mot du guet, que nous nous faisions porter dans les occasions extraordinaires, & qui suffisoit pour faire entendre qu'il étoit nécessaire de nous assembler sur le champ. Ils ne tarderent point à me suivre, après l'avoir reçu de ma part. Je les trouvai informés comme moi de l'assemblée qui se tenoit au Consistoire. Ils ne m'en parurent point aussi émus que je croyois qu'ils devoient l'être. Je les fis sortir de cette dangereuse sécurité, en leur raportant les réflexions que Madame Eliot m'avoit fait faire sur le discours du Ministre. Prenons-y garde, leur dis-je, nous sommes engagés dans une affaire sérieuse. Si notre

propre intérêt n'a point assez de force pour faire naître nos défiances & nos craintes, tremblons du moins pour nos cheres épouses. Qui sait à quoi l'animosité du Ministre peut engager les Anciens? La plûpart sont des gens simples, & accoutumés depuis long-tems à suivre ses décisions & à les respecter. Voyons, continuai-je, quel parti prendrions-nous, si l'on en venoit à la persécution ouverte?

De différens avis qui furent proposés, dont quelques-uns alloient à l'éclat & à la violence, nous crûmes devoir préferer pour la premiere fois le plus pacifique. C'étoit de nous rendre tous ensemble à la salle du Consistoire, & de demander en grace d'y être introduits. Nous espérâmes qu'un exposé sincere & naturel de notre conduite pourroit faire impression sur l'esprit des Vieillards, & servir du moins, pour le présent, de contrepoids aux déclamations du Ministre. Gelin fut chargé d'expliquer nos sentimens & nos intentions. Nous nous hatâmes de retourner sur nos pas. Chacun de nous paroissoit satisfait de cette résolution, qui étoit en effet le parti le plus sage auquel nous pussions nous arrêter. Mais quelque fa-

gêsse & quelque retenue que nous eussions tâché de mettre jusqu'alors dans toutes nos démarches, il étoit arrêté au Ciel qu'elles n'auroient qu'un succès triste & déplorable : l'injustice & la cruauté devoient l'emporter sur la droiture & la vertu. Les Chefs de l'Eglise, les Anciens du Peuple, nos Juges & nos Peres avoient tenu un Conseil d'iniquité contre nous. Ils étoient à exécuter notre ruine, tandis que nous les cherchions pour leur présenter nos larmes, & les attendrir en faveur de notre innocence.

Hélas ! qu'il est accablant d'avoir été heureux, lorsqu'on est condamné à porter le souvenir de son bonheur au milieu d'un désespoir sans remede ! C'est de moi qu'on peut dire exactement, que ma félicité n'a guéres duré plus d'un jour. Otez de ma vie le tems que j'ai passé à espérer la possession d'Angélique, & cette nuit charmante où je me vis au comble de mes vœux ; tout ce qui a suivi ou précedé ce court intervalle de plaisir, n'a été qu'un enchaînement de miséres & d'infortunes. Vous allez entendre le récit des plus funestes.

Nous vîmes en aprochant de l'Habita-

tion une foule de personnes qui s'empressoient de courir vers le même lieu, qui paroissoient y être attirés par un spectacle extraordinaire. Quoique je fusse tout occupé du péril de mon épouse, il ne me vint point à l'esprit qu'elle pût être intéressée dans cet événement. Je doublai néanmoins le pas pour satisfaire ma curiosité; & mon agilité naturelle me fit avancer beaucoup plus vîte que mes Compagnons. Je m'informai de ce qui se passoit. On m'aprit qu'on venoit d'arrêter, par l'ordre des Anciens, Angélique Eliot, avec quelques autres filles, & qu'elles avoient été renfermées étroitement dans une même Prison. Je me fis répéter deux fois cette affreuse nouvelle, que mon saisissement m'empêchoit d'abord de comprendre. Mes Compagnons étant arrivés après moi, se firent raconter la même chose, & se trouverent à peu près dans le même état que moi, après l'avoir entendue. Ils se demandoient l'un à l'autre d'un air interdit, ce que nous allions faire, & par où nous devions commencer. Pour moi, je me trouvai si oppressé, que je fus pendant quelques momens dans une impuissance absolue de parler. Enfin, j'embras-

sai celui qui étoit le plus proche de moi. O Ciel ! m'écriai-je, ô mes chers amis, que dites-vous de ce coup funeste ? Si vous avez pour vos épouses la tendresse que j'ai pour la mienne, ne voulez-vous pas mourir avec moi pour les défendre ? Venez : vous m'avez choisi pour votre Chef ; je veux que vous me voyiez expirer le premier : ne me refusez pas votre secours. Malgré ce transport, je fis réflexion que nous étions sans armes. Je ne savois même qui il falloit attaquer, ni de quel côté je devois chercher la Prison de mon épouse. J'aurois pû m'en informer ; mais considérant qu'une résolution sage ne sauroit être l'effet d'une agitation violente, je crus qu'avant de rien entreprendre, je devois retourner chez Madame Eliot, & prendre d'elle des informations certaines. Je conseillai à mes amis d'aller aussi chez leurs Hôtes ; & comme le jour tiroit vers sa fin, je leur fis promettre de se rendre à la prairie dans l'obscurité pour y tenir un nouveau Conseil. Nous nous séparâmes. Je me hâtai jusqu'à perdre haleine. Hélas ! c'est fait de moi, disois-je en allant, ma perte est trop assurée ; mais mes ennemis n'en riront pas long-tems. Le

perfide Ministre périra : il sera le premier objet de ma vengeance. En aprochant du logis, je vis trois hommes qui paroissoient se promener aux environs. Ils vinrent à moi lorsqu'ils m'eurent aperçû. Je ne me défiai nullement de leur dessein. C'étoient trois Supôts du Consistoire qui m'attendoient pour m'arrêter ; tandis qu'un pareil nombre exécutoit le même ordre à l'égard de chacun de mes Compagnons. Ils m'envelopèrent, & quelque vigoureuse que fût ma résistance, ils me tinrent saisis si étroitement, qu'il me fut impossible de m'échaper de leurs mains. Un traitement si indigne me jetta dans un transport qui ne peut être représenté. Je fus moins conduit que traîné vers ma Prison. Les efforts que je faisois continuellement pour me dégager, attirerent une foule d'Habitans à ma suite. J'invoquai leur secours en leur représentant l'injustice & la tyrannie du Ministre : ils m'écouterent en silence, sans que je pusse juger par quelle sorte d'intérêt ils prenoient part à ma peine. Enfin l'on me fit entrer dans une chambre enfoncée du Magasin, où je trouvai deux de mes Compagnons. Mes Gardes m'y enfermerent avec eux, & se retirerent sans explication.

Ce fut avec Gelin qu'on m'associa, & avec un Anglois nommé *Johnston*. Les trois autres furent aussi renfermés ensemble dans une même chambre. Il me parut que la furie de Gelin ne cédoit guéres à la mienne. Ses premieres paroles furent un horrible serment, par lequel il s'engageoit à tirer une vengeance éclatante de l'outrage qu'il recevoit, & à sortir ensuite de l'Isle avec son épouse, dût-il s'exposer à périr mille fois au milieu des flots. J'étois trop animé moi-même pour condamner son ressentiment; mais après nous être ainsi soulagés par des plaintes & des menaces, je lui fis faire attention que la difficulté seroit à les exécuter; & que pour agir en hommes raisonnables, il falloit en chercher les moyens avec un peu plus de tranquillité. Premiérement, lui dis-je, il faudroit savoir quelles sont les vûes du Consistoire & du Ministre en nous faisant arrêter. Que chacun de nous y réflechisse un moment. Gelin avoit l'esprit vif & pénétrant. Je suis sûr, répondit-il presqu'aussi-tôt, qu'ayant dessein de rompre notre mariage, comme le Ministre nous l'a fait présentir, ils ont crû devoir s'assurer de nous pour empêcher que

nous n'ayons le dernier commerce avec nos épouses. Ils ne se figurent point que nous avons pris les devans, & qu'il n'a rien manqué à cette cérémonie. Si cela est, repris-je, c'est une affaire à terminer en deux mots, en déclarant qu'elles sont nos épouses d'effet & de nom. Mais je ne vois point, ajoutai-je, que cette raison qui explique fort bien notre captivité, puisse servir de même à expliquer celle de nos épouses : pour le but que vous supposez, il étoit inutile de les faire arrêter avec nous. Gelin ne put répondre à cette objection, quoiqu'il eût raisonné juste par raport à nous, ainsi nos conjectures n'ayant atteint qu'à la moitié de la vérité, il nous fut impossible de prendre des mesures aussi étendues que le malheur qui nous menaçoit. L'unique résolution, à laquelle nous nous arrêtâmes, fut de faire avertir un des Anciens, ou le Ministre lui-même, que nous avions des choses d'importance à leur communiquer, & de leur découvrir naturellement que notre mariage étoit hors de leurs atteintes, & que nous n'avions rien omis de ce qui pouvoit le rendre indissoluble.

Cette démarche étoit nécessaire, &

elle nous eût réussi sans doute heureusement, si nous eussions eu des ennemis moins adroits & des Epouses moins timides, mais le Ministre en formant le plan de sa vengeance, avoit prévû tout ce qui pouvoit y servir ou s'y opposer. Il avoit senti, comme Gelin se l'étoit bien imaginé, que le principal obstacle qui nuiroit à ses vûes, seroit la consommation de notre mariage. C'étoit effectivement pour le prévenir qu'il avoit sû persuader au Consistoire de nous ôter la liberté. Et comme il avoit quelque crainte de s'y être pris trop tard, parce qu'il étoit assez vraisemblable que des jeunes gens qui avoient passé la nuit ensemble n'auroient pas manqué de se satisfaire, son premier soin avoit été de tirer de nos Epouses une confession de la vérité. Il s'y étoit pris d'une maniere si adroite & si maligne, qu'au lieu de les engager à s'expliquer avec franchise, il les avoit mises en quelque sorte dans la nécessité de faire une déposition toute favorable à ses desseins. A peine furent-elles renfermées dans leur prison, qu'il s'y transporta avec quelques Vieillards qui devoient servir de témoins. Il leur reprocha d'abord avec les termes

les plus odieux, leur hardiesse à disposer d'elles-mêmes, sans le consentement de leurs proches, & sans l'approbation du Consistoire. Il leur fit entendre qu'une union telle que la nôtre, loin de mériter le nom de mariage, étoit un crime qui ne pouvoit être pardonné. Enfin, n'ayant rien épargné pour les troubler par la crainte, il ajouta qu'il comptoit du moins que leur pudeur ne s'étoit point oubliée, & qu'elles n'avoient point abandonné l'honneur & la vertu, jusqu'au point de consentir à quelque chose d'indécent dans la prairie. Après avoir préparé leur esprit par ce discours artificieux, il leur demanda compte d'un air juridique de tout ce qui s'étoit passé entre elles & nous la nuit précédente. Ces douces & timides créatures furent si embarrassées de cette question, que moitié par crainte, moitié par modestie, elles déguiserent une partie essentielle de la vérité, & le Ministre ayant pris acte de ce qu'elles avoient nié ou confessé, le fit signer sur le champ aux Vieillards qui l'accompagnoient. Il vint de là au Magasin; & comme il nous connoissoit Gelin & moi pour les plus fermes & les plus résolus de notre troupe,

il gemit à nous voir les derniers. Ce fut une nouvelle source de malheur pour nous ; car nos trois compagnons, ausquels il s'adressa d'abord, n'étant pas plus capables que nos Epouses de prendre leur résolution sans conseil ou sans exemple, il les intimida aussi facilement qu'elles, & il tira d'eux des réponses qui ne furent guéres moins nuisibles à nos intérêts.

Nous le vîmes entrer dans notre chambre au moment que nous nous y attendions le moins, & dans le tems que nous nous entretenions encore du dessein que nous avions pris de le faire appeller. Nous nous fîmes violence pour le saluer civilement, & pour entendre avec une apparence tranquille ce qu'il avoit à nous dire. Il étoit accompagné de quatre Vieillards. Le ressentiment particulier qu'il avoit contre moi, & le souvenir de la réponse que je lui avois faite quelques heures auparavant, le porterent sans doute à m'adresser d'abord la parole. Je l'avois bien prévû, me dit il avec un air de raillerie, que votre action ne paroîtroit pas si innocente aux yeux du Consistoire que vous vouliez tantôt qu'elle parût aux miens. La témérité & la présomption sont ordi-

naires aux jeunes gens, & je ne vois que trop que vous avez tous les défauts de votre âge. J'eus la force de ne pas répliquer à ce discours insultant. Il continua de me dire qu'il étoit là de la part du Consistoire, pour entendre de nous plus régulierement qu'il n'avoit fait à sa maison, les circonstances de notre assemblée nocturne, & le détail d'une entreprise aussi contraire à la Religion, qu'à l'honnêteté & aux bonnes mœurs. Gelin ouvrit la bouche pour répondre, mais la crainte que j'avois de sa vivacité me fit hâter de la prévenir. Vos injures, dis-je au Ministre, ne changent rien à la justice de notre cause: j'espere que notre action paroîtra plus innocente aux yeux du Consistoire, lorsqu'elle lui sera expliquée par un Interpréte moins partial & moins passionné que vous. Nous ne refusons pas néanmoins de vous faire le récit des circonstances de notre mariage, que vous demandez en son nom. Elles blessent si peu la Religion & l'honnêteté, que notre gloire au contraire est d'avoir sû ménager parfaitement les droits de l'une & de l'autre. Je lui racontai ensuite avec la fidélité la plus éxacte, l'ordre que nous avions observé

servé dans notre engagement, & je ne manquai point de peser en particulier sur le dernier acte de cette tendre cérémonie.

Il rougit en m'écoutant; &, lorsque j'eus cessé de parler, il se tourna vers les Vieillards pour leur demander avec un souris amer, s'il avoit eu tort de leur dire en venant à la chambre où nous étions, qu'il alloit avoir à faire aux plus rusés & aux plus dangereux de notre bande. Je pénétre votre artifice, continua-t-il en s'adressant à moi, mais vous en tirerez peu de fruit. Croyez-moi, n'ajoutez pas l'imposture au désordre de votre conduite, & suivez l'exemple de vos compagnons, qui sont plus sinceres du moins, s'ils n'ont pas été plus prudens & plus retenus que vous. La peine que j'eus à concevoir ce discours m'empêcha d'y répondre autrement que par une protestation de sincérité. Chimeres, me dit-il d'un ton méprisant, & prenant uneplume, il écrivit quelques lignes qu'il fit signer aux quatre Vieillards qu'il avoit amenés. Pendant qu'il écrivoit je demandai à Gelin & à Johnston s'ils comprenoient quelque chose à ce qu'ils avoient entendu. Nous conclûmes ensemble qu'il falloit que nos

Compagnons eussent été trompés par adresse, si l'on avoit tiré d'eux des réponponses différentes des nôtres, ou qu'ils nous eussent trahis, s'ils les avoient faites volontairement. Ce fut en vain que nous priâmes le Ministre de nous éclaircir davantage ; il nous lut seulement ce qu'il venoit d'écrire. C'étoit notre déposition. Il marquoit qu'elle étoit conforme à celle de nos Epouses & de nos Compagnons, excepté, qu'étant plus adroits, nous prétendions, contre le témoignage des autres, que notre mariage avoit été consommé. Cette maniere nette de s'exprimer ayant achevé de m'ouvrir les yeux, je lui dis : Prenez garde, Monsieur, votre dessein n'est pas droit. Vous allez vous engager dans quelque démarche imprudente. Comptez, ajoutai-je, que je ne vous ai rien déclaré qui ne soit certain, & que quelques vûes qu'ayent pû avoir nos Compagnons & nos Epouses en s'expliquant différemment, ils ne refuseront point de convenir de la vérité en notre présence. Oui, me répondit-il, quand vous aurez eu le tems de les instruire à parler comme vous, & à n'être pas plus sinceres dans leurs réponses. Il nous quitta

sans vouloir nous écouter davantage.

Il n'est que trop clair, dis-je alors à Gelin, qu'on travaille à nous perdre, & s'il en faut croire le rapport du Ministre, nos Epouses & nos Compagnons prêtent des armes contre nous. Il n'y a que le secours du Ciel qui puisse nous faire sortir d'embarras ; car la force n'est ici de nul usage, & la justice ne paroît gueres écoutée au Consistoire. S'il nous reste quelque espérance, c'est de faire valoir nos droits dans une assemblée générale de la Colonie. Il faut la demander. Si le Consistoire s'oppose à une prétention si raisonnable, nos plaintes n'en seront que plus justes & plus capables d'émouvoir le peuple en notre faveur ; & si l'on se rend à notre demande, vous êtes éloquent, je ne doute point qu'en exposant la vérité de notre histoire, & en découvrant les malignes intentions du Ministre, vous ne mettiez tout le monde dans nos intérêts. Quoique Gelin parût m'écouter, je m'apperçus qu'il ne me donnoit qu'une partie de son attention. Cette froideur me surprit ; elle ne s'accordoit point avec sa vivacité. Je lui en fis un reproche. Il continua à me regarder en silence d'un air dis-

trait, & qui marquoit une profonde rêverie. Enfin l'ayant pressé de me répondre : Oui, me dit-il, je suivrai volontiers votre avis, & nous demanderons, comme vous dites, une assemblée générale. Mais si cette tentative ne réussit point, je roule un dessein sur le succès duquel vous pouvez vous reposer plus surement que sur mon éloquence. C'en est trop, continua-t-il en s'animant, on nous traite avec une indignité qui n'eut jamais d'exemple. J'ai eu besoin de faire des efforts infinis pour imiter votre modération à la vûe du Ministre, & au discours insultant qu'il nous a tenu, mais comptez que j'ai trouvé le moyen d'humilier son orgueil, & de nous faire respecter plus qu'on n'a fait jusqu'à présent dans la Colonie. Je le pressai de s'ouvrir davantage. Il me dit qu'il seroit tems de s'expliquer, lorsque le remède qu'il méditoit seroit nécessaire, mais qu'il me l'assuroit infaillible, & que nous pouvions nous flatter par avance du plaisir de revoir nos Epouses entre nos bras, & nos ennemis à nos piés. Quelle que pût être son idée, je le priai de l'abandonner pendant quelque tems pour se préparer à soutenir notre cause dans l'assem-

blée générale. Le lendemain nous envoyâmes notre Géolier chez le Ministre & chez les principaux Vieillards, pour leur signifier que nous ne reconnoissions point d'autre tribunal que celui du corps entier de la Colonie, & pour les prier d'en hâter la convocation. Ils répondirent qu'ils examineroient notre demande. Nous nous persuadâmes si fortement qu'ils n'oseroient la refuser, que nous en devînmes beaucoup plus tranquilles. Gelin s'occupa durant quelques jours à composer sa harangue. Je méditai pendant ce tems-là sur les sujets que nous avions de craindre & d'espérer, ou je m'entretenois avec Johnston de l'inquiétude de nos Epouses, & de la tendresse infinie que nous devions à ces cheres personnes, pour prix de leur complaisance & de leur généreuse affection. Elles avoient désavoué les faveurs que l'amour nous avoit fait obtenir d'elles, mais il nous avoit été aisé de juger que c'étoit par timidité & par modestie. Nous soupçonnions même le Ministre de les y avoir engagées par artifice. Pour moi, j'étois si sûr du cœur d'Angélique, que je n'appréhendois ni sa froideur, ni son changement. Ma plus for-

te peine étoit causée par son absence, & par la persuasion où j'étois qu'elle souffroit infiniment de la mienne.

Nous passâmes ainsi quatre jours sans être visités de personne, & toujours dans la folle opinion qu'on nous accorderoit la liberté de nous justifier aux yeux de toute la Colonie. Le cinquiéme jour au matin, le Ministre entra dans notre chambre avec les mêmes anciens qui l'avoient accompagné la premiere fois. Il prit un air doux & obligeant pour nous parler. Je vous apporte, nous dit-il, des nouvelles plus heureuses sans doute que vous n'aviez lieu de les espérer. Quelque ressentiment que le Consistoire ait eu, comme moi, de l'irrégularité de votre conduite, nous avons crû devoir la pardonner à votre jeunesse. Nous savons que dans les esprits bien disposés la sagesse la plus solide & la plus constante est quelquefois le fruit des plus grandes fautes. On n'en goûte que mieux la vertu & le devoir, lorsqu'on y revient après s'en être écarté. Nous oublions donc l'égarement où vous êtes tombés par légereté & pure imprudence. Vous demandiez une assemblée générale, vous connoissiez mal

vos vrais intérêts ; comptez que vous en eussiez été traités moins favorablement que de nous. Mais votre affaire ne passe point les bornes de l'autorité que la Colonie a confiée au Consistoire, & vous devez remercier le Ciel de ce que nous nous en sommes réservés la connoissance. Ecoutez, ajouta-t-il gravement, la sentence qu'on vient de porter en votre faveur. Il nous lut ensuite un papier qui contenoit en substance : Que de quelque rigueur qu'on eût usé à l'égard de Guiton dans un cas à peu près semblable au nôtre, le Consistoire avoit jugé à propos de nous traiter avec plus d'indulgence, non seulement en faveur de notre jeunesse, mais principalement à cause de notre arrivée récente, qui ne nous permettoit pas d'être encore instruits parfaitement des loix & des usages de l'Isle : Qu'il nous condamnoit donc seulement à recevoir avec humilité la correction douce & charitable, que le Ministre nous feroit publiquement à l'Eglise, & à expier par trois semaines de prison le scandale que nous avions causé parmi nos freres : Qu'il nous seroit permis ensuite de nous joindre à nos légitimes Epouses, à celles qu'il avoit plû

à Dieu de nous donner par la voye du sort, & que nous avions acceptées solemnellement à la face du Ciel & de la Terre, pour vivre dans une douce union avec elles, en Epoux tendres, en fidéles Protestans, & en paisibles Concitoyens : Que pour ce qui regardoit les six filles immodestes & sans vertu, qui avoient abusé de quelques avantages qu'elles avoient reçûs de la Nature pour nous détacher de notre devoir, & pour nous engager à former avec elles des liens profanes qu'elles avoient osé appeller du nom de mariage, au préjudice de celui que nous avions contracté avec nos seules & légitimes Epouses, le Consistoire remettoit à ordonner de leur punition dans sa prochaine assemblée, & qu'en attendant leur sentence elles continueroient à être resserrées dans une étroite prison, sans avoir la liberté de parler même à leurs proches & à leurs amis. Tel fut le favorable arrêt qui nous fut intimé par la bouche du Ministre, & de la part du Consistoire. Ministre, Consistoire ! noms vénérables, masques sacrés, dont l'injustice, la perfidie, & la cruauté abuserent pour notre perte.

Je

Je vous le rapporte ce fatal arrêt presque dans toute son étendue. Ce ne fut pas néanmoins sur le champ que nous connûmes tout ce qu'il renfermoit de terrible & de foudroyant pour nos cheres Epouses & pour nous, car Gelin eut à peine entendu qu'on y établissoit la disposition du sort comme un mariage légitime, par lequel notre véritable mariage se trouvoit annullé, qu'il jetta un cri perçant qui empêcha le Ministre d'achever. Il n'y eut point de degré du commencement de son transport à son excès. Jamais la fureur & l'indignation ne s'exprimerent plus vivement. Je le conjurai en vain de se modérer dans une conjecture, où il me sembloit que la violence ne convenoit point encore à nos affaires; je ne pus rien obtenir de ce temperament tout de feu. Il donna mille noms injurieux au Ministre; il lui reprocha ouvertement sa malignité & son hypocrisie. Il ne ménagea point davantage le Consistoire & toute la Colonie, & joignant les menaces aux reproches & aux injures, il fit serment d'employer le fer & le feu pour notre défense & pour celle de nos Epouses. Le Ministre que cet emportement avoit d'abord un peu dé-

concerté, se remit, & se souvenant sans doute que nous étions captifs, & qu'il nous étoit plus facile de faire des menaces que de les exécuter, ce fut cette pensée apparemment qui lui inspira la hardiesse d'insulter à notre disgrace par quelques railleries ameres. Gelin perdant toute considération, alloit se jetter furieusement sur lui, si je n'eusse fait mes efforts pour l'arrêter. Sortez, Monsieur, dis-je au Ministre, sortez s'il vous reste quelque sagesse, & ne nous mettez pas dans la nécessité de punir tout à la fois vos artifices & vos insultes. Il sortit en nous exhortant malignement à nous soumettre à la volonté du Ciel & à l'ordre de nos Supérieurs.

Fin du Tome premier.





